LA

VÉNUS DE GORDES

PAR

ADOLPHE BELOT ET ERNEST DAUDET

NEW-YORK
CHARLES LASSALLE, ÉDITEUR
Bureau du Courrier des Etats-Unis
92 WALKER ST.

1867

LA VÉNUS DE GORDES

PAR

ADOLPHE BELOT ET ERNEST DAUDET

NEW YORK
CHARLES LASSALLE, ÉDITEUR
92 WALKER STREET

1867

LA VÉNUS DE GORDES.

I.

Sur la route d'Avignon à Apt, au pied des Alpilles, non loin de la fontaine de Vaucluse, immortalisée par les vers de Pétrarque, se trouve un village appelé Gordes. Absolument inconnu hors de la Provence, il y a quelques années, peut-être réveillera-t-il aujourd'hui dans l'esprit de la plupart de nos lecteurs de dramatiques souvenirs. Il devint célèbre en effet du jour où il fut le théâtre des événements que nous allons raconter et dont nous garantissons la complète authenticité.

La commune de Gordes se compose non-seulement du groupe de maisons pressées au pied de la colline qui les abrite contre le mistral, mais encore de deux petits hameaux, la Bastide-Neuve et Fontblanche, dont les habitations se répandent non loin de là, dans la plaine de Vaucluse, comme les fortins avancés d'une place de guerre. Tout le pays est admirable. On dirait que les prairies bordées de cyprès et de myrtes au milieu desquelles Gordes est situé, ont servi de modèles aux plus beaux des paysages du Poussin. La Provence est riche, d'ailleurs, en surprises de cette sorte. Par la beauté de ses sites et la pureté de son ciel, elle tient à la fois de la Grèce et de l'Italie.

Il y a quelques années, les propriétés de Théodore Rivarot occupaient la plus grande partie du territoire de la Bastide-Neuve. En oseraies, en prés, en champs de garance, en plants de muriers, Rivarot possédait une fortune considérable, qu'accroissait incessamment la sagesse de ses opérations. La ferme dans laquelle il avait depuis longtemps établi sa demeure, située sur un petit mamelon, au sud de Gordes, offrait tous les signes d'une opulente prospérité.

Rien ne s'y ressentait du désordre et de la sordidité qu'on rencontre fréquemment dans les maisons de villageois. La cuisine, où les valets et les servantes prenaient leur repas, disait clairement que les soins apportés par madame Rivarot à tout ce qui était de son domaine ne le cédaient en rien à ceux de son mari, pour tout ce qui était du sien.

Dans la huche bien luisante, les pains étaient symétriquement rangés. La grande table de chêne n'avait pas une tache, non plus que les dalles blanches qui couvraient le sol. Les faïences à fleurs multicolores qui ornaient la cheminée, les plats d'étain dressés sur les étagères, achevaient de donner à cette cuisine de ferme un air de fête, bien qu'il n'y eût là d'autre luxe que celui de la propreté.

A côté de la cuisine était une vaste pièce

qui servait tout à la fois de salon et de salle à manger pour les maîtres, et dont les meubles simples, mais confortables, révélaient leur éducation, leurs goûts.

En effet, Rivarot n'était pas un paysan dans l'acception ordinaire de ce mot, mais plutôt un agriculteur, moitié campagnard, moitié bourgeois, faisant valoir lui-même ses biens, mettant volontiers la main à la charrue, portant indifféremment la blouse bleue à liserés blancs aux heures de son travail, et la redingote lorsqu'il recevait le curé où dînaît chez le maire.

An moment où commence ce récit, Rivarot touchait à la cinquantaine. Sa chevelure et sa barbe se couvraient de ce que le poète appelle la neige des ans; mais, pas là seulement se révélait l'âge du fermier, car son corps était resté droit et vigoureux, ses yeux vifs et alertes comme autrefois.

Madame Rivarot avait un peu plus vieilli que son mari. Toutefois les rides n'avaient pas tellement envahi son visage qu'il n'y restât des traces de la beauté de sa jeunesse. Et puis, son esprit et son cœur avaient gardé cette sérénité qui est le privilége des existences pures et reposées.

De la longue et heureuse union dans laquelle ils avaient vécu, restait une fille qui avait alors dix-huit ans. On l'appelait Marguerite. Mais de ce nom qui était celui de sa grand'mère paternelle, on avait fait, suivant un usage adopté en Provence, cet autre nom qui a tant de douceur dans la langue du pays : Margaï.

Margaï assurément était la plus belle héritière de la contrée. A dix lieues à la ronde, personne ne l'ignorait. Souvent on l'avait vue dans les fêtes votives, et l'impression produite avait été telle, le jour où elle apparut pour la première fois, élégamment parée du costume des provençales, qu'on ne la désigna plus, dès ce moment, que sous le nom de la Vénus de Gordes.

Elle était grande et mince, avec d'épais cheveux noirs. Sans rien exagérer, on pouvait parler de son port de reine : dans chacun de ses mouvements, dans ses moindres gestes, il y avait cette grâce et cette majesté tant admirées chez les filles d'Arles, et qu'elles tiennent de la race grecque dont le sang coule dans leurs veines. Margaï avait d'adorables mains, des pieds d'enfant, une taille dont la finesse faisait ressortir ses opulentes épaules. Mais, ce qu'on ne saurait dire, c'est l'éclat et la profondeur de ses yeux, qui donnaient quelque chose de saisissant à son visage où tout était si parfait.

On l'avait surnommée avec raison la Vénus de Gordes. Comment, en effet, se figurer plus belle et plus accomplie la voluptueuse déesse ? L'antiquité nous a légué d'elle de splendides images. Aucune ne pouvait égaler la beauté de Margaï.

Il semble que, possédant dans sa maison un si rare trésor, Théodore Rivarot, riche, ami de tous, devait être un homme heureux. On le croyait ainsi dans toute la contrée; seule, madame Rivarot, grâce à l'intelligence de son affection, avait pu deviner qu'il en était autrement. C'est qu'il lui avait été donné de surprendre les préoccupations de son mari; dans le silence des nuits, elle avait entendu les soupirs qui s'échappaient de sa mâle poitrine; elle avait découvert le secret de ses peines.

Afin que le lecteur en fasse autant, il convient de l'introduire dans la ferme, au sein de la famille Rivarot, durant une des soirées de l'hiver de 1856.

C'était la veille de Noël.

A cette époque de l'année, la catholique Provence est en fête. Le 24 décembre, dans toutes les fermes et dans toutes les maisons des villages, les maîtres vont s'asseoir à la table des serviteurs pour partager avec eux le repas du soir. A cause de la solennité du lendemain, les plats gras sont exclus de la table. On les remplace par des légumes, du poisson, des gâteaux, des crêmes, qui sont un régal délicat pour des estomacs accoutumés à une nourriture plus substantielle.

Dans un coin réservé de la cave, le maître cherche la plus vieille bouteille et l'offre à ses convives. Mais avant d'en vider le contenu dans leurs verres, il en verse quelques gouttes sur une buche énorme qui flambe joyeusement dans la cheminée, et il appelle sur tous ceux qu'il aime, sur sa maison, sur ses récoltes, les bénédictions du ciel.

La coutume traditionnelle ainsi observée,

le repas commence, les yeux s'allument, la gaieté règne, le vin délie les langues et chacun s'en donne à cœur joie. Puis, on se rapproche de la cheminée, on s'assied autour de la flamme brillante et on chante des noëls jusqu'au moment où, à l'exception des jeunes enfants et des vieillards infirmes, tout le monde se rend à la messe de minuit.

On célébrait donc la veillée de Noël dans la ferme de Théodore Rivarot. Les convives fort nombreux touchaient à ce moment du repas où, l'estomac étant rassasié, les conversations deviennent de plus en plus bruyantes. Les plats passaient encore devant eux, mais ils n'y touchaient plus. Les bouteilles avaient cessé de se vider. Les visages étaient rouges, les yeux animés. Les langues se fatiguaient, mais les dents se reposaient.

Tout en haut de la table qu'il présidait, Rivarot était assis entre sa femme et sa fille, vêtues l'une et l'autre de leurs habits de fête. Les membres de la famille avaient pris place à leurs côtés. Le personnel de la ferme venait ensuite, occupant l'autre extrémité de la table.

Au milieu de ces visages rayonnants, il en était deux qui semblaient ne pas refléter l'expression de la joie qui régnait dans la ferme. C'étaient celui de Rivarot et celui de sa fille.

Jamais Margaï n'avait été plus belle.

Le large ruban qui ceignait sa tête et d'où s'échappaient deux bandeaux de cheveux noirs et luisants ressemblait à un diadème. Son cou svelte et rond sortait de son fichu, plissé sur ses épaules, suivant la coutume du pays; elle portait un corsage de velours noir qui laissait voir la naissance de la poitrine et dont les manches plates reproduisaient les fins contours de ses beaux bras.

Des manchettes de dentelles entouraient ses poignets et retombaient gracieusement sur ses mains éclatantes de blancheur. Telle qu'elle était, élégante et fière, on la devinait faite pour l'amour. Tout ce qu'elle portait le disait avec éloquence, tout jusqu'aux plis soyeux de sa robe grise qui tombaient autour d'elle avec tant de grâce qu'ils semblaient vouloir révéler les formes harmonieuses de son corps.

Le coude appuyé sur la table, son menton reposant dans sa main droite, de l'autre elle jouait distraitement avec sa chaîne d'or à l'extrémité de laquelle était attachée une croix en brillants.

Ainsi posée, ses yeux erraient au hasard, tandis qu'un jeune homme assis à côté d'elle lui racontait à voix basse de plaisantes histoires, qui lui arrachaient par intervalles un triste sourire. Mais, assurément, sa pensée n'était point dans la salle du festin. Elle suivait au dehors quelque objet inconnu dont son esprit devait être fortement préoccupé et dont elle regrettait peut-être l'absence.

Théodore Rivarot avait-il deviné les préoccupations de sa fille ?

Il faut le croire, car lui-même paraissait les partager. Son front se ridait fréquemment sous la pression d'une inquiétude qu'il s'efforçait de dissimuler. Il jetait sur Margaï de rapides regards et semblait brusquement revenir à lui-même, lorsqu'il était interpellé par un de ses joyeux convives.

— Frédéric ! s'écria-t-il tout à coup, en s'adressant au voisin de Margaï, tu crois peut-être que ma fille t'écoute ? Détrompe-toi, mon cher ! Tu perds ton temps et tes paroles.

Frédéric Borel, qui était le propre neveu de Rivarot, resta bouche béante, car il avait été interrompu au milieu d'une phrase assez longue qu'il ne put achever. Il regarda tour à tour son oncle et sa cousine, comme pour les interroger.

— Tu ne vois donc pas, reprit le premier, que Margaï est dans les nuages.

Frédéric parut de plus en plus inquiet et regarda fixement sa cousine comme pour se bien convaincre qu'elle était à ses côtés.

— Vous vous trompez, mon père, je vous assure, répondit la jeune fille. Je ne suis pas dans les nuages. J'écoute fort attentivement ce que me raconte mon cousin et je m'y intéresse beaucoup.

Ces mots qui ramenèrent la joie sur le visage de Frédéric produisirent sur celui du fermier un effet tout contraire. Un éclair de colère brilla dans ses yeux, et, se penchant vers sa fille dont il saisit brusquement la main sous la table :

— Comment osez-vous me donner en face

un démenti ? lui dit-il à voix basse. Est-ce que je ne vois pas, est-ce que je ne sais pas que vous songez encore à l'autre ? Tâchez au moins, je vous prie, qu'on ne s'en aperçoive pas.

Tandis que son père lui adressait cette courte et vive réprimande, Margaï avait baissé les yeux. Mais, aussitôt qu'il eut fini, elle les releva, les promena fièrement autour d'elle, et convaincue que cet incident n'avait pas eu de témoins, elle dit gaiement à son cousin :

— Tu finiras ton histoire un autre jour, Frédéric. Maintenant, si tu veux me plaire et nous plaire à tous, tu nous chanteras quelques noëls.

En même temps, elle quitta la table et alla prendre place devant la cheminée. Daux ou trois jeunes filles la suivirent et se groupèrent à ses côtés, formant ainsi un ravissant tableau dont elle était le principal personnage.

— Dois-je chanter, mon oncle ? demanda Frédéric en s'adressant à Rivarot.

— Sans doute, mon garçon, répondit le fermier, satisfait d'avoir interrompu et fait cesser les rêveries de sa fille. Nous t'écoutons.

Le maître avait parlé. Le silence se fit aussitôt.

Frédéric Borel se leva, toussa et entonna d'une voix jeune et fraîche l'un de ces chants populaires et naïfs qui ont raconté depuis des siècles à nos aïeux, les aventures mystérieuses et légendaires des rois et des pâtres accourant se prosterner devant le berceau du Christ.

Frédéric chantait depuis quelques minutes, lorsque tout à coup retentirent au dehors les aboiements furieux des chiens de la ferme.

L'heure était déjà si avancée, les visites étaient si peu prévues, que les femmes se regardèrent effrayées, Margaï elle-même devint toute pâle.

Il y eut une minute de silence et d'anxiété.

Les cris des chiens redoublaient.

— Ce ne peut être un malfaiteur, dit gravement Rivarot. Il n'y a pas d'âme assez pervertie pour commettre le mal pendant la nuit de Noël.

En disant ces mots, il regarda Margaï qui tremblait comme une feuille.

— C'est plutôt, continua-t-il, un mendiant qui vient réclamer sa part de la fête. Il faut que cette nuit tout le monde soit heureux.

Ayant ainsi parlé, Rivarot se leva pour sortir : sa femme lui saisit la main comme pour l'arrêter, car les chiens aboyaient toujours.

Au même moment, un homme, assis parmi les valets de la femme, quitta sa place.

— Ne bougez pas, notre maître, dit-il, j'y vas.

— Bien, Moulinet, reprit le fermier. Suivez-le, vous autres, ajouta-t-il en s'adressant aux camarades de Moulinet, et, si c'est un visiteur, amenez-le au milieu de nous.

Cinq minutes se passèrent. Les valets reparurent alors, ayant au milieu d'eux une femme qui devait être âgée, à en juger par les rides do son visage et par la blancheur de ses cheveux. Mais l'âge ne l'avait pas courbée. Elle marchait d'un pas assez ferme et ne parut pas émue de se trouver au milieu d'une si nombreuse assemblée.

— Bonsoir et joie à tous, dit-elle, en entr'ouvrant la mante qui l'enveloppait.

— Je ne m'étais pas trompé, s'écria joyeusement Rivarot. C'est la Valbray. Bonsoir la mère. Soyez la bienvenue. Il y a place pour vous au feu et à la table.

— Je le savais, monsieur Rivarot. Les pauvres gens sont toujours bien reçus chez vous.

La Valbray prit place à table et se mit à manger et à boire silencieusement, tandis que les groupes se formaient de nouveau, comme avant son entrée, autour de Frédéric qui repassait dans sa mémoire un nouveau noël.

Seule, Margaï ne reprit pas sa place. L'œil fixé sur le visage de la mendiante, elle essayait d'y surprendre un signe qu'elle pût comprendre. Tout à coup elle s'approcha d'elle.

— Donnez-moi votre mante, bonne vieille, vous mangerez plus commodément.

A ces mots, la Valbray se leva :

— Dieu vous bénisse, belle enfant.

Et elle se débarrassa de l'ample vêtement qui l'enveloppait tout entière. Mais, au moment où Margaï le recevait de ses

mains, elle se pencha vers la jeune fille et lui dit, si bas que celle-ci seule les entendit, ces trois mots :

— Il y sera.

II.

A l'heure où ces événements se passaient à la ferme de la Bastille-Neuve, sur la petite place de Gordes, devant l'église encore plongée dans l'ombre, un homme marchait rapidement. La nuit était calme et claire. Durant l'hiver, alors que la gelée durcit la terre, le ciel, dans le Midi, prend des teintes lumineuses. Les étoiles ont un éclat singulier qui fait ressortir la tranquille pureté du firmament.

Le froid était intense. L'homme dont nous parlons paraissait attendre, et sans doute il ne marchait rapidement sur l'étroite place du village, dont il faisait plusieurs fois le tour en moins de cinq minutes, qu'afin de ne pas laisser l'air glacial de la nuit pénétrer ses vêtements et engourdir ses membres. Le bruit de ses pas réveillait seul l'écho du village. Dans aucune des maisons environnantes on ne dormait. On ne consacre pas au sommeil a nuit de Noël. Mais fenêtres et portes étaient hermétiquement closes; aucune lueur, aucun bruit n'arrivait jusqu'au nocturne promeneur.

La promenade du mystérieux personnage durait déjà depuis longtemps, lorsque la porte du presbytère situé en face de l'église, tourna sur ses gonds pour livrer passage au curé et à son vicaire, qui traversèrent la place précédés du sacristain porteur d'une lanterne, et disparurent dans l'église, laissant tout ouvert derrière eux. Le silence un moment troublé se rétablit; mais il fut de courte durée. Tandis qu'au fond de l'église les cierges de l'autel s'allumaient lentement, on entendit craquer la charpente du clocher et deux cloches mises en branle sonnèrent à tout volée.

Alors le village sembla se réveiller. Ce fut d'abord quelques voix isolées, quelques lueurs tremblantes qui, successivement, s'échappèrent de toutes les maisons. Puis, un sourd murmure s'éleva et grossit peu à peu, à mesure que la population descendait dans la rue. Bientôt le bruit devint étourdissant; tous les habitants de Gordes portant qui des torches, qui des bougies, qui des lanternes, débouchèrent sur la place, parlant, criant, chantant. Les femmes entraient rapidement dans l'église dont l'intérieur s'était splendidement illuminé; les hommes formaient des groupes d'où quelques-uns, les moins dévôts, s'échappèrent bientôt pour se réfugier dans un petit cabaret situé à l'angle de la place, et demeuré fermé jusqu'à ce moment.

— Enfin, voilà les gens de la Bastide-Neuve ! s'écria tout à coup l'homme au manteau, qui avait interrompu depuis un instant sa promenade.

Et il marcha à leur rencontre, en ayant soin cependant de n'être pas reconnu.

C'étaient eux, en effet. Théodore Rivarot était à leur tête, donnant le bras à sa femme. Puis venaient, à la débandade, les parents, les amis, les serviteurs et, au milieu de ces derniers, la Valbray. Quant à Margaï, elle n'était pas là.

Après avoir regardé passer les gens de la ferme, l'inconnu allait se retirer, lorsque la Valbray s'avança vers lui et, lui mettant la main sur l'épaule.

— C'est toi, Pascoul ? dit-elle.

Il tressaillit.

— Vous voilà donc, la Valbray. J'ai cru que vous n'en reviendriez pas.

— Margaï t'attend. Si tu ne m'as pas vue plus tôt, c'est que j'ai voulu m'assurer de leur départ à tous et pouvoir te dire qu'en ce moment, elle est seule et libre.

— Comment Rivarot a-t-il permis qu'elle ne l'accompagnât pas à la messe de minuit?

— Après avoir reçu ma réponse, elle s'est plainte d'un violent mal de tête et force a été de la laisser seule. Sa mère voulait rester avec elle. Elle a refusé ses soins, disant qu'elle s'allait coucher.

— Qui garde la ferme ? demanda encore Pascoul.

— Moulinet et un autre valet. Margaï t'attend dans la grande salle du côté du jardin. Tu escaladeras la palissade et tu te trouveras à ses côtés. Va, et sois prudent.

— Merci, la Valbray, répondit Pascoul.

Et il se dirigea rapidement, par les champs couverts d'une ombre protectrice, vers la ferme de la Bastide-Neuve, tandis

que dans l'église de Gordes les fidèles accourus de toutes parts entonnaient joyeusement des chants d'allégresse.

Quoique né dans Gordes et fils de paysan, Pascoul était un de ces êtres que l'on rencontre parfois dans les villages : malgré l'obscurité de leur naissance, ils doivent à un long séjour dans la ville, à une éducation relative, de n'être pas confondus avec ceux qui les entourent. Il avait vingt-cinq ans, il vivait seul dans le bien assez considérable que son père lui avait laissé, et dont il abandonnait l'exploitation à un fermier, afin de n'avoir pas à s'en péoccuper lui-même. Il passait dans le pays pour un savant et un poète, parce qu'on le rencontrait seul dans les champs, lisant dans un livre, et comme il lui était arrivé de composer une ou deux chansons en langue provençale, on le désignait plus volontiers sous le nom de *Félibre*, celui qui fait des livres, que sous celui de Pascoul.

Au fond, c'était une nature fine et rêveuse, pleine d'enthousiasme et de cœur. Tous ceux qui l'approchaient l'aimaient, et tous disaient qu'il était d'une essence bien supérieure à celle des paysans au milieu desquels il vivait.

Etait-ce pour cela que Margaï l'avait distingué, ou bien était-ce pour sa beauté ? car Pascoul était beau, beau de jeunesse, de santé, de franchise. Qui le sait ? Il l'ignorait lui-même.

Il n'avait qu'une certitude, c'est qu'après avoir vécu jusqu'à vingt-quatre ans, l'esprit léger, le cœur libre, il s'était tout à coup épris de Margaï. Il garda son secret pour lui seul. Durant plusieurs mois, Margaï elle-même n'en connut rien, bien qu'il fût quelquefois reçu à la ferme de Rivarot et qu'il eût sous les yeux l'objet de son adoration. Mais un soir, pendant le bal d'une fête votive des environs, tandis que croyant n'être pas compris il jetait sur Margaï d'amoureux regards, il lui sembla qu'elle lui faisait signe d'approcher. A moitié suffoqué, tremblant, pâle, il obéit, et au milieu de la fête ils échangèrent les paroles suivantes :

— Vous m'aimez, lui dit Margaï, ne niez pas. J'ai deviné.

— Vous ai-je déplu ? demanda-t-il.

— Non, reprit-elle avec douceur. Venez demain à la ferme, vers le soir. Promenez-vous sous l'aire. J'irai vous y trouver.

C'était son premier rendez-vous d'amour. Il s'y rendit ivre de tendresse, ébloui, transfiguré, ne songeant guère à remarquer ce qu'il y avait de singulier dans la hardiesse avec laquelle Margaï avait provoqué ses aveux. Marguaï l'attendait et le laissa parler tant qu'il voulut. Si jamais jeune fille entendit un éloquent aveu, ce fut elle. Il lui parla comme savent parler les poètes, dans cette langue enchantée de la Provence où chaque mot est une image, où toutes les expressions sont empreintes de charme.

— Etes-vous prêt à m'épouser ? dit-elle enfin, après avoir écouté froidement cette parole fiévreuse.

— Quoi ! c'est vous qui le voulez ?

— Oui, si cela vous convient. Dans ce cas, hâtez-vous de m'arracher à cette maison. J'y suis malheureuse.

— Malheureuse ! Par qui ? Comment ?

— Je vous dirai tout plus tard, répondit-elle en essuyant une larme. Pour le moment, ne songez qu'à demander ma main... Je vous aime et je vous aimerai toujours.

Il retourna lentement à Gordes, le cœur épanoui. Il était aimé par Margaï, elle le lui avait dit. Existait-il au monde un homme plus heureux ? Seul et sans but jusque-là, il se voyait déjà l'époux de l'incomparable créature qui s'était confiée à lui.

Le lendemain, il se rendit à la Bastide Neuve. Il trouva le fermier à table, entre sa femme et sa fille. Cette dernière sortit en le voyant entrer, et Rivarot s'écria :

— Bonjour Pascoul, quel bon vent vous amène ?

Pascoul salua.

— Ce ne sera un bon vent, répondit-il, que si vous exaucez le vœu que je viens vous soumettre, M. Rivarot.

— Qu'y a-t-il pour votre service ? demanda ce dernier.

Le cœur de Pascoul battit avec violence. Il sentit tout son sang monter à ses joues, ses yeux se troubler, et ce fut sans avoir conscience de ses paroles, qu'il fit connaître à Rivarot son amour pour Margaï, et lui demanda la main de sa fille, en lui faisant savoir que son amour était partagé.

— Ah ! voilà bien ce que je redoutais ! s'écria le fermier. Ne l'avais-je pas prévu, femme ?

Madame Rivarot ne répondit pas; mais ses yeux se remplirent de larmes.

— Répondez-moi, monsieur Rivarot, dit Pascoul. Ma demande vous déplaît-elle ?

— Non, mon garçon, votre demande ne me déplaît pas. Elle est toute naturelle, surtout si on vous a poussé à la faire. Ce qui me déplaît, c'est d'être obligé de vous répondre par un refus. Je ne veux pas marier ma fille.

Le fermier n'avait prononcé ces paroles que très lentement, comme si elles lui eussent coûté beaucoup d'efforts. Quant à Pascoul, il demeura tout surpris, mais non convaincu ni résigné.

— Vous ne voulez pas marier votre fille, monsieur Rivarot. Est-ce bien sérieux ?

— Très sérieux.

— Elle a dix-huit ans, cependant, et moi-même je suis d'un âge et d'un rang convenables.

— C'est vrai.

— Mon amour est sincère et partagé.

— Je le crois, Pascoul. Mais, je vous le répète, pour des raisons que seul je connais, je ne veux pas marier ma fille.

En entendant ces mots, Pascoul eut une soudaine inspiration.

— Ah ! s'écria-t-il, j'ai deviné. Mais, je possède pour deux. Je ne demande pas de dot.

— Ce n'est pas une question d'argent qui s'oppose à ce mariage. Ma fille sera riche; elle est libre de tout engagement. C'est pour d'autres causes que je ne veux pas la marier.

Cette réponse fut faite sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Pascoul le comprit et une vive douleur se peignit sur son visage.

— Ainsi, dit-il tristement, un honnête homme qui aime votre fille et qu'elle aime, vient vous demander d'assurer leur bonheur et sans cause apparente, sans explications, vous refusez.

— Je refuse et j'en ai le cœur tout marri, mon garçon. Vous étiez le gendre que j'aurais choisi, mais je persiste dans mon refus. Il faut que cela soit ainsi.

Ayant parlé de la sorte, le fermier quitta brusquement la salle, laissant le malheureux Pascoul en face de madame Rivarot, qui n'avait pas cessé de pleurer depuis le commencement de cet entretien.

— Quel est ce mystère ? s'écria le jeune homme. Madame Rivarot, continua-t-il en s'adressant les mains jointes à celle-ci, je fais appel à votre cœur, cette résolution ne saurait être irrévocable.

— Il est le maître, répondit-elle en montrant la porte par où Rivarot était sorti, et ce qu'il a décidé est sans appel. Au nom de votre bonheur, mon enfant, ne revenez plus.

Ce refus singulier dont on ne voulait pas lui révéler les causes, avait exaspéré Pascoul.

Il venait de vivre si longtemps en face d'une chère pensée, qu'il ne comprenait pas qu'on voulût l'y faire renoncer ainsi. On lui devait des explications; si on les lui refusait, c'est qu'elles étaient inavouables. Le mot de Margaï prononcé par elle, le jour de leur premère entrevue, lui revint alors en mémoire :

« Je suis malheureuse, avait-elle dit. Arrachez-moi de cette maison. »

— Peut-être avait-elle voulu laisser entendre que son père la maltraitait. Ces réflexions portaient au plus haut degré l'irritation de Pascoul.

— On me cache la vérité, s'écria-t-il. Je la découvrirai, et ceux qui rendent Margaï malheureuse seront punis.

— Personne ici ne rend Margaï malheureuse, répondit doucement madame Rivarot. Ni son père, ni moi, n'avons de reproches à nous adresser. Nous l'avons aimée autant que nous le pouvions et comme nous le devions.

Ainsi se termina cet entretien. Au moment où Pascoul, pâle, désespéré, allait franchir le seuil de la ferme, Margaï se montra à ses côtés, à sa grande surprise.

— Mon père vient de m'apprendre tout, dit-elle. Il m'a défendu de vous revoir et de vous parler. Partez et ne revenez plus jusqu'au moment où je vous donnerai rendez-vous. Ayez confiance.

En même temps, elle offrit à Pascoul une

fleur qui ornait son corsage et disparut sans lui laisser le temps de répondre.

Cette scène s'était passée trois jours avant la solennité de la Noël. Or, la veille de la fête, dès le matin, Pascoul, qui n'avait pas revu Margaï, reçut la visite de la Valbray. Il sut, par un billet que lui remit cette femme, que Margaï l'attendrait à la ferme pendant la messe de minuit.

Pascoul répondit qu'il se rendrait exactement au lieu du rendez-vous.

C'est cette nouvelle que la Valbray avait apprise à Margaï, lorsque dans la ferme, devant tous les convives, elle lui avait dit mystérieusement. :

— Il y sera.

Margaï n'eut pas de peine à trouver un prétexte pour être seule. Elle parla d'un violent mal de tête, qu'expliquaient la longue veillée et le repas. Les Rivarot y crurent et partirent, laissant la ferme sous la garde de deux serviteurs dévoués dont l'un, Moulinet, était traité en ami par le maître, qu'il avait loyalement servi pendant un quart de siècle.

Dès que le départ de ses habitants eut rendu la ferme silencieuse, Margaï quitta sa chambre, dans laquelle elle s'était enfermée, afin de donner complétement le change et descendit dans la vaste pièce qu'on appelait le salon, et qui avait une porte vitrée sur le jardin. En passant devant la cuisine, elle vit les deux valets assis sous le manteau de la cheminée. L'un s'était endormi. L'autre, Moulinet, fumait dans une pipe de bois, tout en buvant du vin cuit. Ils paraissaient disposés à passer la nuit ainsi. Un silence profond régnait dans la maison.

Margaï ouvrit doucement la porte du salon, entra, la referma soigneusement derrière elle et, s'installant dans un fauteuil, elle attendit Pascoul.

Une petite lampe déposée à terre près d'elle jetait une lueur pâle dans le bas de la salle dont les voûtes étaient enveloppées d'ombre. Dans cette clarté sans éclat, Margaï immobile, sombre, ressemblait à une vestale changée en statue. Si ce n'eût été le tremblement nerveux de ses lèvres rouges et sensuelles, on aurait pu la croire sans vie. Les yeux s'étaient fermés. Mais elle ne dormait pas. Elle songeait.

Pascoul entra; elle alla silencieusement à sa rencontre, lui saisit la main, le conduisit jusqu'au fauteuil où elle reprit sa place et, lorsqu'il se fut mis à genoux devant elle, elle l'enveloppa d'un indéfinissable regard, qui lui pénétra profondément dans le cœur.

Il y avait dans ce regard autant de perversité que d'amour. Il disait avec éloquence les attentes et les ardeurs de ce jeune sang; mais, il disait aussi les curiosités malsaines de cet esprit qui n'avait rien de la chasteté d'une jeune fille !

Pascoul éprouva lui-même cette impression de terreur causée par l'approche d'un danger inconnu. Cette beauté toute splendide était épanouie comme une fleur merveilleuse, mais comme une fleur qui renfermerait un poison.

Néanmoins cette impression fut de courte durée. Les bras de Margaï faisaient à Pascoul un collier chaud et parfumé; elle disait à son oreille des paroles charmeresses aussi douces que ses baisers.

Tout cela n'avait duré que quelques instants. Entièrement livrés au bonheur de se revoir, alors qu'on cherchait à les séparer, ils n'avaient encore échangé aucun mot sur leur situation.

Margaï comprit la première que les instants étaient précieux.

— Ecoutez-moi, mon bien aimé, dit-elle; je veux être à vous, j'ai hâte de pouvoir sans crainte reposer dans vos bras. Mais on veut empêcher notre union. A nous de combattre et de vaincre. J'ai formé tout un projet dont l'exécution assurera notre bonheur.

— Oh ! parlez, parlez, mon amie. Que faut-il faire ?

Et ayant dit ces mots, Pascoul attendit une réponse. Tout à coup il vit Margaï changer de couleur et de pâle devenir blême. Elle fut prise d'un soudain tremblement, et un cri douloureux et sourd s'échappa de ses lèvres, tandis que ses yeux étaient fixés devant elle.

Pascoul, s'étant brusquement relevé, porta les siens dans la même direction.

A son tour, il demeura glacé d'effroi.

Silencieux, immobile, les bras croisés sur sa poitrine, un homme les regardait.

III.

Ce témoin indiscret dont la présence inattendue avait arraché à Margaï un cri de terreur, n'était autre que Moulinet.

Comment était-il là ? comment avait-il surpris ce doux tête-à-tête?

Rien de plus simple. Si prudente qu'eût été Margaï, que pouvait-elle contre la surveillance active de Moulinet ? Assis dans la cuisine, fumant silencieusement tandis que son camarade dormait, il avait entendu le bruit des pas de Pascoul, lorsque du haut de la palissade ce dernier avait sauté dans le jardin. Il était sorti, l'avait vu entrer dans la salle où était Margaï et l'y avait suivi retenant son haleine, marchant sur la pointe des pieds. Accroupi dans l'ombre, il avait tout épié, tout entendu, et après avoir pénétré l'objet de cet entretien nocturne, il s'était relevé, s'offrant aux regards épouvantés de Margaï et de Pascoul.

Moulinet avait une quarantaine d'années. C'était un homme grand, maigre, dont les traits basanés et brunis par le soleil, semblaient dessinés dans un parchemin ratatiné. Il ne savait rien de ses parents. Fruit probable d'un amour malheureux, il avait été trouvé, peu de jours après sa naissance, par le propriétaire de la Bastide Neuve, qui était alors un oncle de madame Rivarot, dans un moulin abandonné qui dresse encore, au sommet de la colline de Gordes, ses grands bras décharnés et perclus. De là son nom. On l'avait élevé dans la ferme par charité. Plus tard, lorsque Rivarot s'était marié et installé à la Bastide Neuve, il avait trouvé Moulinet occupant la première place parmi les valets, ayant la direction des travaux et la confiance du maître. Tous ces priviléges, Rivarot les lui avait maintenus, et telle avait été l'origine du dévouement absolu de Moulinet, dévouement qui l'eût poussé au crime, si son maître avait voulu en abuser.

Depuis vingt ans, le maître et le valet vivaient à côté l'un de l'autre, sans s'être un moment départis, l'un de son autorité, l'autre de sa soumission. Et cependant il y avait entre eux une confiance sans bornes.

Afin de ne quitter ni la ferme, ni le fermier, Moulinet avait toujours refusé de se marier, malgré les efforts de madame Rivarot.

— Je ne puis pas plus me passer de la Bastide Neuve, disait-il quelquefois, que la Bastide Neuve ne peut se passer de moi.

Tel était Moulinet, et tel qu'il était, on l'aimait, bien qu'il ne témoignât jamais à ses égaux aucune sympathie. Cela tenait, disait-on, à un chagrin secret qui lui rongeait le cœur. Est-ce pour cela qu'il parlait si peu, riait si rarement et ne mettait jamais les pieds au cabaret?

Margaï seule pouvait égayer le visage triste de Moulinet. Si elle s'arrêtait à causer avec lui, si elle l'accompagnait quelquefois lorsqu'il se rendait aux champs, si elle lui demandait de seller la petite jument avec laquelle elle allait, durant les beaux jours, courir le pays en compagnie de son père, Moulinet avait de la joie pour longtemps. Il babillait alors autant qu'une jeune fille bavarde, et les gens de la ferme disaient :

— Moulinet est dans ses bons moments.

Mais, hélas! ces bonheurs se faisaient de plus en plus rares. A mesure qu'elle devenait grande et belle, Margaï semblait affecter de s'éloigner de plus en plus de Moulinet. Le matin de la journée dont nous racontons les événements, le malheureux avait constaté que, depuis trois mois, Margaï ne lui avait pas adressé la parole.

Aussi, lorsqu'il la surprit en tête-à-tête avec Pascoul, lorsque le secret de cet amour profond et ancien déjà lui fut tout à coup révélé, il crut avoir deviné la cause de la froideur et du dédain que Margaï lui témoignait depuis longtemps.

— Ce Pascoul de malheur, pensa-t-il, m'aura privé de sa confiance. Ce beau *félibre* lui aura dit qu'un ignorant de mon espèce n'était pas digne de l'amitié d'une belle fille comme elle.

Et, les poings crispés, il les regardait avec rage. Eux, impatients, honteux d'être surpris par lui, gardaient le silence.

Margaï, la première, releva la tête. Elle prit la main de Pascoul.

—Va-t'en, lui dit-elle.

Pour toute réponse, Pascoul l'attira sur sa poitrine. Leurs lèvres se rapprochèrent et, sous le regard de Moulinet, comme au moment où il les avait surpris, comme s'ils eussent été seuls, ils échangèrent un long baiser.

Puis Pascoul se dirigea lentement vers la porte, tandis que Margaï, appuyée à son bras, lui parlait avec amour.

Durant cette courte scène, Moulinet était demeuré immobile, se demandant si le spectacle qui se passait sous ses yeux était un rêve ou une réalité.

C'était dont là cette Margaï qu'il avait vue naître et grandir, pour laquelle il aurait donné sa vie et qu'il croyait pure et chaste. Elle venait de faire, devant lui, litière de sa pudeur. Elle avait embrassé cet homme avec une ardeur qui choquait l'honnêteté native de ce paysan. Sa résolution fut bientôt prise. Il marcha vers la porte, la ferma brusquement, tourna la clé dans la serrure, mit la clé dans sa poche, et s'adressant à Pascoul.

—Vous ne sortirez pas, lui dit-il.

— Que prétendez-vous faire? demanda fièrement Pascoul.

— Attendre, répondit Moulinet. Avant qu'il soit une heure, le maître sera rentré, vous vous expliquerez avec lui.

— Et si je veux sortir malgré vous.

— Il faudra que vous soyez le plus fort.

— J'attendrai alors, car je ne troublerai point par une lutte la paix de cette maison.

— Moulinet, s'écria Margaï, pour l'amour de moi, laisse-le partir.

— Ne suppliez pas, mademoiselle, dit-il avec douceur. Le laisser partir ce serait trahir la confiance de mon maître. Je ne la trahirai pas. Je ne manquerai pas à mon devoir.

A cette déclaration qui lui enlevait sa dernière espérance, Margaï bondit tout à coup et, se mettant devant Moulinet:

— C'est par jalousie, n'est-ce pas, s'écria-t-elle, que tu veux le retenir ici ?

— Par jalousie, balbutia Moulinet.

— Oui, par jalousie! Crois-tu que je ne me sois pas aperçue de ton ridicule amour?

A son tour, Moulinet recula. Il perdit toute son assurance, regarda Margaï avec effroi, tandis que Pascoul s'était approché d'eux.

— Qu'espères-tu, reprit la jeune fille, en te vengeant de mon amant? Alors même que je ne devrais pas être sa femme, et je la serai quoi qu'on fasse, auras-tu l'idée que je pourrais être la tienne, que je deviendrais madame Moulinet ?

Et elle se mit à rire à gorge déployée, d'un rire nerveux, en laissant échapper de ses lèvres ces mots:

— Moi, madame Moulinet....

Puis elle ajouta :

— Voilà à quoi se réduit ta conduite austère, serviteur fidèle. Tu convoites la fille de ton maître. Le lui as-tu dit? Moulinet ne répondit pas.

Tremblant, plié en deux, la tête basse, les yeux hagards, il écoutait en serrant convulsivement sa poitrine brûlante.

Quel travail se fit en lui? Quelle voix intérieure écouta-t-il, au milieu de la tempête déchaînée dans son cœur?

Après quelques instants de silence profond, il chercha dans sa poche la clé qu'il avait jusqu'à ce moment refusée à Margaï. Il la mit en tremblant dans la serrure, ouvrit la porte, et se tournant vers Pascoul:

— Partez, lui dit-il.

Pascoul, que cette scène avait frappé de stupeur, pressa, sans mot dire, la main de Margaï et se dirigea vers la porte. Mais, au moment où il en franchissait le seuil, une voix se fit entendre à ses côtés et le mit dans la nécessité de reculer.

— Que faite-vous ici à cette heure, Pascoul?

Cette voix était celle du fermier.

— Trop tard! murmura douloureusement Margaï.

Les yeux de Moulinet eurent une expression indéfinissable. C'était tout à la fois de la douleur, du contentement, de la colère et de l'effroi.

Il s'avança vers Rivarot et au moment où ce dernier allait ouvrir la bouche, il lui montra, par un geste rapide, les personnes qui venaient d'entrer dans la salle en même temps que lui. Rivarot comprit.

Il se retourna vers les gens qui l'avaient suivi, et affectant une humeur joyeuse :

— Mes enfants, dit-il, ceux d'entre vous

qui veulent réveillonner, n'ont qu'à passer dans la cuisine. Frédéric, il s'adressait à son neveu, Frédéric Borel, qui se trouvait au milieu d'eux, tu veilleras à ce que rien ne leur manque. Donne tes ordres comme si tu étais chez toi. Frédéric sortit accompagné de tout le personnel de la ferme.

Resté seul avec sa femme, en présence des trois personnages qu'il avait surpris, Rivarot promena sur eux des regards impatients, et s'adressant à Moulinet.

— M'expliqueras-tu, enfin, ce qui signifie tout ceci? lui dit-il.

— Maître, répondit Moulinet, vous m'aviez confié la surveillance de la ferme. J'ai surveillé et j'ai trouvé ce jeune homme enfermé ici avec votre fille.

Madame Rivarot poussa un cri, se couvrit la figure, tandis que le fermier marchait sur Pascoul le poing levé. Mais ce dernier arrêta le bras prêt à frapper et dit avec fermeté:

— Mes intentions étaient pures, Rivarot, je vous ai demandé votre fille en mariage, et je vous la demande encore.

Le calme de Pascoul, les paroles qu'il venait de prononcer parurent changer les dispositions du fermier. Il réfléchit un instant et, s'adressant à Moulinet:

—Rejoins tes camarades, lui dit-il.

Puis, se tournant vers Margaï:

— Quant à vous, ajouta-t-il, montez dans votre chambre. Vous devez avoir besoin de repos.

Il fut obéi. Moulinet et Margaï sortirent. Lorsque la porte de la grande salle s'ouvrit pour les laisser passer, il s'échappa de cette pièce un flot de lumière et de bruit. Dans celle où Pascoul était resté avec le fermier et madame Rivarot, il ne régnait qu'une pauvre clarté qui donnait à tous les visages brisés d'émotion, fatigués par la longue veillée, un air de souffrance qui faisait mal à voir. Rivarot reprit la parole:

— Je vous ai refusé ma fille, dit-il à Pascoul, vous êtes cependant revenu. Vous voulez l'avoir malgré moi, ne vous en prenez donc qu'à vous de ce que vous allez apprendre. Je vais vous faire connaître le motif de mon refus.

— C'est ta fille! s'écria madame Rivarot. Elle porte ton nom: elle est ton sang.

— Qu'importe! oui, malheureusement, elle est ma fille; mais Pascoul veut être mon fils, et je n'ai pas le droit de lui taire notre secret.

Il s'arrêta et reprit solennellement:

— Le Dieu que j'ai reçu tout à l'heure, ce Dieu est témoin que ce que je vais dire est l'exacte vérité. Si je vous refuse ma fille, Pascoul, c'est qu'elle n'est pas digne de vous, — ni de vous ni d'aucun honnête homme.

Comme il disait ces mots, un sanglot s'échappa de sa poitrine, sanglot qui eut un écho, car madame Rivarot versait aussi d'abondantes larmes.

—Déshonorée! s'écria Pascoul en serrant les poings. Quel est le misérable?....

—Vous vous méprenez mes a paroles, répondit doucement le fermier; si ma fille n'est pas digne de vous, ce n'est pas qu'elle se soit livrée à un autre. A ce point de vue elle est pure. Pascoul respira.

— Mais son âme est pervertie; si elle n'a pas fait le mal, c'est qu'elle n'a pu le faire.

Il y eut un douloureux silence. Rivarot continua :

— C'est une triste histoire. Nous n'avons jamais eu que cette enfant; elle ne marchait pas encore, et déjà elle charmait, tous ceux qui la voyaient; nous ne songions alors qu'à nous réjouir. Elle avait, il est vrai, un caractère difficile. A cinq ans, elle était déjà vaniteuse, coquette, hypocrite, elle mentait. Mais, je ne m'en alarmais pas autrement.... elle était si jeune. Cela passera, disait la mère. Elle se trompait, cela ne passa pas. Un jour, Margaï n'avait pas encore atteint sa septième année, on vola des pommes. L'enfant d'un des valets fut accusé. Le père le roua de coups, il l'aurait tué, si on ne le lui avait arraché des mains. Margaï assista froide, impassible, muette, à ce spectacle. Je sus quelques jours plus tard que c'était elle la voleuse.

Le malheureux Rivarot s'arrêta un moment. Pascoul l'écoutait avec le pressentiment qu'il allait apprendre des choses horribles. Quant à madame Rivarot, étendue sur sa chaise, les yeux fermés, elle paraissait immobile.

— Cette aventure, reprit Rivarot, nous ouvrit les yeux. Nous cherchâmes en vain

à découvrir à quelle influence malfaisante obéissait Margaï. Nous l'interrogeâmes, et nous acquîmes une horrible certitude: c'était d'instinct qu'elle faisait le mal. Alors il fut arrêté que nous la mettrions en pension dans un couvent, à Avignon. Trois mois plus tard, un matin, la supérieure me fit demander et m'apprit qu'elle ne pouvait plus garder ma fille. A tous les défauts que j'avais remarqués dans Margaï, la paresse était venue se joindre, mais ce n'était pas tout, elle avait toujours à la bouche des histoires qui témoignaient d'une corruption sans exemple. A plusieurs reprises, on avait surpris dans son pupitre des livres affreux qu'elle savait se procurer au dehors et introduire en fraude avec une infernale habileté; cependant c'est à peine si elle savait lire. Elle semblait ne les avoir là que pour pervertir ses compagnes. Je la ramenai ici. Elle fut étroitement surveillée, et au bout d'un an, je crus pouvoir la placer dans un autre pensionnat. Je croyais qu'elle était en partie corrigée, car, tant qu'elle avait été seule, je n'avais pas eu à me plaindre d'elle. Hélas, combien je fus détrompé, lorsque de nouveau je dus la reprendre, pour les causes qui m'avaient obligé déjà à la retirer du couvent d'Avignon. On me cita d'elle des traits odieux que je n'ose vous répéter et qui témoignaient d'une imagination malsaine. Ce qui m'exaspérait, c'était de ne pouvoir faire peser sur personne la responsabilité des ravages causés dans cette âme si jeune et qui n'avait eu que de bons exemples sous les yeux. Elle était venue au monde disposée au mal. Nous décidâmes qu'elle ne nous quitterait plus. L'institutrice de Gordes lui donnait des leçons auxquelles la mère assistait toujours. Le curé, qui connaissait notre malheur, venait souvent. Il étudiait avec nous les progrès de la corruption morale que rien ne pouvait arrêter, bien que j'eusse essayé tour à tour de la rigueur et de la douceur. Longtemps, nous discutâmes pour savoir si Margaï ferait sa première communion. Le curé pensa que ce grand acte exercerait peut-être sur elle une heureuse influence. Le jour de la cérémonie, notre fille était admirable au milieu de ses compagnes, qu'elle dépassait en grâce et en beauté. On eût dit un ange. J'appris le soir, qu'au moment le plus solennel, elle avait dit à une de celles-ci : « N'avale pas ce morceau de pâte, c'est du poison. Les curés empoisonnent les hosties! »

Rivarot s'arrêta encore, comme s'il n'avait pas la force d'aller plus loin. Pascoul frissonnait d'horreur.

— Et depuis, dit-il enfin, elle n'a pas changé ?

— Depuis, elle a grandi, elle est devenue plus belle, mais en même temps plus hypocrite. J'aurais voulu la tenir enfermée, ne la laisser voir à personne, mais on m'aurait accusé de la maltraiter. J'ai donc fait contre mauvaise fortune bon cœur. Je la surveille et je surveille tout autour d'elle. J'ai renvoyé deux ou trois jeunes paysans auxquels elle se plaisait à tourner la tête, pour le seul plaisir d'être adulée. Dans les fêtes votives, où j'ai dû la conduire, car il m'a fallu la traiter ouvertement comme si elle était la meilleure des filles, vous l'avez vue orgueilleuse et froide, l'oreille ouverte à la flatterie; mais jamais, jamais un élan sincère n'est parti de son cœur. Je vous le répète, avec douleur mais sans colère: elle est pervertie jusqu'à la moëlle des os.

Madame Rivarot, qui jusqu'à ce moment n'avais pas ouvert la bouche, se leva et s'approchant de Pascoul:

— N'avais-je pas raison, lui dit-elle, lorsque l'autre jour, je vous engageais à ne pas revenir ?

— Je ne vous ai pas accusée, madame, répondit Pascoul.

— J'ai résolu, reprit Rivarot, de ne pas la marier tant que je pourrai exercer ma volonté. Elle serait le déshonneur de son mari, et moi vivant, je ne lui laisserai pas faire un nouveau malheureux. Peut-être passerai-je pour un père original et cruel, car à tous ses prétendants, je n'ai pas dit, je ne dirai pas ce que je vous ai dit à vous: c'est elle qu'on plaindra. Peu m'importe. D'ailleurs j'espère ne pas souffrir longtemps. Dans trois ans, elle serait majeure, et elle s'empresserait de secouer mon autorité. Mais, j'ai la conviction qu'avant ce moment, Dieu m'aura rappelé à lui.

— Et moi, Rivarot, dit sa femme en se jetant à son cou, tu m'oublies ?

— Non, femme, je ne t'oublie pas, car, au milieu des souffrances que j'ai endurées, tu m'as toujours consolé et soutenu.

—Ah! plût à Dieu que la malheureuse ne fût pas née, ou qu'elle fût morte dans son berceau! s'écria la pauvre femme.

— Oui, c'eût été un bonheur, et je me suis souvent demandé si j'eusse été criminel d'en finir avec elle. Et cependant, malgré tout, nous l'aimons encore.

Ce cri terribla remua Pascoul jusqu'au fond de l'âme, et soudain une inspiration se fit jour dans son esprit.

— Tout n'est pas perdu, dit-il; si vous vouliez, nous la sauverions encore. Donnez-la-moi. L'amour la transformera. Rivarot haussa les épaules.

— Pauvre fou! l'œuvre que vous voulez entreprendre vous tuerait. Margaï vous aime, croyez-vous, allons donc! Elle n'aimerait ni mari, ni enfants, parce qu'elle n'a aimé ni père ni mère. Ce qu'elle cherche dans le mariage, c'est sa liberté. Quel usage en ferait-elle? Maintenant, ajouta-t-il, ma confidence est terminée. Je ne vous l'ai livrée que sous secret. Vous en savez autant que moi. Partez, oubliez tout ceci: oubliez ma fille, elle ne peut pas être votre femme. Ma résolution sur ce point est inébranlable.

— Ah! vous êtes cruel, répondit le malheureux Pascoul, qui pleurait ses espérances détruites et son bonheur envolé, mon amour a résisté à vos aveux. Je l'adore toujours. Elle a pris mon cœur, et c'est pour la vie. Laissez-vous fléchir, je vous répète que je la sauverai!

— Et moi, je vous dis qu'elle vous perdrait. Est-ce qu'on redresse l'arbre lorsqu'il a grandi? Le mal est fait, il est sans remède. Vous êtes averti, ne vous y exposez pas. Je vous le répète, moi vivant, je ne tolérerai pas qu'il y ait une victime, c'est assez d'un père et d'une mère plongés dans une éternelle douleur.

Ce cruel entretien était terminé.

Dans la pièce voisine, les cris et les rires avaient cessé. Rivarot ouvrit la porte du jardin. Le ciel devenait plus clair, les étoiles pâlissaient à moitié voilées par des nuages gris.

— Partez, Pascoul, dit alors le fermier, et croyez-moi, ne revenez plus. Cette maison ne vous porterait pas bonheur.

— Ah! que je suis malheureux! s'écria le jeune homme.

Et pâle, éperdu, désespéré, bouleversé par tant d'émotions, il s'élança dans la campagne sans savoir de quel côté il dirigeait ses pas.

IV.

Pascoul marchait dans la campagne déserte et désolée, chancelant comme un homme ivre sous le poids de l'amoureuse folie qu'il portait dans la tête et du désespoir qu'il avait dans le cœur.

Son manteau flottait autour de lui, et pour calmer le feu qui brûlait son front, il allait tête nue, insensible au froid, au vent, à la neige qui, tout à coup, s'était mise à tomber au moment où il sortait de la maison de Rivarot.

Autour de lui, les arbres dépouillés de leurs feuilles craquaient avec mille bruits qu'il n'entendait pas. Tout était ombre et silence dans ces champs que le jour n'éclairait pas encore : image de son âme, d'où la lumière s'était retirée.

Les pensées les plus diverses se présentaient à son esprit, et sans qu'il fût capable de s'arrêter à aucune d'elles Tantôt il s'avouait que Margaï était une créature dangereuse et qu'il fallait l'oublier; tantôt, au contraire, il se disait que Rivarot avait exagéré et pris pour des vices sans remède ce qui n'était que l'exubérance d'une âme ardente, comprimée dans ses aspirations.

Ce cri que lui-même avait poussé : « Je la sauverai, » retentissait toujours à ses oreilles, et résumait la seule de ses espérances qui eût résisté aux révélations qu'il venait d'entendre. Mais parfois cette espérance elle-même faiblissait à mesure que les traits odieux cités par Rivarot se présentaient à son imagination. Alors, il en voulait au fermier de lui avoir fait de si terribles confidences. Il s'en voulait à lui-même de les avoir provoquées. Il se trouvait lâ-

che de garder intact et debout dans son cœur la statue désormais souillée.

— Je l'en arracherai, se disait-il, et je la briserai sous mes pieds.

Cette résolution était à peine arrêtée que l'amour reprenait ses droits et le livrait désarmé, vaincu, à la passion dévorante par laquelle il était envahi.

Il reculait d'épouvante lorsqu'à certains moments, il devenait évident pour lui que tout le mal qu'on lui avait dit de Margaï la lui rendait plus séduisante. De même que le gouffre attire, de même la femme charmeresse dont il avait touché du doigt l'ignominie, lui semblait plus belle parée de ses vices qu'elle l'eût été parée de sa seule vertu. La bête que tout homme renferme en lui trouvait son compte dans la possession d'une créature pervertie. Et cette effroyable sensation qui lui révélait à lui-même sa propre faiblesse, portait avec elle une amère volupté qu'il savourait comme un fruit délicieux.

Ainsi balloté d'un parti à un autre, tantôt voulant tout rompre, tantôt voulant s'enfoncer plus avant dans le bourbier dont il croyait désormais connaître la profondeur, il sentait dans son âme d'épouvantables déchirements.

Il marchait sans but, sans savoir où il allait, où il était, ce qu'il voulait.

Il alla longtemps ainsi, et lorsqu'à bout de forces, il s'arrêta, il reconnut qu'il avait, en quittant la Bastide-Neuve, traversé Gordes, passé devant sa maison sans l'apercevoir et qu'il était arrivé au hameau de Fontblanche.

La neige tombait toujours et le jour commençait à paraître, à travers les flocons épais qui blanchissaient l'horizon. Pascoul avait froid, ses dents claquaient; l'humidité l'avait pénétré. Il se secoua comme un chien mouillé et marcha vers une masure petite, enfumée, située au milieu d'un pré sans clôture. Il frappa deux coups à la porte vermoulue et mal jointe.

— Qui va là ? demanda de l'intérieur une voix en colère.

— C'est moi, Pascoul, ouvrez vite, la Valbray, je meurs de froid.

La voix de la Valbray se radoucit.

— On y va, dit-elle.

Pascoul n'attendit pas longtemps. La porte s'ouvrit et la Valbray, tenant à la main une chandelle fichée dans une bouteille, qu'elle éleva au-dessus de sa tête pour voir la figure de son visiteur, l'engagea à entrer dans sa demeure.

C'était un intérieur d'un aspect misérable et repoussant.

Trois chaises boiteuses et dépaillées, un grabat couvert de vêtements sales et poissés, une table noire de crasse en formaient l'ameublement. Sur la cheminée, il y avait des tasses ébréchées, des assiettes en piteux état, un morceau de pain durci. Les murs étaient horribles et ce qui ne l'était pas moins, c'étaient les gravures obscènes qu'on y avait attachées. Rien de plus sinistre que cette chambre au milieu des champs dans laquelle le vent pénétrait par les vitres brisées et mal réparées à l'aide de bandes de papier. On eût dit la maison du crime.

Dès que Pascoul fut entré, la Valbray referma la porte, s'avança vers la cheminée, s'accroupit devant le foyer et ranima la braise couverte de cendre qui y restait encore, puis elle y posa un sarment qui ne tarda pas à s'enflammer.

— Tu as froid, mon garçon, dit-elle en soufflant sur le feu, je le comprends sans peine. Il fait une nuit diabolique. Pour m'occuper de tes affaires, j'ai accompagné les gens de la Bastide-Neuve à la messe de minuit et, en revenant, j'ai cru que je gèlerais sur place. Je m'endormais lorsque tu as frappé. Que diable veux-tu à cette heure? Sais-tu que si j'étais plus jeune, ta visite ferait jaser.

Et elle se mit à rire, tout en plaçant sur la table le morceau de pain durci qui était sur la cheminée, un peu de fromage et quelques doigts de vin qui restaient au fond d'un verre couvert d'un papier.

— Si tu as froid, réchauffe-toi; si tu as faim, mange et dis-moi ce qui t'amène.

Pascoul ne répondait pas, il regardait avec étonnement cette étrange vieille, dont la taille était encore droite, mais que l'âge avait marquée cruellement.

Surprise au lit, elle était à peine vêtue. Ses jambes sortaient nues d'un jupon sans couleur et dont l'étoffe était déchirée en tant d'endroits qu'on eût dit une bordure de

franges. Sa poitrine et ses bras décharnés, mal cachés sous une ample chemise de toile rousse, se laissaient voir comme s'ils eussent encore pu exercer quelque séduction.

Elle s'aperçut de l'attention dont elle était l'objet. Une légère rougeur colora ses joues. Ce n'était pas de la pudeur, mais le dépit de n'être plus belle et de s'être montrée, sans le vouloir, dans toute son horreur. Elle attacha sur Pascoul un étrange regard.

— Tu m'examines et tu me trouves laide, n'est-ce pas ? dit-elle en jetant un mauvais châle autour de son cou. Mais, il y a vingt ans, tu ne m'eusses pas regardée impunément. J'étais belle encore, aussi belle que ta Margaï.

— Je le sais, répondit Pascoul; on me l'a dit.

— Il y en a d'autres qui le savent, et j'en ai vu plus d'un, aussi jeunes et aussi élégants que toi, se rouler à mes pieds.

Elle eut un méchant sourire, regarda de nouveau le jeune homme, tandis que son visage prenait une expression lascive et hideuse, et poussant un soupir de regret elle ajouta :

— Mais il y a longtemps de cela. Tout a passé. Bien attrapés ceux qui n'en ont pas voulu.

Et elle tomba dans des réflexions profondes, dont l'objet devait la préoccuper vivement, car son front se rida plusieurs fois.

Peut-être sa vie toute entière repassait-elle devant ses yeux, depuis sa naissance survenue soixante ans avant, et qui avait comblé de joie les braves cultivateurs dont elle était la fille, jusqu'à cette heure où, n'inspirant que mépris ou pitié, elle finissait dans la misère les derniers jours d'une existence qui eût pu être honorable si elle l'avait voulu.

Peut-être se revoyait-elle élégante et belle, lorsqu'à vingt ans elle entra dans la maison de son mari, un honnête homme qu'elle abandonna quelques mois plus tard, pour suivre de village en village un saltimbanque infâme dont elle s'était affolée, qui la battit et la délaissa après l'avoir ruinée.

Peut-être se revoyait-elle au lendemain de ce lâche abandon qui vengeait son mari, mort de désespoir, se traînant sur les routes, misérable et meurtrie; revenant au village et placée dans la nécessité de se réhabiliter par le travail; refusant de s'y mettre; préférant vivre du prix d'un perpétuel déshonneur; séduisant les jeunes hommes, portant le désespoir dans les familles d'où ses charmes maudits arrachaient tantôt le fils et quelquefois le père, jusqu'au jour où la vieillesse avait arrêté ses débordements. Telle en effet avait été sa triste vie.

Pascoul ne connaissait qu'imparfaitement le passé de la Valbray. Partageant l'idée la plus répandue autour de lui, il voyait en elle une vieille pécheresse, misérable et repentie, à laquelle il fallait pardonner beaucoup. Abîme insondable de mauvaises passions, l'âme de la Valbray lui était inconnue. Il n'éprouvait qu'indulgence et sympathie pour cette mendiante à laquelle il avait fait quelque bien, toujours accepté avec reconnaissance et qui se plaisait à favoriser ses jeunes amours. Aussi, lorsqu'il était sorti de la ferme de la Bastide-Neuve, épouvanté par les confidences de Rivarot, tout naturellement ses pas l'avaient porté vers la maison de la Valbray.

On a vu quel accueil elle lui avait fait. Ils étaient assis en face l'un de l'autre, silencieux : elle livrée à ses réflexions, lui, la regardant et pensant à tous les événements de cette nuit funeste.

— Pascoul, lui dit-elle en mettant fin au long silence qui avait régné dans la cabane, je t'ai déjà demandé ce qui t'amène. Me le diras-tu ?

— A mon visage, ne le devinez-vous pas, la Valbray ? demanda-t-il.

— A ton visage. Attends donc. Mais il n'est pas gai; il y a des larmes dans tes yeux. Donne-moi la main. Tu as la fièvre. C'est l'entrevue de cette nuit ?

— Oui, c'est l'entrevue de cette nuit, et surtout les événements qui l'ont suivie.

Et, brièvement, il raconta à la Valbray tout ce que le lecteur connaît déjà, en passant toutefois discrètement sur les confidences que Rivarot lui avait faites.

— En résumé, dit enfin la Valbray, on te la refuse. Que comptes-tu faire ?

— Je ne sais, je n'ai plus d'espérance.

— Ah ! vraiment, tu désespères pour bien

peu. Ce qui te reste à faire n'est pas difficile à trouver. Enlève-la.

Et comme Pascoul témoignait par un geste sa répugnance pour un semblable moyen :

— Elle ne sera ta femme, continua la Valbray, que si tu as recours à un parti violent, sinon le père te la refusera toujours. Laisse-là tes sots scrupules. Margaï m'a dit : si mon père persiste dans son refus, Pascoul saura m'arracher à ces lieux maudits.

— Margaï vous a dit ces paroles ? s'écria-t-il, elle les a dites ?

— Je le jure, répondit gravement la Valbray. D'ailleurs, ajouta-t-elle, tu ne seras pas le premier qui ait ainsi forcé une volonté tyrannique.

En voyant l'effet qu'elle venait de produire, elle se leva, laissant le malheureux en proie à une hésitation qui le torturait, accroupi devant le feu et la tête dans ses mains.

Le jour était tout à fait venu.

Elle marcha jusqu'à la porte, l'ouvrit et aspira quelques bouffées d'air pur. Devant la maison passaient des paysans en habits de fête, car c'était le jour de la Noël. Mais personne ne s'arrêta pour lui souhaiter une bonne journée.

Elle resta ainsi sur le seuil de sa porte pendant quelques instants. Puis elle revint vers Pascoul, et, lui mettant la main sur l'épaule :

— Es-tu décidé ? lui dit-elle.

Pascoul se leva.

— Oui, si vous me répondez du consentement de Margaï.

— J'en réponds.

— Alors chargez-vous de la prévenir. Je cours faire les préparatifs.

— Je me chargerai de tout si cela te convient, mais cela te coûtera beaucoup d'argent.

— Je payerai ce qu'il faudra.

La Valbray réfléchit un moment.

— Trouve-toi ce soir, à dix heures, dans les alentours de la ferme de Rivarot. J'y serai moi-même avec une voiture et des chevaux, Margaï sera prévenue.

Ils se séparèrent sur ces mots; Pascoul pour retourner chez lui, et la Valbray pour se rendre à la Bastide-Neuve.

Dans le soir de cette journée, la ferme de Rivarot était loin d'offrir son animation accoutumée, les valets ayant reçu congé, à cause de la fête. Après le dernier repas, les maîtres rentrèrent dans leurs chambres. Moulinet fit, suivant son habitude, le tour de la maison, lâcha les chiens, et s'étant assuré que tout était en sûreté, il regagna son gîte, situé au-dessus des écuries.

Margaï ne s'était pas couchée; à dix heures, une petite pierre fut lancée contre ses vitres. Ce signal la trouva prête. Vêtue d'une robe sombre, enveloppée dans sa mante, elle ouvrit doucement la croisée, et malgré l'obscurité, put constater qu'une échelle avait été placée là pour favoriser sa fuite. Elle en descendit sans bruit les échelons et se trouva dans les bras de Pascoul.

— C'est toi, mon bien-aimé, lui dit-elle, en le serrant contre sa poitrine.

— Ce que nous faisons là est bien mal, répondit-t-il tristement; mais la faute n'en est point à nous. Elle retombe sur ceux qui n'ont pas voulu nous unir. Cependant si tu devais regretter cette heure, remonte, Margaï, je ne t'en voudrais pas.

— Je t'aime, murmura-t-elle à son oreille.

Il l'entraîna loin de la maison.

A cent mètres, ils rencontrèrent la Valbray. D'un signe, elle leur montra une voiture attelée de deux chevaux, à la tête desquels se tenait un homme que les amants ne reconnurent pas. Ils s'installèrent dans cette mauvaise carriole: Pascoul prit les rênes, et ayant mis de l'argent dans les mains de la Valbray, il toucha du fouet les chevaux qui partirent sans bruit. Une main prudente avait enveloppé leurs pieds dans des linges humides.

— Bon voyage, dit la Valbray.

Et se retournant vers son compagnon, elle lui remit la moitié de la somme qu'elle avait reçue.

— Merci, la vieille, dit-il, et tout en riant il ajouta:

— Je me serais bien passé d'argent, si j'avais enlevé cette belle fille pour mon compte.

— C'est du gibier qui n'est pas fait pour toi, Furbice.

— Bah! que sait-on! répondit celui que la Valbray avait appelé Furbice.

La carriole roula vers Avignon. A la ferme tout le monde dormait, et c'est le lendemain seulement, à huit heures, que Rivarot et sa femme connurent toute l'étendue du malheur qui venait de les frapper.

— La malheureuse! s'écria Rivarot, elle ne nous avait donc pas assez torturés. Il était écrit qu'elle devait nous abreuver de cette dernière honte.

— C'est ce Pascoul qui lui aura tourné la tête, dit madame Rivarot.

Le fermier fit un geste négatif.

— Non, non; c'est plutôt elle qui aura tourné la tête de ce pauvre imbécile. Je l'avais bien prévu cependant. C'est elle qui nous vengera de lui. Mais, qui le vengera, lui?

— Dieu, répondit solennellement madame Rivarot, et en même temps, elle embrassa son mari, dans les yeux duquel elle venait de voir une larme de désespoir.

— Je ne ferai aucune démarche pour retrouver les fugitifs, notre fille est morte.

Ce fut le dernier mot du fermier sur cet événement. Ni lui, ni sa femme n'en parlèrent plus. Cette triste aventure resta secrète. Moulinet et trois de ses camarades furent seuls à la connaître. Ils eurent la délicatesse de ne pas l'ébruiter. Dans Gordes on ne s'aperçut pas de la disparition de Margaï. A ceux qui la remarquèrent, on parla de voyage. L'honneur de la maison Rivarot fut ainsi sauvé.

Mais la blessure que les pauvres gens avaient reçue était profonde. Ils restèrent quinze jours sans nouvelles ; pendant tout ce temps, ils s'efforcèrent de paraître calmes l'un à l'autre. C'était à qui ferait le mieux parade de son insensibilité. Mais dès qu'ils se quittaient ils fondaient en larmes.

Dans les premiers jours de janvier on reçut une lettre de Margaï. Elle était datée de Toulon :

« Nous reviendrons, disait-elle, si vous consentez à notre mariage. »

Rivarot répondit:

« J'y consens, revenez. »

Ils revinrent après une course fiévreuse, pendant laquelle ils n'avaient joui qu'à moitié de la joie de s'appartenir, constamment troublés dans l'isolement de leur amour, Margaï, par la crainte d'être poursuivie, Pascoul par le douloureux regret de voir s'ouvrir ainsi sa vie conjugale qu'il avait rêvée pure et honorée. D'Avignon, ils étaient allées à Marseille; de Marseille à Toulon. Ce fut là qu'en visitant l'arsenal ils rencontrèrent un forçat dont le visage doux et digne ne révélait rien de criminel.

—Qu'a-t-il fait? demanda Margaï au gardien qui les guidait.

—Il a tué sa fille qui s'était enfuie avec un jeune homme.

A cette réponse, Margaï frissonna comme si elle eût été soudainement envahie par un froid glacial, et Pascoul fut obligé de la soutenir. Le même jour elle écrivit à son père le billet auquel il avait répondu par son consentement.

Margaï arriva à la ferme dix-sept jours après son départ. Moulinet était allé l'attendre à Avignon et Pascoul rentra à Gordes, de son côté; on put croire que Margaï ainsi qu'on l'avait dit, revenait de passer quelque temps chez une parente de sa mère.

On ne lui adressa pas de reproches: elle ne fut l'objet d'aucune parole sévère, on ne fit pas même allusion à ce qui s'était passé.

Rivarot semblait armé d'une cuirasse d'impassibilité, sa femme s'efforçait de l'imiter.

Le lendemain le fermier fit appeler Pascoul, et, l'ayant pris à part.

— La dot et le trousseau de Margaï sont prêts. Quant à la femme, elle vous appartient déja: à quand à la noce?

— Fixez vous-même, répondit piteusement Pascoul.

— Dans un mois, cela vous va-t-il ? Nous sauverons ainsi toutes les apparences. Car il faut songer à l'honneur de la maison que vous allez fonder.

— Vous êtes le maître. Puisque ce délai vous paraît nécessaire, le mariage aura lieu dans un mois.

— J'espère que jusque-là, ma fille et vous respecterez ma maison, ajouta Rivarot.

— Rivarot ! s'écria Pascoul les yeux pleins de larmes. Je ne mérite pas que vous me parliez ainsi!

— Je ne vous fais aucun reproche, répondit froidement le fermier. Vous avez voulu épouser ma fille malgré moi. Vous l'avez enlevée. De loin vous m'avez imposé des conditions et je les subis sans me plaindre. Il n'en serait plus ainsi si vous aviez le malheur d'oublier dans ma maison que ma fille n'est point encore votre femme.

Pascoul cacha son visage dans ses mains tremblantes. Toute cette scène le navrait, car il était honnête, généreux ; il n'avait qu'à se reprocher d'avoir été faible devant l'éblouissante beauté de Margaï.

Enfin la noce eut lieu. A voir la joie qui régna dans la ferme ce jour-là, personne n'aurait deviné qu'un drame douloureux avait précédé et préparé cette fête de famille.

Tandis qu'un splendide festin réunissait tous les invités dans la plus grande salle de la ferme, les pauvres de Gordes vinrent s'asseoir dans la cuisine autour d'une autre table et eurent leur part des largesses qui furent faites. La Valbray était au milieu d'eux.

Rivarot et sa femme, bien qu'agités par de sinistres pressentiments, n'en laissèrent rien paraître. On remarqua seulement que le fermier était très pâle. Mais son visage fut constamment souriant, et lorsque Pascoul et Margaï se levèrent pour partir, il voulut les accompagner jusqu'à la porte de la ferme. Sa femme le suivit.

C'est ainsi qu'un moment ils se trouvèrent tous les quatre séparés de leurs convives.

— Mon père, dit alors Pascoul d'une voix émue, j'emmène votre fille, je m'efforcerai de la rendre heureuse, et si vous avez eu à vous plaindre d'elle, je jure de la rendre digne de vous.

Rivarot ne répondit pas; sa femme pleurait.

— Mon père, reprit Pascoul, ne bénirez-vous pas vos enfants?

Et prenant Margaï par la main, il se mit à genoux, en obligeant sa femme à en faire autant.

Madame Rivarot regardait son mari avec anxiété et en suppliant. Sa bouche ne s'ouvrit pas, mais elle semblait dire: « Sois clément, pardonne. » Rivarot fut vaincu. Il étendit les bras. Mais, au moment où, de ses lèvres, des paroles de pardon allaient peut-être sortir, on le vit chanceler, porter la main à son front, pousser un soupir étouffé et s'affaisser lourdement, inerte, les yeux à moitié fermés, défiguré.

Madame Rivarot poussa un cri terrible. Pascoul s'élança vers lui, tandis que Margaï demandait du secours.

On accourut, on l'entoura, on essaya de lui rendre connaissance. Tous les soins furent vains. Un flot de sang, en se portant au cerveau, l'avait tué.

Tels furent les événements qui se passèrent à la ferme de la Bastide-Neuve, durant les premières semaines qui suivirent la Noël de 1850.

Là se termine le prologue de cette histoire qui, nous le répétons, est vraie dans ses moindres détails. Par un sentiment de convenance, nous avons seulement changé les véritables noms des personnages; mais déjà on les connaît et on se les redit. Ce n'est pas notre faute si la *Gazette des Tribunaux* les a autrefois publiés.

V

Deux années s'étaient écoulées depuis les événements racontés dans les chapitres précédents. La physionomie sous laquelle le lecteur connaît la ferme de la Bastide-Neuve ne s'était pas modifiée. C'était toujours la même activité qu'autrefois. Rien n'était changé, sinon les maîtres.

Rivarot mort, sa femme désespérée ne lui avait survécu que trois mois. Pascoul et Margaï avaient alors quitté leur maisonnette de Gordes pour venir habiter la demeure où Rivarot et sa femme s'étaient aimés. Margaï vivait là maintenant avec son mari.

Libre, maîtresse absolue, elle s'était créé une existence luxueuse et coquette qui, d'ailleurs, n'était point un cadre trop riche pour son éclatante et souveraine beauté.

Moulinet travaillait toujours pour la ferme.

Il avait voulu changer de pays, lorsque Pascoul était venu s'y fixer. Il croyait avoir tout à redouter du nouveau maître. Il se rappelait la fatale nuit de Noël dont le lecteur connaît les dramatiques péripéties. Il nourrissait encore, au fond de son cœur, ce malheureux amour pour Margaï dont elle lui avait si brutalement révélé l'existence et démontré la folie. Il pense qu'il serait sage de partir.

— Restez, lui dit Pascoul. De ce qui s'est passé, il ne sera jamais question entre nous. Je ne vous en veux pas d'avoir accompli votre devoir. Quant au reste, Margaï l'a oublié. J'ai fait comme elle.

Moulinet resta, décidé à servir Pascoul aussi loyalement qu'il avait servi Rivarot. Il se tint parole, et son nouveau maître ne tarda pas à lui accorder sa confiance.

Tels étaient les changements survenus à la Bastide-Neuve, en deux années.

Il y en avait peut-être d'autres, mais ils étaient d'une nature plus intime, la suite de ce récit les fera connaître au lecteur.

C'était au mois de septembre, vers le soir.

Aux champs, pendant les beaux jours, il n'est pas d'heure plus charmante que cette heure indécise et crépusculaire qui précède la nuit. Tout est poésie ; tout est mystère. Les prés se couvrent d'une brume blanche et transparente qui laisse voir les arbres comme à travers un prisme de cristal. Les étoiles, encore un peu pâles, commencent à se montrer, dans l'herbe le grillon chante; dans les rochers, en haut des vieux murs, les oiseaux de nuit font entendre leurs cris plaintifs. Les paysans rentrent au logis en fredonnant quelque vieux refrain. Tout semble dire que la nature et les hommes vont se livrer au repos.

Tel est l'aspect qu'offrait la gorge ravinée dans laquelle est situé Gordes. Le soir dont nous parlons, le soleil venait de se coucher derrière les collines du Lubéron, ce premier contrefort des Alpes. Les valets de la Bastide Neuve rentraient à la ferme. Dans la grande cour, les mules étaient rangées autour de l'abreuvoir; les servantes chassaient vers les poulaillers la population de la basse-cour; un jeune pâtre ramenait de la montagne les brebis et les chèvres.

Pascoul était assis sur un banc devant le portail de la ferme.

Personne n'eût pu reconnaître, dans cet homme au teint hâve, aux joues creuses, aux yeux cernés, le Pascoul frais et vigoureux qui, deux ans avant, faisait rêver la Valbray.

Sortait-il de quelque longue maladie? Non. Aucun médecin n'avait été appelé à la Bastide Neuve. Souffrait-il d'une de ces maladies organiques dont la science ne peut avoir raison? Ce n'était pas probable, car il eût été impossible de trouver chez lui aucune lésion des principaux organes, aucune altération intérieure.

Il était simplement fatigué, énervé, épuisé, au delà de toute limite. La sève qui donne la vie au corps humain semblait tarie dans le sien.

Comment une telle métamorphose s'était elle opérée en si peu de temps?

La nature ne livre pas ainsi ses secrets. Peut-être avait-il aimé Margaï avec trop de passion.

Ce qu'on peut dire, c'est que le mal qui consumait Pascoul n'était pas sans douceur; il y puisait une exaltation fiévreuse au milieu de laquelle il se sentait heureux de vivre, et qui absorbait sa vie.

S'il parlait à Margaï de son amour toujours aussi violent qu'au premier jour, il s'exprimait avec une éloquence infinie. Ses baisers, comme ses paroles, avaient l'ardeur du feu, et il semblait se complaire dans sa fatigue, son malaise et son épuisement encore tout imprégné de chers souvenirs.

Mais il ne pouvait rien sortir de bon de cet amour déréglé, malsain, qui ne vivait plus que d'excitations, et qui avait peu à peu détruit une santé autrefois florissante: au bout de deux années de mariage, Pascoul n'avait pas encore d'enfant, et à voir

son étiolement et sa décrépitude précoces, on devait désespérer qu'il en eût jamais.

Lorsqu'il approfondissait ces choses, malgré lui, il ressentait une impression qui allait jusqu'à la terreur.

Mais il les approfondissait peu, parce qu'il aimait passionnément, et que Margaï était l'unique objet de ses pensées.

Son imagination, toujours surexcitée, se la représentait sans cesse, et si elle ne se trouvait pas auprès de lui, il lui semblait encore doux d'être seul, afin de pouvoir rêver d'elle.

C'est ce qu'il faisait ce soir-là, pendant qu'assis devant la ferme, l'œil perdu dans l'horizon, il attendait sa femme.

Tout à coup un individu parut à ses côtés.

C'était un jeune homme. Il n'avait pas trente ans. D'une taille peu élevée, il portait sur ses épaules larges et trapues, sur son cou puissant, une tête expressive, couverte de cheveux blonds tout frisés. Il avait le front large et carré, et le nez vigoureusement dessiné; les lèvres rouges et fortes, les yeux ronds et blonds, la barbe épaisse et solidement plantée. Cet ensemble semblait dénoter une grande énergie de caractère et une sorte de vigueur athlétique.

Frais, leste, pimpant, un cigare à la bouche, il s'approcha de Pascoul et lui tendit la main en lui souhaitant le bonsoir.

— Ah! c'est vous, Furbice, répondit languissamment Pascoul, tiré tout à coup de ses réflexions. Que souhaitez-vous?

— Ne m'avez-vous pas fait demander, monsieur Pascoul? répliqua Furbice.

Pascoul réfléchit.

— Oui, sans doute, je me rappelle à présent. Il s'agit de me vendre une couple de belles mules de labour. Il faudra voir Moulinet. C'est lui que cette affaire concerne.

— Je verrai Moulinet et je tâcherai de vous contenter.

Alors le maquignon interrogea Pascoul sur l'état de sa santé, avec la bonhomie intéressée du marchand qui cherche à plaire à son client.

— Je vous trouve un peu affaibli, monsieur, lui dit-il. A votre place, je consulterais les médecins.

— Je ne me sens pas faible, cependant, dit à son tour Pascoul. Je suis plein de forces.

Et, en prononçant ces paroles, il se leva et se mit à marcher, afin de prouver à Furbice qu'il avait la pleine jouissance de tous ses membres.

Le maquignon marcha à ses côtés, tout en parlant sur le même sujet et en lui donnant des conseils sur un régime à suivre.

Il était environ huit heures.

La nuit était tout à fait venue. Mais la lune permettait de voir comme en plein jour.

A ce moment, une des croisées du premier étage de la ferme s'ouvrit, et une blanche vision apparut: c'était Margaï. Une gaze légère recouvrait ses bras et ses épaules, et permettait d'en admirer les fermes contours. Une pointe en laine blanche coquettement arrangée couvrait ses beaux cheveux.

Il était impossible de rêver rien de plus admirable que cette créature, posée là, dans les voiles, comme un rêve.

Margaï n'avait alors guère plus de vingt ans. Sa beauté était dans tout son éclat; plus complète, plus finie qu'à l'époque de son mariage. Les yeux semblaient plus grands, le teint du visage plus reposé, les chairs s'étaient couvertes d'un reflet doré qui avait le soir un incomparable rayonnement.

Plus que jamais, Margaï méritait de porter le nom de la Déesse des Amours.

Elle resta quelques instants à suivre du regard Pascoul et Furbice qui marchaient toujours lentement et en tournant le dos à la ferme.

Le premier s'appuyait sur son bâton, semblant traîner avec peine son corps amaigri. Le second, au contraire, bien pris, carré des épaules, marchait d'un pas ferme et sûr.

Jamais, la force et la faiblesse personnifiées dans deux hommes, n'étaient mieux apparues avec tous leurs contrastes.

Margaï ne put s'empêcher d'en faire la remarque à part elle, tandis qu'un étrange sourire passa sur ses lèvres et dans ses yeux.

Lorsqu'elle vit que les deux promeneurs

allaient revenir vers la ferme, elle quitta sa place, ferma la croisée et descendit pour les rejoindre.

Furbice venait rarement chez Pascoul. Il connaissait Margaï pour l'avoir rencontrée dans le village, mais jamais il ne s'était trouvé auprès d'elle. On peut donc comprendre quelle impression il ressentit, lorsqu'il la vit s'avancer, belle, fière, et très élégante.

— Voici ma femme, dit Pascoul dont le visage rayonna et donc le corps parut se redresser.

Il fit quelques pas en avant à la rencontre de Margaï; Furbice s'arrêta, et, par un mouvement dont le premier fut involontaire, il boutonna sa jaquette d'une main, tandis que de l'autre il se découvrait.

— C'est Furbice, mon marchand de chevaux, dit Pascoul à sa femme.

— Si vous avez à causer avec mon mari, monsieur Furbice, il faut souper avec nous.

A cette invitation formulée par une voix mélodieuse, dans la bouche d'une femme aussi belle, Furbice fut tout à fait ébloui, et c'est à peine s'il put répondre qu'il n'avait plus affaire qu'à Moulinet.

— Peu importe. Ma femme a eu une idée parfaite, dit Pascoul. Soupez avec nous, vous verrez Moulinet dans la soirée.

Furbice accepta. On entra dans la ferme.

Le couvert était mis dans une salle à manger, comme on en voit guère dans les villages. Le voyage qu'elle avait fait à Marseille avec Pascoul, avant son mariage, avait développé chez Margaï le goût du luxe et du comfort, et, depuis qu'elle était maîtresse dans la maison, l'appartement des maîtres s'était transformé si complétement, que la Bastide Neuve, par ce côté du moins, n'avait d'une ferme que le nom.

A l'aspect d'une jolie lampe suspendue sur la table, recouverte de linge blanc et d'une belle argenterie; à la vue de deux buffets de bois noir sculpté qui étaient à la Bastide Neuve depuis un demi siècle, Furbice se crut dans un château. La grâce exquise de Margaï n'était pas faite pour dissiper son illusion.

— Etes-vous marié, monsieur Furbice ? lui dit-elle durant le souper.

— Oui, madame.

— Vous avez peut-être des enfants ?

— Deux, oui, madame.

Il fallut ainsi lui arracher tous les mots.

C'est qu'il était étrangement tiraillé entre deux sentiments bien contraires. D'une part, il comparait sa femme, qui n'était qu'une paysanne; sa maison, qui n'était qu'une maison de paysan; sa fortune, qui donnait à peine la médiocrité, à la fortune, à la maison, à la femme de Pascoul.

Et alors, il enviait le sort de cet homme.

Mais lorsqu'il mettait en parallèle sa santé vigoureuse, son robuste appétit, sa force herculéenne, avec la force, l'appétit, la santé de Pascoul, il sentait qu'il était moins à plaindre, et ses désirs se résumaient ainsi :

« Avoir ce que j'ai et avoir ce qu'il a ! »

Pendant ce temps, Margaï l'examinait avec attention et plusieurs fois leurs yeux se rencontrèrent.

Il partit après le souper, et Moulinet, qui l'avait attendu à la porte de la salle à manger, s'offrit à l'accompagner, afin de pouvoir causer avec lui de l'affaire pour laquelle le maquignon était venu à la ferme.

— M'aimes-tu, mon ange? dit Pascoul à sa femme, lorsqu'ils furent seuls. Tu es toute triste.

A cette question, qui la surprit dans des réflexions dont Furbice était l'objet, Margaï regarda son mari.

— Si je t'aime, lui dit-elle; ne le sais-tu pas?

Il quitta sa place, et vint s'agenouiller auprès d'elle.

— Relève-toi, Pascoul, quelqu'un peut entrer.

— Un baiser, alors.

— Non, pas ici.

— Un seul, je t'en prie.

Elle l'embrassa rapidement, fiévreuse, impatientée et, comme il s'étonnait de cette froideur :

—Je veux que tu te ménages, lui dit-elle presque en colère et à voix basse, en le regardant dans le blanc des yeux.

Il se releva avec peine.

— Pourquoi me parles-tu ainsi? deman-

da-t-il tristement. C'est la première fois que cela t'arrive.

— Je te vois si faible.

— Faible, moi, allons donc. Mais je suis très fort, fort comme Furbice, ajouta-t-il en souriant.

— Oh! je crois que tu te vantes, dit Margaï en le regardant.

Puis elle ouvrit la porte, appela une servante, donna un ordre et sortit.

Elle monta dans sa chambre, et là, seule, debout devant sa glace, qui lui renvoyait son image, elle se dit froidement:

— Décidément ce Furbice me plaît.

VI.

En quittant la ferme de la Bastide-Neuve, Furbice retourna chez lui. Il habitait au hameau de Fontblanche, de l'autre côté de Gordes.

Fontblanche n'a que huit ou dix maisons, à supposer encore qu'on veuille qualifier ainsi la masure habitée par la Valbray, et dans la quelle nous avons introduit déjà nos lecteurs. Une d'elles appartenait à Furbice. Elle avait été construite dans les dépendances d'un château que les paysans brûlèrent pendant la Terreur.

Cette maison était d'apparence sombre. Ses murs étaient épais et noircis par le temps, ses fenêtres d'inégale grandeur, celles du rez-de-chaussée, carrées, celle du premier étage en œil-de-bœuf. Une grande enseigne surmontait la porte. On y lisait ces mots :

FURBICE, MARCHAND DE CHEVAUX.

Derrière la maison, il y avait une écurie, et, au delà de cette écurie, un grand pré clos de planches, dans lequel on lâchait les bêtes, lorsqu'on voulait leur faire brouter l'herbe fraîche.

Le commerce de Furbice consistait principalement à recevoir en dépôt des chevaux, des mules, des ânes, et à les vendre pour le compte des propriétaires, en prélevant une commission sur le prix de la vente. A Apt, à Avignon, à Carpentras, il y a des marchés plusieurs fois dans le mois. C'est dans ces villes que Furbice conduisait ses pensionnaires et qu'il en prenait de nouveaux. Faute d'argent, il ne pouvait étendre son commerce autant qu'il l'aurait souhaité, et c'était un de ses chagrins de n'être pas assez riche pour se livrer à des achats pour son propre compte.

Néanmoins ses opérations, telles qu'il les pratiquait, ne laissaient pas que d'être lucratives. Leur produit eût suffit à assurer le sort de sa femme et de ses deux enfants, s'il avait voulu gérer ses affaires avec un peu d'ordre. Mais, il était joueur, il aimait à boire. En général, les jours de marché, il ne rentrait pas le soir, ou s'il rentrait, ce n'était qu'à moitié ivre et les poches considérablement allégées par les pertes qu'il avait faites en jouant contre d'autres maquignons plus habiles ou plus heureux que lui.

Sa femme méritait un meilleur mari. C'était une petite créature, d'une santé un peu faible, mais pleine de cœur, aimante, dévouée et suffisamment jolie. On ne l'entendait jamais se plaindre, et souvent ses voisines disaient :

— Il faut que Brigitte Furbice ait une fière patience pour supporter un homme comme celui-là.

La vérité, c'est qu'elle l'aimait. Depuis cinq ans qu'ils étaient mariés, elle n'avait eu cependant qu'à s'en plaindre. Sa petite dot était dévorée. Pour se nourrir elle et ses enfants, il lui arrivait d'être obligée de prendre de l'argent, la nuit, dans les poches de son mari, pendant qu'il dormait, et d'en prendre assez peu pour qu'il ne s'aperçût pas le lendemain de cette soustraction légitime. Ce n'était qu'à force d'ordre, d'économie, qu'elle arrivait à se vêtir décemment et à donner quelque bien-être aux deux petites créatures qu'elle avait eues de ce misérable. Sa journée se passait triste et solitaire. Sa beauté disparaissait tous les jours effacée par les larmes.

Pendant ce temps, Furbice s'en allait dans les foires, sur les marchés, élégamment vêtu, car il achetait ses vêtements et son linge à Avignon. Il portait des bagues aux doigts, une épingle à sa cravate. Il était le héros des fêtes de village; il courtisait les jolies filles et ne se faisait aucun scrupule de troubler la paix des familles.

Brigitte ne connaissait que la moitié de ces débordements; mais elle en savait assez pour ne se faire aucune illusion sur la tristesse de son sort. Cruellement éprouvée, elle s'était accoutumée à vivre dans de perpétuelles alarmes. A chaque instant elle s'attendait à voir fondre sur elle une catastrophe plus terrible encore que tout ce qu'elle avait enduré.

Malgré les horreurs d'une telle vie, elle aimait Furbice; elle l'aimait par devoir d'abord, car elle avait été chrétiennement élevée; ensuite, parce qu'il était le père de ses enfants, et enfin parce qu'elle se rappelait sans cesse les trois premiers mois de son mariage, pendant lesquels il l'avait rendue follement heureuse. Dans le sentiment qu'elle éprouvait, il y avait de l'admiration. Parce qu'elle le voyait élégant, beau parleur, cette créature naïve, en qui une bonté toute divine semblait incarnée, le croyait d'une nature bien supérieure à la sienne.

Quelquefois même, au moment où elle souffrait le plus de ses vices, elle se disait qu'après tout, elle devait être fière d'appartenir même de loin à un homme tel que lui, et qu'il lui avait fait un grand honneur en l'allant chercher parmi les plus humbles filles de Gordes.

A l'heure où Furbice soupait à la Bastide Neuve, sa femme l'attendait. Elle savait que ce jour-là aucun marché ne se tenait dans les environs et qu'il n'avait pas quitté le pays. Elle prépara donc le repas du soir, à son intention, avec quelque soin, comme pour une fête. N'était-ce pas une fête pour elle que la présence de Furbice ?

Elle l'attendit. L'heure passa. Elle l'attendit encore. Puis renonçant à le voir arriver, elle soupa seule entre ses enfants, monta avec eux, les plaça dans leur berceau et lorsqu'ils furent endormis, ce qui ne fut pas long, elle descendit et se mit à coudre. Mais ses pensées étaient tristes; plusieurs fois elle dut cesser de travailler; les larmes obscurcissaient ses yeux.

Enfin il rentra.

Il était en belle humeur, elle l'entendit venir de loin. Il chantait. Elle croyait le voir ivre. Pour la première fois depuis longtemps, elle eut une douce surprise.

— Tu m'as attendu, femme ? dit-il en entrant.

— Oui, mon ami, répondit-elle, oubliant déjà tout son chagrin, devant la douceur de son langage.

— Je suis allé pour affaires à la Bastide-Neuve. Pascoul m'a gardé à souper.

Elle le considéra avec une surprise mêlée de plaisir. Il avait été invité à la ferme. On appréciait donc ses qualités. Elle était heureuse et fière pour lui.

— En voilà, continua-t-il, qui peuvent se vanter de mener une belle vie. Pas de soucis, une maison où tout est à souhait, de l'argent plein les mains.

— On dit cependant que Pascoul est très malade, objecta-t-elle.

— Bah ! dit-il, je connais sa maladie. On en guérit. Il est riche.

— Nous pourrions l'être aussi, si tu voulais, mon ami. Tu gagnes de l'argent. Il ne tiendrait qu'à toi d'économiser.

Elle s'attendait à un orage, et se reprochait déjà de n'avoir pas su retenir une phrase aussi audacieuse; mais il se contenta de rire aux éclats.

— Crois-tu que Pascoul économise, lui? Il ne se prive de rien; sa femme a des toilettes qui doivent lui coûter gros. Mais il est riche, et l'argent va à l'argent. Voilà tout le secret. C'est comme l'eau qui va à la rivière. Tout ça changera, tout ça changera, ajouta-t-il à part lui, en allumant une lampe.

Et sans plus rien dire, il alla se coucher. Il avait besoin de réfléchir aux incidents de la soirée.

Le lendemain il était debout au soleil levant, et il sortit aussitôt pour se diriger vers la cabane de la Valbray.

La porte était ouvert. La propriétaire de de ce bouge, accroupie devant son feu, surveillait avec sollicitude un petit pot rempli de café en ébullition.

Elle retourna la tête et reconnut Furbice.

— Tu arrives bien, lui dit-elle, si tu veux prendre du bon café.

— Ce n'est pas de refus, la vieille, répondit-il.

Et s'asseyant sur l'une des deux chaises qui meublaient l'unique pièce de ce palais de la misère, il attendit en sifflant entre ses dents.

La Valbray se releva bientôt, prit deux tasses ébréchées, les remplit de café, plaça une tasse devant Furbice, et lui dit :

— Il est tout sucré.

Un sourire aimable la remercia. Il avala la liqueur brûlante, à petites gorgées. Puis s'adressant à la Valbray :

— Vous n'avez pas oublié, la vieille, lui dit-il, l'enlèvement de Margaï Rivarot.

— Non certes, tu m'as même donné un coup de main, et tu as fidèlement gardé le secret. Mais aussi, tu as eu une grosse part de l'argent. Il y aura deux ans, vienne la Noël, que ces affaires-là se sont passées.

— Vous rappelez-vous m'avoir dit alors que la belle que nous venions d'enlever n'était pas du gibier fait pour moi.

— Sans doute.

— Eh ! bien, je crois que vous vous êtes trompée.

A cette singulière déclaration, la Valbray poussa une exclamation de surprise, fit deux pas en avant vers Furbice, et, ayant croisé ses bras :

— Dis-tu vrai, bavard ?

— Très vrai. Jugez-en.

Et il lui raconta dans ses moindres détails le souper de la veille, il lui fit toucher du doigt les mille nuances que son esprit délié avait saisies, et qui lui prouvaient qu'à première vue Margaï s'était occupée de lui.

— Pauvre Pascoul ! dit la Valbray en secouant la tête.

— Ne le plaignez donc pas, la vieille. Si ce que je prévois arrive, je lui aurai rendu un fier service, car il guérira, et c'est à moi qu'il le devra.

— Le fait est qu'il s'est bien déjeté en quelques mois, le cher garçon.

— Maintenant que vous connaissez mon secret, êtes-vous disposée à servir mes intérêts ? demanda Furbice.

Et comme elle ne répondait pas :

— Je vais être obligé d'agir avec prudence, pour ne pas éveiller les soupçons du mari. Jusqu'ici je n'allais à la ferme qu'à de très rares intervalles. Je ne veux pas que d'abord on m'y voie trop souvent. Mais sans doute, j'aurai à y faire porter des billets, à y donner des avis, à en recevoir. Puis-je compter sur vous ? vous y trouverez votre compte.

— Cet homme-là ne doute de rien, s'écria-t-elle gaiment, alléchée par l'espoir du gain. Il fait ses plans comme si ce qu'il désire était arrivé déjà.

— Cela arrivera, répondit-il. Puis, il ajouta : Vous irez à la ferme aujourd'hui. Je crois que Margaï vous parlera de moi.

Il sortit sur ces mots. Il y avait marché à Cavaillon, et il n'aurait eu garde d'y manquer.

A la même heure, Margaï pensait à lui, avec cette exaltation particulière aux natures méridionales. La nuit ne lui avait porté que de mauvais conseils. Honneur de son nom, dignité, mari, ne pesaient guère dans sa pensée. Elle était décidée à ne faire aucune résistance au sentiment nouveau qui l'envahissait.

L'entrée de la Valbray fut une joie pour elle. Elle pouvait lui parler de Furbice.

— Le connaissez-vous ? demanda-t-elle après l'avoir nommé.

— Si je le connais, sans doute, et depuis longtemps. Il est mon voisin; c'est un bien aimable homme.

— Sa femme est-elle jolie ?

— Voici la jalousie qui perce, se dit la Valbray. Et tout haut, elle répondit : Jolie ! comme une petite paysanne. Comparée à vous, ma mignonne, c'est un chardon à côté d'une rose.

La certitude d'être plus belle que sa rivale amena un sourire sur les lèvres de Margaï. Puis elle interrogea la vieille Valbray sur les Furbice. Celle-ci lui fit un séduisant portrait du maquignon. La jeune femme buvait ces paroles avec délices. Puis elle eut un mouvement de colère, et la Valbray l'entendit s'écrier :

— Ah ! pourquoi suis-je mariée ?

— Auriez-vous à vous plaindre de Pascoul ?

— Non; mais, puis-je me réjouir d'être unie à un être débile ?

— C'était pourtant un bien joli homme quand vous l'avez épousé.

— Joli ! oui, comme une fille.

Ces derniers mots furent dits avec une

amertume à laquelle la Valbray ne se trompa pas. Elle connaissait le cœur de Margaï. Elle avait eu ses confidences de jeune fille, elle avait maintenant ses confidences de jeune femme. Les premières expliquaient les secondes. Elle écouta tout jusqu'au bout, et elle eut l'habileté de ne pas révéler que Furbice était allé chez elle le matin. Mais, en partant, elle savait que ce dernier n'avait rien exagéré.

— Je suis toute à votre service, mignonne; mais pour Dieu, soyez prudente.

Elle fit cette recommandation d'un ton patelin et partit comblée par Margaï de cadeaux de toutes sortes.

— Si je suis habile, se dit-elle, désormais ma vie ne me coûtera plus rien et sera meilleure. Ces deux écervelés y pourvoiront.

Dès que la Valbray se fut retirée, Margaï sortit afin d'aller se promener aux champs. Elle avait besoin de mouvement et de grand air. D'ailleurs elle était libre. Pascoul n'était pas à la ferme.

Au lieu de se diriger vers Gordes, elle tourna le dos au village, ne voulant rencontrer personne qui pût lui adresser la parole. Elle se trouva bientôt sur la route de Cavaillon. Il était environ cinq heures. La journée avait été chaude. Des éclairs de plus en plus pressés, de sourds grondements de tonnerre annonçaient l'approche d'un orage. Margaï ne voyait rien, n'entendait rien. Elle marchait dans les champs solitaire, livrée tout entière à ces coupables pensées. Des images rapides passaient devant ses yeux, et ses narines, largement ouvertes, semblaient aspirer un air chargé de parfums voluptueux et pénétrants.

Tout à coup, de grosses gouttes de pluie commencèrent à tomber et l'arrachèrent à ses rêveries. Elle voulut revenir sur ses pas. Mais, elle avait fait un long trajet, et aucun abri ne s'offrait à elle avant d'arriver à la ferme. Elle ouvrit alors une petite ombrelle et marcha rapidement.

Bientôt, elle découvrit une retraite. A l'endroit où elle se trouvait, la route est encaissée entre deux rochers élevés. Etroit à sa base, large à son sommet, l'un de ces rochers s'avance hardiment sur le chemin, comme l'arche d'un pont qui aurait été coupée par le milieu et dont une moitié seulement serait encore debout. C'est là, sous ce vaste champignon de pierre qu'elle courut se réfugier.

Il y avait une espèce de niche; elle s'y blottit, étroitement enveloppée dans sa robe et regarda tomber la pluie.

Elle tombait maintenant avec violence, fouettée furieusement par des coups de vent illuminés par de rapides éclairs. Le tonnerre grondait au-dessus des rochers avec des éclats formidables que l'écho répercutait longuement. Parmi tous ces bruits, Margaï crut entendre cependant le galop d'un cheval et le roulement d'une voiture. Elle prêta plus attentivement l'oreille et reconnut qu'elle ne s'était pas trompée. La voiture se rapprochait de plus en plus; quelques minutes après, elle vint s'arrêter sous le rocher.

Enfoncée dans son abri de rencontre, n'osant avancer la tête. Margaï ne pouvait voir le conducteur. Ce dernier ne la vit pas, se croyant seul; il sauta rapidement à terre, en jurant contre le temps, prit dans sa voiture une couverture et enveloppa son cheval mouillé de sueur autant que de pluie.

Alors Margaï fit un pas hors de sa retraite pour essayer de reconnaître son nouveau compagnon. Ce fut en vain, car il était de l'autre côté de son cheval, et caché derrière lui. Mais ce qui la frappa, c'est que ce cabriolet, monté sur deux roues, recouvert d'une capote doublée en indienne, ne lui était pas inconnu. En effet, bientôt elle se rappela que cet équipage lui avait servi à faire le trajet de Gordes à Avignon, le soir où Pascoul l'avait enlevée de la Bastide Neuve Est-ce ce souvenir qui fit battre son cœur ? Non; mais elle savait que cette ture appartenait à Furbice.

—Ciel! se dit-elle, si c'était lui!

En ce moment, l'homme fit un pas, et elle put voir son visage. C'était bien Furbice.

De son côté, il venait d'apercevoir Margaï, et remis de sa première surprise, il s'avança vers elle.

— Vous ici, madame, lui dit-il, et par un temps pareil ?

Elle lui répondit que l'orage avait interrompu sa promenade et qu'elle avait dû chercher un refuge sous le rocher.

— Ma foi, s'écria-t-il, c'est un bonheur pour moi d'avoir été surpris de la même façon.

Elle n'osa lui dire que c'était aussi un bonheur pour elle.

— Il ne faut pas rester dans ce trou, continua-t-il. Montez dans la voiture. Vous y serez tout à l'aise.

Elle sourit et répondit doucement :

— Vous avez raison, je serai mieux.

Il lui offrit la main, ébloui de sa beauté, du son de sa voix, de la finesse de sa peau, du parfum qui se dégageait d'elle, et l'aida à s'installer sur les coussins du cabriolet, sans oublier de jeter sur ses genoux une chaude couverture. Puis il resta debout sur la route, silencieux, appuyé contre le cheval et tout occupé à la contempler, tandis qu'elle regardait d'un autre côté. Leurs cœurs battaient violemment.

Pendant ce temps, la pluie redoublait. Margaï s'en aperçut, et se tournant vers Furbice :

— Il pleut sur vous, monsieur Furbice, lui dit-elle. Il reste une place dans la voiture. Prenez-la.

En même temps, elle serrait ses jupes autour d'elle. Il hésitait.

— Montez donc, lui dit-elle. Je le veux.

Il obéit en silence et prit place à côté de Margaï, dont les yeux étaient alanguis et humides.

Ils étaient assis ensemble, serrés l'un contre l'autre, dans cette étroite voiture, sur une grande route, sans avoir à redouter les regards indiscrets.

Margaï attendait que Furbice lui parlât, qu'il révélât ainsi les dispositions de son âme. Elle voulait être aimée de cet homme, qu'elle trouvait beau, et dont elle avait rêvé depuis la veille.

Elle comprenait maintenant quelle différence existait entre le sentiment qu'elle avait éprouvé pour Pascoul et celui que lui inspirait Furbice. Le premier avait subi son charme et obéi à ses séductions. Dans Furbice, au contraire, elle voyait un maître, devant lequel elle se sentait disposée à se faire humble et douce.

Elle aurait voulu lui exprimer tout cela, mais elle n'osait pas, et son émotion se traduisait par la pâleur de ses lèvres desséchées.

Furbice n'était pas moins ému que Margaï. Comment cet homme de trente ans, aux passions vives, au sang bouillant, au cerveau brûlé par le soleil de son pays, aurait-il pu rester insensible auprès de ce corps jeune, ferme, divinement beau, qu'il sentait palpiter sous ses yeux?

— Savez-vous, dit-il enfin, après avoir fait un effort, que c'est la voiture dans laquelle nous sommes en ce moment qui vous emporta vers Avignon, il y a deux ans, avec votre mari?

— Je croyais bien l'avoir reconnue, dit-elle.

— Elle doit vous être chère.

—Elle m'est chère, en effet, mais non par le souvenir que vous rappelez.

Elle dit ces paroles sans se troubler, et Furbice lut clairement dans ses yeux, ces autres mots qu'elle ne prononça pas: « Elle m'est chère, parce que j'y suis avec vous. »

— Vous serait-elle chère encore, reprit-il avec feu, encouragé par les regards de Margaï, si je fouettais ce cheval, et si je vous entraînais loin d'ici?

Son œil était plein de flammes; sa robuste poitrine se soulevait. Il apparut splendide à Margaï.

Elle se laissa rouler sur lui.

Il la prit dans ses bras, palpitante et vaincue.

— Ah! cher homme, murmura-t-elle.

En ce moment, le soleil perçait les nuages allégés.

L'orage avait cessé!

VII.

— Comment nous revoir ?

Telle était la question que Furbice et Margaï s'étaient posée en se séparant.

Dès le lendemain, chacun de son côté travailla pour la résoudre.

En apparence, rien de plus simple. En réalité, rien de plus difficile. D'une part, les visites de Furbice à la Bastide-Neuve ne pouvaient se multiplier à moins d'être justifiées. Il importait, avant tout, de ne pas éveiller les soupçons de Pascoul. D'autre part, il était impossible à Margaï d'aller chez Furbice qui était marié. Restait la maison de la Valbray, toujours prête pour ce genre de rendez-vous, mais le trajet de la Bastide-Neuve a Fontblanche est long, surtout pour une femme. Comment Margaï expliquerait-elle à Pascoul ses fréquents voyages ?

La beauté de Margaï était aussi un obstacle à des courses de cette sorte. Pour aller à Fontblanche, il est nécessaire de traverses Gordes. Or, la femme de Pascoul était de celles qui attirent l'attention. Lorsqu'elle passait dans le village, en se le disait. Les paysans se retournaient pour l'admirer. Aux portes, aux fenêtres, les curieux apparaissaient. Elle était si distinguée, si belle. On eût dit une reine !

Une intelligente complicité eut raison de ces obstacles. D'abord, Furbice trouva mille prétextes pour traîner en longueur la petite affaire qu'il avait à conclure avec le propriétaire de la Bastide-Neuve. De là, des prétextes pour se présenter à la ferme.

Margaï de son côté travaillait activement. Elle vit le médecin de Gordes, lui signala l'état de santé de son mari. Pascoul, sur les instances de sa femme, eut avec le docteur un long entretien, dont le résultat le fit exclure de la chambre qu'il habitait avec Margaï depuis le commencement de son mariage.

Libre de ce côté, la jeune femme ne craignit pas de donner un rendez-vous à Furbice la nuit dans cette chambre qui aurait dû lui être sacrée. La croisée par laquelle elle était sortie, deux ans avant pour s'enfuir avec Pascoul, s'ouvrit un soir pour Furbice. Il partit seulement une heure avant le lever du jour, encore tout imprégné des baisers de sa maîtresse.

Dès-lors, ce fut sous la pression d'un délire extrême qu'ils agirent l'un et l'autre.

Le premier rendez-vous fut suivi de rendez-vous semblables. Avec cette effronterie qui avait autrefois révolté son père, Margaï prodignait à Pascoul les soins les plus affectueux et les plus tendres. Le soir, elle l'accompagnait dans sa chambre, l'embrassait en femme éprise, et, après l'avoir quitté, elle se faisait belle pour Furbice.

Les vendanges ont lieu généralement au mois d'octobre, et chaque année amenait à la ferme toute une population de travailleurs qu'on hébergeait la nuit comme on pouvait. Leur présence fut un obstacle à ces rendez-vous indignes; Margaï changea de stratagème. Pendant le jour, tandis que les vendangeurs étaient dispersés dans les vignes, aux caves, au pressoir, elle s'allait cacher dans une grange, et Furbice venait l'y trouver.

— J'ai hâte que tout ce monde soit parti, disait alors Furbice. Ici tu ne m'appartiens pas assez. Je suis toujours en éveil de crainte d'être surpris.

— Oui, tu as raison, répondait Margaï. Et puis cette grange n'est pas une retraite digne de notre amour.

D'après les documents que nous avons sous les yeux, c'est à cette époque que Moulinet commença à concevoir quelques soupçons. Un détail futile en apparence lui ouvrit les yeux.

Afin de plaire à sa maîtresse, Furbice avait fait faire son portrait chez un photographe d'Avignon.

Le jour où les cartes lui furent envoyées, il en apporta plusieurs à Margaï, elle en choisit une qu'elle mit sur son cœur. En serrant les autres dans son portefeuille, Furbice en égara deux. Moulinet les trouva dans la grange.

Cette découverte lui causa une douleur atroce. Il souffrit encore plus cruellement que lorsqu'il avait autrefois appris l'amour de Margaï pour Pascoul. Il pleura durant toute une nuit, interrompant ses larmes pour s'interroger sur la conduite qu'il devait tenir.

Tout dire à Pascoul, tel fut le premier conseil que lui suggéra sa jalousie. Tout dire ! il n'osa pas. Et puis, il avait peur que Pascoul, aveuglé par son amour, refusât d'ajouter foi à cette dénonciation. Ah ! comme, dans son égoïsme, il envia le sort

de Furbice ! comme il maudit la destinée, qui l'avait fait naître laid et qui l'avait laissé dans l'ignorance.

Dire, s'écriait-il, que j'aurais pu connaître le bonheur que ces deux hommes ont goûté !

Et tout en portant envie à Furbice, il ne plaignait point Pascoul; il éprouvait même, au milieu de ses colères, une âpre joie à le savoir trompé. Aussi, ne parla-t-il pas.

Après une nuit fiévreuse, pendant laquelle, dans le paroxisme de son désespoir, il s'était roulé dix fois sur le plancher de sa chambre, il se décida à se rendre auprès de Margaï.

— Voici ce que j'ai trouvé, dit-il, en lui présentant les portraits de Furbice. Cet homme devrait être plus prudent, et, s'il vous aime, faire en sorte de ne pas vous perdre.

Margaï prit les cartes avec colère, et, au lieu de remercier, au lieu de se défendre comme elle l'aurait pu, elle répondit effrontément :

— Vous trouverai-je donc toujours sur mon passage ? Avez-vous juré de surveiller toutes mes actions ? Et allez-vous devenir jaloux de Furbice comme vous l'avez été autrefois de Pascoul ? Prenez garde ! Je suis la maîtresse ici, je puis vous chasser !

— Non, non, s'écria-t-il en tombant à ses pieds, ne me chassez pas! Oui, c'est vrai, j'ai le malheur d'avoir le cœur plein de vous. Ce n'est pas de ma faute. J'ai tout fait pour en guérir; je n'ai pu, mais vous ai-je jamais dit un mot de ce mal qui me ronge ? Que désirez-vous de moi ? Tenez, je mentirai à la confiance que Pascoul a mise en moi. Je vous servirai, je servirai Furbice, je veillerai autour de vous. Si quelque danger vous menace, je le saurai et vous le dirai. Vous aurez en moi un chien de garde sûr pour vous et féroce pour vos ennemis. Mais par pitié, ne me chassez pas !

Cet homme, laid, déjà grisonnant, mal venu, qui disait ces choses en un langage inculte et d'une voix coupée par les larmes, était à la fois touchant et grotesque.

— Ah ! dit Margaï, insensible à tout ce qui n'était pas son amour, depuis deux ans vos idées sont modifiées. Autrefois vous eussiez tout appris à mon mari.

— C'est que, s'écria-t-il, je vous aime encore plus qu'autrefois !

Ce cri si touchant et si vrai ne l'émut pas. Elle sourit dédaigneusement, haussa les épaules et s'éloigna.

Le malheureux se trouva dès lors le complice du crime qui apportait le déshonneur sous le toit de son maître.

Pendant que ces divers incidents se produisaient, Pascoul, plein de confiance dans sa femme, subissait le régime rigoureux que le médecin lui avait ordonné.

A aucune époque Margaï n'avait eu pour lui de soins plus dévoués. Il les prenait pour un redoublement d'affection tandis qu'ils étaient un moyen de maintenir sur les yeux de son mari le bandeau qu'elle y avait mis.

De son côté, Furbice n'avait pas perdu son temps. D'abord, il était venu à la ferme, sous le prétexte de donner des soins aux écuries. Ensuite il avait fait auprès de Pascoul de tels frais d'amabilité que ce dernier n'avait pas tardé à le prendre en amitié. Le maquignon en profita pour revenir plus souvent. Il montait dans la chambre du malade, lui racontait, pour le distraire, les histoires du pays, jouait aux cartes pour lui plaire, ou vérifiait ses comptes, lui rendant ainsi mille petits services auxquels le fermier devait être sensible.

Peu à peu il devint le commensal de la maison. Pascoul arrivait à ne plus pouvoir se passer de lui. Il citait ses paroles, riait de ses propos, suivait tous ses conseils. Furbice ne se fit bientôt aucun scrupule de passer ses journées à la ferme, et y trouva mille occasions de se rapprocher de Margaï.

Un jour, Pascoul, dont la santé semblait se rétablir, témoigna le désir d'accompagner Furbice au marché de Carpentras.

Ils partirent le matin de la Bastide-Neuve dans la voiture du fermier, pour ne revenir que le soir. Mais la fatigue de la journée exerça sur Pascoul une mauvaise influence; au retour, à quelques lieues de Gordes, il fut assez gravement indisposé. Furbice s'arrêta avec lui dans une auberge, déclarant qu'on y passerait la nuit. Il installa le mala-

de dans une bonne chambre, le fit coucher et sortit ensuite.

— Je suis obligé de retourner à Gordes ce soir, dit-il à l'hôtelier. Vous le direz à mon ami, en le prévenant qu'on viendra le chercher demain.

Et sans voir Pascoul, il partit sur-le-champ, pour rejoindre Margaï qu'il ne quitta qu'au matin.

D'autres incidents du même genre se produisirent durant les premiers mois de cette liaison criminelle, comme si tout eût conspiré pour la favoriser.

Un soir cependant, l'imprudence de Margaï faillit la perdre.

Furbice avait soupé à la ferme avec Frédéric Borel; le repas, durant lequel les convives s'étaient montrés d'une grande gaieté, venait de finir, et le fermier attendait avec impatience le moment de demander des cartes et d'organiser une partie de lansquenet. Furbice, accoutumé à jouer ce jeu avec les maquignons ses camarades, le lui avait fait connaître, et Pascoul y avait pris un goût extrême.

— Vous me devez une revanche, dit-il à Furbice.

On apporta des cartes. La partie commença; Margaï et Frédéric s'y mêlèrent.

Margaï perdit, s'en irrita, et eut bientôt vidé sa bourse, bien que l'enjeu fût très minime. A un moment, Pascoul prit la main et passa plusieurs fois au détriment des trois personnes qui jouaient avec lui.

— Banco, s'écria Margaï exaspérée.

Il y avait six francs sur le jeu. Pascoul retournait lentement les cartes. Assise en face de son mari, entre son cousin et son amant, Margaï, les coudes sur la table, le menton dans ses mains, suivait fiévreusement la partie. Ses yeux brillaient, ses lèvres étaient serrées. Elle attendait. Pascoul gagna.

— Il y a douze francs, dit-il.

— Banco, reprit-elle vivement, et elle ajouta :

— Prête-moi de l'argent, Furbice. Je n'en ai plus.

A cette interpellation inattendue, Furbice fut décontenancé. Frédéric regarda Pascoul, le fermier regarda sa femme, tandis que Moulinet, qui venait d'entrer, s'arrêtait subitement, stupéfait et glacé d'effroi.

— Que diable chantes-tu là ? dit Pascoul à Margaï.

— Je ne sais où j'en suis, répondit-elle. Je parlais à Frédéric. Veuillez m'excuser, monsieur Furbice. Décidément, je ne jouerai plus. J'en perds la tête.

Et, brusquement, elle quitta la table et courut s'enfermer dans sa chambre pour se remettre de l'émotion qu'elle venait de ressentir. Quelques instants après Furbice sortit de la ferme pour y rentrer bientôt et retrouver Margaï. Dès qu'elle le vit, elle se jeta à son cou en pleurant :

— Pardonne-moi, lui dit-elle, j'ai failli nous perdre et perdre notre amour. Je veillerai désormais sur moi. Mais, cette contrainte est insupportable. Ah ! pourquoi ne suis-je pas ta femme ?

Furbice ne répondit pas, mais cette parole entra profondément en lui et y demeura toujours.

Le lendemain, Frédéric Borel qui avait couché à la ferme, et qui allait partir pour retourner à Apt où il habitait, s'entretenait avec Moulinet.

— L'interpellation adressée par Margaï à Furbice ne vous a-t-elle pas paru singulière? demanda-t-il.

— Puisqu'elle s'adressait à vous, répondit Moulinet, où est la singularité ? Il y a eu erreur de nom, voilà tout.

Il s'était juré d'obliger Margaï à le prendre en amitié, en la défendant contre tous et contre elle-même.

— C'est tout de même bien étrange de se tromper ainsi, fit remarquer Frédéric.

— Etrange, tant que vous voudrez. Je ne vois là rien que de naturel.

Cette réponse faite avec humeur ne put convaincre Frédéric. Il garda de cette scène une arrière pensée dans laquelle ses soupçons prirent naissance peu après.

Pascoul n'en conçut aucun. Il avait dans sa femme une confiance absolue que ne pouvait ébranler une parole prononcée dans un moment de colère et aussitôt expliquée.

Depuis l'entrée de Furbice dans sa maison, il sentait ses forces lui revenir. Il n'avait plus ce teint cadavéreux qui l'effrayait autrefois lui-même. Son corps reprenait de

l'embonpoint, ses yeux leur ancienne vivacité.

— Je dois cela à vos bons conseils et aux soins de ma chère femme, disait-il à Furbice.

Margaï et Furbice restèrent donc libres de s'aimer, et ils en abusèrent. Jamais Margaï n'avait pris un tel souci de sa beauté. Elle ne vivait que pour Furbice; elle ne rêvait que de lui, et c'est en maudissant sa destinée qu'elle remplissait ses devoirs envers Pascoul. Mais elle le détestait comme tout ce qui faisait obstacle à la plénitude de son bonheur, comme tout ce qui était entre elle et son amant.

Dans de telles dispositions, elle devait être jalouse de la femme de Furbice et ne pouvait s'en cacher. Une fois Furbice ayant annoncé qu'il était obligé de faire un petit voyage avec Brigitte :

— Qu'elle est heureuse, répondit Margaï, de pouvoir aller partout avec toi, de se montrer en public à ton bras. Ah ! tiens, je la hais; elle me prend une partie de toi-même; je la hais !

Il essaya de l'apaiser, et fit valoir les meilleures raisons.

— Pourquoi t'irriter, disait-il, puisque je ne l'aime pas ?

— Tu me le jures ?

— Certainement.

— Eh bien ! s'écria-t-elle, donne m'en la preuve; ne pars pas seul avec ta femme. Je ne veux pas qu'elle soit libre de te parler d'amour. Emmène les enfants. Ils seront entre elle et toi. Je t'en prie, emmène-les.

Il le lui promit.

Le lendemain, elle alla se placer sur la route par où devait passer Furbice, et ce ne fut qu'après avoir vu les enfants dans le char-à-bancs que son exaltation s'apaisa.

C'était leur première séparation; depuis qu'elle le connaissait, elle n'avait jamais passé un seul jour sans le voir.

Elle ne pouvait vaincre sa tristesse, et cependant il lui écrivit par l'entremise de la Valbray. Cette lettre, faite pour accroître la passion de Margaï, se terminait par ces mots : « Brûle ce papier. » Elle la couvrit de baisers, et l'ayant déchirée, elle en mit au feu les morceaux, l'un après l'autre, en les embrassant encore avant de les livrer aux flammes. Puis, elle écrivit à son tour :

« Mon cher amant, ne pense pas, je t'en supplie, que je puisse t'oublier jamais. Je t'aime trop pour cela. Oui, tu ne saurais m'aimer plus que je t'aime. Depuis deux jours, je vis dans les larmes, car ton absence *m'allanguit le cœur*. Et puis j'ai de grands soucis. J'ai toujours dans la tête que si quelque chose venait à se découvrir, il faudrait cesser de nous voir. Privée de ce bonheur, je serais bientôt morte. Je voudrais te dire encore bien des choses, mais je ne peux plus écrire; j'ai la tête brisée. Reviens, reviens vite, je serai folle jusqu'à ton retour. »

La Valbray se chargea de faire parvenir cette lettre, la première que Margaï écrivît à Furbice, et qui fut imprimée plus tard par les soins des magistrats.

Furbice ne revint pas au jour fixé pour son retour. Elle l'attendit enfermée dans sa chambre, se disant malade, pour n'être pas obligée de se mettre à table avec son mari.

Enfin, au comble de l'inquiétude, elle appela Moulinet, et sans faire aucune allusion aux événements qui s'étaient précédemment passés entr'eux, elle lui dit :

— Allez à Fontblanche, et si Furbice est revenu, faites-lui savoir que je veux le voir sur-le-champ.

Moulinet partit comme un trait, et revint au bout d'une heure, annonçant que Furbice, de retour depuis quelques instants, le suivait de près.

— Merci, Moulinet s'écria Margaï.

Et elle embrassa sur les deux joues le valet éperdu de surprise et de joie.

Margaï ouvrit sa croisée, s'y accouda et attendit, malgré la francheur du soir.

On n'était pas loin de l'hiver, et depuis déjà deux mois, elle était la maîtresse de Furbice.

Elle le vit venir de loin, prendre sous un hangar l'échelle dont il avait l'habitude de se servir, l'appliquer contre le mur et monter rapidement. Sans mot dire, il retira l'échelle, la croisée fut fermée, et alors elle se jeta dans ses bras.

— Ne pars plus, ne pars plus, je t'en supplie; on souffre trop.

En disant ces mots, elle le couvrait de baisers rapides et fiévreux; elle l'enveloppait en des étreintes folles.

VIII.

Plusieurs mois se passèrent sans apporter dans la situation que nous avons décrite aucun changement.

La liaison qui s'était établie entre Furbice et Margaï eut ce caractère particulier que, traversée par des incidents et des imprudences sans nombre, elle resta secrète pendant la moitié d'une année. Il est vrai que Moulinet et la Valbray, seuls initiés à son existence, gardèrent le silence, et que le seul homme qui eût conçu un soupçon, Frédéric Borel, habitait à plusieurs lieues de Gordes et y venait rarement.

C'est lui cependant qui fit éclater l'orage que depuis longtemps Furbice et Margaï n'avaient cessé de provoquer.

Frédéric était un très jeune homme. Mais comme il passait pour un garçon sérieux, sensé et surtout vivement préoccupé de ses intérêts, son père l'avait mis à la tête d'un commerce qui consistait à acheter à vil prix, pour les revendre ensuite à un prix beaucoup plus élevé, les propriétés des paysans que des pertes d'argent, des récoltes insuffisantes, des malheurs domestiques, mettaient dans la nécessité de se défaire de leurs biens. Il avait établi à Apt une espèce de comptoir où se négociaient les affaires, et dont son fils avait pris la direction.

C'est ainsi que Frédéric avait, quelques années auparavant, vendu à Furbice la maison que ce dernier possédait à Fontblanche. Malheureusement pour le maquignon, cette maison n'était pas entièrement payée. Depuis longtemps, il ne tenait plus les engagements contractés vis-à-vis de Frédéric Borel, et celui-ci lui faisait sentir, d'une manière cruelle, l'irritation que ces retards lui causaient.

Il n'y a pas de créancier plus insupportable qu'un paysan. Ceux-là seuls qui ont vécu dans les villages peuvent dire ce qu'il y a de rapacité, d'inquiétude et en même temps de cruauté froide dans l'homme de campagne à qui il est dû de l'argent. Tous les jours, à toutes les heures, en toute occasion, le malheureux débiteur est assiégé, interrogé, humilié par ses intraitables tyrans. S'il porte un vêtement neuf, si sa femme revêt une parure nouvelle, si sa table est mieux servie un jour qu'elle ne l'était la veille, son créancier verra ou saura tous ces détails et les lui reprochera amèrement.

Ces humiliations, Furbice les avait subies plusieurs fois pour quelques centaines de francs qu'il devait encore à Frédéric Borel. Mais, elles n'avaient pas hâté le paiement réclamé.

Un jour, en l'absence de Furbice, Frédéric se présenta chez lui. Il venait chercher de l'argent. Brigitte était seule. Elle reçut le jeune homme de son mieux, mais ne put lui cacher l'impossibilité dans laquelle était son mari de satisfaire à des réclamations de cette sorte.

— Je ne puis vraiment comprendre, s'écria Frédéric Borel, ce qu'il fait de tout l'argent qu'il gagne. C'est à croire qu'il le dépense à la ferme de la Bastide-Neuve. Mais puisqu'il est en si bonnes relations avec Pascoul et avec ma cousine Margaï, il devrait leur emprunter la somme que j'attends depuis plus de deux ans.

— Sans doute, Furbice est bien reçu à la ferme, répondit Brigitte. M. Pascoul lui témoigne de l'amitié. Mais l'amitié, vous le savez, monsieur Frédéric, s'arrête à la bourse.

— On sait ce qu'on sait, reprit Frédéric. Votre mari n'aurait qu'un mot à dire à Pascoul ou à ma cousine pour se tirer d'affaire, et me payer.

Lorsque Furbice rentra, sa femme lui répéta la conversation qu'elle avait eue avec Borel.

— C'est bien, répondit Furbice, je le verrai.

Il ne donna pas d'autres explications et s'emporta contre Brigitte qui s'efforçait d'en obtenir.

— Manque-t-on de quelque chose ici ? dit-il. Non. Dès lors, pourquoi t'inquiéter ?

— Mais tu te trompes, Furbice, reprit-elle, on manque de tout. Voici l'hiver. Les

enfants ont besoin de vêtements plus chauds et moi-même....

Elle n'acheva pas. Mais la pauvreté de son costume complétait sa pensée plus éloquemment qu'elle n'aurait pu le faire.

La colère de Furbice redoubla. Il eut le triste courage de reprocher à sa femme de se livrer à des dépenses exagérées, d'être exigeante, ambitieuse.

— Moi, exigeante ! moi, ambitieuse ! s'écria Brigitte dans un accès de désespoir. Et, suffoquée, elle alla tomber sur une chaise, en exhalant, à son tour, des plaintes amères et plus fondées que celles de son mari.

Ne trouvant rien à répondre, il asséna sur la table un terrible coup de poing, et tandis que ses enfants épouvantés s'allaient réfugier sous les jupons de leur mère, il sortit ou plutôt il prit la fuite.

Tout naturellement, il alla chez la Valbray et lui raconta ce qui venait de se passer. Celle-ci l'écouta silencieusement et lorsqu'il eut fini :

— Il faut payer Frédéric Borel, lui dit-elle. Il a des soupçons et sa présence trop fréquente dans ta maison est un grand danger pour toi. Paie-le, afin qu'il n'y revienne plus.

— Le payer, cela vous est facile à dire. Mais, où prendre l'argent ?

La Valbray le regarda avec une pitié mêlée de mépris.

— Décidément, murmura-t-elle, les hommes ne sont pas très forts. Si j'étais à ta place, je voudrais vivre les bras croisés, ne rien me refuser et ne pas exposer ma femme à formuler des plaintes fort légitimes après tout.

Furbice l'interrogeait avec surprise. Elle ajouta :

— A quoi donc cela te sert-il d'avoir une maîtresse comme Margaï ?

Ces paroles le plongèrent dans des réflexions profondes qui ne tardèrent pas à porter leurs fruits.

Sur les indications de la Valbray, il combina la comédie à laquelle nous allons faire assister nos lecteurs. Si elle leur paraît trop odieuse, si elle révolte leur délicatesse, ils voudront bien se rappeler que nous n'écrivons pas un roman, mais bien une histoire des plus vraies, dans ses moindres détails.

Le même jour, Furbice se trouvait à la ferme avec Margaï. Ils étaient seuls dans le jardin, assis sur un banc, au fond d'un berceau entouré de vigne vierge.

Ils aimaient ce petit coin. Exposé au midi, il procurait de la chaleur en hiver; durant l'été son ombrage abritait contre le soleil. Mais ce qui surtout le leur rendait cher, c'est qu'ils ne pouvaient y être surpris; c'est qu'ils voyaient sans être vus.

Assis à côté de Margaï, qui se serrait contre lui, Furbice répondait distraitement aux douces paroles qu'elle lui adressait. Il poussait de gros soupirs, et si elle le regardait amoureusement, il feignait de ne pas la voir ou de s'arracher pour lui plaire à des pensées absorbantes. Cette attitude devait intriguer une femme éprise et jalouse. Margaï ne tarda pas à s'en inquieter, et comme sa passion était sincère elle ne put garder le silence.

— Que me caches-tu, mon Furbice ? lui dit-elle. Tu as de la peine. Pourquoi ne m'en dis-tu rien ?

Il fit le geste d'un homme qui veut éloigner un mauvais rêve et il embrassa Margaï avec une effusion de tendresse faite pour dissiper toute inquiétude.

— Tu es bon, reprit-elle; tu m'aimes, je le sais. Mais ce ne serait pas me le prouver, que d'avoir un secret pour moi. J'ai vu tes préoccupations, j'ai entendu tes soupirs. Je veux en connaître la cause.

Et elle se dégageait de ses bras, l'interrogeant avec une prière dans le geste et dans le regard.

— Tu te trompes, dit-il.

Impatientée, elle frappa la terre du pied, en s'écriant :

— Je ne me trompe pas et je veux tout savoir.

Il résista encore, se fit supplier et se laissa enfin arracher une à une les confidences qu'il avait préparées, afin de les présenter habilement et d'émouvoir le cœur de Margaï.

Elle sut ainsi que depuis que Furbice la connaissait, il avait négligé ses affaires, afin

d'être plus souvent et plus longtemps auprès d'elle. Des pertes en étaient résultées pour lui, il était dans la plus grande gêne, sa femme et ses enfants manquaient presque de pain, et Frédéric Borel menaçait de l'expulser de sa maison.

Lorsqu'il eut fini, elle se jeta à son cou.

— Voilà donc ce que tu me cachais, lui dit-elle, mais ne devais-je pas être la première à le savoir, si tu m'avais aimée comme je t'aime ? Qu'est-ce que je dis là? s'écria-t-elle en l'embrassant de nouveau. Tu m'as prouvé, au contraire, la force de ton amour par l'étendue du sacrifice que tu m'as fait. Et tu hésitais à parler ! Mais, tout ce que tu m'as révélé te rend encore plus cher à celle qui t'adore.

Comme il lui rendait ses caresses, elle s'y arracha et reprit :

— Ecoute-moi, il faut maintenant mettre fin d'un seul coup à tes embarras. Demain, j'aurai parlé à Pascoul; il te prêtera la somme dont tu as besoin. Il ne faut laisser souffrir ni ta femme, ni tes enfants; ce serait un remords pour moi. Quant à Frédéric Borel, il faudra le payer, car je ne veux plus que tu aies du tourment.

Furbice essaya de refuser les bons offices de Margaï. Mais, c'était pour la forme. Il fut décidé que Margaï parlerait à son mari et obtiendrait les trois mille francs que Furbice jugeait nécessaires pour sortir de ses embarras.

Ce ne fut pas tout. Furbice était à peine parti, que la Valbray étant venue à la ferme, Margaï la chargea de plusieurs coupons de chaudes étoffes, de plusieurs bouteilles de bon vin, de provisions de toutes sortes, d'un peu d'argent, en lui donnant pour mission d'aller porter le tout à Brigitte. Elle ne voulait pas que la misère régnât dans la maison habitée par son amant.

— Vous ne me nommerez pas, la Valbray, je vous le défends. Vous lui direz que tout cela vient d'une âme charitable qui connaît sa position et qui lui veut du bien.

La Valbray s'acquitta de la commission, et Brigitte reçut cette aumône abondante, en pleurant de honte, mais pénétrée de reconnaissance pour la personne inconnue dont la main se montrait aussi généreuse Elle essaya bien de deviner son nom, mais la Valbray demeura impénétrable.

Le même jour, Margaï parla à son mari des confidences de Furbice, et déclara qu'elle souhaitait qu'on lui vînt en aide.

— Il est pauvre, dit-elle, chargé de famille, et digne d'être secouru. Nous sommes riches, nous n'avons pas d'enfants, venons à son aide, Pascoul, cela nous portera bonheur.

Comment résister à une si charmante prière !

Heureux de plaire à sa femme, Pascoul accorda tout ce qu'elle demandait, et avec un plaisir d'autant plus grand qu'il éprouvait pour Furbice une très vive sympathie.

C'est lui-même qui, le lendemain, voulut lui apprendre cette nouvelle, et il le fit en des termes qui, pour tout autre que le maquignon, en eussent doublé le prix.

Le premier soin de ce dernier fut d'aller à Apt payer Frédéric Borel dont il redoutait les bavardages.

— Vous avez donc trouvé de l'argent ? dit le créancier fort surpris de voir s'aligner devant lui quarante beaux louis tout neufs.

— Apparemment, puisque je vous paye ? répondit sèchement Furbice. Le compte y est. Donnez-moi ma quittance.

— Parbleu, je pense bien que vous n'avez eu recours à aucun crime pour vous procurer la somme, répondit Frédéric qui écrivait lentement le reçu après avoir compté l'argent plus lentement encore. Et il ajouta méchamment : — Je sais que vous vous ne l'auriez pas eue si, pour l'obtenir, quelque démarche peu honorable avait été nécessaire.

Furbice sentit le trait, et la colère rougit son visage. Il saisit vivement le poignet de Frédéric.

— Mon garçon, lui dit-il d'une voix sourde, je vous engage à ne jamais vous occuper de mes affaires, et à vous rappeler que je me charge de vous faire avaler votre langue, si jamais elle avait le malheur de s'allonger à mes dépens.

Frédéric retira sa main toute rouge de la pression qu'elle avait subie entre les doigts de Furbice, et tout en maugréant, il donna le reçu qui délivrait le maquignon de ses obsessions. Mais il avait été blessé au vif, et il jura de se venger de la brutalité de Furbice.

Il se tint parole quelques jours plus tard. Ayant rencontré dans les rues de Gordes la femme du maquignon, il lui apprit que, grâce à l'intervention de Pascoul, la dette de Furbice était éteinte ; il eut soin d'ajouter qu'il ne voulait pas chercher par quels moyens ce dernier avait obtenu du fermier une somme aussi considérable.

— Que voulez-vous dire ? répondit Brigitte. Expliquez-vous.

— Que je m'explique ! mais ce n'est point facile. Votre mari ne me pardonnerait pas de vous avoir révélé un de ses secrets.

Brigitte pressentit un malheur.

— Monsieur Borel, dit-elle, j'ignore ce que vous allez m'apprendre. Mais, je vous jure que je ne vous trahirai jamais.

— J'ai foi dans votre parole et je ne vois dès lors aucun inconvénient à vous faire savoir la vérité.

Alors Frédéric dévoila les infamies de la conduite de Furbice et ses amours avec Margaï.

Brigitte rentra chez elle, en proie à une épouvantable désolation, égarée, à moitié folle.

Nous l'avons dit : elle aimait Furbice. Au milieu de ses plus mauvais jours, elle n'avait jamais suspecté sa fidélité. La trahison dont on lui apprenait l'existence comblait la mesure de son malheur. Aucune illusion ne lui était plus permise. Sa joie dernière s'envolait.

Elle se lamentait et pleurait depuis longtemps déjà lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur ses enfants. L'aspect de ces deux petits êtres qui semblaient avoir conscience de leur malheur, arrêta ses larmes. Elle les caressa, se sentit soulagée et elle envisagea plus froidement sa situation.

Furbice ne l'aimait plus puisque depuis plusieurs mois il la trompait. Que lui restait-il à faire ? A mourir ? non, à vivre, car les enfants étaient là et jamais leur père ne saurait les empêcher de souffrir du froid et de la faim.

Cette paysanne sans instruction, mais douée d'un cœur ardent, eut, en ce moment, une heure d'héroïsme. C'est lorsqu'elle prit la résolution de vivre sans se plaindre, sans manquer à aucun de ses devoirs.

Mais, tout à coup, un soupçon se dressa devant elle. Elle venait de se rappeler ces aumônes généreuses que la Valbray lui avait apportées de la part d'une inconnue charitable et qui s'étaient renouvelées à diverses reprises. Si les deux enfants étaient chaudement vêtus, si elle-même avait pu changer son pauvre costume contre un autre plus décent, c'est à ces aumônes qu'elle le devait.

Elle voulut savoir d'où venaient ces bienfaits.

D'un bond, elle fut chez la Valbray.

— Je connais ma bienfaitrice, lui dit-elle, la fièvre aux yeux et dans la voix. C'est Margaï Pascoul.

— Quoi! vous savez! répondit la Valbray toute surprise.

Déjà Brigitte n'était plus là; elle venait de rentrer chez elle, et arrachant la robe qui lui couvrait le corps, elle la foulait aux pieds pour reprendre celle des anciens jours.

Puis, elle courut vers ses enfants. Eux aussi devaient les vêtements qui les enveloppaient à la générosité de Margaï. Brigitte allait dépouiller les pauvres petits ; mais elle s'arrêta éperdue.

Il faisait froid. Devaient-ils pâtir de tant d'infamies ?

Sa fermeté l'abandonna et de nouveau les larmes s'échappèrent de ses yeux.

Ce n'était plus de désespoir qu'elle pleurait, c'était de colère et d'impuissance.

Ah! cette Margaï criminelle autant que belle, comme elle la détestait. Que de mal elle lui eût fait en ce moment, si elle l'avait pu, pour lui rendre tout celui qu'elle en recevait !

Quoi ! cette femme lui avait pris son mari ; puis, elle lui avait fait l'aumône !

La charité complice de l'adultère! Tant de monstruosité et tant d'hypocrisie !

Les pensées les plus diverses se pressaient dans la tête de Brigitte. Elle y sentait des bouillonnements. Ses pieds et ses mains étaient glacés, et si ses yeux avaient encore l'apparence de la vie, c'est que la colère les animait.

Epuisée, brisée, abattue, elle allait enfin céder à tant d'émotion et perdre connaissance, lorsqu'elle vit tout à coup la porte s'ouvrir et une femme entrer.

Cette femme était belle, souriante, élégamment vêtue.

On eût dit l'ange qui console les grandes douleurs et cicatrise les plaies profondes.

C'était Margaï.

IX.

C'était Margaï.

A l'aspect de la femme qui lui avait arraché la dernière de ses joies, Brigitte se dressa, superbe d'orgueil et de courroux, et, étendant vers sa rivale victorieuse un bras irrité, elle lui dit :

— Comment osez-vous venir ici ?

Cette phrase apprenait à Margaï que Brigitte n'ignorait rien de ses intrigues.

Elle resta un moment silencieusement-embarassée, puis elle répondit :

— Je savais que vous étiez malheureuse et j'ai voulu connaître l'étendue de votre malheur, afin d'y apporter un soulagement.

— Vous voulez connaître l'étendue de mon malheur ! Alors, écoutez bien. Vous voyez une femme qui vient d'apprendre que son mari, après l'avoir maltraitée, ruinée, abreuvée de chagrins, la trompe maintenant avec une autre.

Margaï garda le silence.

— Depuis cinq ans que je suis mariée, reprit Brigitte, j'ai bien pleuré et cependant jamais mes yeux n'avaient versé des larmes plus amères que celles qui ont coulé aujourd'hui. Tout est fini maintenant; mes résolutions sont prises. A tous je montrerai un visage calme et résigné. Mais, à vous qui causez les plus cruelles de mes douleurs, je veux dire que je vous hais et que ma haine vous portera malheur. Je pourrais à mon tour vous faire bien du mal, révéler à votre mari l'infamie dont il est comme moi victime; quoi qu'il arrive, je me tairai. Je croyais être aimée. Depuis quelques heures, j'ai mesuré l'amour qu'on ne porte. Il ne vaut pas que j'entreprenne une lutte pour le défendre. Seulement, ne me tentez plus, en revenant ici. Sortez ! Votre présence dans cette maison m'est odieuse.

Margaï, humiliée, dominée, vaincue par cette parole véhémente, allait sortir, lorsque Furbice apparut.

D'un coup-d'œil il embrassa la scène et et la devina.

Le geste de sa femme, l'attitude embarrassée de Margaï en disaient assez. Il n'y avait pas à se méprendre sur les paroles que les deux femmes venaient d'échanger.

A sa vue, Brigitte rougit, son bras jusque-là étendu en avant pour montrer la porte à sa rivale, retomba le long de son corps et elle jeta sur son mari un regard suppliant, qui disait clairement : « Ne me renie pas devant cette femme. »

Mais, déjà celle-ci s'était avancée vers Furbice, et prenant à son tour la parole :

— Je connaissais la misère qui règne ici. J'étais venue la soulager. Tu as vu comment j'en suis remerciée et comme on m'a traitée. Je n'en veux à personne. Je suis heureuse d'avoir souffert pour toi.

Et, vengée par ces paroles, Margaï se dirigea de nouveau vers la porte.

Furbice l'arrêta en lui prenant la main.

— Pardon de vous retenir, dit-il. Mais vous ne pouvez sortir ainsi; il faut qu'on vous fasse des excuses.

— Des excuses ! s'écria Brigitte indignée.

— Des excuses, reprit froidement Furbice.

Et regardant sa femme dans les yeux avec une fixité extraordinaire, il ajouta :

— Tu es une sotte, une niaise, une ingrate. Cette femme nous a fait du bien à tous. Tu devrais baiser la place où ses pieds ont passé et tu l'injuries ! A genoux, je le veux!

Il appuya brutalement sa main sur les épaules de Brigitte, et la fit tomber sur ses genoux, en répétant ces mots insensés :

— Des excuses !

Brigitte n'ouvrit pas la bouche. Son visage resta impassible, et ses lèvres, étroitement serrées, indiquaient assez qu'elles ne s'ouvriraient pas, dût-on les desceller avec un fer rouge.

— Furbice ! dit Margaï, honteuse de ce spectacle.

— C'est que je suis le maître ici, et le seul ! reprit le maquignon. J'ai déjà dit que je ne voulais pas qu'on s'occupât de mes affaires particulières. J'ai la prétention d'être obéi.

Il fit un signe, Brigitte se releva. Il reprit, on montrant Margaï et en s'adressant à Brigitte :

— Je veux que l'on ait pour cette femme un respect profond. Je le veux ! et si on refuse de m'obéir...

Il n'acheva pas; mais son corps herculéen s'était penché en avant, ses lèvres murmuraient des mots terribles; ses mains étaient menaçantes et ses yeux, étincelants de fureur froide, restèrent fixés un moment sur Brigitte, comme s'il eût voulu la magnétiser. Un frisson parcourut le corps de la malheureuse femme, et ce fut d'une voix altérée qu'elle dit :

— Je ferai ce qui vous plaira.

Elle avait peur.

— A la bonne heure, reprit Furbice en souriant. Je savais bien que Brigitte serait raisonnable. Maintenant, elle sera gracieuse jusqu'au bout, et nous donnera des que temps ?

Le lendemain, du consentement de son mari qui savait qu'elle était dans la nécessité d'aller à l'Isle, Mrgaï s'y rendit dans la voiture de Furbice.

Ils ne rencontrèrent personne durant la route. Arrivés aux portes de la ville, elle quitta son amant pour ne le retrouver que le soir. Au retour seulement, elle lui parla des craintes de Moulinet.

— Quelqu'un a parlé, s'écria Furbice, et ce ne peut être que Borel. Je sais ce qui me reste à faire.

— Que veux-tu dire ? dit Margaï alarmée.

Furbice répondit par un signe éloquent. Il voulait donner à Frédéric une leçon à coups de bâton.

— Garde-t-'en bien ! reprit-elle. Le maltraiter ce serait prouver qu'il a eu raison. Soyons prudents; maintenons la confiance de mon mari et les bruits tomberont d'eux-mêmes.

En ce moment, ils étaient non loin de Gordes. Encore quelques instants, ils allaient se séparer, après ce voyage côte à côte et solitaire qui avait été un perpétuel baiser.

La nuit était venue, à peine éclairée par une lune pâle. L'air était tiède et chargé de toutes les odorantes senteurs que la terre fertile envoyait au ciel.

— Ah ! je t'aime tant, s'écria Margaï, que je voudrais souffrir sans cesse pour te prouver mon amour, à la condition d'être sans cesse à toi !

Les jours suivants, Moulinet se montra plus fréquemment dans Gordes et au cabaret. Il voulait surveiller, épier; il avait dit naguère à Margaï : » Je veillerai autour de vous comme un chien fidèle, dévoué à vos amis, féroce pour vos ennemis. »

Il tenait sa promesse.

Mais une catastrophe se préparait.

X.

Un jour, Margaï pleurait. Furbice entra. Il avait recueilli quelques rumeurs sur lesquelles la Valbray avait également appelé son attention.

— Mais alors nous sommes perdus! s'écria Margaï. Notre honneur est menacé; il doit nous être cher cependant, puisque notre espérance secrète est de nous marier un jour. Qu'il eût été doux de le faire, sans avoir rien perdu de notre réputation.

Cette phrase, copiée textuellement dans les pièces qui ont trait à cette dramatique affaire, explique la préoccupation constante de Margaï.

Etre la femme de Furbice, l'aimer en toute sécurité, ne plus redouter aucune séparation, que de fois elle avait fait ce beau rêve, tandis que Furbice, de son côté, se voyait, débarrassé de sa femme, devenir l'époux de Margaï, veuve enfin de ce débile Pascoul.

Maître de la fortune du fermier, il savourait le plaisir de vivre dans la richesse et dans l'oisiveté auprès d'une femme aimée.

De telles pensées dans des esprits aussi corrompus que ceux de Margaï et de Furbice devaient porter leurs fruits.

— Rien n'est encore perdu, dit ce dernier après avoir jeté un rapide coup d'œil sur l'horizon qui s'ouvrait devant lui; mais il faut prendre un parti.

— Fuir! s'écria Margaï.

— Non, rester pour nous tirer d'affaire, répondit il. Cependant, tu dois te préparer à un sacrifice.

— Lequel? demanda-t-elle en pâlissant.

— Nous voir moins souvent. Il le faut pour faire réussir tous les projets que j'ai là.

Et il montrait son front.

— Te perdre pour te garder ! s'écria-t-elle.

— Me perdre pour quelque temps, afin de ne plus jamais nous séparer.

Il attira Margaï contre sa poitrine; et ne voulant pas rencontrer Pascoul qui allait entrer, il sortit pour se rendre chez la Valbray, son conseil et sa confidente.

— Je veux épouser Margaï, lui dit-il. Elle le veux aussi. C'est le seul moyen d'en finir avec nos embaaras.

— Peste! voilà de la belle besogne! Et son mari, et ta femme, qu'en ferez-vous?

— Je suis décidé à tout, répliqua Furbice d'un air sombre.

La Valbray s'approcha, lui frappa sur l'épaule et lui dit :

— As-tu parlé sérieusement, mon garçon ?

— Oui, dit Furbice d'une voix étouffée.

— Alors, écoute-moi. Si tu en arrives-là, c'est que tu as réfléchi aux chances que tu cours. La femme, d'ailleurs veut bien qu'on tente un mauvais parti pour se l'assurer, elle et son argent. Seulement, crois-moi, pas de violence. Les juges sont malins, vois-tu, un coup de couteau, sans doute, ça mène vite les affaires, mais il y a du sang et il suffit d'une goutte pour vous perdre. A ta place, moi....

Et la Valbray se dressant sur la pointe des pieds pour que sa bouche arrivât à l'oreille de Furbice, ajouta d'une voix presque inintelligible :

— Du poison! c'est un peu long, mais c'est sûr; et pas de traces, si on est habile.

Furbice frissonna.

— Ecoute encore, reprit-elle plus haut, j'ai de l'amitié pour Margaï, mais j'en ai plus pour toi, et je ne veux pas qu'il t'arrive de mal. Suis mon conseil. N'agis pas toi-même, fais agir. Si tu emploies le poison, ne le verse pas. Ordonne de le verser. Elle sera le bras, toi la tête. Il y a moins de danger.

— Vous êtes habile, la vieille, dit Furbice. A quelle école êtes-vous allée ?

— Le vieux Rivarot disait que j'étais née pour le mal, murmura-t-elle. Fie-t-en à moi, et si tu suis mon conseil, tu arriveras à tes fins.

— Je serai riche ou on me coupera le cou, s'écria résolument Furbice.

Ce fut son dernier mot.

En dépit de ses résolutions, il n'osa rien dire à Margaï durant les jours qui suivirent. Il était décidé à aller jusqu'au crime, mais il aurait voulu y être provoqué ou trouver une occasion qui lui permît de profiter de l'exasparation de Margaï pour faire d'elle sa complice. Les circonstances le servirent à souhait.

Un dimanche, Pascoul, dont les forces revenaient rapidement, proposa à sa femme de l'accompagner à la messe. Depuis plus de six mois il n'avait pas mis les pieds dans l'église de Gordes, et c'était une fête pour lui de faire la route à pied et d'assister à la cérémonie religieuse.

On partit dès le matin, et à huit heures, Pascoul et Margaï prenaient place à leurs chaises. Au moment ou ils entrèrent, Pascoul entendit quelques chuchotements.

— On s'étonne de me revoir, dit-il à sa femme.

Margaï fit un signe de tête en souriant, mais elle avait cru saisir au passage des regards hostiles.

Elle s'efforça néanmoins de ne rien laisser deviner de son inquiétude, mais elle pâlit visiblement lorsque, s'étant retournée, elle put constater le vide qui s'était fait autour d'elle. Dans un espace de trois mètres environ, elle était seule avec son mari. Les femmes qui, habituellement, se faisaient

gloire de prendre place à ses, côtés avaient été les premières à s'éloigner d'elle.

— Miséricorde! se dit-elle, suis-je donc déjà déshonorée?

Et ses beaux yeux adressèrent des supplications à celles des femmes qui, jusqu'à ce moment, se disaient ses amies. Personne ne répondit à son appel.

Seul, Moulinet, qui se tenait au bas de l'église, eut le courage de traverser la nef dans toute sa longueur, afin de se placer derrière ses maîtres, dans l'espace laissé vide autour d'eux. Pascoul ne comprit rien à cet incident.

Comment l'aurait-il compris, puisqu'il était à mille lieues de soupçonner sa femme? Dévotement agenouillé, il priait pour elle, et suppliait Dieu de la lui conserver toujours aussi dévouée.

Le supplice de Margaï n'était pas fini. A la fin de la cérémonie, le curé monta en chaire, et après avoir lu la liste des mariages qui devaient être célébrés dans la semaine, il recommanda aux prières des fidèles une âme égarée dans les ténèbres du mal, et qui avait besoin que Dieu la secourût au plus tôt. A ces paroles, tous les assistants regardèrent Margaï de nouveau, et lorsqu'à la fin de l'office, elle sortit au bras de son mari, on s'éloigna d'elle comme d'une pestiférée.

— De qui donc a voulu parler le curé, en recommandant aux prières des fidèles une âme égarée ? démanda ingénument l'honnête Pascoul.

Margaï ne répondit pas. Elle venait de passer devant Frédéric Borel, adossé contre la grille d'une chapelle, et à l'expression méchante de son visage, elle avait deviné qu'il était l'auteur de tous ses maux.

Elle n'avait pas été seule à deviner la vérité. Moulinet, qui marchait derrière elle, venait d'éprouver la même impression à l'aspect de Borel.

Il marcha résolûment vers lui.

— C'est vous qui avez parlé, lui dit-il brusquement, c'est vous qui avez répandu sur Margaï ces calomnies infâmes. Gare à vous s'il lui arrive malheur !

Et il passa, laissant Borel interdit et confus.

Dans sa chambre, Margaï trouva Furbice qui l'attendait. Elle ne le vit pas d'abord et, serrant les poings comme pour menacer les ennemis dont elle venait de recevoir les coups:

— Les misérables, s'écria-t-elle, au comble de la colère, injurier une femme!

— Qu'arrive-t-il? demanda le maquignon.

— Ils m'ont traitée comme si j'avais la lèpre; ils se sont tous éloignés de moi, sans pitié pour ma faiblesse, sans que la présence de mon mari pût arrêter leur vengeance. Que leur ai-je fait, à tous ces gens ? Pourquoi m'en veulent-ils?

— Tu ne leur as rien fait; mais tu es jeune, tu es riche, tu es aimée. Ils ont voulu, dans leur jalousie, détruire ton bonheur. Ils n'y parviendront pas, car je t'aime et je te défendrai, je te le jure.

Il mit de l'âme dans sa réponse, à ce point qu'elle en fut transportée.

— Ce n'est pas moi seule que tu défendras, s'écria-t-elle, tu défendras aussi ton enfant.

Le maquignon laissa échapper un geste de surprise, elle continua :

— J'ai senti un tressaillement dans mes entrailles. Notre amour a donné son fruit. Je porte un enfant, il est bien de toi, je ne puis en douter, et je t'appellerai dorénavant mon mari.

Tandis qu'elle parlait ainsi, sa voix fiévreuse et vibrante avait des accents inconnus.

Elle était transfigurée, comme si la révélation de sa maternité eût fait d'elle une femme nouvelle, et poétisé le crime vers lequel elle marchait à grands pas !

XI.

Plus les situations deviennent dramatiques, et plus nous nous efforçons de nous renfermer dans les détails que contiennent les documents mis à notre disposition. Nous prions de nouveau le lecteur de ne pas nous rendre responsables de l'horreur que certains fragments de ce récit lui pourront inspirer.

En apprenant que Margaï allait être mère, Furbice ressentit tout à la fois de l'inquiétude et de la joie: de l'inquiétude, car cette nouvelle rendait impériensement né-

cessaire l'exécution du projet auquel il s'était arrêté; de la joie, car désormais Margaï était irrévocablement liée à lui, et il allait pouvoir exercer sur la malheureuse une influence encore plus absolue.

Ainsi s'expliquera l'entretien qu'ils eurent ensemble, lorsque Margaï eut révélé à Furbice l'état dans lequel elle se trouvait.

— Il faut sauver notre enfant, dit-elle. Il faut sauver notre amour ! Autour de nous, se dressent des piéges sans nombre. Ma grossesse justifiera les méchancetés qu'on dit de tous côtés. On ouvrira les yeux de mon mari. Tous les efforts que j'ai faits pour ne pas éveiller ses soupçons seront perdus. On voudra nous séparer et, si on nous sépare, j'en mourrai!

— On ne te ravira pas ma tendresse, répondit Furbice. Je saurai te défendre contre toutes les embûches. Seulement, comme je t'en ai avertie, il faut prendre une décision. Tu voulais fuir avec moi. Mais, la fuite est un déshonneur, c'est la misère. J'ai trouvé autre chose.

—As-tu trouvé ?

—Oui, et l'exécution de mon projet sera facile, si tu jures d'obéir aveuglément à ma volonté, à mes conseils.

— Je le jure, dit-elle d'une voix ferme, la tête haute, comme une femme décidée à tout.

— Il n'y a qu'un moyen d'en finir avec nos peines, reprit Furbice, c'est de nous marier. Notre mariage couperait court à tous les bruits qui nous inquiétent. Nous pourrions nous aimer en repos. Rien ne nous empêcherait de quitter ce pays, s'il ne nous convenait plus d'y vivre, et, si nous y demeurions, nul n'aurait le droit de nous adresser des reproches.

— Quel rêve! s'écria Margaï.

Furbice continua :

— Ce rêve peut se réaliser, à condition de nous débarrasser moi de ma femme, toi de ton mari.

Cette horrible proposition n'épouvanta pas Margaï.

La pensée criminelle que son amant venait de lui somettre s'agitait en elle depuis longtemps. En même temps que son amour pour Furbice, une haine paofonde pour son mari avait grandi dans son cœur. Le dévouement et la passion de Pascoul, l'affection qu'elle même avait autrefois ressentie pour lui, elle n'en tenait aucun compte.

Le passé n'existait plus; elle ne vivait que dans le présent.

—Tu es mon mari depuis longtemps, dit-elle, ni les paroles du maire, ni le sermon d'un prêtre n'ajouteront rien à mon amour. Mais, puisqu'il faut pour notre honneur, pour notre repos, que les paroles soient prononcées, elles le seront. Je ferai tout ce que tu voudras.

Telle fut sa réponse.

— Il ne sera pas difficile, reprit alors Furbice, d'en finir avec ma femme. Elle disparaîtra sans bruit, sans embarras. Il n'en est pas de même avec ton mari. Lorsque je t'ai connue, sa mort était prochaine.–La santé lui est revenue, et c'est un malheur, car il faudra se donner du mal avant de le ramener au point où il en était alors. Il soufflait à peine. En le touchant du doigt, on l'eût tué.

Furbice disait ces choses à voix basse, mais froidement, comme s'il se fût agi de quelque honnête projet, et Margaï les écoutait sans horreur. Ah! son père l'avait bien jugée lorsque, la refusant si obstinément à Pascoul, il s'écriait, avec des larmes dans la voix:

— Elle est corrompue jusqu'à la moëlle des os.

Depuis la mort de Rivarot, cette corruption native n'avait fait qu'augementer, et maintenant dominée, affolée par la plus violente des passions, elle marchait à grands pas vers le crime.

Ces préliminaires posés. Furbice aborda les moyens d'exécution.

— Il faudra employer le poison sur Pascoul, dit-il. C'est sûr et rapide. Tu pourras en mettre dans ses mets, dans ses tisanes, et personne ne sera surpris de le voir mourir. Lui-même ne s'apercevra de rien.

On voit que Furbice se rappelait les prudents conseils de la Valbray. Margaï ne partagea pas entièrement son avis.

— Il n'est pas facile de se procurer du poison ni de s'en servir, sans éveiller les soupçons. Je te l'ai dit; je ferai ce que tu me diras de faire. Je sens bien que si mon mari ne meurt pas, nous sommes perdus. Puis, je le déteste cet homme qui m'empêche de crier que c'est toi que j'aime. Mais, pour nous en débaraasser, ne vaudrait-il pas mieux se servir d'un moyen qui permettrait d'attribuer sa mort à un accident. Lorsque tu vas avec lui, dans les marchés des environs, ne pourrais tu pas le faire tomber sous les roues de ta voiture , ou bien l'engager à une promenade dont la fontaine de Vaucluse serait le but et le pousser dans le gouffre ? Qui songerait à nous accuser ?

— C'est bien chanceux, objecta Furbice, on peut manquer son coup et alors tout se découvre.

— Tu ne le manqueras pas toi !

— Que sait-on ? on a beau être solide et décidé, on ne fait pas ces choses-là froidement. Commençons par le poison, veux-tu ?

—Soit ! dès que tu m'en auras apporté, je commencerai.

Sur ces mots, dont nous garantissons la complète authenticité et qui peignent la cynique naïveté de ces deux personnages, ils se dirent adieu, et Furbice sortit, après avoir averti Margaï qu'il ne reviendrait que le lendemain dans la soirée. La plus stricte prudence leur était désormais ordonnée, et le maquignon avait résolu de ne pas se montrer à la ferme durant le jour, plus d'une fois par semaine.

Cette décision affligea Margaï; elle ne pouvait plus donner à Furbice tout son temps, et elle allait passer de longues heures loin de lui. Mais le sacrifice qu'elle était tenue de s'imposer ne fit qu'accroître son désir d'y mettre fin au plus tôt par la mort de son mari.

A dater de ce moment, le but qu'elle poursuivait fut sans cesse devant ses yeux. Elle y songeait même durant son sommeil: ses rêves lui montraient fréquemment son mari étendu sans mouvement, à côté de Brigitte inanimée, Furbice repoussait du pied ces cadavres qui le séparaient de Margaï. Il la rejoignait et la pressait sur sa mâle poitrine.

La beauté de Margaï prit aussi vers cette époque un caractère plus sombre. Autour de ses yeux, abîmes voilés et profonds qui ne laissaient rien échapper des noirceurs de son âme, un léger cercle bistré se dessina. Les préoccupations dont elle était sans cesse assiégée se traduisirent sur son visage, où jamais on ne vit plus ni le rire, ni les larmes, les plus légères comme les plus vives.

Le lendemain du jour où, pour la première fois, Furbice l'avait entretenue de ses criminels projets et décidée sans peine à y tremper les mains, elle entra suivant son habitude dans la chambre de son mari. Tous les matins, elle allait auprès de son lit, et, se faisant violence, elle lui tendait, son front. Ce jour là, elle s'approcha de lui ainsi qu'elle s'en était approchée la veille, et l'embrassa, comme si désormais il n'avait pas été pour elle un homme fatalement condamné.

— Ta nuit a-t-elle été bonne ? As-tu dormi ?

Ces deux questions sortirent machinalement de ses lèvres.

Pascoul passa ses bras autour de la taille flexible de Margaï, et l'attirant auprès de lui :

— Je suis guéri, dit-il, bien guéri. Je bois, je mange, je dors, je marche. Encore quelques jours et j'irai reprendre ma place auprès de toi, dans ta chambre, que jamais je n'aurais voulu quitter. Cette pensée seule me rend mes forces; car, je t'aime bien, vois-tu, et j'ai beaucoup souffert lorsque je me suis vu condamné à passer, loin de toi, une partie de ma vie. Mais, bientôt, je retournerai tout à fait dans notre cher nid.

Margaï frissonna.

L'espérance que son mari caressait amoureusement n'était pour elle que la perspective d'un intolérable supplice.

Pascoul reprit :

— Ne seras-tu pas heureuse de voir recommencer notre vie d'autrefois ?

— Sans doute, répondit Margaï d'un air distrait.

— Cette vie était si douce, reprit Pascoul. Durant l'été, nos longues promenades le matin et le soir: en hiver, nos chères veillées, nos entretiens alors que tout nous parlait d'amour. As-tu perdu la souvenance de ces belles choses ? Elles recommenceront.

Elles recommenceront! Mots imprudents, doux à prononcer pour lui, terribles à entendre pour Margaï. Ils condamnaient à mort Pascoul et lui ôtaient tout espoir de recours en grâce.

Quelques jours après, en traversant la cour de la ferme, elle vit son mari seul, debout, devant la margelle du puits, dont une charrette avait la veille démoli tout un côté.

Il était là, sur le bord du trou béant, examinant avec l'attention intéressée du propriétaire le dommage causé par l'accident. Sa position était telle, qu'il eût suffi d'un choc pour le précipiter dans ce gouffre dont la profondeur ne lui aurait offert aucune chance de salut.

Margaï eut une inspiration infernale.

Elle regarda autour d'elle. La cour était déserte, tous les gens de la ferme aux champs, les servantes dans la maison.

Alors d'un pas lent mais ferme, retenant son haleine, elle marcha vers son mari, les bras tendus, les mains fermées, réunissant dans un suprême effort toutes ses forces décuplées par la colère nerveuse qui grondait en elle.

Elle allait atteindre Pascoul et le pousser dans l'abîme, lorsqu'il se retourna tout à coup. Elle avait sans doute prévu ce mouvement, car aucun des muscles de son visage ne remua.

Ses bras restèrent étendus en avant, mais les mains s'ouvrirent, et Pascoul, se méprenant à ce geste, les saisit vivement, et attirant sa femme vers lui :

— Si je veux t'embrasser, dit-il, je le crois bien !

Et c'est en l'embrassant qu'il la ramena doucement vers la maison.

— Voilà des baisers que tu payeras cher, murmura Margaï, lorsqu'elle fut seule, et, en même temps, elle essuyait son visage.

Elle ne voulut pas revoir son mari de la journée. Elle s'enferma dans sa chambre et y demeura.

Pascoul dut prendre seul son repas du soir et lorsqu'il se rendit auprès d'elle, il la trouva étendue sur une chaise longue, se plaignant d'une migraine violente et demandant qu'on ne vînt pas troubler son repos.

La vérité, c'est qu'elle avait voulu rester seule afin d'envisager froidement sa situation.

Le long examen auquel elle se livra ne modifia pas ses sentiments.

Son mari l'avait quittée depuis quelques minutes qu'elle était déjà sur pied.

Elle attendait Furbice. Il avait promis de venir à la nuit noire. Il tint parole.

Elle le reçut comme s'il arrivait d'un long et périlleux voyage, et lui raconta toutes les émotions de cette journée.

— J'ai cru, dit-elle, que tout allait être fini. Je le tenais dans ma main. Encore un pas, et je le poussais dans ce puits, d'où jamais il ne serait sorti vivant. Son mauvais sort a voulu qu'il se retournât, et j'ai été obligée de l'embrasser. L'embrasser ! Tiens, ces baisers m'ont souillé le visage. Que les tiens en anéantissent le souvenir.

Vers le milieu de la nuit, Furbice se prépara à partir; il ne devait plus revenir que dans trois jours.

— Il le faut, disait-il, je crains d'être suivi. On parle de nous dans le pays; nous sommes menacés. La prudence seule nous sauvera. Aie le courage de cette séparation. Bientôt tous nos maux seront finis; tu seras ma femme, et nous ne devrons compte à personne de nos actions.

Margaï ne répondit pas.

Elle se demandait pourquoi tout la séparait de celui qu'elle aimait, et pourquoi celui qu'elle détestait vivait à ses côtés dans une quiétude absolue, heureux, se croyant aimé, et maître de la retenir auprès de lui selon son plaisir.

La même impression se reproduisait en elle toutes les fois que Furbice la quittait. Elle oubliait les joies folles qu'elle avait goûtées pour s'abandonner tout entière à

la douleur cruelle que lui causait son départ.

Il était debout devant elle, prêt à partir. Il allait éteindre la lampe, ouvrir la croisée et descendre l'échelle qui la nuit lui donnait accès chez sa maîtresse, lorsque tout d'un coup elle lui dit :

— Ecoute, ne pars pas tout de suite. Mon mari est dans sa chambre, il dort. Tout repose autour de nous. Finissons-en puisqu'il est écrit que nous devons en finir. Jamais nous ne trouverons une heure plus propice.

— Pas de sang, répondit-il. Ça gâterait tout.

— Es-tu enfant. Est-ce que je voudrais nous perdre ? Viens, et tu verras combien il est facile de mettre un terme à nos maux. Je ne tremblerai pas.

Sans lui laisser le temps d'ouvrir de nouveau la bouche, elle s'empara de la lampe, dont la flamme, cachée sous un abat-jour de couleur sombre, jetait autour d'eux un reflet pâle et sinistre et marcha devant Furbice.

Machinalement il la suivit.

Elle ouvrit sans bruit la porte de sa chambre. Ils se trouvèrent dans un couloir, sur lequel s'ouvraient d'autres portes. Elle alla vers l'une d'elles et tourna le bouton.

C'était une vaste pièce ensevelie dans l'ombre. Au fond était un lit entouré de rideaux en laine brune.

Margaï fit signe à Furbice de ne pas entrer, et marcha seule vers le lit, éleva la lampe au-dessus de sa tête, regarda, et revenant vers son amant :

— Approche-toi, dit-elle à voix basse.

Il obéit, en marchant sur la pointe des pieds.

Pascoul était là, couché, endormi, son sommeil était paisible comme celui d'un enfant. Sa tête reposait sur une pile de coussins. Ses cheveux, qu'il avait longs et abondants, inondaient l'oreiller; sur ses lèvres errait un sourire que le sommeil semblait avoir interrompu. Ainsi posé, Pascoul était véritablement beau, et si l'amincissement de ses traits trahissait encore quelque faiblesse, la coloration de son visage annonçait le retour complet de sa santé, naguère si profondément ébranlée.

Il y avait dans ce repos d'un homme honnête et heureux une sérénité qui en imposait, mais Margaï ne se laissa pas attendrir par ce spectacle. Elle approcha la lampe des yeux de son mari et la tint là, un moment, afin de voir si son sommeil était bien profond.

Plusieurs fois, la lumière passa sur le visage de Pascoul. Il ne remua pas. Alors Margaï s'emparant d'un large coussin jeté à l'extrémité du lit, le tendit à Furbice, en prononçant, d'une voix mélodieuse, ces simples mots :

— Toi qui est fort, étouffe-le.

Furbice fit un pas en avant, et, follement excité par les regards provocateurs de Margaï, il prit le coussin et l'éleva au-dessus de la tête du fermier.

XII.

Une minute s'écoula, une seule, mais terrible.

Dans les mains vigoureuses de Furbice, le coussin restait suspendu au-dessus de la tête de Pascoul endormi.

Margaï avait instinctivement fermé les yeux, sans s'éloigner cependant, car elle avait son genre de bravoure, et elle était prête à porter secours à son amant.

Mais ce dernier ne remuait pas. Elle ouvrit les yeux.

— Qu'as-tu ? dit-elle à Furbice.

Au lieu de répondre, il se retourna lentement, le front baigné de sueur, et le coussin s'échappant de ses mains tremblantes tomba sans bruit sur la peau de renard étendue devant le lit, tandis que de ses lèvres sortaient ces paroles :

— Je ne peux pas.

— Comment, toi, Furbice, tu recules ! murmura-t-elle à son oreille. Mais il dort, regarde; j'en viendrais à bout, moi, si j'avais ta force.

— Je te dis que je ne peux pas. Viens, viens, sortons d'ici, j'ai peur !

Et sans plus attendre, il s'éloigna pâle, et chancelant comme un homme ivre.

Margaï le retrouva dans sa chambre.

— Il dormait, lui dit-elle en forme de reproche.

— C'est ce qui m'a épouvanté, répondit Furbice ; s'il eût fait un mouvement, un seul, il était mort. Mais ce sommeil tranquille m'a troublé. J'aurais préféré avoir à attaquer deux hommes bien éveillés.

— Alors, nous n'en finirons jamais !

— Si, mais à l'aide du poison seulement.

— Du poison, soit. Mais, où en trouveras-tu ? Il faut sortir de ces embarras. Des émotions comme celle-ci m'auraient vite tuée.

Elle était vivement émue en effet.

L'excitation qui l'avait soutenue jusque-là venait de passer, et un tremblement fiévreux agitait tout son corps.

En la voyant ainsi, Furbice l'engagea à prendre du repos, et partit en lui promettant de lui envoyer du poison le lendemain.

Elle s'endormit sur cette promesse, brisée de fatigue mais sans remords.

Lorsqu'il rentra chez lui, le jour allait paraître.

Accoutumée à l'existence singulière qu'il lui avait faite depuis longtemps, sa femme dormait, seule dans la maison, avec les enfants.

Pauvre Brigitte ! Malgré tous ses maux, la jalousie qui la torturait, les brutalités de tous genres qu'elle avait à subir, elle demeurait soumise à son mari. Jamais aucune plainte ne sortait de ses lèvres, jamais aucune confidence ne s'échappait de son cœur brisé.

Furbice, en arrivant, évita d'entrer dans la chambre où sa femme était couchée auprès du berceau de ses enfants.

Il s'arrêta dans une petite cave attenant à la cuisine. C'est là qu'il renfarmait les drogues destinées à ses chevaux. Il prit sur une étagère un grand bocal plein d'eau où l'on voyait briller de petits bâtons courts et minces, d'une couleur blafarde.

Il agita le bocal, et le liquide eut aussitôt des reflets semblables à ceux que produit sur la mer, durant la nuit, le sillon tracé par un navire. Alors il fit sauter le parchemin qui recouvrait le flaçon, tandis que des vapeurs blanches se répandaient dans l'air. Puis il plongea ses mains dans l'eau, retira un des bâtons qui offrait l'aspect d'un morceau de cire et essaya de le briser. Il y parvint sans peine; mais le choc ayant déterminé un froissement, la matière s'enflamma tout à coup et le maquignon n'eut que le temps d'ouvrir les doigts afin de n'être pas brûlé. Le phosphore, car c'était du phosphore, tomba sur la terre humide et s'y consuma lentement.

Satisfait de cette expérience, il referma hermétiquement le bocal et dit tout haut :

— Voilà qui fera l'affaire.

Il revint dans la cuisine, se jeta tout habillé sur un mauvais canapé recouvert d'un matelas bourré de paille de maïs, et y dormit profondément jusqu'au lever du soleil.

Lorsqu'il se réveilla, Brigitte vaquait silencieusement aux soins du ménage, et les enfants jouaient auprès d'elle.

— On ne m'embrasse donc pas, ce matin? s'écria le maquignon.

Les deux petits, troublés au milieu de leurs jeux, s'approchèrent timidement. Leur père les mit sur ses genoux, et essaya de leur arracher un sourire. Ce fut en vain.

— Est-ce que je vous fais peur ? dit-il.

Comme ils ne répondaient pas, il les posa brusquement à terre, murmura quelques paroles grossières et alla voir ses chevaux. Mais auparavant il s'était tourné vers sa femme, qui avait regardé cette scène d'un œil en apparence indifférent et lui avait dit :

— Je veux déjeûner. Que ce soit vite fait.

Lorsqu'il rentra, après avoir parcouru son écurie, son repas était servi au bout de la table, repas modeste et frugal, qui n'eut guère le don de lui plaire. Il ne se plaignit pas; mais Brigitte, devinant sa répugnance, crut devoir s'excuser.

— Je ne m'attendais pas à ce qui tu mangerais aujourd'hui, dit-elle, sans cela j'aurais essayé de te faire un déjeûner comme ceux de la Bastide-Neuve.

Furbice la regarda dédaigneusement et leva les épaules.

— Est-ce que je me plains, idiote ? Garde tes réflexions pour toi.

A cette brutale apostrophe, Brigitte baissa la tête, et une larme, une seule, car elle sut vite dominer son émotion, apparut dans ses yeux.

Quelques heures après, tandis qu'il se rendait à Cavaillon pour vendre des chevaux, la Valbray arrivait à la Bastide-Neuve.

Margaï était seule. La mendiante entra mystérieusement dans sa chambre et se débarrassant d'un objet qu'elle tenait caché sous sa pelisse :

— Ma mignonne, dit-elle, voici ce que Furbice vous envoie.

— C'est bien, répondit Margaï, il a tenu parole.

— C'est du phosphore, reprit la Valbray. Depuis longtemps, il repose au fond de cette eau. Elle en est tout imprégnée et constitue une sorte de poison dont l'effet est sûr. Toutes les fois que vous le pourrez, vous mettrez de cette eau dans les breuvages et dans les aliments de votre mari. Si cela n'opère pas assez vite, Furbice vous enverra autre chose.

— Il y a des poisons qui tuent sur le coup, dit-elle à la Valbray. Pourquoi ne m'a-t-il pas envoyé un de ceux-là ?

— Vous êtes trop pressée, mignonne, répondit la vieille. Les poisons qui tuent sur le coup laissent des traces.... Et la guillotine aussi, tue sur le coup.

Et riant de son horrible jeu de mots, elle partit après avoir embrassé Margaï.

Le bocal resta tout le jour à la même place. La Valbray avait dit que, s'il se cassait, le phosphore prendrait feu. Margaï n'osait y toucher. Elle le contempla durant de longues heures, et lorsqu'elle était obligée de descendre, elle fermait à clef la porte de sa chambre. Mais, dès qu'elle était libre, elle remontait, comme si elle eût voulu surveiller cette terrible bouteille qui portait la mort dans ses fragiles flancs.

Le soir, en entrant sans lumière dans sa chambre, le bocal lui apparut tout en feu.

Ce phénomène, des plus simples, lui était inconnu et l'épouvanta.

— Ciel ! dit-elle, il brûle !

Et elle s'élança sur l'escalier pour demander du secours.

Mais un instinct secret la retint. Comment expliquerait-elle la présence de ce flacon dans sa chambre ?

Elle se rapprocha pour éteindre seule cet incendie singulier, et eut le courage de toucher le verre; il était froid. Alors, elle se rappela ce qu'autrefois elle avait appris au couvent, alluma une bougie à l'autre extrémité de la chambre, et la phosphorescence disparut.

Ces émotions avaient mis en elle une indicible terreur. A présent qu'elle était à la veille de commettre le crime, que l'instrument était dans ses mains, qu'elle sentait peser sur elle la responsabilité de tout ce qui allait se passer, le courage lui manquait; non pas qu'elle eût pitié de sa victime, mais la Valbray avait parlé d'échafaud, et l'échafaud lui faisait peur et plus encore que l'échafaud, la perspective de la honte qui rejaillirait sur elle si elle était découverte.

Elle eut presqu'un regret. Pourquoi avait-elle connu Furbice ? Mais ce moment de faiblesse n'eut pas de suite : sa destinée ne lui appartenait plus.

Un moment, elle eut aussi la pensée de prendre elle-même le poison.

— Alors, tout serait fini, se dit-elle.

Deux causes la retinrent. Le chagrin qu'elle causerait à son amant et la crainte d'être défigurée sans arriver à mourir rapidement.

Enfin, elle se décida.

Tous les soirs, Pascoul, en se couchant, avait coutume de boire une tisane chaude et calmante, destinée à le disposer au sommeil. A l'heure ordinaire, il vit entrer sa femme dans sa chambre, portant entre ses mains une tasse fumante, pleine jusqu'aux bords.

Sur les traits de Margaï était répandue une angélique sérénité. Elle marchait avec une raideur automatique, mais d'un pas ferme et sûr.

— Bois, dit-elle à son mari.

Il prit la tasse en souriant et d'un trait il en avala le contenu.

— Cette tisane est aujourd'hui pire encore que les autres soirs, fit-il en rendant la tasse. Je n'en veux plus.

— Le médecin a ordonné de t'en faire prendre pendant quelques jours encore.

Il poussa un soupir et murmura ces simples mots :

— Quand donc pourrai-je m'arracher à ses griffes ?

Puis se rapprochant de sa femme, il voulut l'embrasser.

— Ah ! s'écria-t-elle avec horreur, laisse-moi.

— Je suis donc à faire peur, demanda-t-il. Je t'aime pourtant ! Tu es si belle, ma Margaï !

Elle essaya de s'enfuir.

— Ne pars pas, dit-il doucement, au nom de l'enfant que tu portes, ne t'en va pas !

Elle était alors grosse de plusieurs semaines, et la prudence lui avait fait un devoir de prévenir son mari, lorsque cette grossesse s'était déclarée. Le même sentiment la retint encore.

— S'il n'en meurt pas, j'en mourrai, se dit-elle, lorsqu'elle se trouva seule.

Durant quinze jours, elle servit à Pascoul de l'eau phosphorée dans ses tisanes. Mais Furbice s'était trompé sur l'efficacité de ce poison. On sait, en effet, que le phosphore ne se dissout pas dans l'eau froide. L'eau prend le goût et l'odeur du phosphore, mais elle absorde la matière en si petite quantité qu'elle ne saurait avoir d'autres résultats que de produire des désordres dans l'estomac.

C'est ce qui arriva. La santé du malheureux Pascoul s'altéra de nouveau, mais aucun symptôme grave ne fit présager sa fin prochaine.

Margaï se désespérait en constatant que le résultat si vivement désiré n'arrivait pas. Pour comble de malheur, Furbice n'apparaissait plus que rarement à la ferme. De temps en temps, il venait voir Pascoul, et comme celui-ci lui reprochait la rareté de ses visites, il alléguait l'importance de ses occupations. La Valbray lui ayait dit :

— Crois-en mes conseils. Montre-toi partout, excepté à la ferme. Fais en sorte qu'on te suppose absorbé par les affaires. Va en voyage aussi souvent que tu pourras. De cette manière, lorsque Pascoul succombera, personne ne songera à t'accuser de sa mort.

Furbice suivait cet avis, et Margaï ne le voyait plus durant le jour. La nuit, il venait encore quelquefois, mais toujours à la hâte.

Elle souffrait horriblement de ce déploiement de prudence, car, livrée à elle-même, chargée de l'horrible mission de tuer son mari, elle ne trouvait autour d'elle ni encouragements, ni conseils; elle pensait que Furbice ne la secondait pas assez dans cette tâche monstrueuse. A la vérité, elle recevait de lui, par l'intermédiaire de la Valbray, des billets que par son ordre elle brûlait, après les avoir lus. Mais ces billets ne pouvaient lui procurer les mêmes douceurs que sa présence. Elle se plaignait amèrement de la position qui lui était faite, et il n'est pas sans intérêt de publier, dès à présent, certains fragments de lettres qu'elle lui adressait, soit par la Valbray, soit par Moulinet. Ces lettres furent mises au jour plus tard , car, cédant à un ignoble calcul, Furbice les conservait toutes, tandis qu'il ordonnait de détruire les siennes.

« Mon bon mari, écrivait-elle (dès cette époque, elle ne l'appelait plus que de ce nom) je commence à m'inquiéter. Je vois que le poison opère bien doucement. La première bouteille était meilleure que les autres. Je n'épargne rien, et pourtant je n'avance guère. Je n'oublie aucune de tes recommandations. Mais, hélas ! je n'arrive pas au but. Que dois-je faire ? Ordonne, j'obéirai. J'ai commencé la faute. Rien ne pourra plus me faire reculer. »

Et comme Furbice la pressait d'en finir, elle lui répondait :

« Je suis toujours dans les mêmes intentions. Je fais ce que peux : mais il ne m'est pas possible d'aller plus vite. J'en suis désespérée. Je pense toujours à toi. Cette nuit, je me suis vue dans tes bras. Comme j'ai hâte de t'embrasser et que je voudrais

être déjà ta femme ! Si tu voulais m'aider, nos peines toucheraient bientôt à leur terme. Les hommes ont plus de courage que les femmes, et il te serait si facile d'en finir d'un seul coup avec lui. »

Telle n'était pas l'intention de Furbice. Craignant de se compromettre, il refusait d'adopter les moyens violents.

— Puisque l'eau phosphorée n'opère pas, dit-il une nuit à Margaï, sers-toi du phosphore.

Et quelques jours après, elle lui écrivait :

« Mon bon mari, j'ai fait ce que tu m'as indiqué. La première fois, j'ai mis deux morceaux de phosphore dans une omelette; cela n'a rien fait. Le lendemain, j'en ai mis quatre morceaux. Il a dit : Cette omelette sent le souffre. Mais il l'a mangée cependant, et n'en a éprouvé aucun effet. Je ne sais plus qu'imaginer. Si tu voulais m'aider, nos maux seraient vite calmés. Je suis bien malheureuse. Je n'ai même plus le moyen de te voir ni de te parler en sûreté. Dimanche, j'irai à la première messe à Gordes, puisque nous n'avons plus que cette manière de nous rencontrer en sûreté. Je suis toujours inquiète. De noirs soucis me roulent dans la fête, et au moment où je t'écris, je suis si triste que je sens bien que ta présence seule pourrait me consoler. »

Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi. Un dimanche, en sortant de la messe, Furbice glissa dans la main de Margaï une poudre blanche et cristallisée. On eût dit du verre pilé. C'était du sublimé corrosif.

Mais Pascoul mettait à vivre une persistance singulière; elle semblait s'accroître en raison des efforts qu'on faisait pour le tuer. Margaï qui, sous prétexet de lui prodiguer des soins plus actifs, se plaisait à préparer ses repas, lui présenta le sublimé corrosif dans un potage. A peine Pascoul eût-il porté la cuiller à sa bouche, qu'il en rejeta vivement le contenu.

— Il y de la poudre de fer dans cette soupe, dit-il et il ne voulut pas l'achever. Il l'offrit à son chien, qui flaira l'écuelle et se retourna sans y toucher.

Furbice envoya alors à Margaï deux grammes d'opium, qu'il s'était procurés sous le prétexte de dompter un cheval rétif. Elle les fit prendre à son mari en plusieurs fois, et l'effet fut encore nul.

Ainsi, les criminels projets de ces misérables étaient constamment déjoués par leur ignorance ou par Pascoul lui-même.

Ils avaient cru à l'efficacité de l'eau phosphorée. Leur erreur a été expliquée. Ils avaient eu confiance dans le phosphore en morceaux, et ne s'étaient pas aperçus que dans le plat où la cuisson s'était faite, le phosphore s'était consumé sans laisser d'autres traces qu'un goût affreux. Enfin, ils avaient cru à l'efficacité de l'opium; mais, administré sans discernement, il n'avait pas agi. Seul, le sublimé corrosit était un poison susceptible de servir leurs plans, et c'est justement celui-là que Pascoul avait refusé.

Furbice ne savait plus quelle matière employer. Son érudition laissait à désirer et il ne connaissait d'autres toxiques que ceux dont il se servait pour ses chevaux. Or, tous ces poisons avaient échoué.

Margaï cependant, quoique découragée, continuait sa tâche; Pascoul prenait du poison à toutes les heures, par tous les moyens. Dans les draps de son lit, dans ses habits, dans ses mouchoirs, dans ses aliments on jetait des poudres malsaines. Le malheureux avait la gorge et l'estomac en feu; trois mois de ce régime horrible suffirent pour détruire à tout jamais sa santé.

On le vit maigrir de nouveau, il redevint ce qu'il était, une année auparavant.

— Avez-vous remarqué comme le maître a changé! dit un jour Moulinet à Margaï.

— Son ancien mal lui reprend, répondit-elle, sans se troubler.

Cette métamorphose rapide fut aussi remarquée dans le village. Mais personne n'en connut la cause véritable. Un jour, Frédéric Borel vint à la Bastide-Neuve et fut épouvanté des ravages dont la figure de Pascoul portait les traces.

— J'ai là, lui dit le malheureux, en montrant sa poitrine, un feu qui me consume lentement. Margaï me comble de soins; les médecins m'environnent. Personne ne comprend rien à mon mal et pourtant, je sens qu'il me tuera, si on n'en arrête les progrès.

Frédéric fut attristé par ces paroles; sa cupidité ne lui avait pas enlevé toute sensi-

bilité, et il chercha Margaï, afin de connaître d'elle les détails de l'horrible maladie dont Pascoul se plaignait.

Il trouva la jeune femme seule dans un coin du jardin, la tête dans ses mains, en proie à une violente tristesse qu'elle expliqua par le spectacle même que Borel venait de voir.

En parlant de sa prétendue douleur, elle ne put retenir quelques larmes.

— Ne te désole pas, Margaï, lui dit Frédéric, ton mari guérira. Ce n'est rien.

Le lendemain, elle écrivait à Furbice un long billet qui se terminait par ces mots.

« ... Lorsqu'on me voit les yeux mouillés, on me dit : « Ne pleure pas, cela n'est rien. » Lors que j'entends dire que cela n'est rien, je pleure encore plus. »

XIII.

Le temps s'écoulait : Pascoul avait l'estomac délabré. Dans son corps débile, les organes digestifs ne fonctionnaient plus. Ses yeux avaient de nouveau perdu leur limpidité, ses joues leurs couleurs, et les médecins cherchaient en vain un nom pour le mal mystérieux qui le minait sourdement.

De tous les témoins de ce sombre drame, aucun ne se doutait de la vérité.

Plus intéressé que les autres à la mort de Pascoul, dont il convoitait la fortune, Frédéric Borel venait maintenant à la Bastide-Neuve plusieurs fois par semaine. En apparence, c'était pour avoir des nouvelles de son cousin, mais en réalité il espérait saisir une preuve de la liaison adultère de Margaï et de Furbice, qu'il avait été le premier à connaître et à faire connaître dans le pays.

Mais, malgré ses fréquentes visites, il ne découvrit rien. Furbice ne faisait plus à la ferme que de rares apparitions. Margaï témoignait à son mari une affection d'autant mieux jouée, qu'afin de lui faire prendre le poison, elle avait besoin de ne pas altérer sa confiance.

Quant à Moulinet, c'est en vain que Frédéric s'était efforcé de le faire jaser. Il ne se laissait arracher aucune confidence.

Ainsi, le crime faisait son œuvre lentement, mais sûrement, et lorsque Margaï, soit dans ses lettres, soit dans les rares entrevues qu'elle avait son amant, lui reprochait de ne pas l'aider :

— De quoi te plains-tu ? répondait-il, s'il ne meurt pas vite, c'est tant mieux pour nous. On le croira mort de sa bonne mort.

Néanmoins elle fit tous ses efforts pour décider Furbice à tuer Pascoul, soit en le noyant, soit en l'écrasant.

— C'est inutile, disait-il encore. Nous nous exposerions à être découverts. Je me suis chargé de ma femme, charge-toi de ton mari. Je t'ai fourni le poison, c'est bien assez pour ma part.

— C'est que nous ne pouvons plus vivre ainsi, murmurait-elle. Nous y perdrions l'honneur, et l'honneur est une belle chose.

Le lecteur a dû s'étonner déjà d'entendre Margaï parler de son honneur et de sa considération. Ces mots, dans la bouche d'une telle femme, sont grotesques, autant qu'horribles, nous en convenons, et nous n'aurions jamais songé à les y mettre, si nous ne les avions pas trouvés tout au long dans les pièces qui nous ont été soumises. Ces une preuve de plus de la sincérité de notre récit : il y a des détails qu'on n'invente pas.

Malgré son calme apparent qui avait pour but de lui éviter une participation plus directe dans la mort de Pascoul, Furbice n'était pas moins impatient que sa complice.

Son impatience avait deux mobiles : son amour d'abord, le besoin d'argent ensuite. C'est alors que, pour donner un aliment à l'attente qui le dévorait, il essaya d'empoisonner Brigitte.

Un jour, tandis qu'ils mangeaient ensemble, elle quitta un instant la table. Aussitôt il versa dans le verre où elle venait de mettre du vin, quelques gouttes de cette eau phosphorée qu'il avait déjà donnée à Pascoul. Brigitte reprit sa place, tenant dans ses bras l'aîné de ses enfants qui avait trois ans.

— Boire, dit le pauvre petit.

Elle lui offrit son verre.

L'enfant allait y tremper ses lèvres : mais Furbice avait suivi tous les mouvements de sa femme.

— Ne bois pas, mignon, s'écria-t-il vivement, et comme Brigitte le regardait avec surprise, il ajouta : Il y a trop de vin pour lui.

En même temps il versa de l'eau dans son propre verre et l'offrit à son fils. Brigitte but dans le sien. Mais à peine y eut-elle goûté, qu'elle l'éloigna de ses lèvres,

— Ah ! dit-elle, que c'est mauvais !

Furbice pâlit subitement, balbutia quelques mots, se décontenança, et Brigitte ne poussa que ce cri :

— Misérable ! c'est du poison.

Et, dans un mouvement d'horreur, elle brisa le verre et prit la fuite en poussant des cris terribles.

Il courut après elle et la ramena de force.

— Tu es folle, dit-il, folle à lier. Où as-tu vu du poison ?

— Là, là, répondit-elle en montrant le verre brisé.

— Te tairas-tu, coquine, reprit-il; si quelqu'un t'entendait, on mettrait les gendarmes à mes trousses. Il n'y a pas plus de poison que dans ta main. Tu perds la tête.

Elle n'osa insister, mais sa conviction était faite.

Elle alla s'enfermer dans sa chambre, et, plongeant sa tête dans le berceau de ses enfants, elle pleura longtemps.

Resté seul dans la salle du bas, Furbice se demandait comment il détournerait les soupçons conçus par Brigitte. Bientôt il la rejoignit et lui dit d'une voix menaçante :

— Malheur à toi, si tu ouvres la bouche à âme qui vive de ce qui vient de se passer!

Brigitte ne répondit pas. Mais, dès ce jour, elle ne put manger et boire qu'avec une instinctive répugnance. Elle voyait du poison partout et tremblait plus encore pour ses enfants que pour elle-même.

Quant à lui, il renonça provisoirement à poursuivre ses tentatives de ce côté. Cette scène lui avait suggéré de graves réflexions. Si sa femme avait d'instinct deviné la présence du phosphore dans son verre, Pascoul ne pourrait-il pas, à la longue, être averti de la même façon ? On pouvait tout redouter d'une imprudence : Margaï n'avait qu'à se troubler en présence de son mari, comme lui-même venait de se troubler en face de sa femme.

Il alla le même soir à la Bastide-Neuve.

Margaï, prévenue, l'attendait dans sa chambre.

Il lui raconta l'aventure de la journée et lui communiqua ses craintes.

— Ne te l'avais-je pas dit ? s'écria Margaï. Je savais bien qu'il était plus sage d'en finir d'un seul coup. A défaut d'un poison foudroyant que nous ne pouvons nous procurer, il faut te décider à agir toi-même. Tu es fort, et la double pensée de mon amour et de l'enfant qui en est le fruit, doit accroître tes forces. Pascoul est si faible, que tu pourras le tuer sans peine; le mauvais état de sa santé expliquera suffisamment sa mort.

Et alors elle lui dicta tout un plan nouveau que, dès le lendemain, il essaya d'exécuter.

On était dans les premiers jours de décembre; le soleil se leva radieux dans un ciel sans nuages, inondant de ses rayons la nature rassérénée, et lui donnant un air de fête, malgré la vivacité du froid.

De bonne heure, Furbice se présenta à la Bastide-Neuve. Depuis longtemps il n'y était venu, et Pascoul manifesta la joie la plus vive en le voyant.

— Vous m'abandonnez donc, Furbice, dit-il au maquignon. Est-ce parce que je suis malade ?

— Je ne vous abandonne pas, répondit ce dernier, et ma présence ici en est la preuve. Je vais à Cavaillon dans ma voiture. Le temps est splendide comme au printemps. Accompagnez-moi. Nous déjeunerons en route.

Cette proposition sourit agréablement au fermier. Depuis plusieurs semaines, ses promenades étaient rares et courtes. Il n'avait d'autre distraction que la lecture, et encore ne pouvait-il s'y livrer longtemps, ses yeux ne pouvant supporter une longue fatigue. Il interrogea sa femme du regard.

— Tu es bien faible, mon ami, dit-elle.

— Le voyage lui donnera des forces, s'é-

cria Furbice. Ce qui l'affaiblit, c'est de vivre enfermé. Il lui faut de l'air; confiez-le moi, madame Pascoul. Je vous le ramènerai en bien meilleur état.

— Il a raison, dit le fermier, qui se leva tout joyeux.

Margaï ne résista pas. Elle l'aida à se vêtir, le couvrit d'un grand manteau, et le pauvre homme, appuyé au bras du maquignon, descendit lentement l'escalier de la ferme pour monter en voiture. Il embrassa sa femme qui lui prodiguait des soins minutieux, et bientôt il fut avec Furbice sur la route de Cavaillon.

Ce dernier ne s'était pas trompé. L'air vif opéra sur Pascoul une réaction salutaire et lorsqu'on fut à une courte distance de Cavaillon, il déclara qu'il saurait faire honneur au déjeuner.

— Alors, arrêtons-nous ici, dit le maquignon.

Il y avait aux portes de la petite ville une auberge réputée dans le pays pour les talents culinaires du maître de l'établissement. Furbice y venait souvent, les jours de marché, et c'est à dessein qu'il y avait conduit sa victime.

Il s'installèrent dans une chambre; on jeta force bois dans la cheminée, et bientôt ils s'attablèrent devant un succulent déjeuner composé de gibier et de sauces fortement épicées, le tout accompagné de plusieurs bouteilles de vin de Châteauneuf-du-Pape, un des plus capiteux du Midi.

Pascoul, qui par goût était fort sobre, avait en outre perdu l'habitude des repas substantiels. Aussi, après ce déjeûner qui ne dura pas moins de trois heures, avait-il complétement perdu la raison.

— Le voilà bien parti, pensa Furbice en entendant le fermier balbutier des mots sans suite et sans signification.

L'aubergiste, appelé pour donner sa note manifesta quelque inquiétude en voyant Pascoul dans cet état.

— Bah ! répondit Furbice, avant que nous soyons arrivés chez lui, il n'y paraîtra plus Nous allons retourner à la Bastide-Neuve; j'irai à Cavaillon un autre jour. Aidez-moi à le mettre en voiture.

A peine installé sur les cousins, Pascoul s'endormit.

— Il s'agit maintenant de le pousser de manière à ce qu'il tombe sous les roues, se dit Furbice.

Et, réunissant les rênes dans une seule main, de l'autre il secoua vivement Pascoul, afin de l'envoyer hors de la voiture, la tête en avant; mais, dans ce sommeil provoqué par l'ivresse, le fermier s'était fortement cramponné aux coussins de la voiture. Ce fut ce qui le sauva. Trois tentatives ne purent avoir raison de sa résistance inconsciente.

Exaspéré, Furbice arrêta brusquement son cheval et sauta sur la route, afin d'y précipiter plus commodément son compagon et de l'écraser ensuite en revenant sur ses pas.

Au moment où il allait exécuter cette manœuvre, le cheval, ne se sentant plus retenu, partit vivement et d'une manière si brusque que le maquignon resta quelques secondes stupéfait à la même place. Enfin, il se mit à courir et parvint à arrêter le fugitif. Mais, cette fois, il était ému; le silence des champs l'intimidait; il eut peur de nouveau, comme lorsqu'il s'était trouvé devant le lit de Pascoul.

— Je ne peux pas, répéta-t-il encore, comme il avait fait jusqu'alors.

Il reprit sa place à côté de Pascoul qui dormait toujours, et se dirigea vers la ferme, en maudissant sa faiblesse.

Pendant ce temps, Margaï, fiévreuse, tourmentée, avait compté les heures l'une après l'autre. A chaque instant, elle se mettait aux croisées, dans l'espoir de voir arriver Furbice et de connaître un peu plus tôt le résultat du voyage.

Tout à coup, un bruit de grelots et de roues se fit entendre. La voiture rentrait dans la cour. Se précipiter à sa rencontre, saisir d'un coup d'œil la position de Pascoul, reconnaître qu'il n'était pas mort, tout cela fut rapide comme un éclair. Elle n'ouvrit pas la bouche, mais le regard qu'elle adressa à Furbice était chargé d'amers reproches :

— Il s'est grisé, dit piteusement le maquignon. Il faudrait le coucher.

Margaï appela Moulinet, et les deux hommes transportèrent Pascoul sur son lit.

— Lorqu'un homme est aussi malade que lui, il est imprudent de l'enivrer, fit observer Moulinet.

— Tous mes efforts pour l'empêcher de boire ont été inutiles, répondit Furbice.

— C'est surprenant, reprit Moulinet.

Margaï était exaspérée et son exaspération tomba sur Moulinet, auquel elle enjoignit brutalement de se taire. Mais celui-ci continua :

— Si j'ai manifesté ma surprise, c'est que dans l'état où le voilà, il pourrait bien ne pas se réveiller.

Ces paroles eurent le don de dissiper la colère de Margaï, qui se rapprocha du lit, afin de suivre sur le visage de Pascoul les effets de l'ivresse. Au bout d'une heure, elle assista à son réveil et eut dans le cœur une impression douloureuse.

— Où suis-je ? demanda le fermier.

— Chez vous, notre maître, répondit Moulinet. Ne parlez pas; on va vous faire du thé.

A ces mots, Margai se précipita hors de la chambre, descendit rapidement à la cuisine, fit faire le thé sous ses yeux, et voulut l'apporter elle-même à son mari.

Il en but plusieurs fois durant la soirée, se plaignit du mauvais goût de la tisane, qui provoqua de violents vomissements.

Mais, cette fois encore, il ne mourut pas.

En présence de tant de tentatives avortées, vivement sollicité par sa maîtresse et pressé lui-même d'en finir, Furbice prit enfin une décision irrévocable.

Une nuit, il vint trouver Margaï et lui fit part de son projet.

— Le poison n'a pas réussi, dit-il, tu n'as pas su pousser Pascoul dans le puits : je n'ai pas eu le courage de l'étouffer, ni de l'écraser. Mais, je saurai le tuer autrement; un bon fusil nous délivrera de lui.

A ces mots, Margaï se récria :

— Malheureux, y songes-tu ? Et le bruit, et le sang. Pourquoi n'as-tu pas voulu le noyer à Vaucluse ?

— Parce que toutes les fois que j'ai dû le toucher, jai peur. Mais un fusil, ça me connaît. Je suis sûr de moi, une arme à la main.

— Pas cela, je t'en prie, dit Margaï, et elle ajouta ces mots cyniquement naïfs que nous reproduisons textuellement :« Ce bruit produira en moi une sensation horrible. Songe à l'enfant que je porte et que tu dois aimer, puisqu'il est tien. »

— Je te préviendrai avant de tirer, et tu n'auras pas l'émotion que tu redoutes. D'ailleurs, je veux que cela soit ainsi.

Il parlait maintenant en maître, et Margaï était devenue son esclave.

Elle ne résista plus.

— Dans huit jours d'ici, c'est la Noël. Je viendrai le soir et ça se fera.

— As-tu un fusil ? demanda Margaï.

— Demain à Avignon, j'en achèterai un.

— Furbice, sois prudent, je t'en supplie. Si on te voit cette arme.....

— On ne la verra pas.

— N'achète ni poudre, ni balles, ça pourrait te faire découvrir. Je sais où mon mari tient sa poudre, je t'en donnerai.

— Et des balles ?

— Fais-en avec les grelots de ton cheval.

Ce fut le dernier mot de cet entretien.

Ils se séparèrent pour ne plus se revoir que le jour où tout serait consommé.

Durant la semaine qui suivit, Furbice, entraîné par la fièvre du crime, se rendit à Avignon et y acheta un fusil de chasse. Margaï lui envoya de la poudre par la Valbray, que le maquignon tenait au courant de ces divers incidents et qui tenta vainement de lui faire abandonner le moyen violent dont il voulait user.

— Soyez sans inquiétude, le vieille, tout ira bien.

Il prononça ces paroles d'une voix si ferme, il paraissait avoir tant de confiance en lui-même, que la Valbray fut rassurée. Elle le savait homme à se tirer de tout.

La veille de la Noël, dès le matin, Pascoul envoya Moulinet à Fontblanche, afin d'inviter de sa part Furbice au repas qui, suivant une coutume décrite au début de ce récit, devait avoir lieu le soir à la ferme. Le maquignon fit transmettre de nombreux remerciements à Pascoul, mais il refusa

son invitation, alléguant que, ce jour-là, lui aussi se devait à sa famille.

Il soupa chez lui, et ce fut même un assez triste souper, car il voulut avoir à sa table la Valbray, bien qu'il sût que la vieille mendiante inspirait à sa femme une horreur profonde.

A huit heures, ils s'arrachèrent aux douceurs du repas, qui avait été copieusement arrosé. La Valbray en eut un vif regret. Mais le moment était venu de tenir la promesse faite à Margaï, et Furbice était décidé.

Lorsqu'il fut debout, prêt à partir, enveloppé dans son manteau, il dit à sa femme :

— Si quelqu'un vient me demander, tu répondras que je suis allé au cabaret. On m'y trouvera toute la soirée.

Et, se retournant vers la Valbray, il ajouta:

— En route la vieille.

Ils sortirent. Mais il rentra par son écurie, prit son fusil déjà tout chargé et caché sous la paille, le dissimula le mieux qu'il put sous ses vêtements, et, rejoignant la mendiante qui l'avait attendu, ils se dirigèrent vers la Bastide-Neuve.

Pendant ce temps, Brigitte, restée seule, versait d'amères larmes sur sa triste destinée. A cette heure, toutes les familles étaient réunies; dans toutes les maisons il y avait fête; le dernier des valets lui-même prenait place à la table du maître. Pour elle, délaissée à jamais, ne trouvant pas encore dans ses jeunes enfants une consolation efficace, il ne lui restait dans cette nuit solennelle d'autres compagnes que les pensées cruelles qui venaient l'assaillir et lui montrer l'avenir sous les couleurs les plus sombres.

XIV.

Furbice et la Valbray marchaient rapidement et mirent très peu de temps à parcourir la route qui va de Fontblanche à La Bastide-Neuve.

Ils avaient pris les chemins de traverse afin de ne pas être obligés de passer par Gordes; aussi ne rencontrèrent-ils personne, et n'échangèrent-ils aucune parole durant le trajet.

Furbice, absorbé par les pensées qui roulaient tumultueusement en lui, se plaisait dans ce silence qui lui laissait sa liberté d'esprit. Quant à la Valbray, ayant noyé au fond de son verre une grande partie de sa raison, elle était suffisamment occupée par les soins qu'elle devait prendre pour ne pas trébucher contre les cailloux du chemin.

Lorsqu'ils furent arrivés devant la ferme, Furbice s'arrêta. La Valbray fit comme lui. Alors le maquignon marcha vers elle, et la regardant dans les yeux, en lui mettant une main sur l'épaule, tandis que de l'autre il retenait son fusil :

— Parlons sérieusement, si c'est possible, dit-il. Etes-vous ivre tout à fait, la vieille ?

— Ivre ! moi ! répondit-elle, en se campant fièrement. Où as-tu vu cela ? Les yeux sont un peu troubles, c'est possible; les jambes se refusent parfois au service, mais on a sa tête.

Ces paroles rassurèrent Furbice.

— Alors, dit-il, vous allez entrer dans la ferme. Vous rappelez-vous bien tout ce que je vous ai dit ?

— Je me rappelle tout, absolument tout.

— Répétez un peu.

— Tu te défies encore ! Pour qui donc prends-tu la Valbray, grand niais ? Je sais la valeur des mots et l'importance des choses. Un coup de fusil ne se tire pas tous les jours, et....

— Veux-tu te taire, s'écria Furbice, en lui posant la main sur la bouche. Et plus bas il ajouta : Si quelqu'un était aux croisées, on nous entendrait. Ne prononce jamais ces mots-là. Entre dans la ferme, dis à Margaï que j'attends ses instructions, et surtout pas de bavardage; va !

La Valbray ne répondit pas, mais elle obéit.

La porte de la ferme était entr'ouverte. La Valbray pénétra dans la cour, la traversa dans sa longueur, et, guidée par les

lumières qui brillaient aux fenêtres du rez-de-chaussée, elle entra dans la maison.

Pour la troisième fois, depuis la mort de Rivarot, on célébrait la veillée de Noël à la Bastide-Neuve.

Comme durant la soirée dont nous avons raconté les événements, au début de ce récit, tout le personnel de la ferme, maîtres et serviteurs, était réuni dans la grande salle, autour d'une table chargée de mets et de vins. A la place autrefois occupée par Rivarot, Pascoul était assis entre Margaï et Frédéric Borel. En dépit du déplorable état de sa santé, il avait voulu paraître au milieu de tous les siens. Mais sa présence, au lieu d'être une cause de joie pour les convives, les avait plongés dans la tristesse.

En vain Frédéric Borel essayait de ranimer leur gaieté. Nul ne secondait ses efforts, et si parfois un éclat de rire partait du bas-bout de la table où les petits pâtres se contaient des histoires en mangeant le gâteau aux amandes, des regards sévères lancés par Moulinet venaient l'arrêter brusquement.

Margaï était triste et Moulinet voulait qu'on respectât sa tristesse qui, pour tous ces gens, s'expliquait par le navrant spectacle qu'offrait Pascoul, assis dans son fauteuil, la tête appuyée contre un coussin.

Cet homme jeune se défendant contre un mal inconnu, cette pâleur cadavéreuse, cette maigreur de phtysique, cette décrépitude des membres, refroidissaient les plus solides gaietés.

On touchait à la fin du repas, et, à voir l'embarras des convives, on eût dit qu'ils aspiraient au moment où ils pourraient quitter la table. Margaï sortait de temps en temps de la rêverie dans laquelle elle était plongée, regardait son mari avec inquiétude, puis ses invités, comme si elle eût voulu les pousser à boire, à crier et à rire. Mais Moulinet ne semblait pas comprendre, et son visage, mélancolique et sévère à la fois, inspirait autour de lui une terreur contre laquelle les efforts de Margaï venaient se briser.

Enfin, elle parut deviner que la présence de son mari produisait cette situation gênante pour tous. Elle se pencha vers Pascoul et lui demanda s'il n'était pas disposé à remonter dans sa chambre.

— Non, répondit-il. Je suis bien ici, et il y a si longtemps que je ne vous avais tous vus réunis à ma table. D'ailleurs, avant de monter, j'irai respirer l'air pur et froid de la nuit. Cela me disposera au sommeil et calmera peut-être le feu que j'ai toujours là.

En disant ces mots, il montra son front.

— Si tu ne nous quittes pas encore, dit alors Margaï, efforce-toi d'être gai. Tout le monde est triste, parce qu'on ne t'a pas vu sourire, entendu parler.

Pascoul fit de la tête un signe d'adhésion, et aussitôt, se soulevant, il tendit son verre vers les assistants :

— Mes amis, leur dit-il, je bois à votre santé à tous.

— Merci, merci, notre maître, s'écrièrent vingt voix.

Moulinet ajouta :

— Nous souhaitons que vous soyez bientôt tout à fait rétabli.

Ce double toast détermina dans la salle une véritable explosion de cris et de rires. Le maître avait parlé, une subite rougeur était venue colorer son visage, sur ses lèvres errait un sourire; il n'en fallait pas davantage pour rassurer tous ces braves gens et les engager à s'amuser.

C'est à ce moment que la Valbray entra.

On lui fit bon accueil. Tous les ans, le même jour, à la même heure, elle se présentait à la ferme. Elle y venait chercher la part des pauvres, et la Bastide-Neuve avait des habitants charitables.

— Venez vous asseoir ici, la Valbray.

— Non, ici !

— Venez là !

Et chacun lui faisait une place, en se disputant presque le plaisir de servir la mendiante.

Elle se dirigea lentement vers Margaï qui lui avait fait un signe, tout en poussant sa chaise contre le fauteuil de Pascoul, et elle dit :

— Voici ma place.

Elle fut bientôt servie. Mais elle n'avait ni soif ni faim. La chaleur de la salle, l'éclat

des lumières, le bruit des assistants, tout cela produisit en elle une sensation d'autant plus vive qu'elle quittait la froide atmosphère du dehors. Dans sa tête un peu échauffée déja, l'ivresse se détermina tout à fait. Elle eut cependant le temps de dire à Margaï, à voix basse :

— Ma mignonne, Furbice est au dehors, il vous attend.

Sa commission remplie, elle se livra à une sorte de monologue à mi-voix et auquel personne ne prêta d'abord attention. Les conversations avaient repris, et Margaï promenait sur tout le monde des regards distraits, tout en cherchant l'occasion de sortir, afin de rejoindre son amant.

Toutefois, la voix de la Valbray s'élevait peu à peu. Elle gesticulait tout en parlant. Frédéric Borel s'aperçut le premier de cette pantomime, et interpellant sa cousine, il lui dit :

— Margaï, pourrais-tu nous répéter ce que marmotte entre ses dents la voisine ? Vois donc; elle parle seule.

Margaï devina la vérité.

— On l'a trop fait boire, dit-elle un peu troublée.

— Qui parle de boire ? s'écria la Valbray dont la langue un peu épaisse n'articulait pas les mots d'une manière très distincte. C'est vous, petite ! Vous avez soif. Buvez, ma mignonne.... Dans la vie, il faut manger quand on a faim et boire lorsqu'on a soif.... Vous êtes en vérité bien jolie. Mais, ça ne prouve rien.... Moi aussi, j'ai été belle, aussi belle que vous. Vous voyez à quoi je ressemble, aujourd'hui.... Ah ! je voudrais bien être à votre place, pour faire mourir d'amour tous les hommes qui s'approcheraient de moi.

A ces mots, ceux qui écoutaient la Valbray — et c'étaient presque tous les convives — se regardèrent avec surprise.

— Elle divague, s'écria Pascoul que cette scène semblait récréer.

— Je crois bien, reprit Frédéric. C'est qu'elle est tout à fait ivre.

— Ivre ! non, je ne suis pas ivre. Furbice me l'a dit aussi. Mais il en a menti.

— Est-ce Furbice qui vous a fait boire ? la Valbray, demanda Frédéric.

— Trop curieux le petit bonhomme, répondit-elle, comme si à ce moment un éclair de raison eût illuminé son cerveau troublé.

— Calmez-vous, la Valbray, lui dit Margaï, que cette scène commençait à inquiéter, le nom de son amant ayant été prononcé.

La Valbray continua :

— Si nous ne faisons pas du mal aux hommes c'est eux qui nous en font.... Moi, j'ai pris les devants.... Leur en ai-je fait voir à tous et de toutes les couleurs.... Imite-moi, Margaï.

— Voilà qu'elle te tutoie, fit observer Pascoul en riant.

Margaï écoutait ce flot de paroles, prête à l'arrêter, si la Valbray allait trop loin.

— Ça ne sert à rien d'avoir du cœur. Plus on en a, plus on souffre. Lorsqu'on possède la beauté, la vertu est inutile. Les hommes, c'est fait pour nous servir de souffre-douleurs. Retiens bien tout cela, Margaï.

— Jolis principes ! murmura Frédéric.

Quant à Moulinet, assis en face de la Valbray, il l'écoutait avec une attention singulière et suivait du regard tous ses mouvements.

Elle s'était arrêtée un moment; mais bientôt elle se leva en s'écriant :

— Les maris sont faits pour être trompés. Je savais là-dessus une chanson. Comment disait-elle donc ? Chante-là, Margaï. Furbice ne te l'a-t-il pas apprise ?

Il y eut un silence glacial dans la salle. Frédéric regarda son verre d'un air embarrassé. Margaï devint pâle comme une morte. Seul, Pascoul ne put retenir un sourire, et il dit à sa femme :

— Connais-tu cette chanson ? Tu devrais bien nous la chanter.

— Cette malheureuse est folle, répondit Margaï; si elle continue ainsi, elle débitera bientôt des infamies.

— Nous l'en empêcherons, s'écria Moulinet.

En même temps il quitta sa place, et, passant derrière la Valbray :

— Il faut vous taire, la vieille, lui dit-il d'une voix haute et ferme.

Puis s'adressant aux convives, il ajouta :

— Agissez tous comme si elle n'était pas là. Elle n'est excitée que parce qu'on l'écoute.

On comprit et on obéit. Pascoul lui-même, donnant l'exemple, se mit à causer avec Frédéric, qui aurait cependant désiré entendre encore la Valbray, et qui maudissait intérieurement Moulinet, dont l'intervention l'avait arrêtée.

Quant à la mendiante, loin de se taire, une fois assise, elle dit d'une voix pleine de reproche :

— Que t'ai-je fait, Moulinet ? As-tu à te plaindre de moi ? J'ai su autrefois que tu aimais Margaï et je n'ai rien dit. Pauvre niais ! Elle a aimé Pascoul à ton nez, maintenant elle aime....

— Moulinet, fais-la taire, je t'en prie, s'écria Margaï.

— Bast ! laissez-la donc parler, cousine, elle est très amusante, dit Frédéric Borel, qui, seul de tous les assistants, avait pris part à cette scène.

Mais les forces de la Valbray étaient épuisées. Bientôt elle ne balbutia plus que des mots inintelligibles et elle s'endormit.

Margaï se leva et s'approchant de son mari :

— Es-tu toujours décidé à sortir tout à l'heure ?

— Toujours, répondit-il. Le grand air me sera bon.

— Alors, je vais voir si le froid n'est pas trop vif pour toi.

Et, tandis que Pascoul la remerciait de sa sollicitude, elle sortit rapidement.

Elle avait hâte de retrouver Furbice.

En l'attendant, le maquignon s'était adossé contre la porte de la cour, après avoir caché son fusil derrière un tas de pierres, au bord d'un fossé.

Les bras croisés sur sa poitrine, enveloppé dans son manteau, son chapeau sur les yeux, il était dans une immobilité si complète, qu'on eût dit un tronc d'arbre debout contre la muraille.

— J'ai longtemps attendu, dit-il à Margaï dès qu'elle le rejoignit.

— La faute en est à la Valbray, répondit-elle. La malheureuse n'a plus sa tête ; elle déraisonne. Elle a failli tout dire devant mon mari.

— La misérable coquine ! s'écria Furbice; c'est le vin. Elle n'a pas bu beaucoup, cependant. Mais, n'a-t-elle rien dit de trop?

— Moulinet lui a imposé silence ; sans cela, nous étions perdus.

Furbice respira.

— Le fusil est là, dit-il.

— Chargé ?

— Tout chargé. Où est Pascoul ?

A cette question, Margaï frissonna des pieds à la tête.

— Ne pourrais-tu le tuer sans bruit ? demanda-t-elle. Ah ! c'est ce bruit qui fait peur.

— Il est impossible de l'éviter. Envoie ton mari ici, puis monte dans ta chambre. Les croisées sont de l'autre côté, tu n'entendras rien. D'ailleurs, pour plus de sûreté, enfonce ta tête dans ton oreiller.

— Oui, je suivrai ton conseil; mais, toi, comment feras-tu pour n'être pas découvert ?

— La nuit est noire. Dès que j'aurai tiré, je jouerai des jambes du côté de Gordes. Bien fin, celui qui m'attrapera.

— Ne vas pas le manquer, au moins.

— Sois en repos. J'ai mis dans mon fusil trois grelots en guise de balles. Envoie-le seulement de ce côté.

Margaï passa sa main sur son front. Il faisait froid, elle était là, tête nue, sans manteau, et cependant des gouttes de sueur perlaient sur son visage. Elle s'approcha de son amant.

— Je veux t'embrasser, lui dit-elle, ça te donnera du cœur.

Lorsqu'elle l'eût quitté, Furbice, sans trembler, alla prendre son fusil dans l'endroit où il l'avait caché. Ainsi qu'il l'avait dit, la nuit était obscure; mais ses yeux étaient faits à l'obscurité. D'ailleurs, la lumière qui s'échappait de la ferme par les croisées, éclairait la partie de la cour où Pascoul devait passer, laissant dans l'ombre celle où se tenait Furbice. Pour plus

de prudence, il resta au dehors sur la route.

La grande porte contre laquelle il se trouvait était vermoulue, disjointe, à moitié ruinée. Il y avait, à hauteur d'enfant une ouverture résultant de la vétusté du bois, longue de huit centimètres et large de sept. Il y passa le canon de son fusil, s'agenouilla et attendit en silence.

Ainsi posé, il avait la porte de la maison en face à sept ou huit mètres; à sa droite la route de Gordes; à sa gauche, celle de Vaucluse.

Il était là depuis cinq minutes, lorsque la porte de l'habitation s'ouvrit, et l'intérieur de la salle où avait eu lieu le repas apparut à Furbice dans toute sa profondeur. Il reconnut les convives. Mais, celui qu'il reconnut avant tous, ce fut Moulinet, qui se dirigea vers l'écurie.

Derrière lui apparut Pascoul.

Appuyé sur une canne, chaudement enveloppé, le fermier regarda le ciel couvert de nuages, aspira quelques bouffées d'air; puis, refermant la porte derrière lui, il fit trois pas en avant.

Furbice attendit que Moulinet disparut dans l'écurie.

Alors il arma son fusil, sans l'épauler.

Visant de bas en haut, il tint pendant quelques secondes Pascoul au bout de son canon, et, lorsqu'il le vit en face de lui, il pressa la détente.

XV.

Le coup partit.

Les trois balles portèrent.

Pascoul tourna sur lui-même et tomba à la renverse, en poussant un cri déchirant.

Attirés par la détonnation et par ses gémissements, les gens de la ferme, Frédéric Borel en tête, s'élancèrent vers lui, tandis que Moulinet sortait de l'écurie, regardant stupéfait, l'horrible spectacle qu'il avait sous les yeux.

— Je suis assassiné ! dit Pascoul d'une voix éteinte. Un prêtre, vite un prêtre !

— Et un médecin, s'écria Frédéric Borel.

— Pierre, prends un cheval et cours au village demander du secours, ajouta Moulinet en s'adressant à un valet de la ferme.

En même temps, Moulinet et Frédéric, aidés par les servantes, relevèrent le malheureux Pascoul, étendu sans mouvement sur le sol, et le transportèrent dans sa chambre.

Lorsqu'on l'eut placé sur son lit, Frédéric, voulant éviter à Margaï la vue de cet horrible spectacle, enjoignit aux femmes qui se trouvaient là de se rendre auprès d'elle et de l'empêcher d'entrer dans la chambre de son mari.

Cette précaution était inutile. Margaï s'était enfermée chez elle et n'avait pas entendu le coup de fusil. Les cris qui retentissaient de tous côtés dans la ferme venaient seulement de lui apprendre que le crime était consommé.

On la trouva aux pieds de son lit, debout ou plutôt pliée en deux, la tête appuyée contre le matelas. On crut qu'elle pleurait et on respecta sa douleur. Mais, sur son visage, si elle l'eût relevé, on n'aurait pas vu une larme. Ses yeux étaient secs, sa bouche muette. Elle ne songeait qu'à deux choses :

Furbice était-il en sûreté ? L'émotion ne tuerait-elle pas l'enfant qu'elle portait ?

Au milieu de l'inexprimable désordre causé par cette catastrophe, la Valbray avait été laissée seule dans la grande salle, endormie devant la table abandonnée. Le bruit la réveilla.

Les vapeurs du vin s'étaient dissipées et il ne lui en restait qu'un certain trouble de cerveau.

Elle écouta les voix dispersées qui se faisaient entendre dans la cour et au-dessus d'elle, dans l'escalier, dans les chambres.

Tous ses souvenirs lui revinrent et un sourire se dessina sur ses lèvres.

Quelques minutes s'écoulèrent. Alors, elle monta et put arriver jusqu'au lit de Pascoul que tout le monde entourait.

— Est-ce qu'il est mort ? dit elle à voix basse.

— Non; mais il n'en vaut guère mieux.

— Voilà un grand malheur !

—C'est horrible, répondit quelqu'un. Mais

on se demande en vain qui a pu faire le coup. Pascoul n'avait pas un ennemi dans le pays.

— Ça se découvrira, reprit la mendiante, en secouant la tête d'un air entendu.

Elle sortit un instant après pour essayer de rejoindre Furbice et lui faire part du succès que son coup de fusil avait obtenu.

Il était environ dix heures.

La Valbray, qui n'avait pas encore, nous l'avons dit, entièrement recouvré ses esprits, prit à sa gauche au lieu de prendre à droite le chemin de Gordes.

Elle marcha durant trois quarts d'heure environ, se croyant sur sa route.

Absorbée dans ses pensées elle ne regardait et ne voyait rien autour d'elle.

Cette misérable vieille se sentait à l'aise et trouvait plaisir à se mouvoir dans le crime. Pascoul, qui avait eu pour elle mille bontés, à qui, trois ans avant, elle s'était dévouée, alors qu'entraîné par sa passion, il avait commis le seul acte blâmable de sa vie, Pascoul agonisait, et elle ne songeait ni à pleurer ni même à le plaindre.

Elle se demandait seulement comment Furbice, libre d'un côté, arriverait à se débarrasser de sa femme, et elle cherchait elle-même un plan à lui soumettre.

Tandis que son imagination dépravée travaillait ainsi, elle se heurta tout à coup contre un rocher et s'aperçut qu'elle avait perdu son chemin.

Elle regarda avec inquiétude autour d'elle, et l'obscurité de la nuit l'empêchant de s'orienter, elle essaya de revenir sur ses pas.

Cette tentative n'eut d'autre résultat que de l'engager plus avant dans le dédale de rochers au milieu desquels elle s'était perdue.

Elle fit encore quelque chemin, obligée de gravir un sentier qui montait devant elle. Puis, elle s'arrêta de nouveau. Un autre sentier était là, qui allait en descendant.

Elle le prit, dans l'espérance qu'il la ramènerait en quelqu'endroit où elle se reconnaîtrait.

Elle se reconnut en effet; au moment où elle arrivait au bout de cette route étroite, taillée dans une masse calcaire, la lune perçant les nuages illumina tout à coup le paysage.

La Valbray se trouvait dans le vallon clos de rochers, au milieu duquel est située la célèbre fontaine de Vaucluse.

D'abord rassurée par sa découverte, elle se prépara à reprendre la route de l'Isle, seul moyen qui lui restât de regagner le petit village de Vaucluse d'où il lui serait facile de rentrer à Gordes, mais, à chaque instant, la lune se cachait derrière de gros nuages. Elle eut peur de se perdre de nouveau, elle fit quelques pas en avant, puis, serrant sa mante autour d'elle, le corps fatigué et la tête troublée, elle s'assit dans une niche taillée en plein roc.

En face, se trouvait un énorme amoncellement de rochers, d'une hauteur de plus de cent mètres, terminé par un vaste plateau, premier contrefort d'une suite de collines adossées les unes contre les autres et qui va rejoindre les Alpes à Briançon.

Au pied de ces rochers, taillés à pic, est un gouffre large et profond qu'ils surplombent hardiment et d'où sort la source de Vaucluse.

Au mois de décembre, l'eau jaillit avec abondance, se répand, avec des bruits secs et saccadés, dans un lit dont le fond a le poli du marbre, et forme plusieurs ruisseaux qui, après s'être rejoints, deviennent la petite rivière qu'on appelle la Sorgue et qui arrose une partie du Comtat Venaissin.

On se croirait enfermé de toutes parts. La pierre des collines est grisâtre, aride, nue. Dans ce coin sauvage et perdu au mi-d'une végétation luxuriante, il n'y a pas un arbre, sinon un figuier qui croît péniblement dans une excavation de la montagne et qui portait déjà des fruits, dit-on, du temps de Pétrarque.

Enfin, dominant ce val fermé qui a donné son nom au département dont Avignon est le chef-lieu, se dressent les ruines d'un château appelé à tort le château à Pétrarque, et qui appartenait à la famille de Sade,

après avoir abrité le cardinal de Cabassol, intime ami du poète italien.

A la pâle clarté que la lune répandait par intervalle, le paysage avait un aspect terrifiant. Les ruines ressemblaient aux bras d'un squelette. Les rochers, amoncelés les uns sur les autres, paraissaient prêts à se séparer et à tomber dans l'abîme. L'eau qui roulait avec fracas, troublait seule le silence de la nuit.

Pour la première fois de sa vie, peut-être, la Valbray eut peur.

Tout à coup, elle crut voir des fantômes se dresser à la cîme des rochers.

Elle crut entendre sortir des gorges qui l'entouraient les gémissements de Pascoul.

Pâle, les yeux hagards, elle quitta rapidement sa place et se dirigea du côté de l'eau.

Ses dents s'entrechoquaient et, de ses lèvres tremblantes, s'échappaient des paroles sans suite.

Elle regarda l'eau qui tournoyait rapidement. Sa peur redoubla.

Elle essaya de crier, d'appeler au secours. Son gosier ne rendit qu'un son rauque que l'écho lui-même dédaigna de répéter.

Alors elle voulut fuir. Mais rien ne lui indiquait le chemin.

Elle s'élançait, marchait, courait, et tout à coup revenait sur ses pas.

Elle perdait la tête comme ces oiseaux que le bruit effraie, et qui viennent se heurter contre les barreaux de leur cage.

En même temps, il lui sembla que les fantômes s'élançaient des rochers pour la rejoindre.

Les gémissements de Pascoul montaient aussi plus distinctement de l'abîme.

Terrifiée, à moitié folle, elle s'arrachait les cheveux et tourbillonnait dans la nuit; comme entraînée par une danse infernale.

— Où fuir ? comment fuir ? s'écriait-elle.

La lune donnait alors sur la masse de rochers qui surplombe la fontaine. Dans le désordre de son esprit, il lui sembla que par là elle pourrait se sauver, et elle s'élança furieusement de ce côté, en escaladant un rocher qui devait la conduire au point qu'elle voulait atteindre.

Elle avait retrouvé les forces de sa jeunesse. Ses pieds s'appuyaient sur le sol glissant et y demeuraient fixés avec la solidité d'un bâton ferré.

Elle monta ainsi pendant une dizaine de minutes, suivant un sentier qui circulait horizontalement dans les flancs de la montagne.

Tout à coup elle se recula en poussant un cri. Le sentier était brusquement coupé.

Un pas de plus et elle roulait dans l'abîme.

Elle voulut redescendre la pente rapide qu'elle venait de gravir, mais ses forces étaient épuisées. Ses jambes se mirent à trembler.

Elle resta là durant quelques secondes, immobile. Puis elle s'affaissa lourdement.

Le sang jaillit de son front et teignit les pierres. Son corps roula de roche en roche jusqu'à la base de la montagne et alla rebondir dans le gouffre.

L'eau tourbillonna.

Ce fut tout.

Furbice pouvait dès lors nier effrontément son crime. La mort venait d'enlever sa seule confidente, et il n'avait rien à craindre de Margaï sa complice.

A la même heure, Pascoul se mourait.

Près de son lit ensanglanté veillaient Frédéric Borel et Moulinet.

Le médecin et le juge de paix n'étaient pas encore arrivés, et Margaï n'avait pas paru dans la chambre de son mari.

Les souffrances du malheureux fermier devaient être terribles; hors de lui, fou de douleur, il essayait parfois de s'élancer de son lit et de se briser la tête contre la muraille.

— Qu'on m'achève ! qu'on m'achève ! hurlait-il alors dans son délire.

Puis, les forces lui manquant, il retombait épuisé, haletant, à moitié mort; ses yeux se fermaient, et de ses lèvres déjà froides sortaient des sons inarticulés, des lambeaux

de phrases, des plaintes étouffées, quelquefois des cris terribles.

Impuissants à le soulager, n'osant toucher à ses blessures de peur de le faire souffrir davantage, Frédéric Borel et Moulinet se tenaient silencieusement au pied du lit et se regardaient avec effroi.

Moulinet, profondément touché par cette scène, avait oublié toutes ses jalousies, toutes ses rancunes.

On l'entendait pleurer.

— J'étouffe ! j'étouffe ! dit tout à coup Pascoul en essayant de se soulever; à boire, à boire !

Moulinet prit sur une table un verre d'eau sucrée qu'il venait de préparer, et s'avançant vers le lit, précédé de Frédéric, qui tenait une lampe, il se pencha sur le blessé.

Alors Pascoul ouvrit les yeux, regarda son serviteur dont le visage se trouvait en ce moment éclairé par la lampe, fit un suprême effort pour repousser le verre qu'il lui tendait, et s'écria dans son délire :

— Va-t'en, va-t'en; tu aimais Margaï, c'est toi qui m'as tué !

— Moi ! moi ! s'écria Moulinet.

Il voulut protester.

La voix lui manqua.

— Appelez tout le monde, criait Pascoul, que la souffrance avait rendu fou, appelez tout le monde. C'est lui qui m'a tué ! Il faut qu'on me venge !

Son corps était penché en avant, sa main droite s'étendait menaçante vers Moulinet.

— Appelez ! répétait-il, appelez !

Mais cet effort avait épuisé ses forces.

Son bras s'abaissa, ses yeux se fermèrent, et son corps retomba inerte, dans l'immobilité de la mort.

En ce moment le médecin entrait, mais il était trop tard.

Etouffé par un flux de sang, le mari de Margaï venait d'expirer.

XVI.

Le médecin, assisté du juge de paix, du commissaire de police et du brigadier de gendarmerie, procéda aux premières constatations, en attendant l'arrivée des magistrats d'Apt, auxquels un exprès avait été envoyé.

Il reconnut que la victime avait reçu plusieurs blessures : la première d'une ouverture d'un centimètre et demi, répondant à l'articulation sterno-claviculaire gauche; la seconde, du même diamètre, entre la quatrième et la cinquième côte droites. La distance d'une plaie à l'autre était de seize centimètres. Enfin, on remarquait à la partie moyenne du dos, entre la base de l'omoplate droite et la colonne vertébrale, une tumeur de trois centimètres de diamètre occasionnée par un projectile qui, après avoir traversé la poitrine, s'était logé entre le tissu cellulaire et la peau.

De ces constatations, il résultait trois faits qui devaient singulièrement éclairer l'accusation : 1° le coup de fusil avait dû être tiré d'une certaine distance, puisqu'il existait deux blessures à seize centimètres l'une de l'autre, pour une seule détonation ; 2° ces blessures avaient été faites de bas en haut ; 3° la victime avait succombé à une double hémorrhagie interne et externe.

Cet examen dura toute la nuit.

Vers cinq heures du matin, seulement, on le terminait. A ce moment, la cuisine de la ferme et la salle à manger étaient remplies par les personnes accourues à la nouvelle du crime, plusieurs parents de Pascoul, la plupart de ses voisins, et enfin, Frédéric Borel, Moulinet et les gens de la ferme. On faisait cercle autour du juge de paix qui interrogeait les uns et les autres, essayant de réunir des renseignements propres à mettre la justice sur les traces du coupable.

C'est alors qu'apparut Furbice.

La veille, son crime accompli, il s'était élancé sur la route de Gordes, après avoir précipité son fusil dans le puits de la Bas-

tide-Neuve. Au village, il s'était montré dans plusieurs maisons, s'était fait raser chez le barbier de Gordes et avait bu au cabaret avec plusieurs personnes. En un mot, jusqu'à dix heures, il avait fait tout ce qu'il fallait pour se préparer un alibi. Il était retourné ensuite chez lui passer la nuit, et le matin, après avoir inutilement frappé à la porte de la Valbray, il s'était rendu à la Bastide-Neuve.

— Quel malheur ai-je appris ? dit-il en entrant. Je le sais de tout à l'heure; mais je n'en ai rien cru.

— Ce n'est pourtant que trop vrai, lui répondit brusquement Frédéric Borel.

Furbice garda le silence; mais, au bout de quelques instants, il s'informa de Margaï et apprit qu'elle s'était enfermée dans sa chambre, se livrant à sa douleur, et renvoyant toutes les personnes qui s'offraient pour rester auprès d'elle.

Furbice monta à son tour, et put pénétrer auprès de sa maîtresse.

— Je te remercie d'être venu, lui dit-elle; j'avais besoin de te voir. J'ai passé une horrible nuit; j'ai tremblé pour notre enfant. Mais il vit, et c'est pour lui que je veux rester calme et éviter les émotions violentes.

Alors elle demanda à son amant des détails sur le crime de la nuit. Il les lui donna.

— Rien ne peut te faire soupçonner, dit Margaï. On accuse un autre que toi. Surtout, pas d'imprudence; il y va de la vie !

— Sois tranquille, je suis sûr de moi, répondit-il.

Ils se séparèrent, et Furbice redescendit dans la salle commune.

— Pauvre ami Pascoul ! s'écria-t-il devant tous les assistants. Quel monstre a pu le haïr assez pour l'assassiner ? Son caractère doux et franc le faisait aimer et estimer de tous. Personne ne lui voulait du mal. Comment deviner le nom du misérable coquin qui a fait le coup ?

A ces mots, Frédéric Borel s'avança vers Furbice.

— N'en savez-vous rien ? lui dit-il à voix basse.

— Etes-vous fou, Borel, s'écria le maquignon, ou voulez-vous vous venger des démêlés que nous avons eus ensemble autrefois ? Fort heureusement, on m'a vu hier dans Gordes, à l'heure où le crime s'accomplissait ici et je n'ai rien à redouter.

— Et qui songe à vous accuser ? répliqua Frédéric en lui tournant le dos.

— Je ferais mieux de m'en aller, se dit Furbice en s'avouant qu'il venait de commettre une première imprudence.

Il se dirigea vers la porte, mais il rencontra le brigadier de gendarmerie.

— Restez donc, monsieur Furbice, fit celui-ci, vous étiez l'ami du défunt. Vous pourrez peut-être donner des renseignements utiles au juge d'instruction qui va arriver.

Redoutant d'éveiller des soupçons s'il refusait de se rendre à l'invitation du brigadier, Furbice resta. Il prit place sur une chaise dans un coin, et on l'entendit se livrer à de longs regrets sur son ami Pascoul.

— Que je voudrais tenir celui qui l'a tué! s'écriait-il de temps en temps.

A quelques pas de lui, Moulinet était assis, triste, pâle, ému. Ce sombre drame avait mis le deuil dans son âme. Il ne pouvait plus éloigner de ses yeux l'image de Pascoul mourant et lui jetant à la face une accusation terrible.

Frédéric Borel, qui avait entendu cette accusation, y croyait-il ? En ferait-il part aux juges ?

Moulinet n'osait l'interroger à ce sujet.

Puis, au fond de cette terrible aventure, il voyait la douleur de Margaï, douleur qui lui brisait l'âme à lui-même. Il savait bien qu'elle n'aimait pas son mari comme on aime un amant, mais il lui croyait au cœur une affection sincère pour Pascoul.

En proie à des réflexions si cruelles, n'osant lever les yeux, humble et morne dans un coin, il pouvait passer pour le coupable.

Telle fut l'idée qui vint à Furbice; il voulut aussitôt en tirer parti, et s'avançant vers le brigadier :

— Croyez-vous que le coupable soit ici ? lui demanda-t-il.

— Si je le savais, la besogne de l'instruction serait bien simplifiée. Mais, pour que le coupable osât demeurer ici, il lui faudrait un fier toupet.

— Et puis, reprit Furbice, il me semble qu'il se trahirait. Lorsqu'un homme a commis un crime, ça doit se voir sur sa figure.

— Pas toujours, répondit le brigadier. Il y a des gens qui ont une rude audace.

— Sans doute. Mais, enfin si vous aviez à chercher le coupable, vous commenceriez par examiner les visages, et faire parler les gens.

— Cela est vrai.

— Et tenez, Moulinet, par exemple, que voilà dans un coin, ne vous inspirerait-il pas des soupçons ?

— Ma foi, il n'a pas l'air bien rassuré.

Comme le brigadier disait ces mots, il y eut dans la cour de la ferme un grand mouvement et quatre personnages vêtus de noir entrèrent, accompagnés d'un lieutenant de gendarmerie. C'étaient le juge d'instruction et le procureur impérial du tribunal d'Apt, un médecin assermenté, commis aux constatations médico-légales et un commis-greffier chargé de recueillir les dépositions.

Il était environ neuf heures du matin.

Le premier soin des magistrats fut d'examiner le cadavre, d'écouter le rapport des médecins, de prendre divers renseignements sommaires, et de visiter avec attention les lieux où le crime avait été commis.

A peu près édifiés sur tous ces points, ils allaient rentrer dans la grande salle de la ferme et procéder avec ordre à différents interrogatoires, lorsque le brigadier de gendarmerie crut devoir leur communiquer les soupçons que, grâce aux suggestions de Furbice, lui inspirait Moulinet.

— Quelle est la profession de cet homme? demanda le juge d'instruction.

— Il est valet dans la ferme, répondit le brigadier.

— Quelle cause aurait armé son bras, selon vous ?

— Je l'ignore absolument. Mais depuis que je suis arrivé ici, je l'ai vu constamment pâle, tremblant, embarrassé comme s'il avait un crime sur la conscience et s'il redoutait d'être découvert.

— Nous allons l'interroger.

Un ordre fut donné et le brigadier introduisit Moulinet que ses jambes ne portaient plus.

— Rassurez-vous, lui dit le juge d'instruction, et tâchez de répondre clairement à mes questions.

Moulinet balbutia quelques paroles qui ressemblaient à une protestation d'innocence.

Le juge feignit de ne pas entendre et reprit :

— Connaissez-vous quelque chose de nature à nous éclairer sur le crime commis dans cette ferme ?

— Rien, monsieur, dit Moulinet en reprenant un peu d'assurance. J'avais soupé à la table commune, et je ne l'ai quittée qu'à neuf heures. Le maître est sorti pour respirer l'air de la nuit, en marchant dans la cour. Je suis sorti en même temps que lui pour aller donner à manger aux chevaux. Je venais d'entrer dans l'écurie, lorsqu'une détonation et un cri se sont fait entendre. Je me suis élancé au dehors, et j'ai trouvé mon malheureux maître étendu par terre, sans mouvement. Je n'ai vu que lui, et rien n'a pu m'indiquer de quel côté était parti le coup.

— Nous le savons maintenant, répondit le juge d'instruction; puis il ajouta : Ainsi, au moment où le coup de fusil a été tiré, tandis que ce crime se commettait, vous n'étiez plus dans la salle commune ?

— Non, monsieur.

— Et vous prétendez que vous veniez d'entrer dans l'écurie.

— C'est la vérité, la vérité pure.

— Quelqu'un vous accompagnait-il ?

— Non monsieur, j'étais seul.

— C'est fâcheux pour vous, répondit gravement le juge d'instruction.

En même temps, il se retourna vers le procureur impérial et le juge de paix et leur dit à voix basse quelques mots.

La vue des magistrats discutant entre eux à son sujet fit que Moulinet, qui entendait toujours résonner à ses oreilles la terrible

accusation de Pascoul mourant. Il perdit complétement la tête et, fondant en larmes, il tomba à genoux, au milieu de la salle.

— Je suis innocent, messieurs, s'écria-t-il, je suis innocent, je vous le jure !

Mais les magistrats causaient toujours entre eux.

— Monsieur, dit enfin le juge d'instruction au lieutenant de gendarmerie, je vous confie cet homme. Il n'est pas en état d'arrestation, mais il importe qu'il soit gardé à notre disposition.

— Je suis innocent, répéta le malheureux Moulinet.

—Eh bien, ne vous tourmentez pas, alors, dit l'officier en le reconduisant dans une chambre voisine. Si vous êtes innocent, on vous laissera tranquille.

— Il n'est pas prouvé que cet homme soit coupable, fit observer le procureur impérial. Il faudrait savoir s'il avait quelque intérêt à tuer Pascoul.

— C'est ce que nous apprendrons en interrogeant les gens de la ferme, répondit le juge d'instruction.

On fit comparaître Frédéric Borel, dont la figure intelligente et les bonnes manières avaient attiré l'attention des magistrats.

— Etes-vous le parent de la victime ? lui demanda-t-on d'abord.

— Son cousin, monsieur le juge, répondit Frédéric d'une voix assurée.

— Alors, pouvez-vous nous renseigner sur les rapports qui existaient entre le malheureux Pascoul et un valet du nom de Moulinet ?

— Ces rapports étaient excellents. Moulinet est le plus vieux serviteur de la famille. Sa vie entière s'est écoulée ici.

— Au moment où le crime a été accompli, est-il vrai qu'il n'était plus à table ?

— Cela est vrai. Mais il était dans l'écurie. Lorsque j'ai entendu la détonation, je suis sorti, et, avant d'avoir aperçu mon pauvre cousin baigné dans son sang, j'ai vu Moulinet qui s'élançait hors de l'écurie une lanterne à la main. Or, il vous a été prouvé, messieurs, que l'assassin était posté sur la route, derrière le portail, et que c'est de là qu'il a tiré.

Cette réponse impressionna les magistrats.

— Pour détourner les soupçons, dit cependant l'un d'eux, Moulinet aurait pu tirer le coup de fusil de dessus la route, et se précipiter ensuite vers l'écurie, d'où il serait sorti, lorsqu'il vous a vu porter secours à son maître.

— Cela n'est pas possible, reprit vivement Borel. Entre le moment où Pascoul est sorti et celui où la détonation s'est fait entendre, il s'est à peine écoulé trois minutes. Moulinet est sorti en même temps que mon cousin, mais il n'avait pas de fusil. Il aurait donc été obligé d'aller chercher son arme dans l'écurie, le seul endroit où il avait pu la cacher; de revenir derrière le portail, de commettre le crime et de retourner ensuite précipitamment dans cette même écurie. Tout cela, en trois minutes, me paraît impossible. C'est, du reste, une expérience à faire.

— Evidemment, dit le juge d'instruction, et nous allons y procéder.

On se rendit dans la cour.

L'officier de gendarmerie prit la carabine de l'un de ses hommes, se plaça d'abord dans la salle où le souper avait eu lieu la veille, et exécuta successivement, avec un grand soin, tous les mouvements que venait d'indiquer Frédéric Borel.

L'expérience dura trois minutes. Renouvelée plusieurs fois, elle donna le même résultat. C'était une charge accablante pour Moulinet, puisque ce délai correspondait exactement à celui qui s'était écoulé entre le moment où Pascoul avait quitté la table et le moment de l'assassinat.

— Qu'en dites-vous maintenant? demanda le juge d'instruction à Frédéric Borel, qui se tenait toujours près de lui.

— Je dis, monsieur le juge, répliqua le jeune homme un peu troublé, que je ne puis croire à la culpabilité de Moulinet, malgré cette expérience et malgré ce que j'ai entendu.

— Qu'avez-vous donc entendu ? s'écria vivement le procureur impérial.

Frédéric Borel se troubla de plus en plus et balbutia quelques mots.

— Veuillez nous répondre clairement, reprit le juge d'instruction. Rappelez-vous que vous êtes en présence de magistrats qui ont le droit d'exiger de vous la vérité.

— Mais répondit Frédéric, mon malheureux cousin avait la fièvre et le délire. Sa raison lui échappait, il était à moitié fou. On ne peut attacher aucune importance à son accusation.

— De qui parlez-vous ?

— De celui qui vient d'être assassiné, de mon cousin, de Pascoul.

— Aurait-il donc, avant de mourir, désigné son meurtrier ?

— Mais.... balbutia Frédéric.

— Voyons, expliquez-vous. Nous vous attendons, fit observer le procureur impérial.

— Eh bien ! j'étais seul dans sa chambre, près de son lit, avec Moulinet, lorsque tout à coup, désignant celui-ci, il s'est écrié : « Va-t-en, va-t-en, tu aimais ma femme, c'est toi qui m'as tué ! »

Les magistrats se regardèrent.

Ils croyaient tenir le coupable.

XVII.

— Pourquoi, dit le juge d'instruction en reprenant l'interrogatoire de Frédéric Borel, avez-vous tant tardé à nous répéter les dernières paroles de la victime ? Vous ne pouviez cependant pas vous dissimuler leur importance et vous auriez dû les faire connaître à monsieur le juge de paix, même avant notre arrivée.

— J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, monsieur, répondit Frédéric, qui avait recouvré toute son assurance, que je n'attachais pas de valeur à ces paroles. Lorsqu'il les a prononcées, mon pauvre cousin ne savait plus ce qu'il disait, il était comme fou. S'il avait eu sa raison, il ne lui serait jamais venu à l'idée de soupçonner un homme qui lui était tout dévoué.

— Très dévoué, en effet, puisque son dévouement allait jusqu'à aimer la femme de son maître, fit ironiquement observer le procureur impérial.

— Oh ! dit Borel d'autres personnes aiment ma cousine Margaï et ne sont pas soupçonnées d'avoir assassiné son mari.

— De quelles personnes parlez-vous ? demanda le juge d'instruction.

— Je parle d'un marchand de chevaux qui s'appelle Furbice et qui demeure au hameau de Fontblanche.

— Il aime madame Pascoul.

— Il fait plus que de l'aimer.

— Voyons, plus de réticences, expliquez-vous, dit sévèrement le magistrat.

— Oh ! je puis m'expliquer sans crainte, monsieur, répliqua Borel, la chose est malheureusement connue de tout le pays.

— Quelle chose ?

— On dit de tous côtés que Furbice est au mieux avec Margaï.

— On dit, fit observer le magistrat; mais donne-t-on des preuves à l'appui de cette assertion ?

— Il est bien difficile d'en avoir Cependant....

— Cependant?

— J'en ai, moi.

— Quelles sont-elles ?

— Mais....

— Nous vous sommons de nous les dire.

— J'ai rencontré Furbice et ma cousine revenant un soir, en voiture, du marché de l'Isle et s'embrassant sur la route.

— Est-ce que vous soupçonnez ce Furbice du crime qui nous occupe ? demanda le juge d'instruction après avoir échangé à voix basse quelles mots avec son collègue.

— Je ne dis pas cela, répondit Frédéric, mais je le soupçonnerais plus volontiers que Moulinet. Je le crois très capable d'un mauvais coup.

— Où demeure cet homme ? Nous allons le faire appeler. Etait-il hier dans la maison au moment de l'assassinat ?

— Non, monsieur. On ne l'a pas vu de tout le jour. C'est ce matin seulement qu'il est arrivé et, depuis, il n'a pas quitté la ferme.

— Qu'on le fasse entrer alors, dit le juge d'instruction en se tournant vers le brigadier de gendarmerie. Et s'adressant à Frédéric Borel : Ne vous éloignez pas, monsieur, ajouta-t-il, nous pouvons encore avoir besoin de vous.

Quelques minutes après, Furbice était introduit auprès des magistrats.

— Suis-je soupçonné ? dit-il en entrant avec une tranquillité parfaitement jouée.

— Il y a de graves présomptions contre vous, répondit à dessein le juge d'instruction.

Il ne laissa pas à Furbice le temps de se remettre de cette première attaque et reprit aussitôt :

— Que faisiez-vous hier, à neuf heures du soir ? Où étiez-vous ?

— Où j'étais ?... Ah ! dit le maquignon en s'interrompant, que j'ai du bonheur d'avoir gardé le souvenir de ce que j'ai fait, hier dans la soirée. J'étais à Gordes. A neuf heures on me rasait chez le barbier, et à neuf heures et demie je buvais de la bière, au café, avec le directeur de la voiture de Gordes à Avignon.

— Vous avez de la mémoire, fit observer un des magistrats. On serait presque tenté de croire que vous répétez une leçon.

— Je réponds à ce qu'on me demande, répliqua Furbice un peu troublé par l'observation qu'on venait de lui faire.

— C'est bien, reprit le juge d'instruction, nous allons envoyer aux informations, et, si votre alibi est prouvé, nous n'aurons plus affaire à vous.

Il se leva et alla causer dans l'embrasure d'une fenêtre avec le lieutenant de gendarmerie.

Lorsqu'il reprit sa place, Furbice disait effrontément aux personnes qui l'entouraient:

— Quel intérêt aurais-je eu à tuer Pascoul ? C'était mon meilleur ami.

Le juge l'interrompit par ces mots :

— N'étiez-vous pas l'amant de sa femme ?

— Moi ! s'cria le maquignon, c'est une infâme calomnie !

— Cependant, on assure vous avoir vu l'embrasser, un soir, sur la route de l'Isle à Gordes.

— Oh ! peut-on mentir comme cela ! s'écria Furbice. Moi embrasser la femme de mon ami. Qu'on l'appelle, monsieur, qu'on l'appelle, et on verra bien ce qu'elle dira. Y a-t-il, au monde, de méchantes gens ! Je parie que c'est ce Frédéric Borel qui a dit du mal de moi. C'est une vipère, une vraie vipère.

— Pourquoi soupçonnez-vous Frédéric Borel; a-t-il des raisons de vous en vouloir ?

— S'il a des raisons ? Eh ! parbleu ! n'était-il pas jaloux de l'amitié que me montrait ce brave et cher Pascoul ! Et, du reste, on sait partout qu'il a été amoureux de sa cousine; il en voulait à ceux qui étaient reçus à la ferme.

— Décidément, dit en souriant le juge d'instruction au procureur impérial, ils se reprochent tous d'avoir aimé la femme de la victime.

— Elle a une grande réputation de beauté dans le pays, fit observer le juge de paix; on l'a surnommée la Vénus de Gordes.

— Ah ! vraiment ? L'avez-vous vue, monsieur, depuis la catastrophe ?

— Je l'ai aperçue, répondit le juge de paix, mais elle m'a paru dans un tel état de prostration, que je n'ai pas osé l'interroger.

— Nous respecterons aussi sa douleur, reprit le juge d'instruction, tant qu'il n'y aura pas absolue nécessité à la faire comparaître devant nous.

En ce moment, un gendarme envoyé à Gordes pour constater les différents alibis invoqués par Furbice, revint rendre compte de sa mission.

Des informations prises il ressortait que Furbice était entré chez le barbier de Gordes à neuf heures et demie et non pas à neuf heures, comme il l'avait assuré.

Quant au directeur de la diligence, il reconnaissait s'être rencontré au café avec Furbice, mais seulement à dix heures.

Par suite de circonstances particulières, que Furbice n'avait pu prévoir, ces deux personnes avaient remarqué l'heure, à deux ou trois minutes près, et l'avaient fait remarquer à d'autres.

— Que dites-vous de ces témoignages ? demanda le juge d'instruction au maquignon devenu tout à coup très pâle.

— Je dis, s'écria Furbice, que tous ces gens-là m'en veulent.

— Que leur avez-vous fait ?

— Je ne sais pas, mais ils m'en veulent, c'est sûr. Ils essayent de me perdre.

— Je crois plutôt que c'est vous qui vous perdez. Ainsi, il est établi qu'on ne vous a vu à Gordes qu'à neuf heures et demie au plus tôt. Or, le crime a été commis à neuf heures. Combien faut-il de temps, continua le magistrat, en se tournant vers les personnes qui l'entouraient, pour aller à pied d'ici à Gordes ?

— Vingt minutes en marchant d'un bon pas, répondit-on.

Rien ne nuit à un prévenu comme d'invoquer un alibi qu'il ne peut justifier. On le soupçonne aussitôt, avec raison, de l'avoir préparé pour se mettre à l'abri de toute accusation.

Ce qui, suivant Furbice, devait le sauver, contribuait donc à le compromettre.

Il s'en rendit compte, et, à partir de ce moment, l'assurance dont il avait besoin, et le sang-froid qu'il s'était promis de garder, l'abandonnèrent.

Il s'était cru si sûr de son fait, tellement à l'abri de tous les soupçons, qu'au premier danger, alors qu'il fallait redoubler d'énergie, il perdait la tête.

Mais sa position menaçait de devenir encore plus critique.

Le gendarme qui arrivait de Gordes avait remarqué, au bord du sentier qui part de la ferme pour rejoindre la grande route, des traces de pas, espacées de telle sorte qu'elles avaient dû être laissées par un homme courant ou marchant très vite.

Aussitôt les magistrats, suivis de Furbice et de toutes les personnes présentes en ce moment à la ferme, se rendirent sur les lieux indiqués par le gendarme.

Celui-ci ne s'était pas trompé : les traces dont il avait parlé étaient des plus visibles.

— Voyons si vos chaussures entrent dans ces empreintes, dit le juge à Furbice.

Celui-ci fut obligé d'obéir, mais tout le monde remarqua son trouble croissant.

Ses souliers, à première vue, remplissaient exactement les empreintes.

— Voilà qui est grave, objecta le procureur impérial.

— Cela ne prouve rien, essaya de dire Furbice. N'y a-t-il pas ici d'autres chaussures semblables aux miennes ?

— Nous allons le savoir.

On fit avancer successivement diverses personnes ; leurs souliers étaient trop grands ou trop petits.

Furbice fut attéré.

Ces interrogatoires, ces minutieux examens avaient pris toute la journée. La suite de l'instruction fut remise au lendemain. Mais on retint prisonniers Moulinet et Furbice.

Le premier resta à la ferme sous la surveillance d'un gendarme.

Quant à Furbice, on le conduisit à Gordes dans une auberge, où il devait être gardé toute la nuit.

Le juge d'instruction, afin de pouvoir reprendre ses travaux le lendemain dès la première heure, accepta l'hospitalité que lui offrit le juge de paix de Gordes. Mais sa nuit fut des plus agitées, comme il nous l'a franchement avoué dans l'entretien que nous avons eu le plaisir d'avoir avec lui au sujet de cette triste histoire.

Ses soupçons se portaient sur deux personnes.

Il les avait toutes les deux sous la main, mais à titre officieux pour ainsi dire, car il n'avait encore lancé aucun mandat d'arrêt.

Les preuves qu'il avait réunies jusque-là étaient-elles assez graves pour qu'il se crût autorisé à lancer ce mandat ?

Un de ces deux hommes était-il le coupable ?

Lequel des deux ?

Le trouble de Moulinet, la terrible accusation formulée contre lui par la victime semblaient le condamner.

L'alibi que Furbice avait invoqué et qu'il ne pouvait prouver, ses rapports avec la femme de Pascoul, l'empreinte de ses pas dans le sentier étaient autant de faits à sa charge.

Pendant une grande partie de la nuit, l'honorable magistrat passa en revue les divers incidents de cette affaire et tous les détails qui l'avaient frappé depuis le moment où on était venu le prévenir qu'un

crime avait été commis à Gordes jusqu'à l'heure où il avait quitté la ferme.

Il dut en appeler à ses souvenirs, à son expérience, à sa sagacité habituelle, pour dissiper ses doutes et se faire une conviction.

Hélas ! quand le jour parut, il fut obligé de s'avouer qu'il était aussi irrésolu que la veille.

Il s'habillait pour rejoindre le procureur impérial et retourner à Gordes reprendre l'instruction où il l'avait laissée, lorsqu'il entendit une grande rumeur dans la rue.

Il ouvrit sa croisée et aperçut un attroupement considérable devant l'auberge, où, d'après ses ordres, Furbice avait passé la nuit.

Plus loin, plusieurs personnes entouraient un gendarme et semblaient l'interroger avidement.

En même temps il vit le brigadier de gendarmerie qui, l'ayant reconnu à sa fenêtre, traversait précipitamment la rue pour le rejoindre.

— Qu'est-il donc arrivé ? se dit-il. Le prisonnier se serait-il évadé ?

Et il courut ouvrir au brigadier, qui entra dans la chambre.

XVIII.

Le gendarme qui avait été chargé de veiller sur Furbice était un jeune homme appelé Lebel.

Pour la première fois, peut-être, il se trouvait en face d'un individu accusé d'assassinat; aussi, tout était pour lui sujet à surveillance. Dans chaque mouvement du prisonnier, il voyait une tentative de fuite, et il exerçait son mandat avec une si rigoureuse conscience, que si le maquignon avait eu l'intention d'essayer de se sauver, il aurait dû y renoncer en face de l'attitude de son gardien.

Mais Furbice ne songeait pas à fuir.

Tout ce qui s'était passé depuis la veille jusqu'à ce moment lui semblait un rêve.

Il avait commis le crime avec la certitude de l'impunité, et maintenant que l'échaffaudage de ses combinaisons s'écroulait, il se sentait faible comme un enfant.

Il voyait avec terreur que tous ses plans tournaient contre lui, que tous les moyens employés pour n'être pas découvert, devenaient autant d'armes terribles suspendues sur sa tête.

Puis, comme il était perfide et lâche, il n'hésitait pas à soupçonner les autres de perfidie et de lâcheté.

— Si on arrête Margaï, comme on m'a arrêté, se disait-il, ne fera-t-elle pas des aveux dans l'espoir de rendre sa situation meilleure et de faire retomber sur moi la plus grande part du crime ? Si j'en étais sûr, ajoutait-il, je prendrais les devants. Cela vaudrait peut-être mieux pour moi.

On arriva à l'auberge où Furbice et le gendarme devaient passer la nuit. Comme le jour venait déjà de disparaître, personne ne les vit entrer dans le village, et, pour plus de précaution, Lebel ordonna à l'aubergiste de ne point parler des clients auxquels il donnait asile.

On les installa dans une chambre située au premier étage. Elle avait deux lits, l'un entre la porte et la croisée, l'autre donnant dans une alcôve dont un rideau cachait l'intérieur.

Lebel procéda minutieusement à l'examen des murs, afin de voir si les papiers qui les couvraient ne cachaient aucune issue. Satisfait de sa visite, il dit à Furbice :

— Vous coucherez dans cette alcôve.

Furbice ne répondit pas, le gendarme ajouta :

— Maintenant, nous allons manger.

On mit deux couverts, sur une petite table, devant la cheminée où flambait un grand feu. Lebel et Furbice prirent place vis-à-vis l'un de l'autre. Ce dernier touchait à peine aux mets, et, en le voyant plongé dans de sombres réflexions, le gendarme, poursuivi par son idée fixe, disait :

— Attention ! il médite un mauvais coup.

— Je suis innocent, s'écria bientôt le maquignon, et pourtant, je suis ici gardé à vue comme un malfaiteur !

Lebel évita de répondre.

— Ma pauvre femme ! ajouta hypocritement Furbice, elle doit m'attendre. C'est l'heure où j'ai l'habitude de rentrer.

Ce cri toucha le jeune homme.

— Il ne vous est pas défendu, dit-il, de faire prévenir votre femme de ce qui se passe.

— Non, non ! elle le saura toujours assez tôt, répondit le prisonnier.

Il refusait l'autorisation qui lui était donnée, dans la crainte que sa femme, pour se venger de ses trahisons, ne dévoilât ce qu'elle savait sur son compte.

Le repas se termina. On desservit la table.

Alors, Lebel alluma sa pipe, ferma la porte à clé, mit la clé dans poche, poussa un fauteuil devant la croisée et s'asseyant, son sabre entre les jambes :

Maintenant, camarade, dit-il à Furbice, je vous engage à vous coucher.

Furbice obéit. Il pénétra dans l'alcôve, se jeta sur son lit tout habillé et essaya d'envisager sa situation. Mais il en est des grandes émotions comme des fatigues du corps : elles vous brisent. A peine couché, Furbice sentit ses paupières s'appesantir, il ferma les yeux et s'endormit d'un lourd sommeil.

Le matin il se réveilla vers quatre heures; et subissant l'effet ordinaire du réveil, il se crut d'abord dans sa maison. Bientôt il se rappela la vérité; l'horreur de sa position lui apparut tout entière.

Il vit l'échafaud se dresser devant ses yeux !

— Je suis perdu, se dit-il.

Alors, que se passa-t-il en lui ?

Voulut-il, comme il l'affirma plus tard, échapper au déshonneur par une mort soudaine ?

Voulut-il au contraire appitoyer les juges sur son sort ?

On ne l'a jamais su.

Mais en proie à une exaltation causée plus encore par ses craintes que par ses remords, il saisit un couteau oublié sur la table, s'en porta un coup dans le ventre, et s'élança hors de l'alcôve, ensanglanté et les yeux égarés.

— Malheureux ! dit le gendarme subitement réveillé, qu'avez-vous fait ?

— C'est moi qui ai tué Pascoul, s'écria Furbice. Je me suis puni; on ne m'aura pas vivant.

Il voulut se frapper de nouveau, mais sa main privée de force laissa échapper le couteau, tandis que perdant connaissance, il roulait inanimé sur plancher.

Lebel, désolé de cet accident dont ses chefs pouvaient le rendre responsable, poussa des cris d'alarme qui réveillèrent en sursaut tous les gens de la maison.

L'aubergiste accourut.

— Mon prisonnier s'est tué, s'écria Lebel.

L'aubergiste ne perdit pas la tête. Il s'agenouilla devant Furbice et le regarda avec attention.

— Il n'est pas mort, dit-il. Mettons-le sur son lit. Je vais avertir le médecin qui couche dans une chambre voisine.

Ce médecin était celui que le juge d'instruction avait amené avec lui pour les constatations médico-légales. Il fut immédiatement sur pied et reconnut, non-seulement comme l'aubergiste que Furbice n'était pas mort, mais encore que sa blessure n'était pas mortelle.

Alors Lebel respira, et tandis qu'on opérait un premier pansement, il alla faire son rapport au brigadier de gendarmerie, son chef immédiat.

Nous avons vu celui-ci se rendre chez le juge d'instruction.

Lorsque les magistrats arrivèrent sur les lieux, Furbice avait repris connaissance.

Ils demandèrent d'abord si le blessé était en état de supporter un interrogatoire, et sur la réponse affirmative du docteur, ils y procédèrent sur-le-champ.

Nous reproduisons d'après les documents officiels cette intéressante partie de l'instruction.

— Reconnaissez-vous être l'auteur du crime commis dans la soirée d'avant-hier, à la Bastide-Neuve, sur la personne de Pascoul ?

— Oui, monsieur.

— Quels motifs vous ont poussé à ce crime ?

— J'étais l'amant de sa femme depuis tantôt quinze mois. Elle était enceinte,

et nous ne pouvions supporter la pensée qu'on découvrirait notre liaison, ce qui aurait amené une rupture entre nous.

— Alors vous avez résolu de tuer Pascoul !

— Ce n'est pas moi, monsieur, c'est cette femme ! s'écria Furbice, à qui la fièvre donnait une grande animation. C'est elle qui a eu l'idée que nous pourrions nous marier ensemble, si nous arrivions à nous débarrasser de ma femme et de son mari. Elle a tenté plusieurs fois d'empoisonner ce dernier avec du phosphore, du sublimé corrosif, de l'opium. Lorsqu'elle a vu que le poison n'opérait pas assez rapidement, elle m'a poussé à en finir avec lui et à le tuer d'un coup de fusil. Elle m'a même fourni la poudre avec laquelle j'ai chargé mon arme.

— Puisque vous êtes entré dans la voie des aveux, soyez tout à fait sincère. Est-ce bien Margaï Pascoul qui vous a poussé à commettre ce crime épouvantable ? Il est difficile de s'expliquer que vous ayez été assez faible pour lui céder.

A cette question, Furbice se dressa sur son lit, et fixant le juge d'instruction :

— Vous ne connaissez donc pas cette femme ? s'écria-t-il dans son délire, vous ne savez donc pas comme elle est belle ? Elle m'a ensorcelé, monsieur, elle a fait de moi ce qu'elle a voulu !

— Ainsi, vous affirmez que c'est elle qui vous a poussé au crime. Réfléchissez bien avant de répondre; ceci est de la plus haute gravité.

— C'est elle, oui, monsieur, je l'affirme, dit lâchement le blessé.

— Rien ne nous le prouve, fit observer le juge d'instruction, tout nous porte même à croire que si elle a été votre complice, c'est grâce à votre influence.

— Mon influence ! mais je n'en avais aucune sur elle. C'est elle, je le répète, qui est cause de tout; c'est elle qui m'a poussé au crime. Du reste ses lettres en font foi.

— Ses lettres ? Elle vous écrivait donc ?

— Oui, monsieur. Vers ces derniers temps nous ne pouvions nous voir qu'à de rares intervalles, alors elle m'écrivait.

— Qu'avez-vous fait des lettres en question ?

— Je les ai conservées. On les trouvera dans une cachette de mon grenier, derrière un tas de blé, au fond d'un trou.

En entendant ces mots, le juge donna un ordre au commissaire de police. Ce dernier sortit sur le champ pour se rendre à Fontblanche.

— Et vous, demanda encore le juge d'instruction, ne lui avez-vous jamais écrit?

— Jamais, répondit Furbice.

— Et l'arme dont vous vous êtes servi, qu'en avez-vous fait ?

— Je l'ai lancée dans le puits de la Bastide-Neuve.

— Vous comptiez donc sur l'impunité ?

— Oui. J'étais ensorcelé. Hélas ! je vois bien que je m'étais trompé.

Lâche, humble, vil, il livrait ainsi, sans pudeur, la femme qui l'avait aimé jusqu'au crime.

— Etes-vous prêt à signer tout ce que vous avez dit ? lui demanda-t-on.

— Tout, répondit-t-il.

On lui mit une plume dans les mains. Il signa. Puis il parla longtemps encore, rejetant sur Margaï toute la responsabilité de l'assassinat.

— J'ai été le bras, disait-il avec énergie, mais elle a été l'âme.

Enfin, épuisé, il s'arrêta.

D'après les ordres du juge d'instruction, on l'emporta à l'hospice de Gordes. Il ne cessait pas d'appartenir, à la justice, mais il devrait rester à l'hospice jusqu'au moment où il serait guéri de ses blessures.

Deux heures après cet interrogatoire, le commissaire envoyé à Fontblanche revint avec toutes les lettres de Margaï, et raconta que, dans la maison du maquignon, il avait trouvé une femme plongée dans le désespoir.

— Elle me suit, dit-il, je n'ai pu l'en empêcher.

C'était Brigitte.

Le juge l'autorisa à voir son mari, et il l'accompagna lui-même à l'hospice.

Il espérait pouvoir relever quelques faits nouveaux dans l'entretien que la pauvre femme aurait avec Furbice.

Elle entra dans la chambre de l'hospice

où le coupable avait été placé. En le voyant étendu, pâle et sombre, sur un lit de sangle, elle fondit en larmes et, se jetant à son cou, l'embrassa avec effusion.

— C'est donc là que je devais te trouver dit-elle. Ah ! nos pauvres enfants, que vont-ils devenir ?

Furbice ne fit pas un mouvement.

— Je savais bien, reprit-elle, que ta conduite nous porterait malheur. Je m'attendais à tout. J'ai beaucoup souffert par toi, mais je souffre plus cruellement encore, en ce moment. Pourquoi ne m'as-tu pas écoutée ? Pourquoi m'as-tu trahie ? Que t'avais-je fait ? sans doute, cette femme est plus belle que moi. Mais, elle ne t'aimait pas

— Si ! si ! elle m'aimait, murmura le blessé, en qui l'amour-propre parlait encore.

— Pourquoi donc t'a-t-elle conduit au crime ? Grâce à elle, on te traînera sur les bancs de la cour d'assises, et....

Brigitte n'osa pas achever, et relevant la tête avec énergie :

— Non ! non ! s'écria-t-elle, cela ne sera pas. Je te sauverai, car, malgré tout, je t'aime ! J'irai me jeter aux pieds des juges, ils m'écouteront.

Elle se retourna vers le juge d'instruction, et ajouta :

— N'est-ce pas, monsieur, qu'ils m'écouteront ?

Les larmes coulaient abondamment de ses yeux, tout son pauvre corps tremblait. Sa douleur faisait mal à voir.

— Je l'aime, disait-elle. Je ne veux pas qu'on me le prenne. Désormais, je saurai le retenir. Il redeviendra bon comme autrefois dans les premiers mois de notre mariage. Il n'est pas méchant, monsieur; alors il m'aimait bien. Pourquoi a-t-il changé ?

Elle s'approcha du lit de son mari, d'où elle s'était éloignée pour venir parler au juge d'instruction. Furbice ferma les yeux, comme s'il n'avait pu soutenir sa présence.

— Ne me diras-tu rien ? lui demanda-t-elle.

— Que pourrais-je te dire ? répondit-il, mon compte est sûr. Et cependant, fit-il encore, en se tournant vers les magistrats, qui assistaient, impassibles en apparence, à cette scène cruelle, j'ai été la victime des séductions de Margaï Pascoul. Elle est plus coupable que moi.

Il accusait encore la rivale de Brigitte; mais celle-ci l'interrompit.

— Oh ! s'écria-t-elle, ne l'accable pas puisque tu dis qu'elle t'a aimé.

Il s'arrêta tout surpris. Il n'avait dans l'âme d'autre sentiment qu'une peur indicible, et il croyait diminuer le péril qui le menaçait en rejetant sur sa maîtresse la responsabilité du crime.

Peut-être les paroles de Brigitte lui firent-elles comprendre l'infamie de sa conduite envers Margaï, car on l'entendit murmurer:

— Si cette blessure pouvait me tuer!

Brigitte parut réfléchir, et relevant son front, elle dit d'un ton grave :

— Cela vaudrait peut-être mieux.

A ces mots, Furbice, d'un mouvement rapide, jeta loin de lui ses couvertures, et arracha l'appareil que le médecin avait posé sur sa plaie.

En voyant cette blessure béante, ce linge ensanglanté, Brigitte poussa un cri.

— Il veut encore se tuer ! Sauvez-le, sauvez-le, monsieur, je vous en prie !

Le médecin ne s'était pas éloigné. On l'appela, et il pansa de nouveau la blessure, aidé par Brigitte que le juge d'instruction engageait vainement à partir.

Elle resta là près d'une heure, et ne consentit à s'éloigner que sur l'ordre formel qu'on fut obligé de lui donner, et lorsqu'elle vit Furbice assoupi.

Elle partit brisée d'émotions et de fatigue, folle de douleur, laissant les témoins de cette scène douloureuse profondément attendris.

Le juge d'instruction n'avait pas osé l'interroger. D'ailleurs elle en avait assez dit, et d'avance il savait que son témoignage ne serait pas sincère. On ne pouvait exiger qu'elle aggravât encore, par ses aveux, la terrible accusation qui pesait sur son mari.

Elle franchit enfin la porte de l'hospice, au grand soulagement des personnes présentes.

Mais, lorsqu'elle se trouva dans la rue, toute l'horreur de sa position éclata plus clairement encore à ses yeux; elle se mit à pousser des cris effrayants, semblables aux

hurlements plaintifs d'une louve blessée, et s'accroupissant au pied du mur, elle refusa d'écouter les consolations que, de toutes parts, des cœurs généreux essayaient de lui prodiguer.

En peu de minutes un attroupement se forma.

La population de Gordes, fort agitée déjà depuis le matin, par la nouvelle de ces tragiques événements, était là tout entière. Chacun donnait son avis.

— Il faut la ramener chez elle, disaient les uns.

— Laissez-la crier, disaient les autres, ça la soulagera.

On lui apportait du vin, des tisanes; chacun se pressait autour d'elle, car son malheur doublait les sympathies qu'elle inspirait à tous depuis longtemps.

Mais Brigitte ne voyait rien, n'entendait rien. Elle voulait son mari, et de sa bouche crispée ne s'échappaient que ces mots :

— Qu'on me le rende ! Je lui ai pardonné.

Comme cette terrible scène se prolongeait, les magistrats se concertèrent pour trouver un moyen d'y mettre fin, sans cruauté pour la malheureuse créature.

Au moment ou ils allaient donner des ordres., un vieillard aux cheveux blancs et longs, au visage doux et attristé, franchit la foule, qui s'écarta respectueusement devant lui, et s'approcha de Brigitte éplorée.

C'était le curé de Gordes..

Il avait vu naître Brigitte. Il connaissait sa piété, son dévouement, ses malheurs Il lui tendit la main.

— Venez, ma fille, dit-il, vos enfants vous attendent. C'est par eux que Dieu vous consolera.

Elle obéit. Sa douleur parut s'apaiser, et soutenue par le vénérable prêtre auquel quelques paysans vinrent prêter leur aide, elle regagna lentement la maison de Fontblanche, où elle avait laissé ses enfants.

— Messieurs, dit alors le juge d'instruction aux personnes qui l'entouraient, il nous reste encore à interroger Margaï Pascoul.

Les magistrats, escortés par plusieurs gendarmes, prirent le chemin de la Bastide-Neuve.

XIX.

Depuis le moment où son mari était tombé sous les coups de Furbice, Margaï n'avait pas quitté son lit, se dispensant ainsi de répondre aux questions indiscrètes et curieuses de ses voisines en présence desquelles elle aurait pu se troubler.

Elle avait appris l'arrestation de son amant et celle de Moulinet, mais elle ne savait rien de plus. A l'heure où Furbice la trahissait, en révélant aux juges tous les détails de cette épouvantable affaire, elle s'inquiétait de son sort et se demandait avec anxiété s'il serait assez habile pour rejeter sur le valet l'accusation dans laquelle il était lui-même compromis.

A deux reprises, Frédéric Borel entra dans sa chambre et essaya de l'interroger.

— Ne soupçonnes-tu personne ? lui demanda-t-il avec insistance.

Elle répondit évasivement, ou, pour mieux dire, elle ne répondit pas. Elle avait juré qu'on n'aurait pas son secret, et elle tenait serment.

De sa chambre, elle entendit les chants des prêtres, car l'enterrement de Pascoul eut lieu dès que les constatations médico-légales furent terminées.

Ces chants ne lui causèrent aucune émotion. Seulement, lorsqu'elle cessa de les entendre, elle poussa un soupir de soulagement. Désormais, elle se croyait libre de ce côté. Elle appartenait à Furbice plus étroitement que par le passé.

Mais le juge d'instruction, après les aveux de ce dernier, se présenta à la Bastide Neuve. Elle dut se décider à comparaître devant lui.

— Si elle est malade, avait dit le magistrat, nous nous rendrons auprès de son lit.

Elle préféra se lever. Elle prit un soin minutieux de sa toilette, et les personnes présentes ne purent retenir un murmure d'admiration lorsque, vêtue de noir, elle apparut dans la grande salle de la ferme

Avait-elle espéré impressionner celui qui allait l'interroger ?

Le juge d'instruction fut, en effet, tout d'abord favorablement disposé. Il était difficile de croire que tant d'ignominie pût se cacher sous une aussi éclatante beauté. L'adorable créature qu'il venait de voir apparaître ne pouvait avoir trempé les mains dans un crime odieux.

— Madame, dit-il à Margaï, en la faisant asseoir en face de lui, en pleine lumière, nous sommes dans la douloureuse nécessité de vous faire subir un interrogatoire. Veuillez répondre exactement à nos questions.

— De quoi m'accuse-t-on ? demanda Margaï.

— On vous accuse d'avoir poussé Furbice à tuer votre mari, après avoir essayé vous-même, vainement, d'empoisonner ce malheureux.

— Ils savent tout, se dit Margaï.

Mais elle ne se troubla pas, car elle supposait que Furbice avait nié.

Et tout haut elle ajouta :

— Sur quelles preuves, sur quels faits, base-t-on cette accusation ?

— Je ne puis vous permettre de répondre ainsi à mes questions par d'autres questions. Il faut vous expliquer clairement sur l'accusation dont vous êtes l'objet. Est-il vrai que vous ayez engagé Furbice à tirer sur Pascoul un coup de fusil ?

— Non, monsieur. J'aimais mon mari.

— Est-il vrai que vous ayez attenté aux jours de la victime, en faisant entrer des substances toxiques dans les remèdes ou dans les aliments que vous lui préparicz durant sa maladie ?

— Non, monsieur.

— Vous entreteniez cependant avec Furbice des relations adultères ?

A cette question, Margaï leva les bras au ciel.

— Moi ! moi ! moi ! s'écria-t-elle. Ah! monsieur, qui vous a inventé cette infâme calomnie ?

— Furbice lui-même. C'est lui qui vous accuse.

Margaï ne se laissa pas troubler. Ne pouvant pas admettre la trahison de son amant, elle pensa qu'on essayait de lui tendre un piége.

— Monsieur Furbice a tort de m'accuser, dit-elle avec un très grand calme et d'une voix très ferme, je suis innocente, et on ne trouvera aucune preuve contre moi.

— Vous vous trompez, dit le juge d'instruction, en voici.

En même temps il mettait brusquement sous les yeux de Margaï les vingt billets qu'elle avait écrits à Furbice.

Elle ne put retenir un mouvement de surprise, mais elle se remit aussitôt.

— Vous tressaillez, dit sévèrement le juge. Vous avez reconnu ces lettres.

Elle répondit d'une voix douce et calme :

— Le mouvement que je n'ai pu retenir est cependant bien naturel, monsieur; vous me mettez à l'improviste des lettres sous les yeux, en me disant : Voici les preuves de votre culpabilité ..... J'ai été péniblement étonnée, voilà tout.

— Ainsi, vous niez toute participation au crime ?

— De toutes mes forces, reprit-elle avec énergie.

— Vous niez aussi avoir écrit ces lettres ?

— C'est la première fois que j'en entends parler.

— Si cette femme est coupable, dit à voix basse le juge d'instruction au procureur impérial, elle s'était longuement préparée à nous répondre.

Et, reprenant son interrogatoire :

— Et comment expliquerez-vous les accusations que Furbice lance contre vous ?

— Je ne puis les expliquer, monsieur.

— N'avez-vous jamais eu ensemble quelque discussion qui eût pu lui donner le désir de se venger de vous ?

— Jamais. Je lui parlais à peine.

— Quelles étaient ses relations avec votre mari ?

— Pascoul l'aimait beaucoup.

— Ne lui a-t-il pas prêté de l'argent ?

— Oui, monsieur.

— On prétend que c'est vous qui l'avez décidé à ce prêt.

— Mon mari m'a demandé conseil. Je l'ai engagé à rendre service au maquignon de Fontblanche, dont les affaires étaient

embarrassées, et dont la femme et les enfants vivaient misérablement.

— Mais cette femme elle-même vous accuse, répondit vivement le juge, en se rappelant les paroles adressées par Brigitte à Furbice, dans l'hospice, quelques heures avant. Elle a reproché à son mari de l'avoir trahie pour vous.

— Elle a ajouté foi à d'absurdes calomnies.

— Savez-vous que Furbice est mourant, et que c'est de son lit de mort qu'il vous accuse ?

A cette déclaration, Margaï sentit son cœur se serrer tandis qu'une subite pâleur se répandit sur son visage.

Depuis qu'on lui avait présenté sa correspondance avec Furbice, elle commençait à croire que celui-ci n'avait pas eu le courage de nier, et elle en souffrait; mais, apprendre en même temps qu'il allait mourir, c'était un coup trop violent.

— Vous voyez bien que vous prenez intérêt à Furbice, dit encore le juge.

— Je suis innocente, répliqua-t-elle.

— Vous persistez dans vos dénégations? reprit le magistrat. Alors nous allons être obligés de vous confronter avec celui qui se dit votre complice. Vous vous expliquerez devant lui.

— Je suis prête.

En disant ces mots, Margaï frissonnait.

Le juge d'instruction signa, séance tenante, un ordre aux termes duquel Margaï devait être immédiatement conduite à l'hospice de Gordes et mise en présence de Furbice.

Tandis qu'on se préparait à exécuter cet ordre, il fit mettre Moulinet en liberté.

— Je suis innocent, s'écria Moulinet, lorsqu'il parut devant le magistrat.

— Nous le savons, reprit ce dernier, et vous êtes libre.

— Quel est l'auteur du crime ? demanda timidement Moulinet avant de se retirer.

— Furbice.

En entendant ce nom. Moulinet ne put retenir un cri de surprise. Son exclamation frappa le juge d'instruction qui lui dit :

— Furbice a tué Pascoul parce qu'ils aimaient la même femme.

Moulinet ne répondit pas.

— Auriez-vous connaissance de la liaison qui existait entre le maquignon et Margaï Pascoul ?

Moulinet leva les yeux, regarda son interlocuteur et répondit d'une voix émue mais sûre :

— Je ne sais rien là-dessus, sinon que madame Pascoul aimait son mari.

Quand il sortit, ce fut, hélas ! pour voir monter Margaï dans une des voitures de la ferme, avec un gendarme.

— Où va-t-elle ? demanda-t-il à Frédéric.

— En prison, dit ce dernier.

— Elle, en prison ! reprit Moulinet. Pourquoi ? puisque c'est Furbice qui a tué Pascoul.

— C'est bien pour cela, répondit tristement Frédéric.

Malgré ses secrètes rancunes contre Margaï, il s'affligeait de voir une personne de sa famille, à la veille d'être traduite devant les tribunaux.

Moulinet fondit en larmes, et alla cacher sa douleur dans l'endroit le plus isolé de la ferme.

Quelques heures après, dans l'hospice de Gordes, tout était prêt pour la confrontation qui devait avoir lieu entre Margaï et Furbice. L'état de ce dernier s'était sensiblement amélioré. Sa blessure n'était pas aussi grave qu'on avait cru d'abord. Les magistrats prirent place près de son lit, et donnèrent l'ordre d'introduire Margaï.

A sa vue, Furbice se mit à trembler; puis il baissa la tête, n'osant supporter ce regard qu'il connaissait si bien, et qui, dans ce moment encore, s'arrêtait avec douceur sur lui.

— Voilà l'homme qui vous accuse, dit le juge d'instruction à Margaï, répondez-lui.

Elle garda le silence.

— Cette femme, reprit-il alors, en s'adressant à Furbice, prétend que vous l'accusez à tort.

— Elle sait bien que non, murmura Furbice.

Margaï sentit en elle un cruel déchirement. Elle fut sur le point de perdre con-

naissance. On lui demanda la cause de cette faiblesse subite.

— C'est ma grossesse, dit-elle doucement.

Cette grossesse datait alors d'environ huit mois.

On lui donna un fauteuil; elle y prit place et prononça lentement, mais avec fermeté, les paroles suivantes :

— Cet homme me calomnie. Je n'ai jamais eu avec lui de relations adultères. Je n'ai pas tenté d'empoisonner mon mari, et, s'il l'a tué, ce n'est pas moi qui l'y ai poussé.

— Vous l'entendez, dit le juge à Furbice.

Les yeux à moitié fermés, il répondit :

— Et les lettres qu'elle m'a écrites ?

— Moi ! dit-elle avec énergie, je ne vous ai jamais écrit; c'est une imposture, c'est une infamie !

— Nie si tu veux, répliqua Furbice en tournant sa tête du côté de la muraille, tu as tort; nous sommes découverts, et il est plus sage d'avouer.

Les personnes présentes à cette scène se rappellent encore le regard de mépris que Margaï jeta sur son amant.

Pendant un instant, on vit se peindre sur son beau visage la colère, l'indignation, le dégoût même. Puis, redevenant plus calme, et voulant expliquer d'une façon avantageuse pour elle l'altération qu'on avait remarquée dans ses traits, elle s'écria :

— Les mensonges que cet homme a inventés pour me perdre m'ont tellement indignée que je n'ai pas été maîtresse de moi.

Et se tournant vers le juge d'instruction:

— Est-il nécessaire, monsieur, continua-t-elle, de prolonger cette confrontation ; n'auriez-vous pas pitié d'une femme qui porte un enfant dans son sein ?

Alors on vit Furbice relever la tête et se dresser sur son lit. Il n'était plus abattu et morne, comme lorsque Margaï était entrée. Il osait maintenant la regarder en face. La fièvre colorait ses joues, et dans le délire qui l'avait repris, il ne voyait qu'une chose: c'est que sa maîtresse l'accusait d'avoir menti, c'est qu'elle osait le désavouer publiquement.

— Tu m'oses renier, s'écria-t-il; mais l'enfant dont tu parles, c'est mon enfant! Tu me l'as écrit ! Lisez, monsieur le juge, lisez, et vous verrez ces mots : « Quant à cet enfant, je t'assure qu'il est bien le tien. »

— Ce n'est pas moi qui ai écrit ces lettres, affirma de nouveau Margaï.

Furbice allait répondre lorsque ses forces l'abandonnèrent. Il retomba sur son lit en disant :

— C'est ma complice, je le jure !

— Ah ! s'écria Margaï, si c'était vrai, si vous m'aviez aimée jusqu'à devenir criminel pour moi; vous n'oseriez pas m'accuser, non, vous ne l'oseriez pas !

Elle était superbe d'indignation, et pendant un instant les magistrats doutèrent encore de sa culpabilité. Mais l'accusation si nette et si précise de Furbice, la correspondance saisie, les renseignements qui maintenant leur arrivaient de toutes parts ne leur permettaient pas d'hésiter plus longtemps.

Ils mirent fin à cette scène et furent obligés d'avouer à Margaï qu'elle était en état d'arrestation.

— Mon innocence éclatera ! répondit-elle fièrement, tandis que l'officier de gendarmerie l'emmenait dans une autre partie de l'hospice.

Le juge d'instruction résolut alors de se rendre au hameau de Fontblanche. Il voulait voir la maison de Furbice, interroger Brigitte, à laquelle il n'avait osé adresser le matin aucune question précise, et, enfin, rechercher les poisons s'il en restait encore. C'étaient là des pièces à conviction qu'on devait essayer de joindre à celles qu'on possédait déjà. Parmi ces dernières figurait le fusil qui avait servi à tuer Pascoul, et qu'on avait retrouvé dans le puits de la ferme, grâce aux indications de Furbice.

En entrant dans la maison de Brigitte, le juge d'instruction fut douloureusement affecté par le spectacle qui s'offrit à ses yeux.

Assise au coin de la cheminée, entourée de quelques paysannes accourues pour lui prodiguer des consolations, la pauvre femme se désespérait, en couvrant de baisers fiévreux ses deux enfants.

Sans lui parler, le magistrat fit procéder sur-le-champ aux recherches qui devaient amener la découverte des poisons.

Dans la cave, on retrouva des bouteilles remplies d'eau phosphorée, et quelques gouttes d'opium au fond d'un flacon.

Ainsi se confirmait l'une des déclarations de Furbice qui avait reconnu être détenteur des matières toxiques, et les avoir données à Margaï.

Alors le juge s'approcha de Brigitte :

— Connaissiez-vous la présence de ces poisons dans votre cave ? lui demanda-t-il.

Elle leva sur lui ses yeux baignés de pleurs et parut péniblement surprise de le voir encore devant elle. Cependant elle répondit :

— Je savais que mon mari enfermait là les remèdes destinés aux chevaux. J'ignorais si ces remèdes étaient des poisons.

— Cependant n'a-t-il pas tenté un jour de vous empoisonner ?

— Jamais ! s'écria-t-elle.

Il ne voulut pas insister sur ce point.

— Vous avez su, demanda-t-il encore, que votre mari entretenait des relations adultères avec Margaï Pascoul ? Pouvez-vous nous donner quelques renseignements sur ce point ?

Pour obtenir des révélations, il comptait sans doute sur le désir de vengeance qui anime, contre sa rivale, toute femme trahie.

Un éclair de colère brilla dans les yeux de Brigitte. Sans répondre, elle porta vivement la main à son cœur, comme pour en comprimer les battements. Puis elle dit à voix basse :

— Je ne puis déposer contre cette femme. Je ne veux pas l'accuser.

Le juge d'instruction comprit, et, respectant sa douleur, il se retira, laissant dans cette maison, désormais vouée à la misère et aux larmes, quelques secours destinés à subvenir aux plus pressants besoins. Mais son opinion était faite.

Le même soir il quittait Gordes. L'instruction sur les lieux était épuisée

Furbice devait rester à l'hospice jusqu'au moment de sa guérison, sous la surveillance de gardiens qui répondaient de lui.

Quant à Margaï, elle partit pour Apt, une heure après les magistrats, dans une voiture escortée de deux gendarmes.

Durant toute la route, malgré l'heure avancée de la nuit, les gendarmes virent un homme qui, les pieds nus, ses sabots à la main, courait dans la poussière derrière eux. Plusieurs fois, ils durent l'empêcher de parler à Margaï.

Devant la prison d'Apt, on fit descendre la jeune femme. Elle entra, et les portes se fermèrent sur elle.

Alors, cet homme qui l'avait suivie pendant un si long trajet, s'accroupit sur les degrés de la prison et là, dans le silence de la nuit, il pleura amèrement.

C'était Moulinet.

Il resta jusqu'au matin à la même place, puis il revint à Gordes, en se demandant par quels moyens il arracherait Margaï aux mains de ses juges.

XX.

Depuis trois jours Margaï n'avait pu goûter un seul instant de repos, aussi dormit-elle d'un profond sommeil pendant la première nuit de sa captivité.

Son réveil fut terrible.

Elevée à la campagne, mais habituée à l'élégance des villes, ayant toujours été choyée, adulée et entourée de tout le luxe que pouvait désirer une femme de sa classe, elle devait cruellement souffrir en s'éveillant tout à coup dans l'étroite cellule d'une prison.

Elle regarda autour d'elle et tout ce qui l'environnait lui parut hideux et triste à mourir.

Alors elle ferma les yeux pour éviter de voir le grabat qui lui servait de lit, les noires murailles qui l'enveloppaient de toutes parts et son étroite fenêtre garnie de barreaux.

Mais si les objets extérieurs ne la frappèrent plus, un funèbre spectacle s'offrit à son esprit troublé.

Furbice blessé, étendu sur le lit de l'hospice, la désignait du doigt pour sa complice.

Pascoul sortait de sa tombe, s'avançait menaçant vers elle, la prenait dans ses bras et l'entraînait vers l'échafaud.

Ces terribles visions furent de courte durée; Margaï eut la force de les chasser loin d'elle.

Elle se leva et n'eut plus qu'une pensée : préparer sa défense, reconquérir sa liberté.

Durant cette matinée, elle reçut deux visites, celle d'un geôlier qui lui apporta des mets grossiers auxquels elle refusa de toucher, et celle de l'aumônier, qu'elle ne voulut pas entendre.

A toutes les paroles miséricordieuses qui tombèrent des lèvres du prêtre, elle ne répondit que par ces mots :

— Je suis innocente et je veux sortir de cette prison.

Elle en sortit bientôt, non pour recouvrer sa liberté, mais pour être conduite dans le cabinet du juge d'instruction qui avait à tâche de la décider à faire des aveux.

C'était pitié vraiment de voir cette belle créature dont la démarche avait une suprême élégance, et les traits une noblesse infinie, traverser, entre deux gendarmes, les sombres couloirs de la prison.

Loin de baisser les yeux, elle regardait fièrement autour d'elle, comme une reine accompagnée d'une escorte.

En présence du juge d'instruction, elle ne cessa pas de nier, malgré l'évidence des preuves.

On en relevait contre elle trois principales :

Les déclarations accablantes de Furbice; les lettres qu'elle lui avait écrites, et la liaison qu'au dire de tout le pays elle entretenait avec lui.

Ces preuves, Margaï les repoussait.

A l'entendre, Furbice mentait et ne l'accusait que dans l'espoir de rendre sa situation moins grave.

Les lettres saisies chez lui n'avaient pas été écrites par elle. On avait habilement imité son écriture.

Enfin, les relations qu'on lui reprochait ne reposaient sur rien de sérieux. Elle avait simplement témoigné de l'amitié à Furbice, qu'elle croyait dévoué à son mari.

Tel était le système dans lequel Margaï s'était renfermée. Rien ne pouvait l'en faire sortir. Elle opposait un mutisme absolu à toutes les autres questions embarrassantes touchant des faits qui, de près ou de loin, avaient trait au crime. En vain le juge d'instruction s'efforçait de la faire tomber dans des contradictions qui auraient pu la confondre; elle feignait de ne rien comprendre et de tout ignorer.

Lorsqu'un arrêt de la chambre des mises en accusation la renvoya, en même temps que Furbice, devant la cour d'assises de Vaucluse, séant à Carpentras, elle n'avait fait aucun aveu.

Qu'espérait-elle donc ?

Pourquoi mettre tant d'acharnement à se défendre !

Sa vie n'était-elle pas à jamais brisée ?

En admettant qu'elle pût reconquérir sa liberté, que deviendrait-elle ?

Furbice, en qui elle avait placé toutes ses espérances, tout son avenir, dont elle avait fait son Dieu, ou plutôt son idole, ne l'avait-il pas lâchement trahie ?

Criminelle mais énergique, perverse mais brave, Margaï pouvait aimer un misérable, mais il lui était interdit d'aimer un lâche et un traître.

C'est en vain qu'elle avait essayé de se dire que Furbice avait été contraint de faire des révélations, qu'il était tombé dans un de ces piéges que les magistrats savent tendre si habilement aux coupables.

Tout lui prouvait au contraire qu'il l'avait trahie, dès la première heure, sans lutte, sans remords, dans le seul but de mériter l'indulgence des juges.

Il avait dévoilé les plus mystérieux secrets de leur amour et n'avait reculé devant aucune profanation.

Cette longue correspondance qu'il s'était engagé à brûler, il l'avait conservée avec soin pour s'en faire une arme contre elle.

Tandis qu'elle se donnait corps et âme, il se livrait à d'odieux calculs et songeait à profiter de ses faiblesses. Il avait toujours menti et ne l'avait jamais aimée !

Si malgré ses cruelles désillusions et le grand déchirement qui s'était fait en elle, Margaï tenait encore à la vie, c'est qu'un

sentiment nouveau avait envahi tout son être.

Elle allait être mère et elle éprouvait une tendresse infinie pour l'enfant qu'elle portait dans son sein.

L'amour maternel a cela de particulier et d'admirable qu'il peut se glisser dans le cœur des créatures les plus déchues, des filles les plus perverties, des femmes les plus criminelles.

Mais un sentiment aussi pur, aussi désintéressé porte ses fruits. Dans le cœur où il doit désormais régner, il entraîne avec lui, pour s'en faire un cortége, tout un monde de sensations et d'idées nouvelles Il adoucit les angles des caractères endurcis, il amollit les natures les plus rebelles, il fortifie les courages, il dompte les autres passions, il rend meilleur et plus apt à comprendre le bien, il permet enfin de voir la vie sous un nouvel aspect, d'en comprendre les devoirs, de rougir des égarements et des fautes passées, et de pleurer amèrement sur les crimes qu'on a pu commettre.

Aussi peu à peu vit-on Margaï s'attendrir; à la colère qui grondait en elle succéda la souffrance, à l'orgueil la honte; les larmes remplacèrent les murmures. Un grand apaisement se fit en son âme, et au lieu de se plaindre, au lieu d'accuser, elle en arriva à prier.

Nous n'essaierons pas d'analyser plus longuement cette métamorphose. Mais nous ne pouvions nous dispenser de la constater. Un fait de cette importance remarqué par tous les juges et les avocats qui furent alors en rapport avec l'accusée devait naturellement trouver sa place dans ce véridique récit.

Pendant que nous nous occupons de Margaï, que devenait Furbice ?

Complétement rétabli, il avait pu quitter l'hospice de Gordes et être transporté, à son tour, dans la prison d'Apt.

Il n'eut dès lors qu'une préoccupation : s'évader.

On l'avait placé au second étage, dans une chambre étroite, qui prenait jour sur le préau, par une fenêtre garnie de barres en fer et fortement liées entre elles.

Par ce côté, la fuite était impossible. Quant à la porte, elle était en chêne et garnie à l'extérieur comme à l'intérieur de plaques de tôle. Restait le plafond, qui devait communiquer avec les toits. Furbice s'empressa de l'attaquer. Mais il fut une nuit surpris au milieu de son travail ; on le changea de cellule et on le surveilla d'une façon plus rigoureuse.

Alors il tomba dans un découragement profond. Morne et sombre, il passait ses journées accroupi dans un coin de sa prison.

A quoi songeait-il ? aux jours passés ? non, mais aux moyens de sauver sa tête.

Margaï ne tenait plus aucune place dans son cœur. Il se demandait comment il avait pu, pour l'amour d'elle, se jeter à corps perdu dans l'abîme au fond duquel il se trouvait maintenant. Il passait en revue, dans sa mémoire, toutes les imprudences qu'il avait commises, depuis le moment où il s'était laissé séduire par sa fatale beauté, et par l'espérance d'être un jour le maître de la Bastide-Neuve, jusqu'au jour où, contrairement aux conseils de la Valbray, il s'était décidé à tirer sur Pascoul.

Il maudissait son crime, non pour l'horreur qu'il en avait, mais parce que la société se préparait à l'en punir.

Bientôt la rumeur publique, déjà vivement excitée contre lui, l'accusa d'un autre crime qui remontait à une date plus ancienne.

On disait que deux ans avant de tuer Pascoul, le maquignon, poussé par sa cupidité, avait empoisonné sa propre mère, afin d'entrer plus rapidement en possession du petit héritage qui devait lui revenir.

Ces rumeurs, d'abord très vagues, ne tardèrent pas à prendre une consistance telle que la justice se transporta de nouveau dans Gordes, et procéda à une instruction supplémentaire. On exhuma le cadavre de la vieille femme, et les organes dans lesquels des traces de poison pouvaient être retrouvées, furent placés dans des bocaux, et emportés à Apt afin d'y être soumis à une expertise.

Cette expertise demeura sans résultat, aussi bien que l'interrogatoire que subit

Furbice, et l'accusation fut abandonnée sur ce point.

Sur tous les autres, le maquignon maintint ses premiers aveux. Devant Margaï comme loin d'elle, il persista à l'accuser, s'efforçant de faire retomber sur sa maîtresse la part principale du crime.

Comme on n'était encore qu'en janvier, et que les assises ne devaient s'ouvrir à Carpentras qu'au mois de mai, il fut permis aux deux accusés de voir leur famille et leurs amis.

— Un matin, Moulinet se présenta à la prison et fut introduit auprès de Margaï.

A sa vue, il tomba à genoux et fondit en larmes.

— Vous ! vous ici ! s'écria-t-il.

Il n'en put dire davantage. Son émotion lui coupa la voix.

Margaï l'accueillit avec tendresse. Elle le fit relever, asseoir à ses côtés et commença à lui raconter ses malheurs.

Elle parlait à voix basse. Le gardien qui assistait à l'entrevue s'approcha :

— Je ne puis permettre, dit-il, que vous vous entreteniez ainsi. Je dois entendre tout ce que vous dites.

— Laissez-nous échanger, sans témoin, seulement quelques paroles, demanda Margaï.

En même temps, elle fixait de grands yeux suppliants sur le gardien.

— Faites vite, dit-il, je vais jusqu'à la porte.

Margaï inclina la tête pour le remercier de sa complaisance et de sa pitié. Grâce à lui, elle put raconter à Moulinet l'infamie de Furbice.

— Tu sais si je l'ai aimé, dit-elle; eh bien ! il m'a trahie.

— Le misérable ! murmura Moulinet. Est-ce aussi grâce à lui qu'on vous accuse d'avoir trempé vos mains dans l'assassinat?

— Après avoir répété aux juges toutes les péripéties de notre amour, il a dit que je l'avais engagé à tuer Pascoul, en lui mettant des armes dans les mains, du poison et de la poudre.

— Mais, il n'y a pas de preuves ? demanda Moulinet effrayé de la gravité de l'accusation.

— Il y a des lettres ! Néanmoins j'ai tout nié.

— Oui ! oui ! il faut tout nier; mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous aviez écrit. J'aurais obligé Furbice à vous rendre vos lettres.

— Hélas ! je croyais qu'il les avait détruites. Il les conservait au contraire et les a livrées au juge pour lui prouver que j'avais été sa maîtresse. Puis, non content de cette lâcheté, il a fabriqué d'autres lettres et les a mêlées aux miennes comme si elles étaient aussi de moi, afin de faire croire à ma complicité volontaire dans l'assassinat.

Sur ce dernier point, Margaï mentait, mais elle pouvait mentir impunément, car de tout ce qui s'était passé entre elle et Furbice, Moulinet ne connaissait que leur amour et n'avait pas ajouté foi à l'accusation d'empoisonnement et de meurtre. Margaï le laissa dans ces sentiments qui devaient, d'ailleurs, donner à sa déposition, s'il était interrogé de nouveau, l'accent de la conviction et de la sincérité.

— Ma chère maîtresse, dit Moulinet, je vous sauverai.

Elle se laissa prendre la main, qu'il embrassa passionnément.

En ce moment, le gardien revenait de leur côté. Ils continuèrent leur conversation à haute voix, en ayant soin de ne laisser échapper aucune parole compromettante.

Pendant le temps que Margaï passa dans la prison d'Apt, elle vit Moulinet à plusieurs reprises. Il l'engageait à la patience. Il lui donnait des conseils et lui communiquait l'espoir dont lui-même avait le cœur rempli.

Le pauvre homme n'avait jamais été aussi heureux. Il comptait pour quelque chose dans la vie de Margaï. Il lui était presque devenu indispensable. Il recevait ses confidences, connaissait ou croyait connaître ses secrets et s'occupait d'elle. Le malheur les rapprochait, et si Moulinet eut été complétement rassuré sur le dénoûment de toute cette grave affaire, il aurait béni la captivité de Margaï.

Celle-ci reçut également la visite de Frédéric Borel. Il vint poussé tout autant par

la curiosité que par l'intérêt qu'il portait à sa cousine.

— Vous m'avez fait beaucoup de mal, dit-elle avec un reproche dans la voix.

— Qu'ai-je fait ? demanda-t-il étonné.

— N'as-tu pas dit m'avoir rencontré une nuit sur la route, en voiture, avec Furbice?

— Je l'ai dit, parce que c'était la vérité. Mais, ce n'est pas contre toi que ce témoignage était dirigé. C'était contre lui. Ne fallait-il pas sauver Moulinet qu'on accusait faussement ?

— Oui, mais Furbice m'a entraînée dans sa chute. Il m'a odieusement calomniée, et cependant, je suis innocente. Tu aurais mieux fait de ne rien dire.

Frédéric ne répondit pas.

Après un silence, il demanda des ordres à sa cousine sur certains travaux de la ferme dont il avait pris la direction depuis ces dramatiques événements.

— Que m'importent ces choses? répondit Margaï. Si je suis condamnée, la ferme t'appartiendra. Sinon, je la vendrai, car je ne veux plus vivre dans cet horrible pays. Ainsi donc, tu es libre d'agir à ta guise.

— Mais, puisque tu es innocente, tu seras acquittée, s'écria Frédéric.

— Acquittée ! oui, je l'espère bien.

Et, en même temps, elle élevait d'ardents regards vers le ciel. Frédéric se retira ce jour-là, douloureusement ému.

Cependant, ce long séjour en prison épuisait les forces de Margaï et altérait sa santé, éprouvée déjà par sa grossesse dont le terme approchait. Le médecin lui ordonna de fréquents exercices, et elle eut le loisir de se promener durant la plus grande partie du jour, dans le préau, à l'heure où les autres prisonniers n'y étaient pas.

Ce préau consistait en une longue terrasse qu'un mur élevé séparait des jardins du palais de justice. Pour se rendre aux étages supérieurs de la prison, il était nécessaire de traverser cette promenade. Jamais, cependant, Margaï n'y avait rencontré Furbice, car on avait soin de ne laisser aucune communication s'établir entre eux. Ce jour-là, en se promenant, tandis qu'elle pensait à lui, elle vit tout à coup passer une femme qui montait, accompagnée d'un gardien.

Elle la reconnut sur le champ.

C'était Brigitte.

Elles se revoyaient pour la première fois depuis le jour où elles s'étaient rencontrées dans la maison de Furbice.

Margaï poussa un cri étouffé.

Brigitte passa froidement, le front haut, sans ouvrir la bouche. Mais, il y avait dans ses yeux une expression de bonté qui frappa Margaï. Elle avait causé à Brigitte de cruelles douleurs, et cependant celle-ci ne l'avait pas accusée. Elle voulut la remercier. Ses bras s'étendirent en avant. Mais, son farouche orgueil arrêta sur ses lèvres la prière prête à s'en échapper.

Brigitte comprit-elle ?

Elle venait de passer; elle allait disparaître sous la voûte de l'escalier, lorsqu'elle se retourna tout à coup du côté de sa rivale.

— Il y a longtemps que je vous ai pardonné, dit-elle d'une voix douce et triste. Je vous plains de toute mon âme et je prie tous les jours pour vous.

Margaï porta la main à son cœur, et s'affaissa privée de connaissance.

Le lendemain, sur l'avis du médecin, on la transporta à Carpentras où elle devait être jugée et, en attendant, elle fut placée dans l'infirmerie de la prison.

XXI.

A dater de ce moment, on vit Moulinet faire de fréquents voyages tantôt à Avignon, tantôt à Carpentras, dans le but de chercher, parmi les avocats les plus renommés, un défenseur pour Margaï. Il avait dit à Frédéric Borel :

— Ce soin me regarde. Je trouverai l'homme qu'il nous faut.

Il assistait un jour à un procès correctionnel, lorsqu'un orateur qu'il entendait pour la première fois produisit sur lui une vive impression.

— Savez-vous le nom de cet avocat ? demanda-t-il à un de ses voisins.

Le personnage interrogé regarda Moulinet d'un air surpris, puis il lui répondit avec importance :

— Vous ne connaissez pas maître X .... le Démosthènes du Midi ?

Moulinet ne comprit pas trop la signification de ce nom de Démosthènes. Mais il en savait assez sur M. X...., après l'avoir entendu, pour deviner qu'il était digne de présenter la défense de Margaï

M. X..... appartient au bareau d'Aix. C'est une des gloires de la Provence. Il a autrefois plaidé à Paris et y a laissé les meilleurs souvenirs. Depuis 1848, il est retourné dans sa ville natale, d'où il était parti autrefois avec MM. Thiers et Mignet ses camarades de collége.

Dans tout le Midi, on se dispute M. X.... Bordeaux, Toulouse, Marseille, Nîmes, l'ont fréquemment entendu, et toutes les fois qu'il doit parler, la salle est trop petite pour contenir la foule jalouse de se presser autour de lui. On cite son éloquence, il faut également citer sa probité et son désintéressement. Jamais on ne l'a vu se charger d'une affaire véreuse, et à plusieurs reprises, il a plaidé pour des pauvres dont le bon droit lui avait été révélé.

M. X...., âgé maintenant d'un peu plus de soixante ans, est grand, bien pris et large d'épaules. Ses traits ont une rare noblesse, son organe est vibrant et sonore, son geste à la fois ample et simple, son langage coloré, et il excelle à faire passer dans l'esprit de ses auditeurs la conviction qui l'anime.

Tel était l'homme choisi du premier coup par Moulinet avec ce bon sens qu'on rencontre souvent chez les gens les moins éclairés

M. X....était venu à Avignon pour défendre des ouvriers compromis dans une affaire de coalition. Il avait gagné sa cause et quittait l'audience, au moment où Moulinet s'approcha de lui. Vingt avocats l'entouraient, jeunes et vieux, et le félicitaient chaudement de son nouveau triomphe, lorsqu'il aperçut Moulinet, qui se tenait à distance et n'osait lui adresser la parole. Il fit deux pas en avant.

— Etes-vous l'un des ouvriers que je viens de défendre ? lui demanda-t-il avec bonté.

— Non, monsieur, mais je vous ai entendu. C'est joliment beau, tout ce que vous avez dit. Aussi cela m'a donné l'idée de vous implorer pour une femme injustement accusée.

— Que ne vous adressez-vous à l'un de mes jeunes confrères ? Je ne suis pas d'ici. Je pars demain.

— Oh ! monsieur, reprit Moulinet en croisant les mains, et la voix pleine de supplications, c'est vous qu'il nous faut. Ne nous refusez pas vos services.

M. X.... fut touché.

— Nous ne pouvons causer ici, reprit-il. Venez demain matin à mon hôtel, vous me raconterez votre affaire.

Moulinet passa la nuit dans une pauvre auberge d'un faubourg d'Avignon et ne put fermer les yeux, tant il était ému à la pensée de la visite du lendemain. Il fit et refit dix fois le discours qu'il comptait adresser à M. X....

Mais, si bien qu'il l'eût préparé, la mémoire lui manqua lorsqu'il se trouva en présence de l'avocat qui vint vers lui en disant :

— Contez-moi votre affaire.

Moulinet toussa, ouvrit la bouche et resta muet. M. X.... comprit l'embarras du pauvre homme, et, prenant lui-même la parole :

— Est-ce pour vous que vous venez me consulter, mon ami ? lui dit-il.

— Non, monsieur, c'est pour une jeune femme dont j'ai servi le père, et plus tard le mari, durant vingt-cinq ans.

— Où est-elle ?

— En prison à Carpentras; elle doit passer aux prochaines assises.

— Affaire criminelle ! Racontez-moi les faits.

— Elle est innocente, monsieur, s'écria Moulinet qui reprenait un peu d'assurance. On l'accuse d'avoir tenté d'empoisonner son mari, et d'avoir ensuite poussé son amant à le tuer pour s'en débarrasser.

M. X.... fit un mouvement.

La vérité, continua Moulinet, c'est que Margaï Pascoul est innocente, c'est par jalousie que l'autre a tué le mari.

— Vous me parlez du crime de la Bastide Neuve, de la fameuse affaire de la Vénus de Gordes, s'écria l'avocat.

Moulinet répondit affirmativement et M. X ... lui dit aussitôt :

— J'ai lu certains détails dans les journaux. Mais, mon pauvre camarade, cette femme est coupable, archi-coupable. Il y a des lettres.

— Vous aussi, monsieur, vous la croyez criminelle ?

Sur un geste de l'avocat, il reprit :

— Elle est innocente, monsieur, je vous le jure. Elle n'est pour rien dans le crime horrible dont elle est accusée. Ah ! si vous la connaissiez, vous me croiriez, et puis, je l'aime tant ! ...

Bien qu'accoutumé à voir des larmes et à entendre des plaintes, M. X....fut ému.

— A-t-elle de la famille ? demanda-t-il.

— Un cousin, voilà tout. Les autres parents sont d'un degré très éloigné. Ce cousin et moi, nous sommes d'accord pour lui trouver un défenseur. Venez, monsieur, je vous en supplie; on vous paiera ce que vous voudrez.

— Cette phrase est de trop, mon garçon, répondit vivement l'avocat. Si j'y vais, c'est que l'affaire est dramatique, intéressante, et surtout parce qu'il y a une tête à sauver. Quant à l'acquittement complet, il n'y faut pas songer.

— Quand vous la connaîtrez mieux, dit Moulinet, vous proclamerez partout son innocence.

— Soit, j'irai, reprit résolûment l'avocat. Dans huit jours, je serai à Carpentras pour conférer avec l'accusée.

Moulinet partit le cœur pénétré de reconnaissance et fit connaître à Frédéric Borel le résultat de son voyage à Avignon. Margaï ne tarda pas à en être aussi instruite.

Cette nouvelle lui arriva dans l'infirmerie de la maison d'arrêt de Carpentras, au moment où elle venait d'être prise par les douleurs de l'enfantement.

La couche fut longue et laborieuse. Enfin elle donna le jour à un enfant du sexe masculin.

— Je veux le voir ! je veux le voir ! s'écria-t-elle, malgré l'épuisement qu'elle ressentait.

Elle avait dit à Furbice que cet enfant était de lui, elle le lui avait écrit, elle le croyait.

Mais depuis l'espèce de métamorphose qui s'était faite en elle, Margaï aurait voulu s'être trompée; elle souhaitait maintenant de toute son âme que l'enfant ressemblât à Pascoul.

Une religieuse, qui la soignait depuis trois jours, lui présenta la frêle créature.

Margaï la regarda, l'embrassa passionnément et fondit en larmes.

Comme le dit plus tard son défenseur, le berceau reproduisit les traits de la victime.

L'enfant fut remis entre les mains d'une femme de Gordes qui s'était chargée de le nourrir, et qui, pour plaire à Margaï, avait consenti à s'installer dans la prison jusqu'au moment du jugement.

Quelques jours après, Margaï eut la visite de son avocat.

A la vue de cette jeune femme, à qui sa pâleur et la langueur de son regard prêtaient un charme de plus, M. X....éprouva (c'est lui-même qui l'a raconté depuis) une des plus poignantes sensations de sa vie.

— On est venu me demander de me charger de votre défense, dit-il avec émotion; me voici. Mais il faut avec moi vous montrer sincère. Comme le prêtre, l'avocat est un confesseur. Il garde les secrets qu'on lui confie. Dites-moi toute la vérité.

— La vérité est bien simple, monsieur, répondit-elle sans se troubler. On m'accuse d'un crime odieux, et je ne l'ai pas commis.

M. X.... aurait voulu la croire. Mais on venait de lui communiquer les pièces du procès, le résumé des déclarations de Furbice, les dépositions des témoins; il les avait longuement médités, avant de se rendre dans la prison, et sa conviction était faite.

— Pourquoi, dit-il avec douceur, persister dans vos dénégations ? Elles vous aliéneront vos juges, et ne vous sauveront pas.

— Je suis innocente, dit Margaï.

Lorsqu'on était venu, quelques minutes auparavant, lui annoncer la visite de M. X...., elle avait aussitôt demandé son enfant. Elle le tenait dans ses bras et semblait s'inspirer de sa vue pour résister aux sollicitations de son avocat.

Celui-ci s'était levé en disant :

— Vous manquez de confiance en moi. Je dois renoncer à vous défendre.

Elle ne répondit pas.

— Quel orgueil est le vôtre ? reprit-il. La vérité éclate de toutes parts et vous voulez l'étouffer. Etouffe-t-on le jour ?

— Je suis innocente.

— Non, vous êtes coupable, il vaudrait mieux pour vous le reconnaître; c'est le seul moyen qui me soit donné d'attendrir vos juges.

Margaï ne fut pas ébranlée.

A ce moment, la religieuse qui la veillait depuis son accouchement, entra dans la cellule.

— Ma sœur, s'écria M X...., aidez-moi. Cette femme a commis un grand crime. Je veux sauver sa tête, mais je veux aussi qu'elle avoue. Or, elle nie tout, alors que tout l'écrase. Un bon conseil de vous et elle avouera.

Douce est sereine, la religieuse s'approcha de Margaï.

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez prié, ma sœur ? lui demanda-t-elle.

Surprise de cette question, la jeune femme regarda successivement ses deux interlocuteurs; puis ses yeux se reportèrent sur son enfant et elle répondit d'une voix sombre :

— Non, il n'y a pas longtemps. Tous les jours, je demande à Dieu de faire éclater mon innocence.

— Ah! s'écria l'avocat exaspéré, je vois que je n'ai plus rien à faire ici.

Et il se retira le cœur rempli de tristesse. Pour la première fois dans sa longue carrière, il trouvait un criminel sourd à ses conseils. Devant l'obstination de l'accusée il renonçait à se charger d'une cause qu'il ne pouvait gagner.

Quant à Margaï, dès qu'elle fut seule, elle embrassa son enfant en s'écriant :

—C'est pour toi que je résiste à leurs conseils; c'est pour toi que je n'avouerai jamais mon crime. Tout m'accable et je serai condamnée. Mais, dans quinze ou vingt ans, toi, du moins, tu croiras à l'innocence de ta mère. Tu ne le pourrais pas si je consentais à m'avouer coupable !

Le temps passait, et quelques jours seulement devaient s'écouler avant l'ouverture des assises. Brigitte avait fait choix d'un avocat pour son mari, parmi les membres les plus autorisés du barreau de Carpentras, et on disait dans la ville que M. X.... ayant refusé de se charger de la défense de Margaï, un autre avocat serait désigné d'office.

Ces renseignements n'étaient pas entièrement exacts.

M. X.... avait résolu d'attendre. Il ne croyait pas prudent de plaider l'innocence en face des preuves que produisait l'accusation, mais il espérait encore, qu'au dernier moment, Margaï ferait des aveux.

Or, l'avant veille de l'ouverture des assises, qui devaient commencer par l'affaire de la Bastide Neuve, la prison de Carpentras fut le théâtre d'une scène qui décida peut-être du sort de Margaï.

C'était le soir. Dans la prison, tout dormait. Retirée dans sa cellule, Margaï, étendue sur sa couchette, cherchait vainement le sommeil qui semblait persister à la fuir.

Tout à coup, la porte de sa prison s'ouvrit et la religieuse entra, suivie de la nourrice de l'enfant. Cette femme se précipita comme une folle dans la chambre, en s'écriant :

— Madame, madame, l'enfant est très malade.

A ce cri, Margaï répondit par un autre cri, plus terrible encore, et courut au berceau de son fils.

La nourrice n'avait rien exagéré. Le pauvre petit être se mourait, atteint d'une de ces cruelles maladies qui n'ont pas de cause apparente, et qui foudroient les enfants.

Margaï n'étant encore dans la prison qu'à l'état préventif, on lui témoignait certaines

attentions, et ce soir-là, avant même de la faire avertir, le directeur avait envoyé quérir un médecin.

Il lui suffit d'un coup d'œil pour constater que l'enfant était perdu.

— Vous ne pouvez le sauver, n'est-ce pas ? s'écria Margaï.

— Il y a encore de l'espoir, crut devoir dire le médecin.

— Non ! non ! reprit-elle, vous me trompez. Je sens bien que tout est fini.

Et, tombant à genoux aux pieds du berceau, elle se mit à contempler d'un œil hagard le petit moribond.

— Oh! murmurait-elle avec des pleurs dans la voix, les anges te rappellent et tu vas à eux. Ta mère est indigne de toi, t'ont-ils dit, et tu pars. Non ! non ! reste, je t'en conjure, dis-leur que tu ne veux pas mourir.

L'enfant s'agita faiblement.

— Monsieur, s'écria Margaï en se relevant, et s'adressant au médecin, mon fils ne veut pas mourir. Sauvez-le.

L'enfant râlait.

— Emmenez-la, dit le docteur à la religieuse.

Celle-ci voulut entraîner Margaï.

— Qu'on me laisse, reprit-elle, farouche et affolée de douleur, il n'est pas mort.

L'enfant mourut.

.....

On rapporta Margaï dans sa prison. Elle resta pendant huit heures assise sur une chaise, écoutant si l'enfant n'avait pas crié.

La sœur ne la quitta pas.

Deux jours après, Margaï demandait M. X...., qui s'empressait de se rendre auprès d'elle.

Nous donnons plus loin le compte-rendu des débats qui ont eu lieu du 1er au 4 mai 1862, devant la cour d'assises de Vaucluse, au sujet de cette dramatique affaire.

—o—

XXII.

COUR D'ASSISES DE VAUCLUSE.

(Correspondance particulière envoyée de Carpentras aux journaux de Paris, à l'époque du procès.)

Audience du 1er mai 1862.

EMPOISONNEMENT ET ASSASSINAT COMMIS PAR UNE FEMME DE COMPLICITÉ AVEC SON AMANT.

Les débats de cette importante affaire se sont ouverts aujourd'hui, devant la cour d'assises de Vaucluse, séant à Carpentras.

Il est difficile de se faire une idée de l'émotion que le crime déféré à la justice a soulevée dans toute la contrée. De tous les points du département, des curieux sont accourus pour suivre les débats. Le Palais est en quelque sorte assiégé; et les gendarmes éprouvent de sérieuses difficultés à retenir la foule qui voudrait pénétrer dans la salle d'audience.

Le mystère dont se trouve encore entourée cette affaire, la position et la jeunesse des accusés, la grande réputation de beauté de Margaï Pascoul, la gravite et le caractère dramatique des faits incriminés, le talent éprouvé des orateurs qui sont appelés à prendre part aux débats expliquent suffisamment la curiosité du public, toujours avide d'émotions de cette nature.

Au dehors du Palais-de-Justice, on remarque dans les rues et sur les principales places, des groupes nombreux qui s'entretiennent avec un vivacité toute méridionale des principales circonstances du drame émouvant sur lequel la justice va prononcer.

Les portes de la Cour d'assises sont ouvertes à huit heures, et la portion de la salle d'audience livrée au public est aussitôt envahie. De sages mesures de précaution ont été prises par M. le président des assises pour éviter l'encombrement.

A l'intérieur de la salle, toutes les places disponibles sont occupées par des personnes munies de billets; les dames sont en grand nombre.

Dans un coin réservé, une femme que

l'on nous assure être la femme de l'accusé, est assise auprès de ses deux enfants.

Sur une table placée devant les magistrats, on aperçoit, parmi d'autres pièces à conviction : un fusil, un paquet de lettres, une grande fiole qui paraît renfermer de l'eau phosphorée et différents flacons qui contiennent ou qui ont dû contenir des poisons.

Au banc de la défense viennent se placer Me X...., avocat du barreau d'Aix, défenseur de la veuve Pascoul, et Me B...., bâtonnier de l'ordre des avocats de Carpentras, défenseur de l'accusé Furbice.

Un vif mouvement de curiosité se manifeste dans l'assemblée, au moment où les deux accusés sont amenés par la gendarmerie.

Furbice entre le premier; c'est un homme d'une trentaine d'années, à la physionomie des plus accentuées, et qui paraît jouir d'une grande force physique. Il porte la tête basse et paraît accablé.

Sa femme essaie inutilement d'attirer son attention; il ne paraît s'apercevoir ni de sa présence, ni de celle de ses enfants.

Margaï Pascoul vient ensuite, et aussitôt tous les regards se dirigent de son côté. Mais la curiosité du public n'est pas satisfaite, car l'accusée a le visage entièrement couvert de son manchon. On remarque seulement que sa taille est des plus souples, sa démarche gracieuse, et qu'elle est habillée avec une certaine recherche. Les deux accusés sont séparés par un gendarme. Furbice, en apercevant Margaï Pascoul, semble vouloir lui parler, mais elle détourne la tête.

A neuf heures, la cour entre en séance.

M. le premier avocat-général à la cour de Nîmes occupe le siége du ministère public; il est assisté de M. le procureur impérial près le tribunal de Carpentras.

Après les formalités d'usage, il est donné lecture de l'acte d'accusation.

Cet acte d'accusation, nous l'avons mis en action depuis le commencement de ce récit. C'est en le suivant à la lettre, pas à pas, en nous bornant à changer les noms, comme nous l'avons dit, par un sentiment de discrétion, mais sans jamais altérer la vérité, dénaturer un fait, exagérer un caractère, que nous sommes parvenus à écrire les chapitres qui précèdent

Un mot nous a parfois donné l'idée d'une scène, quelques passages ont pris sous notre plume un certain développement, nous nous sommes autorisés d'une phrase pour tracer un portrait, décrire un paysage, faire naître une situation Mais nous avons toujours eu à tâche de rester dans les limites du vrai, et le moindre de nos détails a été puisé aux sources les plus autorisées

Il nous serait facile de prouver ce que nous venons d'avancer, en publiant tout au long ce procès tel que nous le trouvons reproduit dans la *Gazette des Tribunaux* du 4 au 10 mai 1862. Mais, d'une part, ce serait remettre sous les yeux de nos lecteurs des faits dont ils ont déja connaissance; d'autre part, nous perdrions tout le bénéfice des soins extrêmes que nous avons pris (sans peut-être toujours y parvenir, vu la difficulté de la tâche), d'adoucir certaines expressions trop accentuées, échappées aux accusés ou aux témoins, dans leur interrogatoire, et de mettre dans l'ombre des tableaux souvent trop colorés.

Nous résumerons donc ces longs et intéressants débats, en écartant les passages qui feraient double emploi avec nos premiers chapitres, et ceux qui seraient de nature à éveiller de justes susceptibilités.

L'acte d'accusation débute en ces termes :

Le 24 décembre 1861, veille de Noël, vers huit heures du soir, le nommé Pascoul tombait dans la cour de la ferme de la Bastide-Neuve, mortellement atteint de deux balles en pleine poitrine. Transporté sur son lit, il n'avait pu répondre aux questions dont il était l'objet. « Tuez-moi, achevez-moi ! » criait-il aux voisins accourus à son aide. Enfin, après une demi-heure d'agonie, il expirait, après avoir réclamé vainement un médecin et un prêtre, qui n'arrivèrent qu'un quart d'heure après sa mort.

Pascoul habitait la Bastide-Neuve avec Margaï Rivarot, sa femme. Aimé de tous, ce n'était pas la vengeance qui pouvait

avoir armé le bras du meurtrier. Les soupçons désignèrent dès l'abord un nommé Furbice, son ancien ami, auquel un dramatique incident vint bientôt assigner sa veuve pour complice. Au milieu de la confusion du premier moment, les voisins accourus à la maison mortuaire, avaient été frappés du calme de Margaï qui, restée dans sa chambre, poussant quelques rares gémissements, ne s'était même pas approchée de la chambre de son mari. Furbice, arrivé à son tour, s'était au contraire jeté sur le corps de Pascoul, déplorant bruyamment sa mort et remplissant la maison de l'éclat d'une douleur évidemment affectée. L'étrangeté de ses allures, le bruit de ses relations avec la femme de Pascoul, tout le signalait comme son assassin; aussi le magistrat instructeur, dès son arrivée sur les lieux, s'empressa-t-il de l'interroger.

(Suit l'arrestation de Furbice et sa tentative de suicide. Nous continuons à extraire certains passages de l'acte d'accusation, afin que le lecteur puisse se rendre compte de l'exactitude du récit qu'il a lu jusqu'à ce jour. Il verra en même temps combien étaient peu fondés certains reproches d'exagération qu'on s'est plu à nous adresser.)

Immédiatement interrogé, Furbice se reconnut l'auteur du meurtre de Pascoul, accusant Margaï Rivarot d'être sa complice. Liés par des relations adultères, ils s'étaient, dit-il, pour acquérir la liberté de se marier, livrés sur Pascoul à une série d'empoisonnements. Lassés de l'inefficacité des poisons, ils en avaient fini par un assassinat. Sur ses indications, on trouva : dans un puits de la ferme le fusil dont Furbice s'était servi et dans un grenier où ils les avait cachés, le reste des poisons, et un paquet de vingt lettres au crayon de la main de Margaï, dans lesquelles, au milieu des protestations de la passion la plus violente, sont relatés, en quelque sorte jour par jour, les divers empoisonnements, les projets de meurtre de toute nature, enfin la résolution de l'assassinat de 24 décembre.

Margaï Rivarot avait épousé par amour, il y a trois ans à peine, Pascoul. Au refus de sa famille, elle avait organisé avec lui un enlèvement dont l'éclat avait forcé le consentement de son père. A la mort de ce dernier, ils vinrent occuper l'habitation de la Bastide-Neuve. Caractère sec et hautain, volonté de fer, étrangère aux affections de la famille, Margaï avait, dès l'enfance, abreuvé son père de chagrins. Imagination dépravée, rêvant déjà de crimes et de poisons, elle détournait, il y a quelques années, ses amies des sacrements, en leur disant que les hosties étaient empoisonnées. Son père, au lit de mort, la signalait à Pascoul comme une femme sans cœur. Mauvaise fille, elle allait devenir épouse adultère. Dans le voisinage de la Bastide-Neuve, Furbice, marié, père de famille, habitait le hameau de Fontblanche. Leurs rapports d'abord peu suivis n'avaient pas tardé à devenir intimes. Ami de Pascoul, il lia avec sa femme des relations coupables. Un jour de l'hiver dernier, Margaï, qui s'était rendue à Cavaillon avec une de ses parentes, demanda, au retour, une place à Furbice dans son char à banc. Là, s'échangèrent leurs premiers serments. Dès lors, ils ne perdirent plus une occasion de se revoir. C'est à peine, si, en public, ils se donnaient le soin de dissimuler l'affection qu'ils ressentaient l'un pour l'autre.

Ces faciles relations, qu'un éclat pouvait compromettre, ne suffisent bientôt plus aux deux amants. C'est alors qu'ils arrêtent la double résolution de se débarrasser, Margaï de son mari, Furbice de sa femme. Dès le mois de mai, une correspondance s'était établie entre eux; vingt lettres au crayon, les seules qui aient pu être saisies, indiquent avec une grande naïveté la nature de leurs projets homicides et les procédés de l'exécution.

(La plupart de ces lettres sont reproduites dans l'acte d'accusation. Nous en avons déjà publié quelques-unes; les autres ne sont pas de nature à être transcrites ici, malgré tout l'intérêt qui en découle.

L'accusation donne ensuite, au sujet des tentatives d'empoisonnement faites sur Pascoul, tous les détails que nous connaissons,

et elle en arrive au coup de fusil du 24 décembre. Laissons-lui la parole.)

Impatients de la lenteur des poisons, les deux amants voulurent en finir par un moyen plus dangereux pour eux, mais plus prompt et plus sûr. Dans les premiers jours de décembre, en effet, Furbice acheta un fusil à Cavaillon, Margaï lui promit la poudre, et ils fixèrent le jour de l'assassinat au mardi 25 décembre. « Mon bon mari, écrivait alors l'accusée, dans cette affaire je vous laisse libre. Vous le tuerez quand l'occasion vous paraîtra favorable. Je vous donnerai ce que vous m'avez demandé. Cependant si vous aviez une autre occasion et que je n'entendisse pas le coup de fusil, cela me ferait bien plaisir. »

Dès ce moment tout fut arrêté. Le mardi suivant, 24 décembre, veille de la Noël, Furbice viendrait le soir à la Bastide-Neuve armé de son fusil, poserait le canon dans un des trous du portail qui ferme la cour et ferait feu sur Pascoul au moment où ce dernier irait, comme d'habitude, avec sa lanterne, visiter ses chevaux à l'écurie. Le 24, en effet, Margaï se rendit à Gordes chez Furbice, lui remit la poudre et dîna avec lui vers midi. Le femme Furbice, qui les servait, remarqua leur air soucieux. Vers cinq heures, à Fontblanche, Furbice chargea son fusil avec la poudre de Margaï et deux balles de fer. Après avoir soupé avec sa femme, il alla reprendre son arme et arriva à la Bastide vers sept heures et demie. Au signal qu'il donna, Margaï sortit dans la cour et lui demanda s'il était prêt : « Il va sortir, lui dit-elle, tu peux le frapper sans crainte. » Et passant la tête à travers un des trous du portail, elle l'encouragea d'un dernier baiser.

Au bout d'un instant, Pascoul, malade encore, apparut dans la cour. Furbice fit feu aussitôt, et Pascoul tomba mortellement atteint.

Le crime commis, Furbice courut à Gordes établir son alibi. Après s'être fait voir chez un ami, dans un débit de tabac, dans trois cafés différents, il entra chez un coiffeur et s'y fit raser, s'enquérant si la pendule n'était pas dérangée. Au matin, il se rendit à la Bastide-Neuve, où il joua, comme il l'a reconnu lui-même, la comédie du désespoir, pleurant à grand bruit celui qu'il appelait son ami, son grand ami, et prodiguant à sa veuve des consolations que celle-ci, l'œil sec, la tête cachée dans ses couvertures, accueillait par de rares soupirs.

Enfin, après son arrestation, il a cherché dans des aveux intéressés et dans un semblant de suicide, une chance d'atténuation.

Aux charges accablantes qui pèsent sur elle, Margaï Pascoul n'a opposé qu'une constante dénégation. Elle nie même l'intimité de ses relations avec Furbice, mais les révélations de l'information, les accusations de son amant, la correspondance saisie, le ton de ses réponses et son attitude même, devant le magistrat instructeur, accusent, sans possibilité d'un doute, sa double culpabilité.

En conséquence, le maquignon Furbice, et Margaï Rivarot, veuve Pascoul, sont accusés d'avoir : le premier.... etc.....
.....
crimes prévus par les articles 295, 296 et suivants du code pénal.

XXIII.

Après la lecture de l'acte d'accusation, il est procédé à l'audition des témoins cités à la requête du ministère public; ils sont au nombre de cinquante-trois. Trois ou quatre ne répondent pas à l'appel. M. l'avocat-général déclare n'avoir, pour le moment, aucune réquisition à faire à ce sujet.

M. B...., commissaire de police à Gordes, rend compte des constatations et recherches auxquelles il s'est livré à la suite de l'assassinat. C'est le lendemain de son arrestation que Furbice a fait aux gendarmes préposés à sa garde des aveux qui compromettaient la veuve Pascoul. Ce témoin a été chargé de rechercher le fusil dont l'accusé s'était servi pour donner la mort à Pascoul, et qui avait été ensuite jeté dans un puits voisin. Il a également saisi au domicile de Furbice les restes des divers poisons et les lettres de la veuve Pascoul. Ces objets se trouvaient cachés dans des trous de muraille, et c'est sur des

indications très précises qu'ils ont été retrouvés. L'avocat de Furbice demande l'opinion du témoin sur la tentative de suicide de cet accusé. M. le commissaire de police répond qu'il n'a pas vu de ses yeux la blessure, mais qu'il a entendu dire qu'elle pouvait entraîner la mort.

Les témoins qui suivent racontent ce qui s'est passé à la Bastide immédiatement après le crime. Ils ont entendu les cris au secours, et sont accourus aussitôt sur les lieux. Pascoul était encore étendu par terre, dans la cour de la ferme, et ils ont aidé à le transporter sur son lit Ce malheureux était en proie à des souffrances intolérables. Il s'agitait violemment et demandait en grâce qu'on l'achevât. « Tuez-moi ! s'écriait-il, par pitié, tuez moi !

Quand l'accusé survint, il affecta la plus vive douleur en apercevant le cadavre de celui qu'il appelait son meilleur ami. Il se jeta sur lui en pleurant et en maudissant le monstre qui avait pu, disait-il, commettre un si lâche forfait. Son attitude cependant parut tellement suspecte à quelques-uns des témoins de cette scène, qu'ils n'hésitèrent pas à exprimer leurs soupçons. « Si j'étais quelque chose dans le gouvernement, disait l'un de ces honnêtes cultivateurs, je mettrais la main sur cet homme. »

Quant à la veuve Pascoul, tous les témoins s'accordent à déclarer qu'elle ne s'est pas approchée une seule fois de son mari expirant pour lui offrir des soins ou seulement des consolations. Elle se tenait dans la salle et poussait de temps en temps quelques soupirs. Un moment on crut qu'elle allait s'évanouir, et on s'empressa autour d'elle, mais elle eut bientôt repris ses sens et monta dans sa chambre.

Un des gendarmes qui se sont rendus à la Bastide-Neuve, dans la nuit du 24 au 25 décembre, raconte les recherches auxquelles il s'est livré sur le lieu du crime, et les circonstances qui ont accompagné l'arrestation des deux accusés.

C'est à cet agent de la force publique que Furbice, après avoir essayé de se tuer, a raconté, pour la première fois, les tentatives d'empoisonnement exercées sur Pascoul par sa femme, de concert avec son amant.

L'accusé est entré sur ce point dans des détails très circonstanciés, et c'est lui-même qui a indiqué l'endroit où se trouvaient les flacons contenant le reste des substances empoisonnées.

Furbice a fait aussi l'aveu que la femme Pascoul lui avait proposé plusieurs fois, de vive voix, et par écrit, d'étrangler son mari pendant son sommeil, de le précipiter dans la fontaine de Vaucluse, ou de l'écraser sous les roues de sa voiture.

C'est aussi de la femme Pascoul que serait venue la proposition de tirer un coup de fusil à son mari, lorsqu'elle avait reconnu que les tentatives d'empoisonnement étaient infructueuses. Furbice lui ayant fait observer qu'il n'avait pas de munitions, elle lui aurait répondu vivement : « Casse les grelots de ton mulet et fais-en des balles ! »

Ce témoin ajoute qu'il a trouvé un crayon dans les poches de la veuve Pascoul au moment de son arrestation, et qu'il a demandé si ce crayon était celui dont elle se servait pour écrire ses lettres à Furbice. L'accusée a fait un mouvement de tête que le témoin a pris pour une réponse affirmative.

M. Appy, docteur en médecine à Gordes, a examiné le cadavre de Pascoul le lendemain du crime, et rend compte du résultat de ses recherches.

M. Colignon, pharmacien à Apt, rend également compte des recherches qu'il a été chargé par la justice de faire sur les viscères de la victime, à l'effet de savoir si ces organes contenaient du poison. Le résultat de son examen a été négatif, ce qui s'explique parfaitement, selon le témoin, par l'intervalle qui s'était écoulé depuis l'absorption du poison.

M. Emile René, professeur de médecine légale à la Faculté de médecine de Montpellier, et M. Gustave Chancel, professeur de chimie à la Faculté des sciences de la même ville, sont appelés après cette déposition, et M. le président leur demande si leur opinion est conforme à celle de M. Colignon.

Les deux honorables professeurs déclarent que l'expert d'Apt a procédé conformément aux règles indiquées par la science, et qu'ils adoptent pleinement les conclusions du rapport. L'absence du poison s'explique parfaitement par la circonstance que le témoin a fait connaître. Ils ajoutent que les substances employées par les accusés, notamment le phosphore et le sublimé corrosif, sont des poisons très dangereux. Ils font observer, en finissant, que le procédé employé dans cette circonstance pour l'envoi des objets sur lesquels devait porter leur examen, est un procédé vicieux, en ce sens que l'alcool rend quelquefois les recherches très difficiles et s'oppose même à la découverte de certains agents.

M. Peyron, médecin à Gordes, dit que l'accusé est souvent venu l'inviter à se rendre chez Pascoul. Il considérait Furbice comme le meilleur ami de Pascoul, et jamais le moindre soupçon ne s'était élevé dans son esprit à l'encontre de cet homme.

Ayant eu occasion de voir Furbice à l'hospice de Gordes, après son arrestation, il crut devoir lui faire des reproches sévères sur sa conduite :

— Vous saviez bien, dit-il à l'accusé, que ce malheureux était gravement malade : pourquoi ne pas le laisser mourir ?

Il raconta en même temps au témoin toutes les tentatives d'empoisonnement exercées sur la personne du malheureux Pascoul.

M. Bonnet, expert géomètre à Apt, a été chargé par M. le juge d'instruction de cette ville de procéder à la vérification des lettres saisies au domicile de Furbice et attribuées par ce dernier à la veuve Pascoul. Il déclare que, dans son opinion, ces lettres émanent réellement de cette accusée.

M. Ginoux, expert en écriture à Nîmes, fait une déclaration semblable, ajoutant que l'écriture de ces lettres n'est pas même contrefaite, et qu'il est de toute évidence, à ses yeux, qu'elles ont été écrites par la veuve Pascoul. Il soumet à MM. les jurés des observations détaillées qui viennent corroborer son opinion et celle de son collègue.

Après cette déposition, M. le président annonce qu'il va procéder à l'interrogatoire des deux accusés.

Un vif mouvement d'intérêt se manifeste dans l'auditoire.

Sur l'ordre du président, Furbice se lève le premier.

Son visage ne trahit aucune émotion. Il répond presque toujours à voix basse et en baissant la tête aux questions qui lui sont adressées; mais son attitude est celle d'un homme qui est sûr de lui-même et qui comprend parfaitement la portée de ses déclarations.

Margaï Pascoul affecte de ne pas le regarder. Personne dans le public n'a encore aperçu les traits de cette accusée.

Brigitte Furbice ne peut retenir ses sanglots pendant l'interrogatoire de son mari, et les deux petits enfants qui l'accompagnent pleurent en voyant pleurer leur mère. Cette scène impressionne vivement l'auditoire.

M. le président, à Furbice. — A quelle époque êtes-vous venu habiter le hameau de Fontblanche ?

R. Il y a deux ou trois ans.

D. Vos relations avec la femme Pascoul ont elles commencé tout de suite ?

R. Non, elles ont commencé il y a quinze mois environ, vers le mois de janvier 1861.

D. Faites connaître à MM. les jurés dans quelles circonstances ce fait c'est produit.

R. C'est un jour que je revenais de la foire de Cavaillon. La femme de Pascoul, que je rencontrai en route, me demanda une place dans ma voiture, et j'ai consenti. Durant le voyage, je lui fis part des sentiments que j'avais pour elle, et elle me répondit que si elle avait connu mes intentions à son égard, il y aurait longtemps que nous serions amis. Quelques jours après, je fus la trouver à sa campagne, et des relations intimes s'établirent entre nous.

D. N'avez-vous pas eu l'un et l'autre, à partir de cette époque, la pensée de vous marier ensemble ?

R. Oui, c'est une folie que nous avons

eue l'un et l'autre. C'est Margaï qui a eu la première l'idée de ce mariage.

D. C'est de là, sans doute, qu'est né le projet d'attenter à la vie de Pascoul, puisque vous ne pouviez vous marier tant que ce malheureux vivrait ?

R. L'idée de nous débarrasser de Pascoul ne nous est venue qu'au mois de mai ou de juin 1861. Nous avions appris à cette époque que le public s'occupait de nous, et nous avions toute raison de supposer que nous allions être troublés dans nos rapports. Nous avons alors songé à faire disparaître l'obstacle que nous redoutions.

D. Quels moyens deviez-vous employer pour atteindre ce but ?

R. Il avait été d'abord question de jeter Pascoul dans son puits. Margaï m'y engageait vivement, mais je refusai. Elle me proposa de le conduire à la fontaine de Vaucluse et de le précipiter dans le gouffre. Je refusai encore, trouvant l'emploi de ce moyen trop compromettant. Il fut ensuite question de le jeter sous les roues de ma voiture et de l'écraser, puis de l'étouffer pendant son sommeil, mais le courage me manquait toujours pour l'exécution de ces projets. En présence de toutes ces difficultés, Margaï me proposa d'avoir recours à l'empoisonnement, et nous nous arrêtâmes à ce projet comme étant celui dont la réalisation était la plus facile.

Ici, l'accusé rend compte de toutes les tentatives d'empoisonnement exécutées sur la personne de Pascoul à l'aide du phosphore, de l'opium, du sublimé-corrosif et autres substances. C'est lui qui se chargeait habituellement d'acheter le poison, mais c'est Margaï qui l'administrait. Cet état de choses aurait duré plusieurs mois. Il était convenu que Margaï mettrait du poison partout où elle pourrait. Quand ils virent que tous leurs efforts étaient inutiles et que Pascoul, tout malade et abattu qu'il était, ne voulait pas mourir, ils se décidèrent à employer un moyen plus énergique et à le faire disparaître par un coup de fusil. L'arme qui devait servir au crime aurait été achetée, par Furbice, une quinzaine de jours auparavant, au prix de 15 fr. Il aurait, d'après les instructions de sa maîtresse, brisé les grelots de son mulet pour en faire des balles. Quant à la poudre, elle aurait été fournie par Margaï, qui l'aurait prise dans la poudrière de son mari.

L'accusé raconte ensuite avec les plus grands détails l'attentat à la suite duquel Pascoul a perdu la vie. Dans la soirée du 24 décembre, il a attendu environ une demi-heure derrière le portail de la ferme. Au bout de ce temps, Margaï est sortie et s'est approchée de l'endroit où il se tenait en embuscade. « Es-tu là ? » a-t-elle dit. Sur sa réponse affirmative, elle a ajouté : « C'est le moment, je vais le faire sortir. » Pascoul est sorti en effet au bout de quelques minutes.

Furbice a fait feu en visant à la poitrine, à sept ou huit mètres de distance, et aussitôt après il a pris la fuite à travers champs.

L'accusé reconnaît l'exactitude de tous les détails postérieurs au crime et qui sont racontés par les témoins.

M. le président l'interroge au sujet des lettres saisies à son domicile. Il persiste à déclarer que toutes ces lettres viennent de la veuve Pascoul. Il ajoute que ce n'est pas dans un calcul intéressé, comme on le suppose, qu'il a conservé ces lettres, mais afin de pouvoir les relire plus à son aise, ne sachant lire qu'imparfaitement.

L'accusé proteste à cette occasion contre les pensées de cupidité qu'on lui prête. C'est la violence de sa passion pour Margaï qui l'a seule poussé au crime.

Cet interrogatoire est terminé. Furbice se rassied.

Les sanglots de sa femme et de ses enfants ont paru le troubler à plusieurs reprises, mais il n'a pas eu le courage de tourner la tête de leur côté.

L'audience est remise au lendemain pour l'interrogatoire de Margaï Rivarot, veuve Pascoul.

XXIV.

Audience du 2 mai.

Une grande agitation règne dans la salle des assises, avant l'ouverture de la séance.

Le bruit court que Furbice, en se rendant de la prison au palais de justice, a essayé de se briser la tête contre un mur. Les gendarmes qui l'accompagnaient ont pu le retenir à temps et amortir le coup.

Des discussions très animées s'engagent au sujet de cette nouvelle tentative de suicide. Les uns soutiennent que l'accusé, désespérant de sauver sa tête, voudrait en finir le plus vite possible avec la vie. Suivant les autres, il n'a aucune intention de se donner la mort et il veut simplement attendrir les jurés sur son sort. Quelques femmes essaient de poétiser l'incident qui vient de se produire en prétendant que Furbice est toujours passionnément épris de Margaï, et qu'il se repent de l'avoir dénoncée comme sa complice.

On s'entretient aussi très vivement de Margaï Pascoul, qui a jusqu'ici constamment et énergiquement nié non-seulement toute participation au crime de la Bastide-Neuve, mais encore toutes relations coupables avec Furbice.

On se demande quelle sera son attitude pendant l'interrogatoire qu'elle va subir et comment, devant les preuves qui l'accablent, elle pourra répondre aux questions du président.

A onze heures l'agitation se calme et toutes les conversations cessent; l'huissier annonce la cour.

INTERROGATOIRE DE LA VEUVE PASCOUL.

Sur l'invitation de M. le président, Margaï se lève péniblement de son banc le visage toujours couvert de son mouchoir. C'est avec la plus grande peine que M. le président parvient à lui faire découvrir le visage. Elle reprend de temps en temps son mouchoir, que le gendarme, placé à ses côtés, lui enlève presque aussitôt. Sa voix est d'ailleurs très faible et les premières paroles arrivent difficilement à messieurs les jurés.

La figure de l'accusée est remarquablement belle et répond parfaitement à l'âge qu'elle se donne (vingt-cinq ans).

Après les questions d'usage, M. le président commence l'interrogatoire en ces termes :

D. Vous avez épousé Pascoul en 18...., et vous avez eu avec ce jeune homme, avant votre mariage, des relations, à la suite desquelles vous vous êtes fait enlever, afin de forcer le consentement de votre père qui s'opposait à ce mariage ?

R. Oui, monsieur.

D. Bientôt vous vous êtes dégoûtée de votre mari, qui était pourtant, au dire de tous les témoins, excellent pour vous et vous portait une vive affection ?

R. Oui.

D. Votre mari avait-il des torts envers vous ?

R. Non.

D. Alors, pourquoi vous êtes-vous éloignée de lui ? Il est vrai que vous avez nié jusqu'ici toute relation avec Furbice. Persistez-vous dans ce système de dénégation?

L'accusée, d'une voix très émue, mais cette fois intelligible. — Non, monsieur le président, j'avoue au contraire les relations dont vous parlez.

On s'attendait si peu à cette déclaration, qu'il se fait un grand mouvement dans l'auditoire.

Les jurés se regardent entre eux, et on remarque même une certaine émotion parmi les magistrats.

M. X...., avocat de l'accusée, s'approche de sa cliente et lui serre vivement les mains. Il lui a sans doute conseillé de faire des aveux, et la remercie de l'avoir écouté.

Lorsque le calme est rétabli, le président reprend la parole.

A partir de ce moment, Margaï, comme si elle avait recouvré tout son courage et pris une grande résolution, ne baisse plus la tête et répond avec fermeté aux questions qu'on lui adresse.

M. le président. — Puisque vous vous décidez à entrer dans la voie des aveux, je vous engage à ne rien dissimuler et à dire la vérité tout entière. N'était-il pas convenu entre Furbice et vous que vous vous débarrasseriez de votre mari par un crime?

R. C'est vrai. Furbice me l'a proposé, et j'ai consenti.

D. Furbice soutient au contraire que la première proposition est venue de vous ?

R. Il ne dit pas la vérité. C'est lui qui m'a toujours mal conseillée, et pour mon malheur j'ai fait ce qu'il a voulu.

D. Furbice prétend que vous l'avez plusieurs fois provoqué à attenter à la vie de Pascoul. Tantôt vous l'engagiez à le faire tomber sous les roues de sa voiture, tantôt vous insistiez pour qu'il le précipitât dans la fontaine de Vaucluse, tantôt enfin vous lui proposiez de venir l'étrangler pendant la nuit, en profitant de son sommeil ?

R. C'est toujours Furbice qui faisait ces propositions, et j'avais la faiblesse de consentir à tout.

D. Des tentatives d'empoisonnement n'ont-elles pas été faites par vous, à diverses reprises sur la personne de votre mari ?

R. C'est encore Furbice qui a eu l'idée de l'empoisonnement, et je n'ai fait qu'obéir à ses ordres. C'est toujours lui qui me remettait les drogues que je devais faire prendre à mon mari.

D. On a peine à comprendre que vous n'ayez pas résisté à des sollicitations de cette nature.

R. J'étais livrée à Furbice de la manière la plus complète, et je ne m'appartenais plus.

D. Il semble résulter, au contraire, de votre correspondance, que vous avez eu vous-même la première pensée de certains actes. Vous exprimez même, dans quelques-unes de vos lettres, de vifs regrets de voir que l'affaire ne marche pas.

R. C'est lui qui m'adressait toujours des reproches sur le peu d'efficacité des poisons, en prétendant que je ne savais pas m'y prendre. C'est à ces reproches que je répondais dans mes lettres.

D. Il existe une lettre de vous dans laquelle vous dites à Furbice que vous pleurez toujours en voyant que les *remèdes* ne produisent aucun effet (lettre no 14). Vous n'agissiez pas, du moins à cette époque, sous la pression de Furbice ?

(La réponse de l'accusée n'arrive pas jusqu'à nous.)

D. Le jour de la foire de Carpentras, n'avez-vous pas fait prendre à votre mari, avant son départ, une tasse de café empoisonnée ?

R. Non, monsieur, je ne me levais jamais d'aussi bonne heure. Au moment du départ de mon mari pour Carpentras j'étais encore couchée et je ne lui ai rien offert.

D. Vous parlez dans une de vos lettres d'un poison que vous auriez administré à votre mari dans une omelette, n'était-ce pas du phosphore ?

R. Je n'en sais rien. Je donnais à mon mari ce que Furbice me remettait. Il ne me disait jamais le nom des drogues.

D. Un jour n'êtes-vous pas allée au marché de Cavaillon avec Furbice et n'avez-vous pas entendu un charlatan qui parlait de « sublimé corrosif ? » N'avez-vous pas engagé immédiatement Furbice à se rendre chez un pharmacien de la localité pour se procurer ce poison ?

R. Je n'étais pas ce jour-là à Cavaillon, et je n'ai pas vu le charlatan en question. Furbice m'a remis, à son arrivée, un paquet dont il ne m'a pas dit le contenu, et qu'il m'a engagée à faire prendre à mon mari.

D. N'est-ce pas vous, du moins, qui avez fabriqué les pilules dont il est question dans votre correspondance, et que vous avez administrées à Pascoul ?

R. Les pilules ont été faites, comme le reste, par Furbice.

D. Le contraire semble résulter de vos lettres. Il serait du moins certain, d'après ces lettres, que l'idée des pilules vous appartient et que vous en avez demandé plusieurs fois à Furbice, en lui envoyant le modèle de *ces boules*, comme vous les appeliez ?

R. Je ne faisais pas toujours ce que je disais dans ces lettres. Celle dont vous voulez parler était une réponse à une autre lettre de Furbice où il me pressait de donner de nouvelles pilules à Pascoul. Je voulais le calmer et l'adoucir, mais la vérité est que je n'ai jamais donné de pilules.

D. Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, vous êtes en contradiction formelle avec Furbice, et je vous répète que vous êtes aussi en contradiction avec vos propres lettres.

R. Si j'avais conservé les lettres de Furbice, réplique l'accusée avec amertume, il

me serait facile de répondre à bien des choses, mais je n'ai pas fait comme lui : j'ai brûlé tout ce qu'il m'a écrit, comme nous en étions convenus.

D. N'avez-vous pas également administré une forte dose d'opium à Pascoul, dans un des remèdes ordonnés par les médecins ?

R. Je n'ai jamais su le nom des choses : Furbice me remettait les paquets et je les faisais prendre à mon mari. Souvent il m'arrivait de ne pas tenir mes promesses. Je voulais surtout contenter Furbice, et je lui faisais croire que j'accomplissais ses intentions, quoique le fait ne fût pas vrai.

D. N'est-ce pas vous, qui fatiguée de voir l'inutilité de vos tentatives à l'effet d'empoisonner Pascoul, avez eu la pensée de lui faire tirer un coup de fusil par Furbice?

R. Non, c'est Furbice qui en a eu l'idée.

D. Il affirme que vous avez parlé la première de l'emploi d'une arme à feu ?

R. C'est faux ; je ne savais pas qu'il eût le projet d'assassiner mon mari.

D. Le contraire résulte encore de votre correspondance. Dans une de vos lettres (n° 16) vous le laissez libre de faire son affaire, mais en le priant de s'arranger de manière que vous n'entendiez pas le coup. Vous lui adressez cette prière au nom de votre enfant commun, dont l'existence pourrait être compromise par la frayeur que vous pourriez éprouver ?

R. Je ne me souviens pas d'avoir jamais écrit cela. Dans tous les cas, je ne sais ce que j'ai voulu dire. Cette phrase n'avait sans doute rien de commun avec l'assassinat.

D. N'avez-vous pas engagé Furbice, qui regrettait de n'avoir pas de munitions, à casser les grelots de son mulet et à en faire des balles ?

R. Jamais, monsieur le président.

D. Le 24 décembre, un peu avant le coup de feu, n'êtes-vous pas sortie un moment dans votre cour pour vous assurer que Furbice était à son poste ? Sur sa réponse affirmative, ne vous êtes-vous pas approchée de lui, et ne l'avez-vous pas embrassé en lui disant : « Tiens-toi prêt, c'est le moment, je vais le faire sortir ? »

R. C'est encore faux. J'ignorais les desseins de Furbice, et je ne savais pas qu'il se trouvait en ce moment dans la ferme.

D. Alors, comment, après la consommation du crime, n'avez-vous pas eu la pensée de vous approcher de votre mari, étendu sanglant sur le sol, pour lui donner vos soins ?

R. Je ne l'ai pas fait, parce qu'on m'en a empêchée. On m'a fait monter dans ma chambre.

R. Tout cela n'est survenu qu'assez longtemps après, Une fois dans votre chambre, n'avez-vous pas reçu la visite de Furbice, qui s'est approché de vous et vous a serré la main ?

R. Furbice est venu me voir dans ma chambre, mais il ne m'a pas serré la main; du moins, je ne m'en souviens pas.

Suivent d'autres détails ayant beaucoup moins d'intérêt, et sur lesquels l'accusée s'explique avec plus ou moins de précision.

Durant ce long interrogatoire, et depuis le moment où elle est entrée dans la voie des aveux, le sangfroid de Margaï Pascoul ne s'est pas un instant démenti. Elle s'est expliquée avec une grande facilité, reconnaissant les faits qui avaient le moins de gravité, et dont l'évidence était reconnue trop clairement. Mais elle a nié avec une extrême énergie tout ce qui était de nature à la compromettre le plus sérieusement, notamment sa conspiration directe au crime du 24 décembre.

L'animation répandue sur son visage, l'expression de ses yeux, certaines attitudes et certains gestes énergiques lui prêtent un grand charme et semblent impressionner vivement l'auditoire.

Après avoir interrogé l'accusée, M. le président annonce qu'on va reprendre l'audition des témoins. Nous ne citerons que la déposition de Cyprien X...., à qui Furbice, un mois avant la mort de Pascoul, avait adressé ces paroles significatives :

« Je sais bien tout ce qu'on dit de moi, mais à présent je suis lancé; il n'y a que la prison ou la guillotine qui puissent m'arrêter ? »

L'audience est suspendue à cinq heures

du soir et renvoyée au lendemain pour la discussion

XXV.

Audience du 3 mai.

A mesure que les débats de ce grand procès avancent, écrit-on de Carpentras à la *Gazette des Tribunaux*, la curiosité publique augmente, et on se ferait difficilement une idée de l'animation qui régne dans notre ville depuis deux jours.

C'est aujourd'hui que les organes du ministère public et de la défense doivent se faire entendre et que le jury doit rendre sa décision. On s'attend à des discussions éloquentes et animées, et ces diverses circonstances viennent encore ajouter à l'ardent intérêt des deux premier jours.

Sur la place du Palais de Justice, la foule est si compacte, que ce n'est qu'avec une peine infinie que les jurés, les témoins et les membres de la Cour eux-mêmes peuvent arriver à la porte d'entrée. Les factionnaires placés a cet endroit sont impuissants à contenir ces flots tumultueux; M. le capitaine de gendarmerie et M. le lieutenant commandant le détachement sont obligés de lutter corps à corps contre les personnes qui veulent pénétrer de force dans l'enceinte du Palais. On entend de toutes parts les exclamations bruyantes, les interpellations animées des curieux désappointés, qui s'en prennent aux gendarmes et à la troupe de ligne des difficultés qu'ils rencontrent. Pendant plusieurs heures le tumulte est à son comble.

Dans l'intérieur de la salle d'audience, il ne reste plus depuis longtemps une seule place disponible. Plus de cinquante dames occupent les fauteuils placés derrière la Cour, et quelques-unes d'entre elles, arrivées un peu tard, sont obligées de s'asseoir à la suite du siége du ministère public. Les personnes déjà placées ne parviennent qu'avec les plus grands efforts à défendre leurs chaises contre des tentatives d'envahissement sans cesse renouvelées. »

L'attitude des accusés n'a pas changé; ils sont toujours séparés l'un de l'autre par un gendarme. Furbice n'essaie plus de s'entretenir avec Margaï, et celle-ci affecte de ne pas se tourner de son côté.

Brigitte Furbice se tient silencieusement à son banc, l'un de ses enfants est assis sur ses genoux, l'autre à ses côtés. Plusieurs dames de la ville, qui ont assisté à ces longs débats, donnent des marques de sympathie à cette pauvre famille si cruellement éprouvée. L'avocat de l'accusé s'approche souvent de Brigitte et semble insister pour qu'elle ne s'éloigne pas de l'audience et espère sans doute que le souvenir de cette pauvre femme et de ses jeunes enfants attendrira le jury lorsqu'il aura à prononcer sur le sort de Furbice.

Moulinet, dont nous avons passé sous silence les dépositions qui auraient fait longueur et qui ont été, du reste, des plus obscures, est toujours silencieusement assis au banc des témoins. Il ne perd pas de vue Margaï, et sa physionomie s'est subitement illuminée lorsqu'à deux ou trois reprises l'accusée a tourné la tête de son côté et lui a tristement souri.

A onze heures, comme la veille, l'huissier annonce la cour.

Après quelques nouvelles explications sur divers points qui restaient encore à éclaircir, M. le président donne la parole à M. le premier avocat-général.

(Nous ne pouvons nous dispenser de reproduire ce remarquable réquisitoire, que nos lecteurs, nous en sommmes persuadés, liront avec le plus grand intérêt. Il affirme du reste, en quelque sorte, la moralité du long récit que nous avons entrepris. En effet, pour mériter une réputation de moralité, il n'est pas absolument nécessaire que l'écrivain pare ses personnages de toutes les vertus et ne peigne que des tableaux de sainteté; il peut aussi, à condition qu'il les flétrisse, décrire certaines infirmités humaines, et mettre en scène, pour les flageller, lorsque l'heure en sera venue, certains êtres vicieux et criminels. Nous avons pris Margaï à son début dans la vie, nous l'avons suivie pas à pas; nous avons montré comment ses premières fautes l'ont conduite au crime;

après le crime nous décrirons le châtiment, et nous croirons avoir fait une œuvre honnête.

Les véhémentes paroles du ministère public vont être la première flétrissure infligée aux deux accusés.)

Au milieu d'un profond silence, M. le premier avocat général s'exprime en ces termes :

Messieurs les jurés, il n'est pas de drame judiciaire sans l'intervention du ministère public. Organe de la loi, gardien des grands principes sur lesquels repose l'état social, sa place est partout où la société proteste, devant vous, contre une violation de ses droits, une atteinte à sa sécurité.

Mais s'il a des jours de labeur, le hasard lui fait aussi parfois un rôle exceptionnellement facile dont il a le droit de revendiquer le bénéfice, au profit des intérêts confiés à ses soins. Venu à vous dans la perspective d'une lutte à laquelle les dénégations de Margaï pouvaient prêter quelque ardeur, nous avons vu se produire à votre première audience un aveu inattendu. La dénégation allait à cette nature orgueilleuse et endurcie; mais, sous les inspiration de la noble et loyale intelligence dont son heureuse fortune lui a fait obtenir le concours, nous avons vu se courber son orgueil.

Dès lors, la preuve de la double culpabilité des accusés résultait : pour l'un, de ses aveux du lendemain; pour l'autre, de la confession de la dernière heure. Leur crime était de ceux auxquels la justice humaine ne peut pardonner, et la réciprocité de leurs récriminations nous promettait des auxiliaires au banc de la défense, où nous ne trouvons d'ordinaire que des contradicteurs. Aussi, resté, comme l'un de vous, à l'écart du débat (nous savions à quelles habiles mains la direction en était confiée) , nous venons résumer aujourd'hui des convictions qui sont les nôtres et prêter à vos consciences l'écho de notre voix. Notre tâche sera facile: dans le récit d'un drame aussi horrible, les faits ont plus d'éloquence que les plus éloquents discours.

C'était le 24 décembre, la veille de Noël. Noël ! la fête des pasteurs, à laquelle les traditions populaires ont conservé dans nos campagnes sa naïve simplicité.

A Gordes, la fête était partout: sur la montagne, les enfants brûlaient, en signe de joie, des plantes odorantes; l'Eglise préparait les pompes rustiques de la nuit; chez tous, la table réunissait les parents et les amis : Noël ! la fête de la religion, la fête de l'amitié, la fête de la famille !

A la Bastide Neuve les parents, les amis avaient partagé le repas du soir. « Bonne fête! » disaient-ils à Pascoul et à sa femme. La fête qui se préparait c'était la fête de la mort ! Le repas auquel ils assistaient, c'était le repas des funérailles.

Quelques instants plus tard, le malheureux fermier tombait mortellement frappé. La vengeance n'avait pas armé le bras du meutrier : Pascoul n'avait pas d'ennemis. N'avait-il pas d'ailleurs auprès de lui pour défenseur Margaï, sa femme ? n'avait-il pas Furbice son ami ? Oui, sa femme et son ami auraient dû le défendre, et ce sont eux qui l'ont tué !

Il y a cinq ans à peine, Margaï avait épousé Pascoul, à la suite d'un enlèvement. Hautaine et passionnée, la bonté de son mari pouvait encore conjurer les orages, et le toit de la Bastide Neuve eût abrité peut-être pour le jeune ménage un long avenir de bonheur. Mais l'adultère a passé par là, et comme ces génies du mal qui ne sèment que des ruines, il a laissé sur son passage la désolation et la mort....

Après avoir fait le recit des premières relations de Margaï avec Furbice : « Quel abîme que le cœur de la femme dépravée ! poursuit l'avocat-général; elle a un mari jeune, bon, honorable; il y a cinq ans à peine elle l'épousait par amour. Qu'au travers de ces affections légitimes vienne se jeter le premier intrigant venu, je ne sais qui, un Furbice, mal famé, marié, père de famille, une sorté de Lovelace, sans un autre avantage sur Pascoul que d'être un étranger pour elle, et avec lui, huit jours écoulés à peine, elle oblièra tous ses devoirs ! »

Parcourant la correspondance de Margaï, le ministère public y trouve la constatation du projet de se débarrasser du double obstacle qui s'oppose à leur union. A la lecture de la lettre qui indique la nécessité du double empoisonnement pour conserver leur réputation et se marier : « à l'honneur de tout le monde. » « Déplorables maximes! s'écrie M. l'avocat général, plus effrayantes par le danger dont elles portent la menace que par le cynisme de la dépravation. »

» Pour vous, comme pour nous, l'honneur c'est la fidélité du devoir, le culte de la vertu jusqu'à l'abnégation, jusqu'au sacrifice; Lucrèce, échappant à la honte par la mort; d'Assas, appelant sur sa poitrine, par son cri héroïque, les baïonnettes ennemies; Molé tombant, sa porte grande ouverte, sous les coups des ligueurs. Ces nobles figures font notre admiration, car à travers les siècles, elles personnifient l'honneur.

» Pour les accusés, l'honneur c'est le crime abritant le vice. Que le débiteur étouffe dans le sang de son créancier la menace d'une poursuite; que le fils dissipateur ouvre d'un coup de poignard une succession au gré de ses désordres, l'assassin et le parricide deviendront ainsi des hommes d'honneur. Le législateur romain ne semblait-il pas avoir pressenti ces hideuses doctrines, quand dans son inflexible logique il flétrissait dans l'adultère l'inévitable avant-coureur du poison ? »

« On me dit : Ne pleure pas, ce n'est rien : c'est quand on me dit que ce n'est rien, que je pleure encore plus, » écrivait Margaï à Furbice dans une de ses lettres. S'indignant de cette atroce confidence, M. l'avocat-général rappelle le crime de l'accusée au moment de l'assassinat. Au milieu de ce deuil, son indifférence semblait insulter à la douleur générale. Son œil était resté sec comme son âme. Vainement elle a demandé des larmes à la nature. Le rétablissement de son mari lui en avait tant coûté, que la source en était tarie. Elle n'en trouvait plus pour feindre de pleurer sa mort.

Après un touchant portrait du rôle de la femme, dans laquelle il voit l'ange gardien du foyer, dépositaire du bonheur de son mari, la sœur de charité veillant à son chevet pendant ses maladies, M. l'avocat général se demande comment Margaï a rempli ce rôle. Il la représente, à grands traits, faisant, pendant six mois, avec son complice, le siége de la vie du malheureux Pascoul; lui versant la mort dans ses aliments, dans ses breuvages, empoisonnant ses remèdes; substituant aux pilules des pilules toutes semblables de sublimé corrosif, insultant sa victime par son insistance à la presser de prendre les remèdes pour abréger, disait-elle, la durée de la maladie; se plaignant à Furbice de la lenteur des poisons, lui conseillant de précipiter son mari dans le Vaucluse, de l'étrangler à table, ou de l'étouffer dans son lit; préparant avec lui l'assassinat, encourageant le meurtre par une dernière caresse; enfin envoyant elle-même le malheureux à la mort.

Ces émouvants tableaux, dont la douloureuse vérité provoque un long frémissement dans l'auditoire, arrachent à M. l'avocat général un cri d'indignation.

« Oh ! cette femme nous fait horreur ! s'écrie l'éloquent magistrat, ce cœur dénaturé, nous avons beau le presser et le tordre, nous n'avons pu en faire sortir un sentiment humain. Locuste doublée de Messaline, elle a passé par le vice pour arriver au crime, et sur son front flétri, nous voyons empreint de la main de Dieu le triple stigmate de l'adultère, de l'empoisonneuse, de la complice de l'assassinat ! »

(Tous les yeux se tournent en ce moment vers Margaï. On est curieux de savoir quel effet ont pu produire ces éloquentes paroles.

Elle est très pâle, mais elle porte la tête haute et ne donne aucune marque de faiblesse.

On entend un sanglot dans un coin de la salle; c'est Moulinet qui pleure.)

M. l'avocat général continue son réquisitoire.

Il repousse énergiquement l'admission des circonstances atténuantes. Les admettre dans une telle affaire, ce serait le déshonneur, s'écrie-t-il. Sans doute, vous êtes souverains, messieurs les jurés, magistrats

d'un jour, la loi vous a placés si haut, que vous ne reconnaissez pas de juridiction supérieure à la vôtre; mais votre omnipotence s'arrête devant les droits de la vérité. Votre verdict vous appartient, mais vous en devez compte à vos consciences, à la société qui vous a confié le soin de la défendre! à Dieu, qui vous jugera. Esclaves du serment, vous répondez en hommes libres de toute passion, libres de toute faiblesse. Dans cette longue série de crimes, comment trouver une excuse dans les entraînements de la passion ? Les grandes passions expliquent les grands crimes, elles n'en amoindrissent pas la responsabilité. Aux grandes passions, Dieu et la société ont opposé une digue dans la voix de la conscience, dans les menaces de la loi.

Parlera-t-on des erreurs et des regrets des accusés ? Que nous font des aveux menteurs, stériles, fils de la peur ? Que nous veulent ces larmes tardives et ces regrets du lendemain ? Les larmes ne rachètent pas le crime, et les morts ne sortent pas de la tombe à la voix du repentir. Le jour du repentir est passé; aujourd'hui l'heure de la suprême expiation est venue.

Cette expiation, vous la devez à vos consciences, à la sécurité de votre pays, à cette foule immense qui est venue chercher à votre audience une leçon de justice et de moralité. Vous la devez aussi à votre honneur.

Naguère un crime sauvage épouvantait vos montagnes, et il y a quelques jours vos populations émues et rassurées disaient : Laissez passer la justice du jury! Aujourd'hui voici qu'un crime plus horrible encore, commis à si peu d'intervalle, semble menacer votre beau département du pilori des annales judiciaires. Répudiez, avant qu'elle s'accomplisse, cette triste célébrité. Que le pays attentif à ce grand débat apprenne la grandeur du remède en même temps que l'horreur du mal ; qu'il sache que, si sous votre beau soleil, dans ces contrées bénies du ciel, il s'est trouvé des monstres capables de pareils crimes, il s'y trouve des hommes honnêtes et fermes, infatigables à les punir.

Pour nous, la main levée vers Dieu, qui punit l'adultère et l'homicide, nous jurons que les deux accusés sont coupables, et que pas un d'eux ne mérite merci.

L'impression produite par ce discours a été des plus profondes.

Cette mâle éloquence est même parvenue à vaincre Margaï; sa tête s'est courbée; son inflexible orgueil semble l'avoir abandonnée. Mais on ne remarque pas une larme dans ses yeux.

La parole est donnée par le président au défenseur de Furbice.

XXVI.

M. le président donne la parole à Me B...., défenseur de Furbice.

(Notre première intention était d'abréger ces longs débats, pour faire connaître le plus tôt possible le verdict du jury; mais on nous assure, de toutes parts, que le réquisitoire de l'avocat général a vivement intéressé nos lecteurs, et qu'ils auront plaisir à parcourir les plaidoiries des défenseurs. Puisqu'il en est ainsi, nous faisons taire nos scrupules, et nous reproduisons quelques extraits de ces éloquents discours.)

Me B.... s'exprime en ces termes :

« Je ne me dissimule aucune des difficultés de ma tâche. Je me lève pour un homme qui a commis un grand crime et qui l'avoue, et cette difficulté n'est pas la seule. Il faut que je parle, et j'écoute encore; je viens solliciter votre attention, et à vos oreilles retentit toujours la parole entraînante de l'éminent magistrat qui a soutenu l'accusation. Cependant, je me rassure, parce que si le ministère public est l'élément nécessaire d'une bonne justice, notre ministère n'est pas moins indispensable.

» Je sais que la défense de Furbice, humble et courbée sous le poids d'un crime horrible, placée devant le souvenir de Pascoul, qui nous arrache des larmes à nous aussi, ne peut revêtir ici que les allures les plus modestes. Mais si une expiation est nécessaire, nous vous demandons une expiation plus douloureuse et assurément plus longue que celle qui a fait l'objet des ré-

quisitions du ministère public. Notre mission, nous l'avons reçue de la femme de Furbice, de cette femme dont l'accusation disait qu'elle était un ange. Appuyé sur elle, sur son jeune enfant, nous vous présenterons les moyens de défense de la cause, ne sollicitant que ceux que la conscience permet d'accorder. »

Le défenseur entre dans le vif de la discussion, et, prenant, pour ainsi dire corps à corps, tous les moyens développés par l'accusation, il les expose d'abord avec une grande fidélité, et les combat successivement avec un art infini.

« On a dit que les antécédents de Furbice étaient mauvais, mais on n'a invoqué aucun fait. J'en cherche à mon tour et je n'en puis découvrir.

» Si son repentir avait été sincère, a dit le ministère public, il eût trouvé grâce peut-être devant vous; s'il n'avait pas joué une indigne comédie, l'accusation lui aurait tenu compte de ses aveux. On parle de comédie ! »

Le défenseur lit ici un rapport officieux, duquel il résulte que Furbice a sérieusement tenté de se suicider, et que la blessure qu'il s'est faite aurait pu entraîner la mort.

« Gravement accusé, Furbice se porte un coup qui peut être mortel; dans sa pensée, c'est la mort qu'il se donne. Au moment où il croit sa dernière heure venue, où il s'attend à paraître devant Dieu, il fait des révélations solennelles, et ce ne serait point là l'expression de la sincérité et du repentir ? »

Après avoir cherché à établir que la cupidité ne pouvait pas être, chez Furbice, le mobile du crime, le défenseur s'écrie :

« Il faut pourtant trouver ce mobile. Eh bien ! le mobile, ce sont ses relations coupables avec Margaï Pascoul. Quelle a été dans ces relations et dans leurs conséquences la part de cette femme ? C'est ce qu'il faut examiner, dût la lutte s'élever entre les deux accusés et leurs deux défenseurs. »

Ici l'avocat de Furbice examine le passé de Margaï, son attitude dans la préparation et l'exécution du crime, ses aveux tardifs, son initiative. Furbice a produit toutes les lettres de Margaï, et celles qui l'accusaient et les autres, il en résulte que c'est elle qui encourage, qui conseille; elle indique la noyade dans le puits ou dans la Vaucluse, l'étranglement dans le lit. Dans la lettre n° 5, elle ne conseille plus, elle commande, et elle commande l'assassinat. Furbice a sa part sans doute, dans ces crimes et le défenseur ne veut qu'amoindrir le caractère odieux qu'on a imprimé aux faits relevés contre son client.

» N'est-ce pas, continua Me B...., Margaï qui, la première, a tenté Furbice ? Qu'on le remarque bien ! On ne discute pas sur le crime lui-même, ni sur ses circonstances aggravantes, on cherche quelle part morale y a prise l'accusée. Après avoir tenté Furbice, l'avoir enlacé dans son amour, ne l'a-t-elle pas enivré de volupté ! S'il est possible qu'un vice, un désordre quelconque soit l'atténuation d'une faute, l'ivresse dans laquelle Margaï a plongé son amant ne serait-elle pas cette atténuation que nous cherchons ?

L'ivresse qui provient de l'usage immodéré du vin, par exemple, n'est pas une excuse; elle laisse subsister les fautes qu'elle entraîne; mais tous les criminalistes sont d'accord pour le reconnaître, si elle n'efface pas, elle amoindrit le degré de responsabilité. Eh bien ! pourquoi n'en serait-il pas ainsi de cette ivresse des sens et du cœur, de cette dépravation, de cet énervement moral qui a été communiqué à Furbice par cette femme ?

Si donc cet homme était sous l'impression d'une passion violente, s'il n'a pas agi à froid, s'il a été entraîné par une femme perverse, qui lisait de mauvais livres et oubliait le devoir et le travail, oh ! Furbice, le maquignon aux prises avec cette Locuste doublée de Messaline, comme a dit M. l'avocat général, avait-il bien toute sa liberté ?

La défense aborde alors ses moyens les plus puissants. « Le ministère public, dit Me B.... a fait cette concession que les aveux de l'accusé devaient militer en sa faveur, lorsqu'ils sont utiles et spontanés. Eh bien ! ils l'ont été ! C'est une erreur de dire que Furbice n'a avoué que lorsqu'il s'est vu sous le coup de preuves accablantes. Au moment de ses aveux il n'y avait même pas contre lui de présomptions suffisantes pour qu'on maintînt son arrestation. Quant aux lettres, s'il ne l'avait pas voulu, jamais on ne les aurait découvertes.

— Tenez lui donc compte de ses aveux. Je vous en conjure avec des larmes et des supplications ; il y a, dans le jury français, trop de générosité pour qu'un semblable appel ne soit pas entendu !

Et ici, messieurs les jurés, ma cause s'agrandit et s'élève. Le ministère public vous disait : « Pas de scandale, pas d'impunité! » et pour lui, l'impunité, c'était le but modeste que nous sollicitons. On vous disait encore : « Votre pouvoir est illimité, » et on le limitait aussitôt. Non ! à vous seuls il appartient de résoudre le problème qui enveloppe ces deux accusés.

On vous a rappelé l'affaire Léonard. Est-il donc nécessaire que le sang coule toujours sur nos places publiques ? Et n'ai-je pas le droit d'intervenir, de m'abriter derrière cette femme, d'invoquer le nom de cet enfant, innocentes victimes ? Est-ce que la justice exige un sacrifice complet ? Cela ne répugne-t-il pas à vos consciences ? Mais ce fils ! il portera toujours un nom déshonoré, flétri.... Voulez-vous encore qu'il soit le fils du supplicié ?

La prière est toute puissante auprès de Dieu. Serait-elle donc sans efficacité devant la justice des hommes ? Seigneur, Seigneur, s'écriait le prophète, s'il y avait cent justes dans la ville, serait-elle sauvée ? — Oui. — Et s'il n'y en avait que dix, le serait-elle encore ? — Oui, elle serait sauvée. — Et s'il n'y en avait qu'un ? — Oui, elle le serait encore.

Eh bien ! messieurs, au nom des deux ustes qui m'assistent, ce n'est pas le salut de Furbice que je viens demander, mais un verdict qui accordera une ample satisfaction aux intérêts sociaux, et qui ne sera pas une cause de désespoir pour sa famille. Ah ! s'il m'était donné de franchir la distance qui me sépare de l'organe de l'accusation, je pourrais vous demander, au nom de la société, ce que je sollicite à cette barre comme organe modeste d'un intérêt privé. »

Me B.... termine ainsi :

« Messieurs, j'ai fini, et je vais céder la parole à un des plus vigoureux athlètes du barreau français. Il va consacrer à la défense de Margaï Pascoul sa noble intelligence et les brillantes facultés que la nature lui a départies. Sa puissante parole complètera au besoin la partie de la tâche qui nous est commune. Si, au nom de ses confrères de Carpentras, je suis heureux de lui souhaiter la bienvenue à cette barre, sa présence pour moi est aussi un grave danger. Placé entre deux éloquentes paroles, celle de M. l'avocat général et celle de Me X...., je crains que ma parole froide et décolorée ne s'efface de votre souvenir. Mais je me rassure : ma faiblesse sera ma force. Dans la délicatesse de vos consciences, vous voudrez rétablir l'équilibre entre les deux défenses; et plus la mienne aura été insuffisante, plus vous suppléerez à l'insuffisance du défenseur. »

Cette plaidoierie, dont nous n'avons pu donner que de courts extraits, a duré plus de deux heures. Tout l'auditoire l'a écoutée avec recueillement.

Lorsque Me B.... s'assied, plusieurs de ses collègues du barreau de Carpentras, et d'autres avocats, venus des villes voisines pour assister à ces débats, se pressent autour de lui et le félicitent. Me X...., qui, après la suspension de l'audience, va prendre la parole en faveur de Margaï Pascoul, est un des premiers à serrer la main de son éloquent confrère.

Pendant l'échange de ces politesses, une scène des plus touchantes attire tout à coup l'attention de l'auditoire.

Le fils de Furbice, un enfant de cinq à six ans au plus, a quitté la place où il était as-

sis auprès de sa mère depuis le commencement de ces débats; il s'est traîné sur ses mains et sur ses genoux, sans qu'on y prît garde, jusqu'au banc des accusés; et là, se relevant avec vivacité, il s'est jeté au cou de son père.

Furbice, étonné d'abord, prend l'enfant dans ses bras, le regarde, et fond en larmes. Aucun des témoins de cette scène n'ose s'y mêler; le gendarme chargé de veiller sur l'accusé, et de l'empêcher de communiquer avec le public, n'a pas le courage d'intervenir. Il porte la main à sa moustache pour se donner une contenance et peut-être pour cacher son émotion.

Mais le bruit d'une sonnette annonce que l'audience va être reprise : un jeune avocat s'avance, sourit à l'enfant, l'enlève dans ses bras et le rapporte à sa mère qui sanglotte.

Cet incident paraît avoir produit une émotion sur Margaï. Le fils de Furbice lui a sans doute rappelé l'enfant qu'elle vient de perdre.

Calme et impassible jusque-là, on peut apercevoir maintenant des larmes dans ses yeux.

La cour rentre en séance et le défenseur de Margaï Pascoul prend la parole.

Avant de dire au lecteur le dernier mot de ces débats, nous reproduirons quelques passages de la brillante plaidoirie de Me X.... Mais nous ne pouvons malheureusement reproduire la physionomie si expressive, l'accent passionné, le geste éloquent de l'éminent avocat que son contrère, Me B...., a appelé avec raison un des plus vigoureux athlètes du barreau français.

Le défenseur de l'accusée. — « Messieurs, ces deux têtes doivent-elles tomber ? Telle est la question terrible qui se débat devant vous. Et comment ne serais-je pas effrayé de l'immense responsabilité qui pèse sur ma parole, ma parole dont on a exagéré la puissance, je ne dirai pas pour en atténuer la portée, mais par une bienveillance dont je remercie ceux qui m'entourent, et qui s'adresse bien plus qu'à moi au nom que je porte, et dont on a voulu honorer les nobles qualités et les vertus traditionnelles.

» Que de dangers m'entourent! Un crime horrible a été commis, et quel jour ! Quelques heures avant celle où l'Homme-Dieu descendait sur la terre pour racheter les péchés et les crimes des mortels, on semblait vouloir ajouter un crime aux crimes que le sang du juste venait encore expier. »

Le défenseur développe ensuite avec une grande hauteur de vue les principes de la responsabilité et de l'imputabilité pénales. Pour juger, ajoute-t-il, nous nous laissons tous aller à la balance de notre conscience et de notre personnalité; il faut au contraire se défier des jugements à première vue, se rabaisser au niveau des criminels, et descendre à eux sans se dépouiller des sentiments de sa conscience.

Il examine à son tour le caractère des accusés. Sa cliente a eu une jeunesse ordinaire : elle avait, dit-on, une imagination ardente. La justice a fouillé ses cahiers de pension, elle y a trouvé des projets de jeune fille, des lettres d'amour, à treize ans, à quatorze ans.

« Ah ! continue l'orateur, si la justice se permettait de semblables indiscrétions sur bien des pensionnaires, elle risquerait fort d'y trouver des égarements de plume dont pour ma part je n'oserais pas leur faire un péché. La faute et le malheur de Margaï, c'est d'avoir rencontré Furbice, ce maquignon sans scrupule, ce don Juan de village, faisant claquer son fouet au physique comme au moral, homme à caprices et à bonnes fortunes qui a révélé tout le cynisme de son cœur, en parlant de la beauté de Margaï. »

Me X...., après s'être livré à cet examen du caractère des deux accusés, recherche jusqu'à quel point sa cliente a encouru la responsabilité de ses actes, placée comme elle l'était sous l'influence criminelle de Furbice. Il pourrait soutenir que sous l'empire de cette influence la volonté de Margaï s'est totalement anéantie; la perception de ses actes n'a pas été seulement oblitérée; livrée désormais à son séducteur corps et âme, elle a confondu le bien et le mal, les deux

conditions constitutives de l'imputabilité ou responsabilité; la raison morale et la liberté lui ont manqué, et elle doit ainsi échapper à toute répression. »

Mais il ne porte pas si haut ses prétentions. Il ne croit pas que l'influence de Furbice ait totalement absorbé cette volonté de fer et détruit en elle la connaissance absolue de ce qui est bien et de ce qui est illicite; seulement cette influence a lourdement pesé sur les déterminations de l'accusée, a obscurci les lumières de sa raison et a concouru par conséquent à rendre sa culpabilité moins grande.

Et le défenseur, avec un remarquable talent d'analyse, examine une à une les lettres que Margaï a écrites à Furbice.

Après avoir lu aux jurés celles qui portent les numéros 1, 2, 6, 9, 10, 17 et 19, que nous ne pouvons pas reproduire dans ces colonnes, il semble s'adresser directement à M. l'avocat général et lui dit :

« Vous croyez avoir toute cette correspondance, eh bien, non; nous qui l'avons écrite, nous savons qu'elle n'est pas complète. Il y avait d'autres lettres; par un infâme et machiavélique calcul, Furbice a détourné ou détruit toutes celles qui l'accusaient directement. »

Après avoir démontré l'amour et la passion aveugle de sa cliente pour Furbice, il lit dans chaque lettre les passages qui nous la montrent se donnant à lui sans réserve (lettres 3, 6, 14), se faisant sa propre chose. Elle a bien essayé de lui venir en aide dans l'exécution de ses projets; mais bientôt fatiguée, révoltée de son rôle, elle l'a rejeté sur Furbice.

« Elle a, dit-on, reprend l'orateur, administré des poisons, et pour vous en convaincre, vous avez fait venir des médecins qui vous ont dit que l'opium faisait dormir, que le sublimé corrosif donnait la mort. Mais tous les médecins emploient des poisons. Il faut considérer le résultat possible, ou vous allez faire des empoisonneurs de tous les médecins, et ils ne le sont pas toujours.

Après avoir discuté le point de savoir si l'accusation a prouvé la complicité de sa cliente dans le crime d'assassinat, Me X.... termine ainsi :

Il a plu à Dieu que la lumière se fît, les coupables se sont dévoilés ; quelle sera la peine que vous ferez peser sur ces deux têtes ? Nous avons dû avec peine séparer pour un instant les deux causes. Nous devons maintenant les confondre. Furbice, comme Margaï, peut attendre aussi les circonstances atténuantes, non pas pour avoir été entraîné par sa complice, mais pour avoir subi je ne sais quelle mystérieuse puissance qui l'a maîtrisé.

Quand j'ai vu pour la première fois Margaï Pascoul, je lui ai dit : J'ai lu votre correspondance, je connais les preuves qui vous accablent, voulez-vous me donner du courage ? Au pied du grabat de votre prison, agenouillez-vous, priez, demandez à Dieu de vous inspirer une bonne résolution, et à moi le zèle et la liberté, avec la conviction qu'il me faut pour accomplir mon devoir.

Son orgueil a d'abord résisté, mais bientôt elle m'a fait appeler, et me prenant les mains; « J'ai prié, s'est-elle écriée, et Dieu m'a entendue.

Je voulais la réconcilier avec Dieu avant de vous demander pitié pour elle; et elle a avoué, et elle n'est sortie de son humilité que pour se lever devant la calomnie. Ah ! la nuit et le remords l'avaient vieillie, et elle vient à vous le deuil dans le cœur et sur ses habits.

Elle avait de l'orgueil, de l'amour; elle s'est humiliée, sacrifiée dans tous ses sentiments. Elle était fière de sa beauté, et les rides du remords sillonnent son front, telle que Madeleine après s'être livrée à ses péchés enivrants !

Elle était mère et elle a perdu son enfant! L'Ecriture l'a dit : *Cor contritum et humiliatum Deus non despicies.*

Ah ! messieurs, croyez-en les leçons de cette audience, sa désillusion sur l'homme qu'elle aimait, sa longue douleur. Frappez fort; mais ne supprimez pas le coupable, quand ce coupable est encore digne de votre indulgence !

—o—

XXVII.

Lorsque M. X..... se rassied l'audience se trouve suspendue de fait, sans que le président ait prononcé cette suspension. Mais l'émotion que l'illustre avocat de Margaï vient de faire passer dans tous les cœurs se trahit de tous côtés par des marques extérieures.

On se regarde, on se serre la main, on essuie ses larmes prêtes à couler.

Les juges eux-mêmes se penchent l'un vers l'autre et se disent quelques mots à l'oreille.

Les jurés se sentent ébranlés, touchés, troublés. Les éloquentes paroles de l'orateur résonnent encore à leurs oreilles; ils se demandent où est la vérité, où est le devoir; s'ils doivent punir au nom de la raison ou pardonner au nom du cœur. Leur souveraineté les effraie, et ils feraient volontiers, en ce moment, abandon de leur toute-puissance.

Quant à celui qui cause une si vive impression, il est encore plus ému que son auditoire. Tout ce qu'il vient de dire, il le pensait, il le sentait, il le souffrait. On n'est éloquent qu'à la condition d'être convaincu. Aussi, M. X.....a-t-il vécu pendant deux heures de la vie de l'accusée, il s'est indentifié avec elle, il a protégé avec elle, il a partagé ses passions, il a commis ses crimes, il a connu ses remords, il a souffert de ses souffrances, c'est pour lui-même qu'il a pleuré, qu'il a crié, qu'il a demandé grâce.

Ses confrères qui ont souvent éprouvé les mêmes sensations, comprennent toutes les fatigues qu'il éprouve, se tiennent à l'écart et se réservent de lui témoigner plus tard leur admiration.

Du reste, il ne leur appartient pas en ce moment; Margaï a pris les mains de son défenseur, elle se presse contre lui, elle pleure dans ses bras.

Et Moulinet est là, par derrière; le pauvre homme, ne sachant de quelle façon témoigner sa reconnaissance, trop ému pour parler, a saisi la robe de l'avocat et la presse sur ses lèvres.

Peu à peu le calme se rétablit; la voix de l'huissier réclame le silence. Le président prend la parole.

— Accusé Furbice, demanda-t-il, avez-vous quelque révélation à faire, quelque chose à dire pour votre défense ?

— Non, répond Furbice d'une voix étouffée.

— Accusée Margaï Rivarot, veuve Pascoul, reprend le président, avez-vous quelque chose à ajouter aux paroles de votre défenseur ?

Margaï fait signe que non.

Alors le président, après avoir prononcé ces paroles sacramentelles : les débats sont clos, résume ces débats avec une grande clarté et une impartialité que tout le monde s'est empressé de reconnaître.

Lorsqu'il a terminé ce résumé, il invite le jury à passer dans la salle de ses délibérations.

Les jurés se lèvent, et lorsqu'ils vont sortir, ils aperçoivent les deux petits enfants de Furbice qui leur tendent les bras et semblent demander grâce pour leur père.

Pendant la délibération du jury, le public, chacun le sait, est pour ainsi dire livré à lui-même : la cour s'est retirée, et les accusés ont été conduits dans une salle d'attente qui leur est toujours affectée près de la chambre des assises.

C'est alors qu'il se produit dans l'auditoire une vive agitation; on est inquiet, tourmenté, pressé de connaître le dénouement du drame qui vient de se dérouler; on partage l'anxiété des malheureux dont l'existence est en ce moment discutée.

Dans l'affaire qui nous occupe, personne ne doute de la réponse des jurés. Leur chef se lèvera et conformément à l'article 348 du code d'instruction criminelle, la main sur son cœur, il prononcera ces paroles :

« Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, la déclaration du jury est : Oui, les deux accusés sont coupables. »

Mais leur accordera-t-on des *circonstances atténuantes* ou sera-t-on muet sur ce point ?

Toute la question est là, et personne dans l'audience n'ignore sa gravité, puisqu'il s'agit pour Margaï et pour Furbice des travaux forcés à perpétuité ou de la peine de mort.

Aussi, chacun discute-t-il avec animation. Pour ceux-ci le jury voudra frapper un grand coup et, dans l'intérêt du pays où plusieurs meurtres viennent de se commettre, il essaiera de terrifier ceux qui seraient tentés de devenir criminels à leur tour. Pour ceux-là, au contraire, le jury se laissera toucher par l'éloquence des défenseurs; impuissants à savoir qui est plus coupable de Furbice ou de Margai; dans l'impossibilité de disjoindre leurs causes, il reculera à l'idée de faire rouler deux têtes sur l'échafaud.

Moulinet, pâle, agité, fièvreux, se glisse dans tous les groupes et recueille ces diverses opinions. Tantôt une phrase lui donne du courage; tantôt un mot l'épouvante.

Une sorte de vide s'est fait, au fond de la salle, autour de Brigitte; personne n'ose s'approcher d'elle et lui apporter quelque consolation, car elle s'est agenouillée et elle prie.

La nuit est venue peu à peu, et quelques lumières éparses dans la grande salle des assises éclairent de leurs pâles lueurs ces tristes scènes.

Un bruit sinistre, répandu sans doute par quelque gardien de la prison, circule aussi, depuis un instant, et augmente le trouble de l'auditoire. On assure que Furbice a depuis deux jours refusé de prendre toute espèce de nourriture. Il semble résolu à se laisser mourir de faim si une condamnation capitale vient le frapper.

Enfin, toutes les incertitudes vont cesser.

Une sonnette a retenti; elle annonce que les jurés ont rempli leur tâche, et qu'ils vont rentrer en séance.

La cour prend place sur ses siéges, et le président demande au chef du jury de faire connaître son verdict.

Ce verdict fut affirmatif sur toutes les questions, mais mitigé par l'admission de circonstances atténuantes.

C'est l'emprisonnement éternel, mais c'est la vie pour les deux accusés. Moulinet pousse un cri de joie. Quant à Brigitte, elle n'ose croire à son bonheur. Peut-être n'a-t-elle pas compris la signification de ces mots : Circonstances atténuantes. L'avocat de Furbice, ravi de son succès, quitte son banc pour les lui expliquer.

Pendant ce temps, le président donne l'ordre de faire rentrer les accusés.

En pareil cas, il leur suffit d'un seul coup d'œil jeté sur l'auditoire, pour connaître leur sort.

Une condamnation à mort se lit sur tous les visages; on se détourne, on évite de regarder le malheureux qui vient d'entrer. Quel que soit son crime, on le plaint. Ce n'est plus un coupable, c'est un mourant.

Mais s'il est acquitté, ou bien s'il a obtenu des circonstances atténuantes lorsqu'on pouvait craindre qu'il n'en eût pas, on se penche vers lui, on lui fait des signes, on lui sourit; au banc des avocats, qu'il est parfois obligé de traverser pour gagner sa place, on murmure à ses oreilles: Vous êtes acquitté, ou bien vous avez la vie sauve.

Un président d'assises serait impuissant à empêcher ces généreuses manifestations.

Du reste, il n'y songe pas; il est homme avant d'être magistrat.

Furbice n'avait pas fait un pas dans la salle qu'il connaissait déjà le verdict du jury.

Alors il ne fut pas maître de lui; il laissa éclater sa joie.

Ceux qui l'avaient vu affaissé pendant ces longs débats, et qui avaient pu croire à ses remords, furent détrompés. Furbice n'avait eu qu'une crainte depuis le moment de son arrestation : la crainte de l'échafaud !

C'était cette crainte qui avait ridé son front, creusé ses joues, blanchi ses cheveux. S'il refusait obstinément depuis deux jours toute nourriture, c'est qu'il redoutait une condamnation capitale, et qu'il préférait le supplice de la faim au couperet de la guillotine.

Il respirait enfin; le poids qui l'oppressait venait de disparaître, et derrière son cou il ne sentait plus à chaque instant le froid du fer, supplice intolérable qu'un condamné à mort nous a expliqué.

Que lui importait l'autre condamnation dont il allait être frappé ? Que lui importait le bagne ? Le bagne c'était la vie, c'était peut-être la liberté; il n'y a pas de forçat qui n'espère s'évader.

S'il n'eût pas été contenu par un gendarme, Furbice, sans respect pour la majesté de l'audience, se fût en ce moment livré à une pantomime des plus animées. N'a-t-on pas vu, en pleine cour d'assises, un homme acquitté lancer tout à coup, en signe d'allégresse, sa casquette à la tête des magistrats ? Il fut, il est vrai, pour cette irrévérence, condamné à quelques jours de prison; mais il avait donné carrière à sa joie ; il avait, à sa manière, témoigné sa reconnaissance.

Margaï connut aussi vite que Furbice le verdict du jury. Dès son entrée dans la salle, son défenseur et Moulinet lui avaient fait un signe qu'elle comprit aussitôt. Mais elle sut se contenir; la fermeté de son caractère ne se démentit pas; une légère coloration vint animer son visage, et ce fut tout.

Peut-être ne redoutait-elle pas la mort comme Furbice ? La honte et la captivité l'effrayaient sans doute autant que l'échafaud.

Elle se dirigea lentement vers son banc, et ne put s'empêcher de jeter un regard de dédain sur Furbice, qui laissait trop bruyamment éclater sa joie.

Alors, conformément à l'article 357 du Code d'instruction criminelle, le greffier lut aux accusés la déclaration du jury et le ministère public requit aussitôt l'application de la peine.

Puis, la Cour, après s'être retirée pour en délibérer, dans la chambre du conseil, rendit, quelques minutes après, un arrêt qui condamnait Furbice et Margaï à la peine des travaux forcés à perpétuité.

L'audience fut ensuite levée; et la foule se retira profondément émue.

Dans les groupes qui s'étaient formés sur les places publiques, on s'entretint fort avant dans la nuit des différentes péripéties de ce procès, dont les habitants du Midi gardent encore le souvenir.

Quant à M. X....., non content d'avoir sauvé la tête de sa cliente, il alla le soir même voir Margaï dans sa prison et lui donner quelques conseils pour l'avenir, il avait obtenu l'autorisation de se faire accompagner de Moulinet : « C'est la meilleure soirée que j'ai passée de ma vie, » a dit bien souvent depuis le pauvre homme.

Rien ne pouvait le détacher de Margaï, ni ses rigueurs envers lui, ni ses fautes, ni ses crimes. Il n'y avait dans son cœur pour elle qu'indulgence et pardon. Il ne raisonnait pas le sentiment qu'il éprouvait, il se contentait de le subir. Il avait aimé Margaï innocente; il l'aimait criminelle.

De son côté, le défenseur de Furbice obtint que Brigitte pût communiquer avec son mari.

Que se dirent-ils durant les deux heures qu'ils passèrent ensemble ? On l'a toujours ignoré, mais cet entretien dut faire une certaine impression sur l'esprit de Furbice, et décida sans doute d'un incident que nous aurons plus tard à raconter.

Quelques jours après sa condamnation, une voiture cellulaire emportait Margaï dans la maison centrale de Montpellier.

Quant à Furbice, on le conduisit dans la maison d'arrêt d'Avignon, d'où il fut bientôt dirigé sur le bagne de Toulon.

Le lecteur, un peu incrédule de sa nature, est maintenant persuadé, nous osons cette fois l'espérer, que, loin d'avoir mis en scène des héros de roman, nous ne lui avons presenté que des personnages réels, vivants et connus. Aussi s'intéressera-t-il sans doute au récit qui va suivre.

Il contient des épisodes encore plus dramatiques peut-être que ceux publiés jusqu'à ce jour, et tous les détails qu'on va lire seront puisés aux sources les plus officielles.

D'ordinaire, après avoir lu avidemment tous les incidents d'un procès, on perd de vue les condamnés, et on ignore absolument ce qu'ils deviennent; la prison et le bagne se referment sur eux; ils ne font plus partie des vivants. Aussi nous a-t-il paru original et nouveau d'être initiés à l'existence de Margaï et de Furbice, depuis leur condamnation, qui a eu lieu le 3 mai 1862, jusqu'à ce jour ; plusieurs magistrats et hauts fonctionnaires, des employés spéciaux de deux ministères, un inspecteur des prisons, des commissaires au bagne de Toulon, ont bien voulu nous aider dans nos recherches, dont nous allons communiquer le résultat aux lecteurs.

XXVIII.

Il n'existe pas de bagne pour femmes. C'est dans les *Maisons centrales de force et de correction* que les malheureuses condamnées aux travaux forcés à temps, ou à perpétuité, subissent leur peine. Parmi les établissements de ce genre, existant en France, il n'en est pas de plus important que celui de Montpellier, où fut conduite Margaï, après sa condamnation, en juin 1862.

Peut-être n'est-il pas inutile de faire ici le portrait de Margaï, à cette époque critique de sa vie. Elle avait alors vingt-cinq ans; ses traits étaient un peu altérés, autant par les fatigues de sa captivité préventive, qui avait duré plusieurs mois, que par les émotions qu'elle avait subies depuis qu'elle connaissait Furbice. Néanmoins, le visage était toujours remarquablement beau. Un front développé, des sourcils fortement arqués, des yeux bien fendus, des dents petites et blanches, des lèvres rouges et finement dessinées, le nez grec d'une pureté de lignes irréprochable, tout cela aurait constitué un admirable ensemble, si le regard, de plus en plus farouche et d'une dureté presque sauvage, n'était venu jeter un peu d'ombre sur ce tableau.

Le jour même de son arrivée, Margaï dut, au sortir du bain que le règlement impose à chaque détenu, à son entrée, revêtir le costume de la prison, composé d'un jupon blanc, d'une robe de bourrette, d'un fichu quadrillé bleu et blanc, de bas de coton blanc, de chaussons et de sabots. La coiffure consiste dans une cornette blanche que les prisonnières ont le talent de diminuer tous les jours, et qui n'occupe pas sur leur tête beaucoup plus de place qu'une petite résille.

Lorsque la nouvelle arrivée fut en tenue de prison, elle comparut devant le directeur, qui, après l'avoir interrogée sur ce qu'elle savait faire, la classa dans l'atelier de couture fine.

Margaï ne parut pas d'abord comprendre ce qu'avait d'horrible pour elle le côté matériel de sa position. La dureté de son travail quotidien, la frugalité de sa nourriture, la grossièreté de ses vêtements, la sévérité des religieuses surveillantes, toutes ces choses la laissèrent insensible. Elle n'avait conscience que de sa dégradation morale.

Aussi n'eut-elle aucune peine à obéir aux règlements de la maison, qui imposent aux détenues un silence constant. Dans l'atelier, elle tenait toujours la tête penchée sur son travail. Mais elle l'exécutait avec une lenteur si affectée, qu'il était difficile de ne pas deviner la sourde révolte qui grondait en elle, et qui n'eût pas tardé à éclater, si on l'eût provoquée par trop de rigueurs. Les religieuses comprirent heureusement ce qui se passait dans cette âme farouche; elles essayèrent de l'apaiser en ayant pour leur nouvelle pensionnaire un peu d'indulgence.

Alors, commença une vie monotone dont le lecteur pourra se rendre compte lorsqu'il connaîtra le règlement auquel obéissent les maisons centrales de femmes.

Le lever a lieu à cinq heures en été, à six heures en hiver. Il dure vingt minutes, y compris la prière, et est suivi, en toute saison, d'une promenade de vingt-cinq minutes après laquelle commence le travail. De neuf à dix heures, déjeuner et récréation. De dix heures à quatre heures, travail interrompu seulement par un court repos. De quatre à cinq heures diner e promenade suivis de la reprise du travail

jusqu'à huit heures. Une collation précède le coucher. En été, les détenues sont autorisées à se promener une demi-heure, avant de monter dans les dortoirs qui sont éclairés toute la nuit.

Le régime alimentaire est bon. Le pain est à peu près celui des soldats et on le donne à discrétion. A l'exception du dimanche où le service est gras, les détenues reçoivent tous les jours un demi-litre de soupe maigre, le matin, et un demi litre de légumes le soir; le tout assaisonné au beurre ou à la graisse et varié autant que possible. A cet ordinaire, elles peuvent ajouter du beurre ou du fromage, des fruits secs ou crus, suivant la saison, et des ragoûts de viande. Ces vivres supplémentaires leur sont vendus au prix fixé d'avance par un tarif officiel.

Le silence absolu est obligatoire partout et toujours.

Toutes les contraventions aux réglements sont l'objet de rapports et sont déférées au tribunal de justice disciplinaire. Ce tribunal qui siége trois fois par semaine et plus souvent s'il en est besoin, se compose du directeur, président; de l'inspecteur et de la sœur supérieure, assesseurs; la sœur institutrice remplit les fonctions de greffier. Les affaires s'expédient de la manière la plus sommaire. Le directeur prononce en dernier ressort. Suivant la gravité des cas, les peines se divisent ainsi : réprimande, privation de cantine, privation de pitance, piquet, pain sec, coucher sans matelas, cellule et cachot.

On peut comprendre maintenant ce que fut la vie de Margaï pendant les trois années qui s'écoulèrent pour elle à Montpellier. Elle était tombée dans une effrayante tristesse. Sa conduite fut exemplaire, sa douceur inaltérable. Se repentait-elle ? avait-elle des remords ? Problème insoluble sur lequel n'ont pas voulu se prononcer ceux qui la voyaient à cette époque et qui nous ont si gracieusement donné tous ces détails. On a seulement constaté qu'elle s'approchait des sacrements et montrait des sentiments religieux à la sincérité desquels on peut croire, si on se rappelle qu'au moment où son enfant allait mourir, elle avait prié avec ferveur.

Sa tristesse donnait à sa beauté un caractère de résignation qui la rendait des plus sympathiques, et comme elle avait toujours les yeux baissés, on n'était plus douloureusement frappé par la dureté de son regard.

Sous le modeste costume de la prison, elle n'avait rien perdu de sa distinction et de sa grâce. On devinait toute la souplesse de sa taille, malgré la robe grossière à laquelle le réglement la condamnait. La cornette qui lui servait de coiffure, posée avec coquetterie sur ses beaux cheveux, en faisait ressortir la finesse et l'éclat, et mainte fois, les sœurs surveillantes lui reprochèrent de n'avoir pas, dans sa tenue, la modestie qui convient à une prisonnière. Qu'y pouvait-elle ?

La discipline de la prison ne lui permettait pas de recevoir de visites. Néanmoins elle fut appelée, un jour, au parloir et elle y trouva Moulinet.

A l'aspect de celle qu'il avait autrefois connue, entourée de luxe, élégante et fière, il ne put retenir ses larmes. Quant à Margaï, son amour-propre et toutes ses pudeurs se réveillèrent, elle rougit d'être surprise ainsi dans son abaissement, revêtue de sa livrée d'infamie et elle fixa sur son visiteur ce dur regard qui tant de fois avait fait au cœur du malheureux de si cruelles blessures. Mais lui, humble et respectueux, lui expliqua qu'il n'avait pu résister au désir de la voir, et qu'il avait fait dans ce but, le long trajet qui sépare Gordes de Montpellier, après avoir remué ciel et terre pour obtenir l'autorisation d'arriver jusqu'à elle.

L'orgueil de Margaï ne tint pas contre ces touchants aveux. Elle tendit la main à ce dernier et fidèle ami et lui ouvrit son cœur.

— Je me sens mourir entre ces sombres murailles, s'écria-t-elle. Cette vie me tue. J'aurais besoin de marcher, de courir, de voir les arbres, de vivre, enfin. Ah ! qui mettra un terme à mon supplice ?

— N'avez-vous pas tenté de fuir ? demanda Moulinet à voix basse.

— Je n'y ai pas songé. D'ailleurs, c'est impossible.

— Si l'occasion se présentait, la saisiriez-vous ?

Margaï ne répondit pas.

Moulinet se retira, en promettant de s'efforcer d'obtenir un adoucissement au sort de Margaï. Elle le vit partir avec regret, mais sans espérance. Du fond de son obscurité, que pouvait, pour elle, le pauvre homme ?

Le lendemain, Moulinet arriva jusqu'au directeur et s'offrit pour entrer au service de la prison. Mais il apprit qu'on n'employait qu'un très petit nombre d'hommes, et que toutes les places étaient prises.

Il repartit pour Gordes, désolé de ne pouvoir se consacrer à Margaï, ainsi qu'il l'avait espéré, mais décidé à tout tenter pour améliorer la position de celle qu'il aimait.

Au commencement de sa troisième année de captivité, Margaï eut pour voisine de dortoir et d'atelier une jeune femme nouvellement arrivée. C'était une ancienne institutrice dont les aventures et le procès ont fait, il y a deux ans, beaucoup de bruit, et qui venait d'être condamnée à cinq ans de travaux forcés. Les deux prisonnières qui, par leur éducation, leurs habitudes passées, leur caractère, se trouvaient avoir certains points de contact, se lièrent bientôt étroitement.

Le jour, sous la sévère surveillance des sœurs, elles ne pouvaient se dire que de rapides paroles. Mais, durant la nuit, profitant du voisinage de leurs lits, elles parvinrent à échanger quelques confidences. Ce fut un grand adoucissement pour Margaï au sein de sa longue infortune, de rencontrer une détenue capable de la comprendre.

Sa captivité lui devenait cependant insupportable. Cette splendide créature, si jeune, si ardente, s'étiolait comme la fleur qu'on prive trop tôt des rayons du soleil. Cette vie cloîtrée, faite de solitude, d'immobilité et de silence, pesait lourdement sur elle et minait peu à peu sa santé.

Son imagination travaillait sans cesse et, dans son sommeil agité et fiévreux, elle voyait, chaque nuit, apparaître les deux hommes qu'elle avait aimés : Pascoul et Furbice.

— Puisque c'est la claustration qui vous tue, lui dit un jour sa compagne, que ne demandez-vous à aller à Cayenne?

Et comme Margaï la regardait avec surprise, celle-ci lui expliqua que, par suite de nouvelles décisions administratives, les condamnées, filles ou veuves, pouvaient quelquefois, sur leurs demandes, être envoyées dans la colonie.

Ce fut pour Margaï une révélation. Dès-lors, elle n'eut plus d'autre pensée que celle qui venait de lui être communiquée par l'institutrice.

Or, peu de jours après, elle fut mandée, un matin, dans le cabinet du directeur, et s'y trouva en présence de M. X.... son éloquent défenseur devant la cour d'assises de Vaucluse.

— Monsieur désire vous parler, dit le directeur, et, par un sentiment de discrétion qu'expliquait le caractère de l'avocat, il sortit aussitôt.

— Un ami qui s'intéresse à vous, dit alors M. X...., est venu me trouver. Il m'a fait part de vos souffrances et de l'inutilité de ses efforts pour y apporter quelque soulagement. Il me suppliait de demander votre grâce. Il n'y faut pas songer; nous ne réussirions pas. Votre condamnation est trop récente. Mais, si l'emprisonnement vous pèse, vous avez un moyen de le faire cesser : allez à Cayenne.

— J'y avais déjà songé, répondit Margaï, et je vous remercie si vous m'apportez les moyens de réussir. Oui, pour quitter cette maison, j'irai où on voudra, je ferai ce qu'on voudra.

— On exigera de vous, reprit l'avocat, l'engagement formel de vous marier en arrivant dans la colonie, soit avec un interné, soit avec tout autre individu qui justifiera de ses moyens d'existence.

— Soit, s'écria-t-elle; je consentirai à tout et je bénirai ceux qui m'aideront à sortir d'ici.

— Adressez, continua l'avocat, une demande au ministère de la marine. Le directeur l'appuiera, car je crois qu'il est satisfait de votre conduite, et vous ne tarderez pas à voir vos vœux se réaliser.

— Oh ! merci, monsieur, s'écria Margaï.

Pour la seconde fois, vous m'aurez sauvé a vie. Ici je serais morte avant peu.

Et comme l'avocat s'était levé, elle crut qu'il la congédiait et elle marcha vers la porte. Il l'arrêta d'un geste.

— Ne me demandez-vous pas quel est l'ami qui s'est intéressé à vous ?

— Je n'ai pas besoin de le demander, dit Margaï; je le sais.

— Il vous aime profondément, reprit M. X.... avec gravité.

— Oui, plus que je ne le mérite, répondit-elle en souriant avec tristesse.

— Il m'attend au dehors pour avoir de vos nouvelles, que voulez vous que je lui dise de votre part ?

Elle réfléchit, puis elle prit tout à coup un canif qui se trouvait sur la table du directeur, elle releva sa cornette, coupa une petite mèche de ses cheveux et, la remettant à M. X....

— Vous lui direz qu'il garde ceci en souvenir de moi; c'est tout ce que je possède maintenant. Mais ils sont encore jolis, ajouta-t-elle avec un fin sourire.

Dès le lendemain, Margaï rédigeait avec l'aide de sa compagne, l'institutrice, une pétition adressée au ministre de la marine dans laquelle elle demandait à être transportée à la Guyane française.

Ce document, dont nous avons la teneur sous les yeux; renferme le passage suivant:

« Je suis bien jeune encore; ma santé est des plus robustes, ainsi que le constate le certificat du médecin. Le malheur a mûri ma raison. J'ai appris à connaître mes devoirs envers Dieu et la société; il serait donc bien triste pour moi d'être obligée de passer ma vie en prison, et de ne pouvoir bénéficier de la mansuétude du gouvernement qui me fournit le moyen de reconquérir une liberté relative dont je connais tout le prix et de laquelle, je l'assure, je n'abuserai pas. »

Cette lettre partie, on vit le caractère de Margaï changer tout à coup. De sombre et taciturne, elle devint enjouée; dans le mois de juin 1865, elle comparut deux fois devant le tribunal de la maison centrale, et fut condamnée à des peines disciplinaires pour dissipation dans l'atelier.

Enfin, dans les premiers jours de juillet, elle apprit que sa demande avait reçu un accueil favorable. Elle était désignée pour faire partie du plus prochain convoi de déportées. Le mois suivant, elle quitta la maison centrale de Montpellier.

— Soyez heureuse, lui dit son amie l'institutrice, en l'embrassant avec tendresse; moi, je reste. On ne veut pas de moi là-bas. J'ai le désagrément d'être mariée.

Le 12 août 1865, un navire de la marine impériale, le *Cacique*, sortait, dès le matin, de la rade de Rochefort à destination de la Guyane française. Le *Cacique* est un bâtiment mixte, c'est-à-dire qu'il peut naviguer à la voile ou à la vapeur; il effectue avec trois autres, qui sont *l'Alecton*, *l'Amazone* et la *Cérès*, le transport des condamnés qu'on expédie dans les pénitenciers de Cayenne.

Il emportait des armes, des vivres, des étoffes en pièce destinées à l'habillement des transportés, plusieurs soldats d'infanterie de marine qui allaient rejoindre leur corps, des religieuses de l'ordre de Saint-Joseph de Chartres, trois pères jésuites envoyés dans la colonie en qualité d'aumôniers, et enfin quarante femmes jusque-là détenues dans diverses maisons d'arrêt ou de force, et qui d'après leur demande, étaient dirigées sur la Guyane.

Parmi ces femmes se trouvait Margaï Pascoul.

A midi, le *Cacique* était au large. Les côtes de France disparaissaient dans une sorte de brume lumineuse, et les passagers, groupés à l'avant ou à l'arrière, disaient à la patrie un dernier adieu.

Le commandant ordonna de faire monter les transportées sur le pont afin de leur permettre de saluer aussi la terre.

Les pauvres femmes obéirent: on les relégua au centre du navire, près de la machine. Margaï prit place sur un rouleau de câbles, et regarda l'horizon.

Montpellier, Avignon, Gordes, Fontblanche, la Bastide-Neuve, tout cela était déjà bien loin.

Tout son passé disparaissait; il ne lui restait plus rien; pas même son pays, pas même le droit de le revoir.

— Quelle solitude j'ai faite autour de moi! ne put-elle s'empêcher de murmurer.

— Je suis là, dit tout à coup une voix à son oreille.

Elle se retourna brusquement.

Un homme, qu'elle reconnut aussitôt, s'était glissé derrière elle.

XXIX.

C'était Moulinet.

Mᵉ X.... ressentant une certaine sympathie pour cet homme qui l'avait autrefois choisi, entre tous, pour défendre la cause de Margaï, lui avait à plusieurs reprises témoigné sa reconnaissance de la façon la plus touchante, et lui avait enfin confessé son invincible amour et son long martyre.

Aussi, bienveillant et bon, comme tous les gens d'une grande valeur intellectuelle, il s'était fait tenir au courant des démarches de Margaï pour se rendre à Cayenne. Il avait appris le départ de Montpellier et le prochain embarquement à Rochefort, et il s'était empressé d'en aviser son protégé.

Moulinet réunit toutes ses économies, quitta Gordes et fit son entrée dans Rochefort trois jours avant le départ du *Cacique*.

Il s'agissait de s'embarquer sur ce navire, mais ce n'était pas chose facile; son *cadre* était rempli, et, du reste, Moulinet n'avait plus l'âge de s'engager comme matelot.

Pendant deux jours ses démarches restèrent sans résultat. Enfin, grâce à une lettre de recommandation de Mᵉ... il parvint à intéresser à son sort un officier supérieur d'infanterie de marine qui, devant prendre passage sur le *Cacique*, consentit à s'attacher comme domestique l'ancien garçon de ferme.

Il allait donc suivre Margaï dans son exil ! Rien ne pouvait plus le séparer d'elle.

Moulinet raconta brièvement à Margaï tout ce que nous venons de dire.

— Ai-je eu tort ? demanda-il en terminant.

— Non, fit-elle ; merci.

Et elle lui tendit furtivement la main. Il se baissa, mit un genou en terre comme s'il voulait ramasser quelque chose, embrassa la main de Margaï et courut à l'arrière du navire où son service le réclamait.

Les bâtiments de l'Etat qui transportent à Cayenne les détenues des maisons d'arrêt ou des maisons de force et les galériens du bagne de Toulon (c'est le seul bagne qui reste en France ; ceux de Brest et de Rochefort ont disparu depuis plusieurs années) sont aménagés de la façon suivante :

Tout le long de l'entrepont, de l'avant à l'arrière, et des deux côtés, à babord et à tribord, règnent deux grilles en fer, scellées dans le parquet et dans le plafond.

Les transportés ont pour logement l'espace compris, de chaque côté, entre les sabords et la grille. L'espace libre, entre les deux grilles, est réservé à des sentinelles choisies parmi les matelots, placées de cinq pas en cinq pas, et ayant toujours le sabre au poing. Ces sentinelles ont ordre d'empêcher les forçats de s'appuyer contre les grilles qui, poussées par une centaine de mains vigoureuses pourraient très facilements s'ébranler. Aussi la sentinelle est-elle autorisée à frapper de son sabre tout homme qui ne tiendrait pas compte d'un premier avertissement.

En pleine mer, les sabords sont verrouillés extérieurement pendant la nuit, mais on les laisse ouverts durant le jour. En cas de relâche dans un port, des embarcations armées circulent le long de chaque bord, pour empêcher les évasions. Tous les hommes de l'équipage ont aussi, sur ces navires de transport, des poignards avec lesquels ils doivent coucher.

Pendant une heure, chaque jour, les détenus peuvent sortir de leurs bagnes. C'est le nom donné aux espèces de cages que nous avons décrites. Ils montent sur le pont, en passant à travers une double haie de matelots rangés sur les escaliers. Des sentinelles les empêchent de franchir cette limite.

Toutes ces mesures de prudence n'étonneront personne, lorsqu'on songe qu'il se trouve quelquefois à bord jusqu'à deux ou

trois cents transportés, qu'il existe, parmi eux, des déterminés à faire un mauvais parti à l'équipage, s'ils en trouvaient l'occasion ; et qu'enfin, par suite d'une mesure des plus généreuses, tout forçat, du moment où il quitte Toulon, pour se rendre dans les colonies pénitentiaires, n'a plus de fers aux pieds.

Les punitions infligées pendant la traversée, sont le cachot à fond de cale et les coups de garcette. Le malheureux condamné à cette dernière punition, est attaché sur un banc de voilier (où les voiliers s'asseyent pour travailler), et c'est d'ordinaire un de ses compagnons d'infortune, un forçat comme lui, qui est chargé de le frapper.

A côté du châtiment, il y a la récompense; ceux des transportés que leur dossier signale pour s'être bien conduits à Toulon, ou qui se font remarquer à bord par leur obéissance, sont libres de circuler à l'avant du navire, sont employés à certains services et reçoivent parfois, comme l'équipage, une ration de vin.

Nous avons cru devoir donner ces détails, qui nous ont paru intéressants et entièrement inconnus, et qui concernent également les forçats et les femmes transportées ; mais ces dernières, dans le voyage dont il est question ici, occupaient seules les bagnes du *Cacique*. Aussi, le règlement n'était-il pas appliqué dans toute sa rigueur. L'équipage semblait prendre en pitié les malheureuses, et les officiers fermaient les yeux sur certains écarts de discipline. C'est ainsi qu'on autorisait peu à peu les prisonnières à rester sur le pont, durant la journée, lorsque le temps et les manœuvres le permettaient.

Moulinet se rapprochait alors de Margaï et s'entretenait avec elle.

Ce paysan, à l'esprit inculte, avait toutes les délicatesses de l'homme le mieux élevé. Il ne parlait jamais du passé, des fautes et des crimes commis ; il semblait avoir oublié les noms de Frédéric Borel, de la Valbray, de Pascoul et de Furbice. Il ne se souvenait plus de Gordes, de Fontblanche, de la cour d'assises et de Montpellier. On aurait dit que Margaï était pour lui une femme nouvelle qu'il rencontrait à bord pour la première fois, et dont il s'était subitement épris. Il essayait de l'intéresser au pays qu'elle allait habiter; il le lui décrivait de son mieux, il lui donnait une foule de détails qu'il avait recueillis de tous côtés pour les lui rapporter.

Quelquefois seulement, lorsque la mer était calme, l'heure propice, lorsqu'il y avait une sorte de mélancolie et de poésie répandues autour d'eux, il lui parlait de son dévouement, de son affection à toute épreuve, de l'adoration qu'il avait pour elle.

Elle l'écoutait en silence, sans l'interrompre, les yeux fixés sur l'horizon.

Moulinet n'en demandait pas plus, il était heureux, il ne se plaignait pas des lenteurs de la marche, et n'aspirait pas au port.

Cependant, il eut aussi des heures mauvaises. Une femme comme Margaï ne saurait demeurer inaperçue nulle part. Sa beauté, qui menaçait de s'évanouir entre les murs de la prison de Montpellier, renaissait au grand air et sous les rayons du soleil. Son teint s'était animé, ses yeux avaient plus d'éclat, ses lèvres devenaient plus vermeilles, et sous le grossier corsage qui la couvrait, on devinait des formes adorables arrivées à leur complet développement. Lorsqu'elle montait sur le pont, les officiers qui se promenaient à l'arrivée, s'arrêtaient pour la regarder, et chuchottaient entre eux.

D'abord le sentiment de leur dignité et les ordres sévères du commandant les empêchèrent de s'approcher de leur belle prisonnière ; mais la vie est si monotone à bord, l'air si enivrant, les âcres parfums de la mer ont un tel empire sur l'imagination, que peu à peu quelques-uns de ces messieurs entrèrent en arrangement avec la discipline, trausigèrent avec leur dignité, et firent quelques tentatives pour voir Margaï de plus près.

Qu'en advint-il ? Nous l'ignorons. L'un des officiers du *Cacique*, un enseigne de vaisseau qui a bien voulu nous donner ces détails, nous a assuré que, pour son compte,

il n'avait pas eu à se louer de l'aménité de la Vénus de Gordes.

Dès les premiers mots gracieux qu'il essaya de lui glisser, un soir, au soleil couchant, elle l'arrêta, en lui disant, avec un sourire qu'il n'oubliera jamais :

— Je comprends, monsieur, que vous ayez de moi la plus mauvaise opinion du monde : il serait difficile qu'il en fût autrement ; mais je suis votre prisonnière, ayez pitié de mon infortune et n'essayez pas de me la rendre encore plus pénible en me traitant avec légèreté.

Le jeune homme fut touché par ces paroles émues. Il s'éloigna et se tint pour battu.

Il n'a pas pu nous dire si ses collègues, à bord du *Cacique*, eurent plus de succès auprès de Margaï ; il ne le pensait pas, car on ne se serait pas cru tenu à une grande discrétion à l'égard d'une transportée, et quelque anecdote aurait circulé, à son sujet, au carré des officiers, ou à la table des élèves.

Il se rappelait seulement qu'un aspirant de seconde année, un fort beau garçon, haut en couleur et d'une belle venue, avait été surpris un certain soir, par le commandant du *Cacique*, au moment où il essayait de se glisser dans l'entre-pont, du côté des *bagnes*.

Avait-il un rendez-vous, ou bien essayait-il de tenter la fortune ?

Sans s'expliquer à cet égard, il s'était contenté de faire les huit jours d'arrêt qu'on lui avait infligés. Mais tout le monde, à bord, s'était toujours imaginé que cette malheureuse expédition avait été dirigée contre Margaï ; car on avait vu l'officier supérieur d'infanterie de marine, dont Moulinet était le serviteur, s'entretenir avec le commandant, au moment où ce dernier descendait dans l'entre-pont du navire pour surprendre le coureur d'aventures.

Le *Cacique*, frégate de soixante-dix canons, est un des plus mauvais marcheurs de la marine française ; par une belle brise, toutes voiles dehors, avec toutes ses *bonnettes*, il file de sept à huit *nœuds*, ce qui est peu de chose à une époque où plusieurs bâtiments de l'Etat sont arrivés à une vitesse de douze nœuds à l'heure. Il est vrai que le *Cacique* s'aidait fort rarement de sa machine : les navires affectés aux transports sont presque tous des bâtiments mixtes, ne se servent de la vapeur qu'en temps de calme plat ou de vent entièrement contraire : c'est une économie qui profite à l'Etat et dont nous ne saurions nous plaindre. Mais les passagers, les transportés surtout, dont la vie matérielle laissait à désirer, eurent beaucoup à souffrir de cette lenteur.

Enfin au bout d'une traversée de quarante-deux jours on aborda aux îles du Salut, qui sont comme les avant-postes de nos possessions.

Le lendemain, les transportées passaient du *Cacique* sur un *Stationnaire* (petit bâtiment à vapeur qui fait le service des côtes) et remontaient, à son bord, le fleuve du *Maroni*, qui sépare la Guyane française de la Guyane hollandaise.

Bientôt elles arrivaient à Saint-Louis et on les conduisait, sous escorte, dans l'établissement qui leur est destiné jusqu'à l'époque de leur mariage, et que dirigent les sœurs de Saint-Joseph de Chartres.

Dès ce moment commença pour Margaï une vie nouvelle.

XXX.

Il est indispensable, dans l'intérêt même de ce récit, de donner, dès à présent, une place à quelques renseignements sur la colonie pénitentiaire fondée à Cayenne par le gouvernement français. Nous les avons puisés dans des documents officiels du ministère de la marine, et dans le beau récit d'un voyage à la Guyane, publié dans le *Tour du monde*.

A l'extrémité des terres qui entourent Cayenne, capitale de la Guyane française, et dans les îles qui l'environnent, ont été fondés des pénitenciers où sont envoyés, depuis plusieurs années, sauf de très rares exceptions, tous les individus condamnés aux travaux forcés pour plus de huit années.

Aux termes d'une loi récente, une fois entrés dans la colonie, ils ne peuvent plus en sortir. Tant qu'ils sont considérés comme condamnés, ils habitent soit des pénitenciers flottants mouillés dans la rade de Cayenne, soit des pénitenciers sur terre ferme, qui consistent en une réunion de cases pouvant contenir trente personnes, et autour desquelles se trouvent les exploitations agricoles qui leur sont confiées. Des officiers d'infanterie de marine sont chargés de diriger leurs travaux.

Dans ces pénitenciers, la vie est douce pour les forçats, si on la compare à celle que leur crée le régime adopté dans les bagnes de France. Ils jouissent d'une liberté relative et quelle que soit la longueur de leur condamnation, ils peuvent l'abréger par leur bonne conduite.

Leur peine terminée, ils deviennent *des libérés*. A ce titre, ils ont droit à une concession de terres, à une maisonnette toute meublée, et à leur nourriture quotidienne pendant deux années. A l'expiration du délai d'épreuve, la concession d'abord provisoire, devient définitive, et l'homme que la patrie a chassé de son sein, est maintenant un *colon*, libre de se réhabiliter par le travail, trouvant, chez les autorités du pays, indulgence, secours et sympathie, et pouvant faire venir auprès de lui sa famille, ou se marier, s'il justifie de ses moyens d'existence.

C'est là, comme on peut le voir, une œuvre essentiellement moralisatrice. Elle est encore à ses débuts, mais elle a déjà porté d'heureux fruits. Les criminels repentants qui, en France, auraient été honteusement chassés de tous les lieux où ils se seraient présentés et amenés peut-être par le découragement à commettre de nouveaux crimes, se mettent courageusement à la tâche dans l'espoir de revenir au bien et de reconquérir la considération. Les Anglais nous avaient déjà précédés dans cette voie. Cayenne n'est autre chose qu'une reproduction de Botany-Bay.

On doit aussi à la colonie pénétentiaire de la Guyane française d'avoir débarrassé notre sol de malfaiteurs qui plus tard seraient devenus peut-être un danger, et d'avoir assaini et pour ainsi dire vivifié des possessions importantes que les intempéries du climat et le manque de bras nous auraient mis, un jour, dans la nécessité d'abandonner.

Il y trois ans, on se trouva en présence d'une difficulté grave. Les femmes manquaient à la colonie, et les libérés étaient dans l'impossibilité de se marier. C'est alors qu'on fit demander, en France, dans les maisons centrales, dans les dépôts de l'assistance publique, et dans les maisons de correction, des filles ou des jeunes femmes, disposées à quitter la mère patrie, pour aller s'établir à la Guyane.

On en trouva un grand nombre qui se décidèrent à partir, et deux maisons furent fondées pour elles, sur les bords du Maroni : l'une à Saint-Laurent, l'autre à Saint-Louis, où existaient déjà des groupes importants de libérés concessionnaires. Depuis, toutes les années, plusieurs convois de femmes sont dirigés sur ce point. Margaï, nous l'avons vu, avait fait partie d'un de ces convois et était entrée dans l'établissement de Saint-Laurent.

Le matin, à quatre heures, la cloche la réveillait. Elle descendait à la chapelle avec ses compagnes, et, après une courte prière, on la dirigeait vers les ateliers de couture, dans lesquels les femmes sont employées à confectionner des vêtements pour les condamnés. De dix heures à quatre heures, c'est-à-dire pendant la grande chaleur, elle était libre de se livrer au repos ou de travailler pour son compte.

A partir de quatre heures, le travail recommençait et durait jusqu'au repas du soir, immédiatement suivi du coucher.

Margaï cherchait dans le sommeil l'oubli de ses peines. Mais la chaleur, le bourdonnement et la piqûre des moustiques, la tenaient souvent éveillée. Alors elle songeait à la destinée qui lui était réservée : épouser un libéré, un ancien forçat, un de ces hommes que, dans son voyage à Toulon avec Pascoul, lorsque celui-ci l'avait enlevée, elle avait aperçus dans l'arsenal, en vareuse rouge, en pantalon jaunâtre, coif-

fés d'un bonnet vert numéroté et marchant deux à deux, des fers aux pieds !

Elle se rappelait aussi les confidences de Moulinet pendant leur longue traversée. Il ne s'était jamais bien clairement expliqué, mais elle n'avait pas eu de peine à deviner ses projets et ses secrètes espérances. Il voulait l'épouser. Elle n'en pouvait douter.

Pourquoi s'y refuserait-elle ?

A tous ces hommes qui allaient s'offrir à elle et dont le passé présentait peu de garanties, il fallait en convenir, n'était-il pas naturel de préférer cet ami dévoué, cet honnête homme, qui l'aimait ardemment, qui s'était exilé à cause d'elle et qui lui avait pardonné jusqu'à ses crimes ?

Lorsqu'elle avait quitté le *Cacique* pour monter sur le stationnaire qui devait la conduire à Saint-Laurent, Moulinet n'avait pu la suivre, mais il saurait bien la retrouver.

Elle l'attendait, elle l'espérait, ou plutôt elle n'espérait rien ; elle était indécise.

Oui, par moment, la Margaï d'autrefois reparaissait, et il lui arrivait de se dire :

« Moulinet est bien vieux pour moi. »

Elle oubliait le long martyre de cet homme, son dévouement, son abnégation, son profond amour, pour songer à son âge, à sa figure, à sa conformation physique.

Le dimanche apportait quelque diversion à l'existence monotone des transportées : elles avaient le droit de sortir et de se rendre sur les promenades publiques qui entourent Saint-Laurent.

Les libérés, désireux de se marier, avaient alors l'occasion de les voir, de leur parler et de choisir une compagne parmi ces femmes que la sollicitude du gouvernement leur avait envoyées.

L'amour, en cette circonstance, ne revêtait point de formes exquises et raffinées. Un colon voyait une femme à sa convenance, et s'il plaisait lui-même, le mariage était immédiatement décidé. Quelques jours après la double célébration civile et religieuse avait lieu, et la colonie comptait un ménage de plus. Dans ces rencontres hebdomadaires, se sont conclues la plupart des unions à laquelle Saint-Laurent-du-Maroni doit son importance et sa population. Tout se passe sous les yeux d'une autorité vigilante et sévère, et jamais on n'a entendu parler d'intrigue coupable.

Lorsque Margaï sa montra pour la première fois sur la promenade publique, il n'y eut qu'un cri d'admiration. Les libérés n'étaient pas accoutumés à voir au milieu d'eux des créatures si parfaites. Ils passaient et repassaient devant elle; mais les plus hardis n'osaient s'arrêter, tant il est vrai que la beauté exerce toujours, et surtous, son prestige.

A les voir s'avancer puis s'éloigner, la regarder puis baisser les yeux, on eût dit un groupe de danseurs se pressant autour de la reine d'un bal et n'osant l'inviter de peur d'être repoussés.

Un jeune homme pourtant se montra plus audacieux que ses compagnons. Grand et svelte, il était vêtu de l'uniforme des condamnés libérés : pantalon de toile grise, chemise de laine, chapeau de paille. Il y avait de l'intelligence dans sa physionomie. Assurément, cet homme n'avait pas commis froidement et par calcul, la faute qui l'avait conduit à Cayenne. Il devait avoir agi sous l'empire de quelque violente passion.

En effet, le malheureux subissait une condamnation prononcée contre lui pour crime d'assassinat. Il était Corse, et dans un mâquis de son pays, il avait tué d'un coup de fusil l'unique héritier d'une famille avec laquelle la sienne était en *vendetta* depuis deux siècles. Esclave d'un odieux préjugé, il expiait les erreurs de son éducation.

Après s'être croisé avec Margaï à plusieurs reprises, il sembla se décider à l'aborder, et, marchant à sa rencontre :

— Seriez-vous disposée, lui demanda-t-il, à vous promener un moment avec moi ?

Cette scène se passait sur la belle route qui va de Saint-Laurent à Saint-Louis, autre pénitencier situé à une lieue de là. Le chemin est tracé au milieu d'une forêt dont le feuillage épais protége contre le soleil. De tous côtés s'étend, à perte de vue, cette luxuriante végétation des tropiques, si souvent admirée et chantée.

Margaï regardait son interlocuteur sans lui répondre.

— Ne soyez pas surprise de la façon dont je vous ai abordée, reprit-il, c'est conforme aux usages du pays. Nous sommes tous ici dans le même but : les femmes pour chercher un mari, les hommes pour chercher une femme. Pas moyen de se faire longtemps la cour. Vous me convenez; si j'avais le bonheur de vous convenir, nous pourrions nous entendre.

Elle le regardait toujours, rougissante et troublée. A première vue, il ne lui déplaisait pas; depuis qu'elle avait pris l'engagement de se marier, il lui était arrivé, dans ses longues insomnies, de prêter à son futur mari les qualités corporelles qu'elle trouvait réunies chez sa nouvelle conquête.

Mais les paroles que le jeune homme venait de prononcer faisaient trop cruellement sentir à Margaï son abaissement, et lui rappelaient d'une façon trop significative qu'elle avait passé avec l'Etat un contrat qu'il fallait exécuter sans retard. Son orgueil, que trois ans d'emprisonnement n'avaient pas encore pu abattre, allait lui dicter quelque réponse compromettante dans sa position de déportée, lorsque tout à coup elle aperçut un homme qui s'avançait vivement de son côté. Elle le reconnut aussitôt, s'élança vers lui, et s'adressant à son premier interlocuteur :

— L'Etat, lui dit-elle, exige que je me marie, mais il me donne le droit d'épouser qui me plaît. Voici celui que j'ai choisi.

Le jeune homme regarda le nouvel arrivé, et s'apercevant au costume de celui-ci qu'il avait affaire à un colon libre, il s'éloigna prudemment, mais on l'entendit murmurer en levant les épaules :

— Si les étrangers viennent prendre ici les femmes qu'on nous envoie, que nous restera-t-il ?

Moulinet, on l'a déjà reconnu, ne pouvait croire à son bonheur. Quoi ! son long martyre avait enfin cessé ! Son dévouement allait avoir sa récompense. Ah ! qu'importait l'époux trahi, le sang versé ?

Pouvait-il regretter un crime auquel il devait aujourd'hui d'épouser Margaï ? Innocente et honorée, jamais il n'aurait pu s'élever jusqu'à elle. Coupable et perdue d'honneur elle se jetait dans ses bras, et il bénissait cet abaissement et cette honte.

Ils marchaient côte à côte; elle toujours un peu rêveuse, jetant un regard de compassion sur la jeune Corse, lorsque les hasards de la promenade le ramenaient auprès d'elle. Lui, tout fier de se promener avec cette reine de beauté.

Il lui disait ce qu'il était devenu depuis leur séparation, après avoir suivi jusqu'à Cayenne l'officier d'infanterie de marine auquel il devait sa traversée à bord du *Cacique*. Il s'était rapproché de Saint-Laurent où il la savait établie; il y avait obtenu la concession d'un terrain, et il y construisait maintenant la demeure que Margaï viendrait bientôt habiter.

Sous ce beau ciel, au milieu de cette riche nature, ils pourraient, à l'aide d'un peu de travail, se faire une existence tranquille et heureuse.

Elle l'écoutait maintenant avec sympathie. Elle souriait à ses projets d'avenir, mais en même temps, le passé flottait parfois devant ses yeux, avec tout son cortége de souvenirs.

— Qu'est devenu Furbice ? se demandait-elle alors.

Nous allons répondre à cette question.

XXXI.

Une visite au bagne suffit pour faire apprécier la haute utilité des établissements que le gouvernement à fondés à la Guyane française. Au bagne, tout révèle chez le forçat l'existence d'un levain de colère et de révolte que rien ne peut apaiser. La sévérité des règlements, l'usage de la chaîne, l'absence absolue de liberté, impriment à la physionomie des condamnés un caractère bas et vil. On lit dans leurs traits flétris le désespoir qui les ronge et les pousse parfois à de nouveaux crimes, sans provoquer jamais en eux un repentir sincère.

A la Guyane, ils peuvent caresser l'espérance d'une réhabilitation relative. La liberté se dresse devant eux comme la récompense d'une conduite irréprochable.

Pas de chaîne et, par conséquent, point de ces humiliations quotidiennes qui rejettent plus profondément dans le gouffre du mal ces natures égarées. On ne leur dit pas sans cesse qu'ils sont les parias d'une société qui les a chassés de son sein et que leur vie ne saurait plus avoir de but honorable. On leur tend, au contraire, une main compatissante. On provoque leurs efforts vers le bien, en leur montrant dans l'avenir la possibilité d'une existence où tout est apaisement. Le repentir et le travail porteront des fruits et le plus criminel de tous peut se dire qu'un jour, il aura l'œuvre de sa fortune et de sa famille à fonder.

L'arrivée de Furbice à Toulon eut lieu, par une chaude journée d'été, pendant la première quinzaine du mois de juin 1862. Tous les forçats étaient au travail, dans les ateliers et dans les chantiers, selon leurs aptitudes et leurs forces. On fit entrer l'ancien maquignon dans une salle et l'on procéda au ferrement qui consiste à entourer la jambe d'une *manille*, ou, pour mieux dire d'un anneau de fer auquel est attachée une chaîne de neuf maillons. Il endossa l'uniforme du bagne, et on coupa ses cheveux en échelons, marque d'infamie fréquemment renouvelée et qui empêche souvent les évasions de réussir.

Durant trois jours, il lui fut permis de goûter un repos absolu, après lequel on l'accoupla, au moyen de la chaîne, avec un de ses pareils, et il fut dirigé sur les travaux de l'arsenal. Alors, il connut toutes les horreurs de la vie du bagne.

Sa nourriture se composait quotidiennement de 915 grammes de pain, de 48 centilitres de vin et d'une soupe de fèves distribuée à midi pendant l'été, à la fin des travaux pendant l'hiver. Il couchait dans l'un des bagnes flottants qui sont rangés, en rade, le long de l'Arsenal; ce sont de vieux bâtiments de l'Etat, désarmés et sans mâture qui rappellent, en tous points, les pontons où l'Angleterre retenait ses prisonniers, durant les guerres de l'Empire.

Le matin, une barque amenait à l'arsenal Furbice et ses compagnons. A la tombée de la nuit, elle les ramenait à bord. Un lit de camp et une couverture de laine composaient le *couchage*. Lorsque tous les malheureux étaient étendus sur leur planche, un garde-chiourme réunissait toutes les chaînes à l'aide d'une tringle de fer dite *barre de ramasse* qui traversait la batterie du navire dans toute sa longueur.

Les premières semaines de cette vie nouvelle abattirent Furbice. Mais il ne se préoccupait que de ses souffrances physiques, sans tenir compte de la dégradation morale dans laquelle il était tombé. Son abjecte position ne lui inspirait ni horreur ni honte. Lorsqu'il passait à travers les chantiers de l'arsenal encombrés de marins, d'ouvriers et de visiteurs, dans son costume de réprouvé, alourdi par le poids de sa chaîne, écrasé sous le bonnet vert des condamnés à perpétuité, il ne baissait pas les yeux.

Qui le connaissait ? Il n'était plus Furbice, le maquignon de Gordes. Il était le numéro 5,344.

Du reste, comme la plupart de ses compagnons, il caressait secrètement l'espoir de reconquérir bientôt sa liberté. En face d'une telle perspective, sans cesse devant ses yeux, le remords ne pouvait avoir de prise sur lui. Dans tout le passé, il ne regrettait qu'une chose, la maladresse avec laquelle il s'était laissé prendre, en fournissant lui-même et de plein gré, de terribles armes à l'accusation.

Quant à Margaï, y songeait-il encore ?

Oui, il se rappelait les joies qu'elle lui avait données, et ce souvenir, loin d'alléger ses peines, lui causait parfois de longues et cruelles insomnies.

Sa robuste santé eut bientôt raison des premiers malaises qu'il avait ressentis, son audace naturelle lui revint, et, avec elle, l'orgueil de son crime.

Ses aventures, son procès et sa condamnation, avaient eu trop de retentissement dans le Midi pour n'être pas connus au bagne de Toulon. Sans être officiellement abonnés à la *Gazette des Tribunaux*, au *Droit* et au *Figaro* quotidien, les forçats aiment à se tenir au courant des crimes qui se commettent sur le territoire français, afin d'applaudir aux prouesses de leurs chers confrères.

Si les gens du monde s'occupent de steeple-chase, les auteurs dramatiques de première représentation, les boursiers du cours de la Bourse, il est bien naturel que les habitants des bagnes s'intéressent au crime.

Furbice, par la passion qu'il avait inspirée à Margaï, son profond cynisme et l'espèce de célébrité qu'il s'était acquise, avait mérité l'estime du bagne, et on eut pour lui, dès son entrée dans la maison, les égards réservés habituellement aux condamnés qui ont vieilli sous le bonnet numéroté.

Les voleurs, les faussaires, les incendiaires, ceux mêmes qui n'avaient sur la conscience qu'un ou deux assassinats sans préméditation, enfin le fretin des condamnés à cinq, dix ou vingt ans de travaux forcés, ne pouvaient s'empêcher d'admirer ce héros de l'adultère, de l'empoisonnement et du meurtre, qui venait, sans orgueil, partager leur fortune, et s'installer pour la vie dans leur petit établissement.

Furbice, à défaut d'autres succès, se réjouit de ceux qu'il obtint; il se carra dans sa gloire et s'enivra de l'encens qu'on lui prodiguait. Si les gardes-chiourmes le désignaient de loin à quelque visiteur, on le voyait se dandiner agréablement comme pour dire :

— Oui, oui, c'est bien moi le célèbre Furbice, le meurtrier de Pascoul, l'amant de la Vénus de Gordes, on vend ma photographie, à Paris, avec celle de Dumolard ! Vous savez, le fameux Dumolard, à qui, du reste, je ne le cède en rien.

Les commissaires du bagne eux-mêmes paraissaient avoir eu des égards pour leur nouveau pensionnaire; au lieu de lui donner, pour compagnon de chaîne, un vulgaire condamné, on l'avait accouplé à une autre célébrité du bagne, un ancien voltigeur dans la garde impériale, condamné par un conseil de guerre, aux travaux forcés à perpétuité, pour vol et assassinat.

On le nommait Pradeilles. Il venait d'avoir trente ans. Son visage était énergique et sombre. La violence de son tempérament, secondée par une force herculéenne, se cachait mal sous la feinte douceur de son langage. En l'examinant avec attention, on devinait sans peine un de ces êtres, décidés à tout et ne reculant jamais devant les conséquences les plus extrêmes d'une faute nouvelle.

Furbice ne pouvait trouver, autour de lui, un homme mieux fait pour le comprendre, toutes les fois qu'il s'agirait de commettre un mauvais coup. Ils se ressemblaient par plus d'un côté. Au fond du cœur, même bassesse; dans le cerveau, même audace; dans les bras, même vigueur; dans le passé, même infamie.

Le jour où la chaîne les réunit l'un à l'autre, ces deux nouveaux accouplés se jetèrent un regard profond. Ils s'étudièrent; ils se convinrent. Mais il fallut six mois pour établir entre eux une entière confiance.

— Si c'était un espion, s'était dit dès le premier moment Pradeilles.

Furbice avait eu la même pensée.

Pendant longtemps chacun d'eux se tint sur ses gardes, et se contenta d'échanger avec ses compagnons les paroles que rendait nécessaires leur vie commune. Puis vint un jour où ils se racontèrent leur histoire. Ce fut un premier pas. Une autre fois, sous leurs yeux, un forçat tenta de s'évader. Tout le bagne était d'accord pour favoriser sa fuite. La peur et la maladresse la firent manquer.

— L'imbécile ! s'écria Furbice, si j'avais été à sa place !

Pradeilles le regarda en souriant. Ils s'étaient compris.

Mais la surveillance est telle, surtout pour les individus de cette catégorie, qu'ils furent longtemps sans pouvoir faire aucune tentative. D'ailleurs on était en hiver, et ils voulaient attendre les beaux jours.

Ceux qui ont entendu parler des mœurs du bagne savent que la conspiration y est à l'état permanent. Elle a pour but de favoriser l'évasion de ceux que le sort a désignés.

Il est rare cependant que ces tentatives réussissent. Mais rien n'abat la patience des forçats. Vingt fois ils échouent et ils sont toujours prêts à recommencer. L'attrait de la liberté leur fait trouver douces les peines qu'ils se donnent pour la recon-

quérir. Pour la plupart d'entré eux, condamnés à ne réussir jamais, la vie se passe ainsi dans ces alternatives émouvantes, jusqu'au jour de la délivrance suprême : la mort.

Ce qui empêchera toujours d'avoir raison de l'espèce de ligue, formée dans les bagnes, au profit des évasions, c'est que les forçats se savent soutenus au dehors. Il y a autour d'eux, quoique séparés d'eux, des êtres dévoués à l'œuvre commune.

Il existe un fonds commun destiné à fournir les premières ressources aux évadés. Tout cela est combiné, organisé, placé entre les mains d'un chef inconnu, qui est on ne sait qui, un ou plusieurs, qui vit ou ne sait où. Peut-être n'a-t-il qu'une tête, peut-être aussi s'appelle-t-il légion.

Quelques jours après son arrivée, Furbice connut ces secrets qui lui furent révélés, sous la menace d'un coup de couteau, s'il les trahissait. Il ne songeait pas à les trahir, mais à en profiter, et il agit avec tant d'habileté, il sut si bien se servir de Pradeilles, qu'un jour, il fut désigné pour s'enfuir avec son compagnon.

A dater de ce moment, le bagne entier devint leur complice. Ils avaient renoncé à toute tentative par eau, Furbice ne sachant pas nager, c'est donc à terre qu'on chercha des occasions à leur profit. On les leur faisait connaître et ils décidaient s'il était avantageux d'en profiter. Avec les règlements du bagne, il n'était pas possible de fixer à l'avance le jour et l'heure de l'évasion. Les incidents de la vie quotidienne devaient les fournir. Il s'agissait de trouver le défaut de la cuirasse. Il fallait éveiller la vigilance des gardiens sur un point, afin de la détourner de celui où le coup devait être fait. Telle est la préoccupation constante des forçats. Il y a toujours entr'eux et la *chiourme* une lutte dont les péripéties demeurent secrètes. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer de la patience des prisonniers ou de la surveillance des agents préposés à leur garde.

Furbice et Pradeilles connurent toutes les émotions de ces alternatives. Chaque matin, lorsque la barque les amenait à terre, ils pouvaient se dire :

— C'est pour aujourd'hui.

Mais le soir venait. Il fallait rentrer. De nouveau les rames frappaient l'eau en cadence et tout espoir de fuite devait être remis au lendemain. C'étaient là de terribles journées.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi. Furbice et Pradeilles parlaient peu. Entièrement absorbés par une idée fixe, ils n'osaient se communiquer leurs impressions. Ils redoutaient d'être entendus.

Le mois d'août arriva.

— Il faut en finir, disait quelquefois Pradeilles qui savait que l'hiver n'est pas favorable aux évasions.

Un jour, ils étaient de corvée dans la première cour de l'Arsenal. Cette cour n'est séparée de la rue que par une double grille placée entre deux corps de bâtiments et par un vestibule. A cette grille est une cloche.

— Tu vois cette cloche, dit Pradeilles.

— Oui, répondit Furbice.

— Eh bien ! certain soir, un des nôtres a grimpé à la corde sans faire sonner la cloche. Il a enveloppé le battant dans un linge. Puis, il est allé chercher huit de ses compagnons, les a fait monter devant lui, les a suivis et tous les neuf se sont élancés sur la toiture.

— Ils se sont sauvés ? demanda Furbice haletant.

— Lui seul. Ils étaient à cinq pas de la sentinelle. Elle a crié aux armes, mais pas assez tôt pour empêcher de disparaître celui qui était sorti le dernier. On a repincé les autres.

Furbice resta longtemps silencieux. Cette histoire redoublait à la fois ses craintes et ses espérances. Il admirait l'homme audacieux dont Pradeilles venait le lui raconter l'aventure.

— Bah ! nous réussirons ! s'écria-t-il.

— Tais-toi, lui dit Pradeilles sans le regarder.

Un garde chiourme venait à leur rencontre.

Ils passèrent devant lui silencieusement, tête baissée, marchant lourdement sous le poids de la chaîne qui les unissait.

XXXII.

Le 24 août 1863, on désigna Furbice et Pradeilles pour aller travailler au chantier de la mâture. Ce chantier est en quelque sorte un arsenal dans l'arsenal. On y fabrique les mâts des navires de l'Etat, et jamais on ne vit, sur un seul point, semblable réunion de bois de toute espèce et de tout calibre.

Ils travaillèrent pendant une partie de la journée sous la surveillance d'un *cap*, journalier chargé de diriger les travaux d'un certain nombre de forçats. Autour d'eux allaient et venaient des ouvriers libres, charpentiers et menuisiers, que l'administration maritime emploie en grand nombre.

Vers six heures, au moment où le jour commence à baisser, et quelques instants avant la clôture des travaux, Pradeilles, qui guettait sans cesse autour de lui, vit deux ouvriers disparaître derrière un amoncellement de bois.

Ces deux hommes mesuraient des poutres qui devaient être équarries le lendemain.

— Attention, dit Pradeilles.

Aussitôt il poussa un cri singulier qui fut immédiatement compris de ses compagnons réunis dans le chantier; il s'agitèrent, firent des signes équivoques, et attirèrent sur eux l'attention de la *chiourme*.

Pendant ce temps Furbice et Pradeilles disparaissaient derrière les poutres, se rapprochaient des deux ouvriers qu'ils avaient remarqués, et d'un commun accord, sans avoir prononcé un mot, s'élançaient sur eux, les terrassaient et brandissaient sur leurs têtes un compas et un marteau de fer qu'ils venaient de leur arracher.

— Ne nous faites pas de mal, dit l'un des ouvriers en joignant les mains.

— Soit, mais hâtez-vous, répliqua Pradeilles. Faites sauter la *clavette*.

Et il tendait à l'ouvrier son pied ferré. Furbice en fit autant.

Chaque condamné, comme nous l'avons dit, porte à la jambe un anneau de fer, appelé *manille*, cet anneau est fermé par un boulon à l'extrémité duquel se trouve une clavette rivée sur une enclume. C'est à la manille que les chaînes sont attachées. Il suffit donc, pour *déferrer* un forçat, de limer la clavette ou de la briser. Les deux ouvriers, à genoux devant les condamnés qui les tenaient par la nuque, les débarrassèrent en cinq minutes de leurs fers.

— Maintenant, dit Furbice toujours menaçant, déshabillez-vous.

Sans répondre, les deux ouvriers obéirent. Furbice et Pradeilles les imitèrent et se vêtirent des habits des pauvres diables qui durent, à leur tour, endosser l'uniforme du bagne et adapter, tant bien que mal, les manilles à leurs jambes.

Durant cette opération, le jour avait tout à fait baissé. La cloche se fit entendre.

— Vous allez rejoindre nos camarades, reprit alors Pradeilles, en posant son bonnet et celui de Furbice sur la tête des ouvriers. Vous ne direz rien sur ce qui vient de se passer, et si la chiourme ne vous reconnaît pas, vous resterez au milieu des amis jusqu'à demain matin. Alors vous vous expliquerez comme vous l'entendrez; mais, pas un mot d'ici là, ou bien gare aux couteaux.

Tout cela s'était accompli avec tant de rapidité, que les ouvriers, frappés de stupeur et d'effroi, ne recouvrèrent la parole qu'au bout d'un moment, et lorsque les deux forçats eurent disparu.

— Si nous attendons jusqu'à demain, dit l'un d'eux, on nous croira leurs complices.

— Si nous parlons à présent, répondit l'autre, nous serons massacrés comme des chiens.

Il y eut un silence.

Les malheureux se regardaient, encore tremblants, effarés, stupides, n'ayant pas même la pensée de faire tomber les chaînes dont leurs jambes étaient chargées, et qui ne tenaient que par miracle.

Tout à coup l'un d'eux prit son parti, et cria de toutes ses forces : Au secours ! à l'aide.

Aux cris poussés par les deux ouvriers métamorphosés en forçats, les gardes chiourmes accoururent, comprirent ce qui

s'était passé et se précipitèrent vers les grilles.

Elles venaient de se fermer sur le dernier ouvrier. Il n'y avait pas à en douter : Furbice et Pradeilles n'étaient plus dans l'arsenal.

Aussitôt, tandis qu'une troupe d'agents se répandait dans la ville, visitant les rues obscures et les maisons suspectes, l'éveil fut donné selon l'usage adopté en pareil cas. Six coups de canon tirés des forts, trois pour chacun des forçats, prévinrent de leur fuite les autorités de tous les ordres et les habitants de Toulon.

Le signalement des fugitifs fut envoyé au préfet maritime, au major général, à la gendarmerie des départements les plus voisins, aux commissaires de police et à l'inspecteur des douanes. Enfin, le lendemain, dès le matin, on placardait dans la campagne des affiches destinées à mettre les paysans en garde contre les vagabonds et les rôdeurs de nuit.

Tandis que ce réseau aux mailles inextricables se tendait tout autour des deux fugitifs, qu'étaient-ils devenus ?

Avec un bonheur des plus rares, ils s'étaient mis hors d'atteinte. La simplicité, l'imprévu l'audace de leur plan, en avaient fait le succès. Après avoir terrassé les deux ouvriers et revêtu leurs habits, ils avaient rejoint un groupe d'ouvriers, et grâce à leur déguisement, ils étaient parvenus à sortir de l'arsenal sans attirer l'attention des inspecteurs de police qui se tiennent toujours à la porte.

A partir de ce moment Furbice, qui ne connaissait pas Toulon, se laissa guider par Pradeilles, dans les rues de la ville, qu'ils traversèrent rapidement pour gagner la campagne.

Ils longèrent quelque temps la petite rivière de l'Eygoutier, arrivèrent dans un champ et s'arrêtèrent pour se consulter.

Au bagne, on leur avait indiqué une maison dans laquelle, en se faisant reconnaître, il leur serait possible de se procurer quelques secours. Mais la crainte d'être trahis, les empêcha de s'y rendre; d'ailleurs, ils avaient trouvé de l'argent dans les poches des vêtements volés par eux, et cette somme pouvait suffire à leurs premiers besoins.

— Gagnons les bois d'Ollioules, dit Pradeilles. Là seulement, nous serons en sûreté.

Quelques instants après, comme ils passaient derrière le fort Lamalgue, qui domine la ville, ils entendirent gronder le canon.

— On connaît notre fuite, dit Furbice.

— Oui, répondit son complice, et nous n'avons qu'à hâter le pas.

Il faut avoir vécu parmi les populations qui avoisinent Toulon pour se rendre compte de la terreur causée par l'évasion d'un forçat.

La nouvelle se répète de village en village. Les cultivateurs arment leur fusil de chasse. Le soir, ils ferment les portes de leur maison plus soigneusement que de coutume. Sans cesse en garde contre une surprise, ils reçoivent de fort mauvaise grâce les mendiants et les voyageurs. Chacun redoute le forçat fugitif, comme on redoute un chien enragé. Et, cependant, le malheureux, qui a eu tant de peine à conquérir sa liberté, n'a qu'un seul but en ce moment : se cacher. Il est loin de songer à attaquer et à surprendre. Il cherche les routes les plus désertes; il a tout à redouter des pays habités. Plus tard, seulement, il se hasardera à y faire une apparition, lorsque la faim le chassera des solitudes qui lui ont d'abord servi de refuge.

Au lever du jour, c'est-à-dire dix heures après leur fuite, Furbice et Pradeilles étaient engagés dans les bois d'Ollioules.

A partir de Toulon, on trouve, sur un parcours de plusieurs lieues, des forêts de chênes lièges et de pins. Celles d'Ollioules, plantées au milieu des rochers, au sein d'une nature sauvage, offrent aux individus qui en connaissent les détours, plus d'un asile sûr. Pendant quinze jours les deux évadés vécurent là, comme des bêtes fauves, couchant à la belle étoile, se cachant le jour et se glissant quelquefois, la nuit, jusqu'aux abords des petits villages jetés sur la lisière du bois, pour y dérober des

poules ou des œufs, dont ils se nourrissaient.

Contrairement à ce qui arrive en général, ils purent échapper à toutes les poursuites. Il y eut deux battues dans les bois; mais on les poursuivait sans avoir la certitude de leur présence sur ce point, et on négligea de visiter une grotte où ils s'étaient réfugiés.

Quand ce dernier danger fut passé, ils se communiquèrent leurs intentions. Pradeilles voulait se rendre à Paris, la ville du monde où on se cache le plus sûrement, et où son beau-frère, qui habitait la Lozère, devait lui faire passer des secours et des papiers. Quant à Furbice, son plan était également arrêté. La Camargue lui offrait un sûr refuge.

Au bout de quinze jours, les deux forçats étaient méconnaissables. Leurs cheveux et leur barbe avaient suffisamment poussé pour assurer leur incognito, et un matin, ils se séparèrent.

Pradeilles se dirigea vers Paris.

Furbice prit la route de Marseille. De là, il pouvait facilement gagner la ville d'Arles et entrer en Camargue.

Maintenant, nous ne saurions mieux prouver l'authenticité de ce récit qu'en empruntant aux journaux du temps, comme nous l'avons fait déjà, des détails positifs sur les aventures de Pradeillles. Bien que ce triste personnage n'ait eu que par contre-coup une place dans notre histoire, le lecteur s'intéressera, nous le croyons, au court résumé des événements auxquels il fut mêlé.

Le 6 octobre 1864, la cour d'assises de la Seine eut à juger un malfaiteur de la pire espèce. L'acte d'accusation dressé contre cet individu est ainsi conçu :

« Le 2 août 1864, l'accusé, porteur d'un livret délivré à Marvejols, au nom de Jean Pierre Daudé, se présenta à la préfecture de police pour en demander un autre en échange. Un individu de ce nom avait été condamné par défaut, le 29 mars 1864, par le tribunal correctionnel de la Seine, à deux années d'emprisonnement, à la suite d'un vol d'une somme de 600 fr.

» Prévenu de ce fait, le chef de la police de sûreté chargea l'inspecteur Brisset de lui amener l'accusé. Celui-ci déféra sans difficulté à l'invitation de l'inspecteur et monta avec lui les deux étages qui les séparaient du bureau où ils étaient appelés. Mais, arrivé à la porte, sur laquelle il put lire : « Service de sûreté, » il se retourna brusquement et prit la fuite en descendant rapidement l'escalier.

» L'inspecteur s'élança à sa poursuite, et l'ayant atteint entre le second et premier étage, il le saisissait à l'épaule, lorsque l'accusé, lui faisant face vivement, éleva la main à la hauteur de la tête, et déchargea un pistolet de poche dont il était armé. La balle, heureusement, passa à côté de la tête de l'agent, et alla s'aplatir contre le plafond de l'escalier.

» Arrêté aussitôt, l'accusé continua de se donner le nom de Jean Pierre Daudé, et soutint qu'il avait agi sous l'influence de l'ivresse, sans calculer les conséquences que pouvait avoir l'usage qu'il avait fait du pistolet dont il s'était d'ailleurs muni sans but, et en ignorant même s'il était chargé.

» Mais bientôt ces allégations tombèrent d'elles-mêmes.

» Quelques soupçons, en effet, firent soumettre l'accusé à l'examen des gardiens de la maison d'arrêt militaire, et là, on apprit qu'il n'était autre que le nommé Pradeilles, ancien soldat au 3e régiment de voltigeurs de la garde, qui, condamné le 11 décembre 1862, par le conseil de guerre, aux travaux forcés à perpétuité, pour tentative d'assassinat et de vol sur un chemin public, s'était évadé le 21 avril 1863, du bagne de Toulon.

» Ainsi reconnu, Pradeilles n'a pu nier son identité; il a, de plus avoué être l'auteur du vol pour lequel il a été condamné par défaut sous le nom de Daudé. En même temps, la procédure établissait que ce nom est celui de son beau-frère, fermier à Marvejols, par l'intermédiaire de qui il a pu, sans doute, après son évasion du bagne, se procurer les papiers propres à dissimuler son individualité.

» En outre du pistolet, qu'il ne quittait pas, et qu'il portait évidemment dans le but d'en faire, en cas d'arrestation, un mauvais usage, on a trouvé sur lui une boîte de cartouches à revolver et, à son domicile, des balles et des capsules. »

Après la lecture de l'acte d'accusation, Pradeilles interrogé reconnut l'exactitude des faits relevés contre lui et il fut de nouveau condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Ceci dit, nous nous hâtons de revenir à Furbice.

XXXIII

La Camargue, dont tous nos lecteurs ont entendu parler et que si peu connaissent, est une petite île située entre les deux principales branches du Rhône, non loin de son embouchure et un peu au-dessous d'Arles. L'une de ses extrémités baigne dans la mer.

A peine séparée d'une grande ville par un bras étroit du fleuve, la partie supérieure de l'île renferme plusieurs élégantes maisons de campagne et des terres parfaitement cultivées. Mais si l'on pénètre dans l'intérieur du pays, on trouve une nature vierge et sauvage, des prairies marécageuses peuplées de taureaux et de cavales, de pauvres hameaux habités par des pêcheurs et jetés comme par hasard sur le bord de la mer.

Rien n'est plus mystérieux et plus pittoresque. Il y a là de petits déserts couverts d'un sable gris que le vent sec et brûlant de l'été soulève aux yeux. Puis, tout à coup, ce sont des savanes couvertes de hautes herbes et au milieu desquelles se rencontrent parfois de fraîches oasis qui offrent, comme en Afrique, un repos bienfaisant au voyageur fatigué.

Au sein de ces solitudes sont répandues quelques fermes, dont les habitants vivent enfouis, ignorés, ignorants, comme s'ils étaient séparés par un monde, de tout centre de civilisation.

Des vents impétueux se disputent l'empire de cette contrée. Le mistral se venge, comme il peut, sur la vaste étendue des terres basses de n'avoir pas de hautes cîmes à briser. Il tord la frêle tige des roseaux, couche l'herbe qu'il ensevelit sous le sable et boit l'eau des fossés profonds, dans lesquels il laisse cependant assez d'humidité pour permettre aux algues marines d'y pourrir et d'y couver le germe des fièvres. Cependant, quelles que soient ses fureurs, il est encore un bienfait. Quand il souffle, il donne au ciel une inaltérable pureté et permet aux chauds rayons du soleil de féconder le sol.

Mais au mistral succède le siroco. C'est pendant les soirs d'été que l'influence pernicieuse de ce vent redouté se fait sentir. Son haleine, quoique échauffée, répand dans l'air une humidité malsaine qui communique à tous les corps la langueur et l'apathie. Le ciel perd sa limpidité, et vers le couchant, le soleil s'obscurcit sous de sombres nuages formés par les vapeurs des marais.

Telle est la Camargue, et elle restera telle jusqu'au jour où la civilisation et la science auront tracé de grandes voies à travers cette île au sol fertile, mais inculte, comblé les ornières, desséché les marais, fouillé la terre et répandu la vie dans ce désert.

C'est là que Furbice, décidé à se faire oublier, avait cherché un asile.

Un soir, il vint frapper à la porte d'une ferme non loin de la mer.

Son visage et ses vêtements portaient la trace des fatigues qu'il avait subies depuis sa sortie du bagne. Ses traits étaient altétés, ses joues sans couleur; on eût dit un fantôme.

— Que désirez-vous ? lui demanda le *bayle*, individu chargé de l'exploitation des fermes et de la direction des travaux.

— Un asile pour la nuit, répondit-il.

Cette demande ne causa aucune surprise. En Camargue, l'hospitalité s'exerce largement, et jamais nul n'a songé ni à la refuser, ni à la violer.

— Entrez, répliqua le bayle, vous mangerez une écuellée de soupe, puis, vous irez dormir dans la grange.

Furbice obéit. C'était l'heure du repas. Il

prit place à la table commune et mangea avec avidité.

Nul ne l'interrogea. Le repas fini, il alla dormir en compagnie des pâtres sur la paille fraîche des étables.

Le lendemain il s'approcha du bayle.

— Ne pouvez-vous me donner de l'ouvrage ? demanda-t-il.

— Que savez-vous faire ?

— On peut m'employer à tout.

— Quel est votre nom ?,

— Marius Franc.

(Nous donnons ici le véritable nom de guerre pris par Furbice, et qui vient de nous être envoyé.)

— Avez-vous des certificats ? reprit le bayle.

— Non; mais je vous servirai honnêtement à l'épreuve, et si je ne vous satisfais point, je partirai.

— Il nous faut un gardeur de taureaux. Mais, peut-être, ne savez-vous pas monter à cheval ?

— Oh ! les chevaux, ça me connaît, répondit l'ancien maquignon avec un sourire.

— Peut-être avez-vous été soldat ? demanda le bayle d'un air fin et discret. Vous avez servi dans la cavalerie ?

Furbice ne répondit pas.

— Vous êtes déserteur ?

Même silence.

— Eh bien, vous me convenez, je vous garde. Vous aurez trente écus de gages par an, une veste à la Noël, et un manteau tous les trois ans. Ça vous va-t-il ?

— Ça me va.

Le marché se trouva ainsi conclu.

En attendant mieux, Furbice était assuré de ne pas mourir de faim.

A huit jours de là, il était déjà fait à sa nouvelle existence. Les journées s'écoulaient dans les pâturages, aux bords du Rhône, au milieu des troupeaux de taureaux dont il avait la surveillance.

Monté sur un de ces petits chevaux camargues qui ont emprunté à ceux de la race arabe leur élégance et leur agilité, il parcourait la savane, un trident à la main pour ramener les bêtes égarées et pour les empêcher de fuir. A sa selle étaient accrochés un sac de cuir destiné aux provisions et un grand manteau de bure dont il s'enveloppait le soir, lorsque le vent fraîchissait. Le plus souvent, son lit consistait en une botte de paille humide, ramassée au milieu des champs et jetée à côté de son cheval. Les taureaux broutaient paisiblement autour de lui, émus seulement lorsqu'un troupeau de cavales passait tout à coup au milieu d'eux, semant de grandes taches blanches la masse de leurs robes noires et luisantes.

Parfois, lorsqu'il manquait de tabac ou lorqu'il était las du silence et de la solitude, Furbice s'avançait jusqu'à la mer. Il ne tardait pas à rencontrer, le soir, près du rivage, quelques contrebandiers revenant d'une expédition sur Marseille, Toulon ou Saint-Tropez.

On allumait un grand feu à l'abri d'un rocher, on y préparait le repas du soir; Furbice s'asseyait à côté de ces hommes et partageait leur nourriture. Durant la veillée, ils parlaient longuement des bénéfices de la journée, des difficultés du métier, et le maquignon se retrempait pour quelques jours dans leur compagnie. En entendant des voix humaines, il reprenait un peu de courage pour aller affronter de nouveau l'effroyable tristesse de son isolement.

Certes, en cet endroit et sous ce costume, personne n'aurait reconnu ni l'élégant de Gordes ni l'audacieux compagnon de chaîne de Pradeilles. Il était en sûreté, s'il voulait toujours vivre dans sa solitude. Mais combien était dure sa vie !

Toujours seul, toujours placé en face de lui-même, n'ayant, pour secouer sa tristesse, que les courses folles à travers la savane, ou la compagnie des pêcheurs et des contrebandiers.

Il en éprouvait de terribes colères. Il pleurait son avenir détruit, ses espérances brisées. Mais ce qu'il regrettait par dessus tout, c'était la fortune.

« J'aurais pu être riche, se disait-il, jouir, goûter aux bonnes choses de la vie et me faire place soleil ! »

Parfois, lorsque ses taureaux passaient le

long des prairies qui bordent la mer et qu'il voyait au loin se détacher sur l'horison la blanche voile d'un navire, il lui prenait des envies folles de fuir dans des pays où il serait inconnu, où il pourrait marcher le front haut et tenter la fortune, sans avoir rien à cacher ni à redouter. Mais ces envies ne duraient pas. La longue contemplation de la mer finissait par le troubler. L'abîme l'épouvantait; ses désirs de voyage s'affaiblissaient, et le cœur plein de rage, il obligeait son cheval à se retourner et à l'entraîner au loin.

Deux années s'écoulèrent sans apporter aucun changement dans la situation de Furbice et sans aucun incident digne d'être rapporté.

Bien qu'il fût devenu tout à fait méconnaissable, il tremblait toujours et avait peur d'être découvert. Aussi, tandis que ses camarades demandaient et obtenaient tous les mois un jour de congé, qu'ils allaient passer dans cabarets de Saint-Gilles ou d'Arles, en compagnie de quelque belle fille; tandis que pendant les dimanches d'été ils accompagnaient les taureaux de la *manade* dans les villages de la Provence et du bas Languedoc, Furbice restait toujours auprès de son troupeau, refusant de partager des plaisirs qui pouvaient mettre la gendarmerie sur ses traces.

A la fin de 1864, un journal, rapporté de Marseille par un contrebandier, lui tomba dans les mains et il apprit que son ancien compagne de chaîne, Pradeilles, avait été arrêté à Paris et condamné de nouveau aux travaux forcés à perpétuité. Cette nouvelle lui remplit l'âme de terreur. Il se demanda même s'il ne quitterait pas la Camargue. N'avait-il pas dit autrefois à Pradeilles en quels lieux il comptait se cacher, et celui-ci, qu'on ne manquerait pas d'interroger à son sujet, ne serait-il pas tenté de latrahir ?

Cependant, il ne partit pas, soit qu'il eût confiance dans son ancien compagnon de chaîne, soit qu'il obéît au sentiment nouveau qui s'était emparé de lui.

Oui, la solitude et l'isolement avaient porté leurs fruits; le temps avait eu enfin raison, par un côté, de cette âme pervertie; quelque chose d'humain s'était peu à peu infiltré dans ce cœur gangrené. Furbice, le croirait-on, était, depuis plusieurs mois, pénétré de l'ardent désir d'embrasser sa femme et ses enfants.

Qui pourra expliquer ce phénomène singulier ?

Aspirer au bonheur de presser sur sa poitrine des enfants qu'on semblait à peine aimer; brûler de revoir sa femme qu'on voulait empoisonner.

Peut-être serait-il curieux d'entreprendre une étude à ce sujet et de se livrer à une analyse approfondie. Mais notre cadre ne nous le permet pas. Dans un récit aussi véridique, dans tous ses détails, que celui-ci, nous devons nous borner à signaler les faits qui nous ont été rapportés, et à dire : le phénomène dont nous parlons, quelque étrange qu'il paraisse, s'est produit.

Pendant la dernière année de son séjour en Camargue, cent fois déjà Furbice avait été sur le point de partir tout à coup, d'éviter les villes, de traverser les campagnes et les bois et d'aller, la nuit, frapper à sa maison de Fontblanche.

Brigitte vivait-elle encore ? Ses enfants étaient-ils auprès d'elle ? Qui les nourrissait tous maintenant ? Etaient-ils obligés de mendier leur pain ?

Ces questions, il se les posait sans cesse.

Dans son isolement, il n'avait plus qu'une idée fixe : savoir ce qu'étaient devenus les siens.

Peu à peu l'image de Margaï, belle, enivrante, voluptueuse, s'était évanouie.

Il ne voyait plus que la douce figure de Brigitte.

Il se rappelait son amour pour lui, son inaltérable patience, sa bonté, sa miséricorde infinie.

Elle lui apparaissait lorsqu'elle était venue lui faire ses adieux, le soir de la condamnation qui l'avait frappé.

Il ne s'était échappé de ses lèvres ni reproches, ni plainte; elle lui avait dit :

— Tu vas beaucoup souffrir, j'élèverai tes enfants et je prierai pour toi.

Et elle avait pleuré sur son cœur.

Il revoyait aussi son fils aîné, au moment où, dans la salle des assises, il s'était glissé vers lui, et l'avait pressé dans ses petits bras.

Tous ces souvenirs, longtemps oubliés, se redressaient maintenant sans cesse devant lui, et le torturaient. Est-ce à dire que les remords avaient pénétré dans son âme ? Non, mais la nature avait repris ses droits; n'étant plus dominé par sa passion pour Margaï, calmé et apaisé par l'isolement, Furbice redevenait époux et père.

Une nuit, le désir de retourner à Fontblanche le tourmenta plus impérieusement que jamais, et il s'enfuit tout à coup, sans prévenir personne, laissant son troupeau à la garde de Dieu.

XXXIV.

Depuis la condamnation de son mari, Brigitte n'avait pas quitté Gordes. Plus de trois années s'étaient écoulées, et les péripéties du drame sanglant auquel elle survivait, et dont elle était la plus intéressante victime, étaient sans cesse présentes à son esprit, mais elle n'avait pas succombé sous le poids d'une si grande infortune.

Privée de son mari, devenue veuve en quelque sorte, elle avait tiré d'elle-même des trésors d'énergie et elle s'était courageusement mise au travail. Ne fallait-il pas faire vivre les enfants ?

En ces tristes circonstances la sympathie publique était venue à son aide. Autour d'elle, on avait cherché à lui faire gagner honorablement son pain. Les familles les plus aisées du village l'employaient volontiers. L'école s'était ouverte aux deux enfants, et au sein de ses malheurs, Brigitte avait trouvé une tranquillité relative. Ce n'était pas le bonheur qu'elle rêvait autre fois, lorsqu'elle confiait sa destinée à Furbice, mais, c'était l'existence assurée à ceux qu'elle aimait. En ce moment, il ne lui était pas permis de porter plus haut ses ambitions.

Les deux petits êtres grandissaient.

L'un avait neuf ans, l'autre six. Ils étaient vigoureux, intelligents.

L'aîné surtout se faisait remarquer par le précoce développement de son esprit et par la tendresse de son cœur. A l'école, il était toujours le premier pour le travail, la conduite et l'assiduité. A la maison, il prodiguait à sa mère des caresses charmantes entremêlées de ces bonnes petites paroles dont le cœur des enfants a seul le secret.

On le trouvait grave et sérieux pour son âge, un peu taciturne, peu empressé à se mêler aux jeux de ses camarades, et tenant toujours un livre à la main lorsqu'il ne jouait pas avec son jeune frère, pour lequel il avait des soins pour ainsi dire paternels, et qu'il couvrait déjà de sa petite protection.

On eût dit que cet enfant avait pressenti ou deviné les malheurs de sa mère, et peut-être subi quelque douloureux froissement.

En effet, son enfance n'avait-elle pas en quelque sorte participé au drame qui le privait de son père ? Les larmes de sa mère avaient coulé sur ses petites mains, et les baisers dont elle le couvrait, lui avaient communiqué quelque chose de la fièvre maladive qu'elle ressentait elle-même. Au contact des douleurs profondes, les jeunes cerveaux arrivent vite à un degré surprenant de maturité.

Puis il y avait, dans ses plus récents souvenirs, une scène qui avait jeté sur son enfance comme un voile de tristesse.

Le jour où pour la première fois il dut aller à l'école que les bons offices du curé de Gordes lui avaient fait ouvrir, sa mère le prit dans un coin et lui dit :

— Mon Étienne, quoique tu ne sois encore qu'un enfant, me voilà obligée de te traiter en homme. Ton père ne viendra plus parmi nous. J'aurai seule maintenant le souci de te faire vivre et de faire vivre ton frère. On t'accorde une place sur les bancs de l'école. Il faudra travailler, afin d'être bientôt à même de te suffire. Si je venais à mourir, l'enfant (c'est ainsi qu'on nommait le plus jeune), n'aurait d'autre soutien que toi.

Étienne n'osa pas demander pourquoi son père n'était plus là, alors que la mort

n'était pas entrée dans la maison. Mais les paroles de sa mère se gravèrent dans son esprit. Les pleurs de la pauvre femme devinrent pour lui un encouragement éloquent et douloureux.

Une fois, à l'école, il en apprit bien long sur le compte de son père. Il entendit raconter qu'un jour les gendarmes l'avaient emmené loin du pays, et qu'il demeurerait toute sa vie dans un cachot. Etienne protesta, traita ses camarades de menteurs, les battit et fut surtout battu.

Mais en rapprochant les pleurs de sa mère des propos de toutes sortes tenus à l'école et au village, il ne tarda pas à comprendre qu'il avait dû se passer, au temps où il était encore un tout petit enfant, de vilaines choses qui pesaient sur lui et sur les siens.

A dater de ce jour, il eut la pudeur de son infortune. On le vit peu à peu cesser de jouer avec les enfants de son âge, sur la place de l'église, et le dimanche sur les promenades. Il conduisait son petit frère dans la campagne, ramassait des cailloux, cueillait des fleurs et dénichait des oiseaux, afin de le distraire et de lui faire oublier qu'il y avait autour d'eux des garçons de leur âge, avec lesquels ils auraient pu s'amuser.

A une courte distance du hameau de Fontblanche, aux bords d'une petite rivière qu'on appelle le Calavon se trouve un vallon, bordé de collines couvertes de chênes, et au pied desquelles sont des grottes cachées par d'épaisses broussailles.

Rien de plus sauvage que cette retraite où tout est silence, ombre et mystère.

L'abbaye de Sénanque s'élève non loin de là, au milieu des arbres et des rochers. Cette construction romaine est dans un tel état de conservation, que des moines de l'ordre de Citeaux ont pu s'y installer. Leur présence donne seule un peu d'animation à ce coin perdu et en quelque sorte inaccessible.

C'est de ce côté que les enfants de Furbice aimaient à se promener. Etienne marchait avec gravité, surveillant son frère, qui s'abandonnait sans contrainte à sa joie enfantine.

Ils arrivaient ainsi jusqu'au couvent.

Quelquefois ils entraient dans la belle église abbatiale, et écoutaient, si c'était l'heure de l'office, le chant des moines retirés derrière les grilles du chœur. Le plus souvent, ils étaient vus par quelque frère, qui les conduisait à la cuisine, dans le verger, et alors ils revenaient à Gordes chargés de provisions, de pain et de fruits.

Durant un bel après-midi du mois de septembre, les deux enfants étaient venus comme de coutume dans le vallon de la Sénancole; ils longeaient la rive droite de la rivière, dont le lit était à sec, et cherchaient sous leurs pieds les cailloux ronds et polis.

Tout à coup, un bruit les fit tressaillir. Ils se retournèrent.

Un homme venait de sortir des rochers qui longent la rive gauche, et à la base desquels, ainsi que nous l'avons dit, se trouvent plusieurs grottes.

Cet homme était effrayant à voir. Ses vêtements tombaient en haillons, ses pieds nus sortaient de ses souliers usés jusqu'à l'empeigne, sa barbe et ses cheveux incultes cachaient à moitié ses joues hâlées par le soleil et amaigries par la misère.

— J'ai peur, dit le plus jeune des enfants en se pressant contre son frère.

Il y avait de quoi.

L'homme venait d'entrer dans le lit de la rivière, en se dirigeant de leur côté.

— Ne crains rien, lui répondit Etienne, qui lui prit la main, et hâta le pas afin de gagner au plus vite le couvent dont on apercevait les murailles noircies à travers les arbres.

Mais, l'homme marchait toujours vers eux, et, comme il allait plus vite, il les eut bientôt atteints.

Aussitôt, ils se rejetèrent instinctivement de l'autre côté de la route.

— N'ayez pas peur, dit-il brusquement. Je ne vous veux pas de mal.

Etienne ralentit le pas. En même temps, il fixait le visage de l'inconnu.

— Ai-je donc bien l'air si méchant, que je vous effraie autant qu'un loup qui sortirait du bois ? demanda l'homme en mettant à dessein, dans sa voix, une grande expression de douceur.

— Je n'ai pas peur, répondit fièrement Etienne encore un peu tremblant. Mais vous avez bien effrayé le petit.

— Je suis bon pour les enfants, très bon même. Voulez-vous répondre à mes questions ?

— Sans doute, monsieur, puisque vous ne voulez pas nous faire du mal.

Etienne s'arrêta tout à fait, mais il ne quitta pas la main de son frère et il attendit.

L'inconnu parut réfléchir un moment, il regarda avec inquiétude tout autour de lui, à plusieurs reprises, puis il dit à Étienne :

— Voudriez-vous venir de l'autre côté de la rivière? Nous serons plus tranquilles pour causer.

— Il ne passe personne sur la route, répondit vivement Etienne devenu de nouveau soupçonneux. Puis, il ajouta comme par prudence: il n'y a que des moines qui pourraient passer, en rentrant à l'abbaye.

L'homme demeura silencieux et triste. Il jeta sur lui-même un regard inquisiteur.

Puis, il ajouta :

— Décidément, je leur fais peur !

Et ils purent voir une larme dans ses yeux.

— Êtes-vous de Gordes ? demanda-t-il tout à coup aux enfants.

— Oui, monsieur, du hameau de Fontblanche.

— De Fontblanche ! s'écria-t-il. Connaissez-vous Brigitte Furbice ? La connaissez-vous ?

— C'est notre mère !

— Votre mère ! mais alors.....

Il n'acheva pas.

Debout sur la route, les bras croisés sur sa poitrine, absorbé dans une muette contemplation, il les regardait fixement, et l'expression de son regard était telle qu'ils ne songèrent plus à avoir peur.

La contemplation dura plusieurs minutes, ensuite, il ouvrit les bras, tomba à genoux, et, tout à coup attirant vivement les enfants à lui, il les couvrit de baisers et de larmes.

On n'entendait que deux mots sortir de ses lèvres.

— Mes enfants ! mes enfants !

Il passait ses mains calleuses dans leurs blonds cheveux; il palpait leurs membres frêles, il fixait ses yeux sur leurs yeux, et eux, comme s'ils eussent compris qu'un étroit lien les unissait à cet inconnu, se montraient dociles et l'embrassaient lorsqu'il les en priait d'une voix émue et caressante.

— Aimez-vous votre mère ? demanda-t-il lorsque la fièvre des premiers embrassements se fut un peu calmée.

— Autant qu'elle nous aime, répondit Etienne.

— Vous parle-t-elle quelquefois de votre père ?

— Jamais.

Ses yeux se remplirent encore de larmes, mais elles furent soudain séchés par ces mots qu'Etienne s'empressa d'ajouter :

— Mais, tous les soirs, elle nous fait prier pour lui.

— Personne ne vous a-t-il parlé de celui pour qui votre mère vous fait prier ?

— Quelquefois.

— Et que vous en a-t-on dit ?

— Beaucoup de choses. Ma mère nous a défendu de les répéter.

Furbice écoutait avec ravissement cette voix enfantine; il eût voulu l'entendre toujours.

Il éprouvait à cette heure une joie infinie. Ses enfants s'étaient présentés à lui d'une manière si imprévue, qu'il goûtait le double bonheur de les avoir revus, et de les avoir revus lorsqu'il croyait être loin d'eux.

Sa fatigue, ses malheurs, les plaies de son corps meurtri par les chemins, tout était oublié.

Depuis deux ans il attendait cette heure

avec une impatience tous les jours accrue.

Il lui semblait que son long supplice était fini.

Lorsque Furbice (chacun l'a reconnu) eut épuisé toute sa joie, lorsqu'il fut enfin las d'avoir tant serré ses enfants sur sa poitrine, il se rappela qu'il avait plusieurs choses à dire à Etienne.

Il se releva et il allait rentrer place sur un tronc d'arbre renversé au bord la route, mais tout à coup il entendit le bruit d'une sonnette.

Un moine venait à eux, marchant à côté d'une charrette attelée d'un seul cheval et chargée de foin, il s'avançait, la tête baissée ayant un fouet pendu à son cou, et dans ses doigts un chapelet dont il comptait longuement les grains.

— Ecoute, dit Furbice en s'adressant à Etienne, je ne dois pas être vu. Il faut que je retourne de l'autre côté de la rivière où il est plus facile de se cacher. J'ai à te parler longuement. Auras-tu encore peur de venir me rejoindre ?

— Oh ! non, répondit l'enfant.

— Alors, suivez-moi.

Furbice sauta dans le lit desséché du Calavon, arriva de l'autre côté et disparut derrière les arbres avant que le moine eût relevé la tête.

Etienne et son frère se tenant par la main, prirent, à leur tour, la même route, mais plus lentement, avec prudence, de peur de tomber. Ils en avaient fait la moitié, lorsqu'ils s'entendirent appeler.

C'était le moine Bernardin qui les regardait avec inquiétude.

— Revenez donc, petits, s'écria le religieux. Vous allez vous rompre les côtes.

— N'ayez pas peur, mon révérend, nous allons dénicher des mésanges.

Ayant ainsi parlé, Etienne reprit sa route. Le bon moine continua la sienne, en levant les épaules et en égrenant son chapelet.

Sur l'autre rive, et derrière les arbres, ils trouvèrent Furbice.

Celui-ci fit quelques pas devant eux et s'arrêta enfin au bord d'un trou creusé sous un rocher.

Dans ce trou, il y avait une botte de paille et sur la botte de paille une couverture.

— Asseyons-nous sur mon lit, dit Furbice qui, après y avoir pris place, attira doucement ses enfants sur ses genoux.

— C'est là votre lit. Il n'est pas beau.

— La maison n'est pas plus belle. Tout le monde ne peut pas habiter des palais.

Et en disant ces mots, Furbice sourit tristement. Puis, de nouveau, il se mit à contempler ses enfants avec amour, ne s'interrompant que pour les serrer contre sa poitrine.

— Parle-moi de ta mère, dit-il tout à coup à son fils.

Alors, Etienne prit la parole et, dans son langage enfantin, il raconta la vie de Brigitte.

Il peignit ses chagrins, ses larmes, son courage. Il parla des incidents quotidiens d'une existence où tout était incident, en raison même de sa monotonie et de son obscurité.

Furbice écoutait en silence. Le plus jeune de ses enfants avait quitté la place qu'il occupait sur ses genoux et s'amusait à planter des brins de paille dans la terre humide.

Etienne parlait toujours. Mais, de temps en temps, il quittait son père pour aider le petit à remuer une grosse pierre, qui gênait ses plantations. Furbice passa ainsi une heure, la plus douce de sa vie depuis trois ans.

— J'ai faim, dit le petit en revenant vers eux.

Furbice regarda tristement Etienne, puis tirant d'un mauvais sac un morceau de pain noir il l'offrit à l'enfant en lui disant :

— C'est tout ce qui me reste.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu à la maison ? demanda mystérieusement Etienne.

— Es-tu raisonnable ? Peut-on te parler comme à un homme ?

— Comme à un homme, répondit-il fièrement.

— Eh bien ! reprit Furbice, je ne suis pas allé à la maison, parce que j'ai craint

d'être vu par des yeux qui ne doivent pas me voir.

— Mais, la nuit ?

— Oui, la nuit, répondit-il avec embarras, j'aurais pu y aller, mais je suis arrivé hier, et j'étais si fatigué, que je me suis endormi jusqu'au matin.

Il ne disait qu'une partie de la vérité.

Il était bien arrivé la veille, mais il n'avait pas donné sa nuit au sommeil.

Venu en deux jours de la Camargue, il n'avait pas osé aller directement chez lui. Il s'était arrêté dans le vallon de la Sénancole et, trouvant un asile dans les grottes, il s'était fait un lit avec une botte de paille qu'il avait lestement enlevée sur l'aire du couvent.

Le soir, il s'était dirigé vers Gordes, et pendant une heure, il avait rôdé autour de sa maison, sans oser y entrer.

Il craignait d'affronter l'inconnu.

Brigitte vivait-elle encore ?

N'avait-elle pas cherché dans les bras d'un autre à se consoler de son veuvage ?

Qu'étaient devenus les enfants ?

Allait-il trouver la misère ou l'aisance ?

Sa maison renfermait pour le malheureux un mystère qui lui en défendait l'entrée.

Ses indécisions durèrent longtemps.

Enfin, il se dirigea vers la Bastide-Neuve avec l'espérance d'apercevoir Moulinet auquel il pouvait se confier sans crainte. Moulinet était alors bien loin, mais Furbice ne le savait pas.

En approchant de la ferme, il tremblait comme une feuille.

Ignorant ce qu'était devenue Margaï, il lui semblait, à chaque instant, dans son trouble, qu'elle allait apparaître à ses yeux.

Par le trou qui lui avait servi autrefois à tuer Pascoul et qui subsistait encore dans la porte de plus en plus vermoulue, il vit Frédéric Borel traverser la cour, en donnant des ordres. Il se rejeta brusquement en arrière et tourna autour de la ferme, avec le dessein d'interroger quelque jeune valet pour qui il serait un inconnu.

Mais, tout à coup, il entendit du bruit derrière la grille du jardin.

Il se rejeta instinctivement en arrière.

La voix de Frédéric Borel retentit brusquement à ses oreilles.

— Qui va là ?

Furbice ne répondit pas.

Les chiens aboyèrent.

Heureusement, une obscurité profonde le protégeait.

Pendant quelques instants, il resta dans l'immobilité la plus complète.

Mais, devant cette maison où il avait commis de si grands crimes, il ne put conserver longtemps son sangfroid.

Une sueur glacée le saisit dans le dos. Ses yeux se troublèrent et comme si un éclair eût illuminé toute la campagne, il lui sembla qu'il voyait distinctement la scène du meurtre.

— Ciel ! s'écria-t-il, Pascoul !

Et il s'enfuit comme un fou, sans répondre aux gens qui tout à coup étaient sortis de la ferme et aux yeux desquels il eut bientôt disparu.

Voilà pourquoi, dès la première nuit de son arrivée, il n'était pas allé dans sa maison. Mais il ne pouvait confier ses impressions à Etienne. Maintenant, il savait, grâce à lui, tous les détails qu'il avait voulu connaître. Il pouvait se présenter à Brigitte.

— Ecoute bien, continua-t-il en s'adressant à l'aîné de ses enfants, tu diras à ta mère que celui auquel elle pense ira la voir ce soir.

— Alors, vous êtes mon....

— Tais-toi, s'écria Furbice en mettant la main sur la bouche d'Etienne.

Il reprit :

— Surtout, ne dis à personne autre que vous avez rencontré un homme dans les bois de Sénanque, et qu'il vous a longtemps embrassés. Ne le dis pas.

Et pour s'assurer le silence d'Etienne en l'effrayant, il ajouta :

— Si tu parles de moi à âme qui vive, si ce n'est à ta mère, je viendrai la nuit te tirer par les pieds.

— Vous ne m'aimez pas, dit l'enfant, puisque vous voulez me faire peur.

Cette réponse provoqua de nouveau les baisers et les larmes de Furbice. Mais il fallut enfin se séparer. Le maquignon aida les enfants à repasser le lit du Calavon, et après les avoir encore embrassés, il les suivit longtemps des yeux.

Puis, il regagna sa grotte, et se jetant sur son grabat de paille, il essaya de dormir.

Quant à Etienne, lorsqu'il cessa de voir son père, il se mit à marcher rapidement, traînant après lui son frère, qui le suivait avec peine.

Ils arrivèrent rouges et couverts de sueur, à Fontblanche. Brigitte les voyant revenir ainsi s'élança au-devant d'eux.

— Que vous est-il arrivé ? s'écria t-elle.

Etienne se jeta à son cou. Puis se penchant vers son oreille, il lui dit :

— Mère, je l'ai vu.

— Qui ? demanda-t-elle.

— Celui pour qui tu nous fais prier tous les soirs, mon petit frère et moi. Il viendra nous rejoindre ici à la nuit.

A ces mots, Brigitte devint subitement très pâle, elle ferma les yeux et s'appuya contre le mur, afin de ne pas rouler à terre.

XXXV.

La nuit venue, Brigitte coucha ses enfants.

Etienne fit quelques difficultés pour se mettre au lit Il prétendait qu'il était assez raisonnable pour être initié aux événements qui allaient s'accomplir dans la maison.

— Il faut dormir, dit la mère avec douceur. Je le veux.

— Mais il va venir.

— Tu le retrouveras à ton réveil.

— Dis-lui, ajouta Etienne, en s'endormant, qu'il ne fait plus peur au petit.

Bientôt on n'entendit dans la chambre que la respiration paisible des deux enfants.

Alors Brigitte s'approcha d'une petite glace placée près de la croisée, et élevant la lampe au-dessus de sa tête, elle se regarda longuement.

Elle n'avait jamais eu d'autre beauté que l'éclat de ses yeux et la fraîcheur de son teint. Hélas ! ses traits étaient maintenant flétris, une sorte de pâleur jaunâtre avait envahi son visage, et autour de ses yeux rougis par les larmes, elle put remarquer des rides profondes.

Elle poussa un long soupir, puis elle quitta les vêtements de deuil qu'elle portait depuis plus de trois ans, et chercha parmi ses modestes atours, si longtemps relégués dans au coin, de quoi se parer.

Et pourtant ce n'était pas la joie qui remplissait son âme, mais une terreur dont il faut ici expliquer les causes.

Au temps où son mari vivait à Fontblanche, elle avait perdu l'une après l'autre les plus chères de ses illusions sans cesser de l'aimer. La vie de débauche de ce misérable, sa liaison adultère avec Margaï n'avaient pas eu raison de ce profond attachement.

Du jour où Furbice devint criminel l'amour s'envola; mais le lien mystérieux qui attache certaines femmes de cœur à l'homme qui les a rendues mères, ne put se briser.

Malgré ses fautes, malgré ses crimes, Furbice restait pour Brigitte le père de ses enfants.

Certes, elle ne souhaitait pas son retour, elle avait trop souffert par lui. Mais, puisqu'il revenait, elle ne croyait pas avoir le droit de le traiter en étranger.

Elle s'apprêtait à le recevoir dignement, sans reproche et sans faiblesse; mais lui, dans quelles intentions revenait-il ?

Aurait-il sur les lèvres des paroles de colère ou des paroles d'excuse ?

Ne voudrait-il pas dépouiller sa femme et ses enfants afin de se créer des ressources nouvelles ?

N'était-elle pas autorisée à tout craindre de lui ?

Puis, s'il apparaissait ainsi à l'improviste, c'est qu'il s'était enfui du bagne; on devait être alors à sa poursuite.

Ces pensées remplissaient de terreur l'âme de Brigitte. Elle redoutait de nouveaux orages. Ce n'était pas de l'égoïsme. Elle ne craignait rien pour elle mais tout pour ses enfants.

A neuf heures, elle entendit frapper deux coups à la porte et elle alla ouvrir en tremblant.

— C'est moi, dit Furbice, qui entra brusquement et referma la porte avec soin.

Elle lui prit la main et l'entraîna rapidement dans la chambre.

Là, entre les berceaux des enfants, à la lueur de la lampe, qui jetait autour d'eux une douce clarté, elle le regarda.

Ce n'était plus le Furbice arrogant et fier qu'elle avait connu. Il revenait humble, confus, abattu; il ne voulait rien, ne demandait rien qu'un peu de tendresse et un peu de pardon.

Il ne parlait pas, mais son attitude embarrassée, le piteux état de son costume, l'altération de ses traits, ses yeux baissés, disaient clairement ce qui se passait en lui.

Brigitte sentit son cœur envahi par une immense pitié. Elle oublia en une seconde tout ce qu'elle avait souffert pour songer aux souffrances gravées sur les traits de Furbice. Elle ne vit plus en lui un coupable, mais un malheureux; elle lui ouvrit ses bras et il s'y précipita comme s'il était affamé de pardon et de tendresse.

Ils gardèrent longtemps le silence, puis Furbice racouta sa vie depuis le jour où le bagne s'était ouvert devant lui, ses tortures, son évasion, son séjour à la Camargue, son départ précipité et son arrivée à Fontblanche.

— J'ai longtemps hésité à revenir, disait-il, je n'osais plus paraître devant toi. Mais sans toi, sans les enfants, ju ne pouvais plus vivre. Loin de vous, je me sentais envahi d'un sombre désespoir qui m'aurait conduit à des fautes nouvelles. Alors, j'ai tout laissé, je suis accouru. Hier, j'ai embrassé mes enfants, aujourd'hui je t'embrasse, et je me sens désespéré.

Il était à genoux devant Brigitte qui le regardait et l'écoutait en silence.

— J'ai été bien coupable, continua-t-il; tu peux m'aider à devenir meilleur. J'ai résolu de me créer une existence nouvelle, une existence honorable, mais il faut que tu la partages avec moi, il faut consentir à t'expatrier ?

— M'expatrier ? s'écria Brigitte; et les enfants ?

— Ils viendront avec toi, est-ce que je puis me passer d'eux, maintenant que je les connais !

— Où irons-nous ?

— Les contrebandiers que j'ai connus en Camargue, continua Furbice, m'ont dit que sur les côtes d'Espagne il me serait possible de me créer une position. Là, nous serons inconnus. Je n'aurai ni à redouter les gendarmes, ni à rougir devant qui que ce soit. Je pourrai travailler à mon aise. Me suivras-tu ?

Brigitte ne répondit pas.

— Je réparerai tout le mal que je t'ai fait, reprit Furbice avec chaleur. Je saurai te rendre heureuse. Le malheur m'a corrigé. Aie confiance en moi. Ne refuse pas de me suivre.

Brigitte le regardait toujours sans répondre, se demandant si les protestations qu'elle entendait étaient sincères.

— Je veux te croire, dit-elle enfin, et si je ne devais disposer que de moi, demain nous partirions ensemble. Mais je pense à nos enfants. Je ne puis les condamner aux fatigues et aux aventures. Pars pour l'Espagne, et le jour où tu auras assuré notre vie à tous, écris-moi. Je te jure que je te rejoindrai.

Il réfléchit un instant. Un combat sembla se livrer en lui. Puis il répondit avec douceur :

— Tu as raison; je partirai seul, demain.

— Demain ? fit-elle.

— Oui. Il le faut.

— Déjà ?

— Je ne saurais sans danger, reprit Furbice, rester ici plus longtemps. Si quelqu'un de nos voisins me reconnaissait, je serais perdu.

— Lorsque tu t'es approché de la Bastide-Neuve, demanda Brigitte, subitement alarmée, es-tu certain de n'avoir pas été vu par Frédéric Borel ?

— Il faisait presque nuit; et, du reste, j'avais eu le soin de mettre mon mouchoir sur mon visage. Je vais me reposer durant vingt-quatre heures, coutinua-t-il, et la nuit

prochaine je retournerai en Camargue, d'où il me sera facile de gagner l'Espagne.

— Tu seras prudent et tu m'écriras ?

— Je te le promets.

— Maintenant, il faut songer à prendre du repos.

— Je voudrais manger, dit doucement Furbice.

— Folle que je suis, je n'y songeais pas, s'écria Brigitte.

Elle descendit en courant dans la cuisine, et remonta bientôt avec les restes du souper et une bouteille de vin.

Elle trouva Furbice devant le berceau où dormait Etienne; il contemplait son fils aîné.

— Mes chers enfants ! murmura-t-il, en revenant s'asseoir devant la table que sa femme avait servie.

Il mangea et but, tandis que Brigitte le regardait avec extase.

Elle était rassurée maintenant; son mari lui était rendu corrigé par l'infortune. Elle ne désespérait plus de retrouver une vie meilleure; elle se voyait avec lui dans un coin perdu du monde, l'aidant à supporter le remords des fautes passées et élevant ses enfants, qui ignoreraient toujours l'infamie de leur père.

Le matin, de bonne heure, Brigitte était sur pied.

— Tu resteras ici tout le jour, dit-elle à son mari. Les enfants te tiendront compagnie. Je ne les enverrai pas à l'école.

En se réveillant, les enfants furent bien surpris de trouver l'homme de l'abbaye, étendu sur un matelas, dans la chambre où ils avaient dormi.

— Viens ici, Etienne, dit Furbice.

L'enfant s'empressa de rejoindre son père qui le prit à ses côtés.

— Je veux y aller aussi, cria l'autre.

Etienne alla le chercher, et lorsqu'ils furent tous les trois réunis, les baisers succédèrent aux baisers.

— Tu sais donc qui je suis ? dit Furbice à son fils aîné.

— Oh ! oui, je l'ai deviné.

— Mais il ne faudra jamais parler de moi à personne.

— Vous me l'avez déjà dit, répliqua l'enfant, redevenu sérieux.

Ce fut une adorable journée pour Furbice. Il joua avec les enfants et s'amusa de leur gracieux babil. Brigitte venait à chaque instant les embrasser tous les trois. Depuis longtemps le maquignon n'avait pas été à pareille fête. Au milieu de ces êtres dont il appréciait maintenant la tendresse, il se sentait meilleur. Il perdait le souvenir de ses malheurs et de ses fautes. L'irritation qui en était résultée, disparaissait.

A plusieurs reprises dans l'après-midi, des voisins vinrent frapper à la porte de la maison. Brigitte craignit d'éveiller leurs soupçons en ne leur ouvrant pas ; mais elle trouva un prétexte pour les éloigner. Elle aperçut aussi Frédéric Borel, qui rôdait dans les environs, un fusil de chasse à la main ; elle s'alarma et fit part de ses craintes à Furbice.

— N'a-t-il pas l'habitude de chasser de ce côté ? demanda le maquignon.

— Si, je le vois souvent ; hier encore il traversait la luzerne qui est en face de nous, mais aujourd'hui tout m'inquiète.

— Je t'assure qu'il n'a pu apercevoir mon visage.

— Oui, mais il connaît ta démarche. On m'a répété le propos suivant qu'il aurait tenu, il y a un mois, dans un cabaret de Gordes : Si jamais Furbice se sauve de Toulon, il reviendra ici, un jour ou l'autre, et je jure bien que je le ferai prendre.

— Le misérable ! s'écria Furbice, je ne lui souhaiterais pas alors de se trouver sur mon passage.

Ses yeux lançaient des éclairs, son visage avait une expression farouche. Ce n'était plus le mari de Brigitte, le père d'Etienne, qui parlait en ce moment ; c'était le repris de justice, le compagnon de Pradeilles, le forçat en rupture de ban.

Il reprit avec plus de calme :

— Du reste, dans ma position, je dois me défier de tout et de tous. Je ne veux pas te perdre encore. J'ai été si heureux aujourd'hui que j'avais songé à ne partir que demain. Mais je te dirai adieu cette nuit, c'est plus prudent.

Lorsque le jour tomba, Brigitte, comme la veille, coucha les enfants. Puis, tandis

que son mari, après les avoir embrassés, essayait de prendre un court repos, elle s'occupa des préparatifs du départ.

Elle mit du vin dans la gourde de Furbice, des provisions et du linge dans son sac, et, vers une heure du matin, elle le réveilla.

— C'est l'heure, fit-elle.

En même temps des larmes vinrent mouiller les yeux de la pauvre femme.

— Ne pleure pas, lui dit-il en la serrant contre sa poitrine. Dans quelques semaines, nous serons réunis pour toujours.

Elle essaya de lui glisser un peu d'argent dans la main, en lui disant :

— Tiens, prends cela, je ne suis pas riche, mais tu as une longue route à faire...

Il l'arrêta.

— Non, non, s'écria-t-il, je ne veux pas que ma visite soit pour toi et les enfants une cause de gêne. J'ai encore quelques écus. C'est plus qu'il ne m'en faut pour regagner la Camargue.

Il marcha vers le lit des enfants, les contempla longtemps, et, sans les réveiller, il déposa un long baiser sur le front de chacun d'eux.

Pendant ce temps, Brigitte avait ouvert la porte. La nuit était obscure et la campagne plongée dans une solitude profonde.

— Aime-moi, dit Brigitte, et surtout n'oublie pas tes enfants.

— Aie confiance, fit-il.

Ce fut son dernier mot. Il s'arracha aux étreintes de sa femme et s'éloigna rapidement.

Mais il avait à peine fait une dizaine de pas, que plusieurs hommes cachés derrière un mur firent irruption sns la route.

Un coup d'œil suffit à Furbice pour reconnaître à qui il avait affaire. Six gendarmes l'entouraient. Plus loin, les blouses d'une dizaine de paysans, armés de fourches et de fusils, se détachaient dans l'ombre.

Furbice voulut se jeter de côté, il n'en eut pas le temps, il était enveloppé de toutes parts.

Alors le sous-officier qui commandait aux gendarmes ouvrit son manteau, sous lequel il cachait sa lanterne, et dirigea la lumière sur la figure du maquignon.

— Au nom de la loi, dit-il, je vous arrête. Vous êtes le nommé Furbice, forçat évadé du bagne de Toulon en 1863.

A ces paroles répondit un cri épouvantable.

Brigitte, qui avait tout entendu, venait de tomber sans connaissance sur le seuil de sa porte.

Furbice voulut courir à son secours ; d'un bond, il renversa deux gendarmes et franchit le cercle qui l'enfermait.

Mais aussitôt on s'élança sur lui. Une lutte terrible s'engagea. Le maquignon, dont la colère décuplait les forces, tint ses ennemis plus de dix minutes en échec.

Enfin, on parvint à le terrasser, on lui lia les bras et les jambes, et on l'emporta du côté de Gordes.

Brigitte ne reprit ses sens que plus d'une heure après cette terrible scène. Plusieurs personnes l'entouraient, et parmi elles Frédéric Borel. Comme elle fixait sur lui des yeux égarés, il crut lire un reproche dans son regard.

— Plus tard, dit-il, vous me remercierez de ce que j'ai fait. J'avais reconnu votre mari, lorsqu'il est venu rôder du côté de la Bastide-Neuve, et j'ai cru devoir vous débarrasser, ainsi que le pays, d'un pareil malfaiteur. Mais, soyez sans inquiétude, j'aurai soin de vos enfants et de vous-même.

D'abord, elle ne répondit pas. Puis elle se leva, étendit les bras comme pour saisir un objet qui lui échappait.

— Ah ! mes enfants ! murmura-t-elle.

Et tout à coup elle eut un immense accès de fou-rire. On essaya de la calmer.

— Je veux partir pour l'Espagne, s'écria-t-elle en se débattant.

— Ciel ! elle est folle ! dit Borel.

Elle était folle, en effet. Sa pauvre tête déjà si faible, n'avait pu résister à ces dernières émotions. Quelques jours plus tard, elle était admise à l'hospice des aliénés de Saint-Rémy, où elle est encore aujourd'hui.

Au commencement de l'année 1866, Furbice fut réintégré au bagne de Toulon. Il y subit la punition réglementaire infligée à tous les individus évadés et repris ; trente coups de garcette. Il fut ensuite conduit dans les casemates du bagne.

Lorsqu'il se trouva seul, enchaîné comme une bête fauve, il fut pris d'une rage effroyable. Il se jetait la tête contre les murs ; il se roulait sur le sol, il poussait des cris terribles. Après deux ans de liberté, il était retombé dans une position pire que celle qu'il n'avait pu supporter. Il est difficile d'expliquer comment lui aussi ne devint pas fou.

A ces fureurs succéda une mélancolie noire qui dura plusieurs jours, et qui le conduisit, par la force des choses, à des idées plus calmes. Il en arriva à envisager froidement sa position, et comprit qu'elle était désespérée. Désormais, il était rangé parmi ceux qu'on appelle au bagne les indociles. Il ne devait plus compter sur le bénéfice de sa bonne conduite dans l'avenir pour voir améliorer sa situation.

Il allait se trouver soumis à la plus rigoureuse des surveillances, et être obligé de renoncer à tout espoir de fuite. C'est alors qu'il demanda son transférement à Cayenne.

Peut-être savait-il y retrouver Margaï ?

XXXVI.

L'existence régulière et tranquille à laquelle Margaï était soumise depuis son arrivée à Saint-Laurent de Maroni, les soins persévérants et dévoués de Moulinet, les bons avis des religieuses et les exhortations de l'aumônier du pénitencier, avaient provoqué en elle une réaction salutaire.

Elle envisageait l'avenir avec moins de tristesse qu'autrefois; il ne lui paraissait plus impossible de se créer une vie heureuse, dans ce pays où elle retrouvait un soleil encore plus chaud que celui de la Provence, et où tout le monde, autour d'elle, semblait concourir à lui faire oublier la condamnation qui l'avait frappée.

Aussi Moulinet la trouvait-il docile à ses projets. Il la voyait souvent dans les promenades, au parloir du pénitencier, et il était toujours bien accueilli. Avec la nature essentiellement matérielle que nous avons connue à Margaï, sa promptitude à s'éprendre de la forme et à ne tenir aucun compte des qualités morales, il était difficile qu'elle reniât tout d'un coup son passé et qu'elle ressentît de l'amour pour Moulinet. Mais, mortifiée dans sa chair, calmée et apaisée par la régularité de sa vie, et l'éloignement de toutes les choses qui l'avaient autrefois troublée, elle était plus apte à comprendre certaines délicatesses, et à laisser parler son cœur au détriment de son imagination et de ses sens, qui seuls l'avaient guidée jusque-là.

De son côté, à force d'aimer et d'affirmer son amour par des sacrifices sans nombre, Moulinet avait revêtu une sorte de prestige sous lequel disparaissaient son âge et son imperfection physique, et Margaï ne pouvait se défendre d'un peu de pitié et de reconnaissance pour cet homme, toujours méconnu, et toujours dévoué, qui cherchait encore maintenant à la retirer de son abjection.

Quant à lui, il goûtait un bonheur sans limites, d'autant plus grand qu'il ne voyait entre ce bonheur et lui-même que sa propre volonté.

Margaï lui avait dit :

— Je serai votre femme, lorsque vous l'exigerez. Cependant, si vous êtes bon, vous attendrez encore. Le délai que je vous demande donnera une force de plus à mes résolutions et ne servira qu'à vous rendre plus cher à celle pour qui vous avez tant fait.

Ce n'était pas sans difficulté que Moulinet avait obtenu de l'administration supérieure d'épouser Margaï. Les femmes qui consentent à partir de France pour la Guyane française sont destinées aux déportés, et il n'y avait pas d'exemple qu'un colon libre eût cherché parmi elles sa compagne. Mais dans ce pays, où l'autorité militaire a une grande influence, les protections que s'était acquises Moulinet devaient aplanir bien des obstacles.

De même qu'autrefois il avait pu conquérir les sympathies de Me X...., le célèbre avocat du Midi, de même il acheva de s'acquérir les bonnes grâces de l'officier supérieur d'infanterie de marine dont nous avons déjà parlé.

Son nouveau protecteur écrivit de Cayenne aux autorités de Saint-Laurent, et par-

vint, grâce à son influence, à avoir raison des réglements.

Moulinet avait donc obtenu de se marier avec Margaï, mais il dut consentir à vivre de la vie des individus qui l'entouraient, à se contenter de la cabane réglementaire et à s'engager à ne jamais rentrer en France, tant que sa femme vivrait.

Il accepta toutes ces conditions sans hésiter. Que lui faisait la France ! La vraie patrie de cet amoureux exalté, de ce fou, n'était-elle pas la contrée habitée par la femme aimée ?

Sur la limite du pénitencier, et non loin du Maroni, se trouvent les terrains concédés aux déportés et les cabanes qu'ils habitent.

Moulinet eut pour demeure une de ces cabanes construites en bois et sur un modèle uniforme. Au rez-de-chaussée, se trouvent les magasins destinés à enfermer les provisions et les outils. Au premier étage, auquel on arrive par un escalier extérieur, il y a deux vastes pièces. Le mobilier est simple, mais il est permis aux concessionnaires de l'augmenter s'ils en ont les moyens.

Avant de quitter la France, Moulinet avait fait part de ses projets à Frédéric Borel, et celui-ci lui avait remis pour Margaï une somme d'argent provenant des fermages de la Bastide-Neuve. Cette somme, Moulinet refusa de l'employer à l'embellissement de son domaine. Il préféra y consacrer le reste de ses économies, et comme il ne les ménageait pas, comme la riche nature qui l'entourait le servait à merveille, il parvint à rendre sa pauvre cabane digne de la Vénus de Gordes.

Ainsi, l'avenir semblait leur sourire à l'un et à l'autre. La vie nouvelle qu'ils s'étaient préparée se présentait sous d'heureux auspices. Après toutes les tempêtes qu'ils avient essuyées, le port s'ouvrait devant eux, et rien ne faisait présager qu'ils n'y pourraient entrer.

Notre récit, sur le point d'être terminé, nous a conduits au dimanche 16 septembre 1866.

La veille, Moulinet était allé voir Margaï au parloir du pénitencier.

— Je suis souffrante, lui avait-elle dit ; j'éprouve des douleurs de tête intolérables, et, malgré ce soleil brûlant, j'ai froid dans tout le corps. Aurais-je pris une de ces fièvres auxquelles tous les Européens sont, dit-on, sujets dans ce pays ?

Ces paroles attérèrent Moulinet : la fièvre jaune avait fait d'assez grands ravages la semaine précédente à Cayenne, et on commençait à s'en inquiéter à Saint-Louis et à Saint-Laurent. Mais il se garda bien de donner cette nouvelle à Margaï; il essaya au contraire de la rassurer, et à la fin de sa visite il y était parvenu.

— Venez de bonne heure demain, lui dit-elle, c'est mon jour de sortie et nous ferons une longue promenade qui me remettra sans doute.

Malgré cette bonne promesse, Moulinet ne ferma pas les yeux pendant la nuit du samedi au dimanche; il était inquiet et ne pouvait se défendre de songer à cette terrible fièvre jaune, si redoutée sous les Tropiques.

Au matin, il commençait à s'endormir lorsqu'il fut réveillé par le bruit du canon.

Il courut aux informations, et il apprit qu'un transport de l'Etat, l'*Amazone*, était arrivé pendant la nuit. Cinq cent quarante condamnés qui se trouvaient à bord devaient débarquer dans la journée à Saint-Louis et à Saint-Laurent.

Cette nouvelle que le canon venait de confirmer causait une certaine émotion dans la colonie : Sa population se composant en grande partie d'anciens habitants des bagnes ou des prisons de France, ne peut se défendre de prendre un grand intérêt à l'arrivée de tous les convois de déportés. Chacun espère retrouver parmi les nouveaux venus quelqu'ancien collègue, quelque compagnon de chaîne qui le renseignera sur le sort des camarades restés en France.

Moulinet, pour qui le monde commençait et finissait à Saint-Laurent, ne partageait pas l'émotion générale. Il ne s'inquiétait que de savoir si Margaï était mieux portante et si elle pourrait sortir.

Dès l'ouverture des portes, il pénétra dans le pénitencier des femmes, et s'adressant à une des sœurs qui avaient fait avec lui la traversée de Rochefort à la Guyane et qui semblait avoir pris Margaï sous sa protection :

— Comment va-t-elle, ce matin ? lui demanda-t-il.

— Je viens de la voir, répondit la sœur Marie, elle prétend avoir passé une bonne nuit, mais elle m'a paru agitée, fiévreuse. Je n'aime pas la couleur de son teint depuis deux jours. Si elle sort aujourd'hui, prenez garde à la chaleur qui est accablante.

Moulinet courut au parloir. Il remarqua en effet une certaine altération dans les traits de Margaï.

— Peut-être feriez-vous mieux de ne pas sortir, lui dit-il.

— Pourquoi, s'écria-t-elle avec animation ; n'est-ce pas aujourd'hui dimanche ? Je veux profiter de mon jour de liberté; je suis prête, venez.

Il voulut la conduire à la promenade habituelle.

— Non, non, fit-elle, allons du côté du port.

— Mais vous serez en plein soleil.

— Peu importe. Ne suis-je pas habituée au soleil de la Provence. On m'a assuré que le port serait intéressant aujourd'hui. Je veux le voir.

XXXVII.

Toute la population de Saint-Laurent semblait s'être donné rendez-vous sur le port.

Les colons libres, les condamnés libérés, les femmes des pénitenciers, des soldats d'infanterie de marine, des matelots formaient différents groupes et attendaient le débarquement des passagers de l'Amazone.

Margaï, que ses forces trahissaient à chaque instant, s'assit à côté de Moulinet, sur des bois de construction. Une cabane en planches, placée derrière eux, les abritait un peu des rayons trop ardents du soleil.

Bientôt on entendit un grand bruit de voix; trois chaloupes pouvant contenir chacune une cinquantaine d'hommes abordaient au rivage du Maroni. Les condamnés saluaient de leurs chants la terre d'exil.

A peine débarqués, les gendarmes de la marine les firent ranger deux à deux sur une longue file, afin de les conduire aux pénitenciers qui leur étaient d'avance désignés et où ils devaient prendre un peu de repos.

On ne peut se faire une idée de la tristesse qu'inspirait la vue de tous ces hommes, dont les traits altérés, les membres fatigués attestaient les souffrances d'une longue et pénible traversée. Quelques-uns se soutenaient à peine et étaient forcés de s'appuyer sur les épaules de leurs camarades; d'autres élevaient leurs mains au-dessus de leurs têtes, pour se mettre à l'abri de l'implacable soleil qui les inondait de ses rayons; celui-ci traînait sa jambe endolorie comme s'il était encore aux fers, celui-là, après avoir inutilement cherché dans la foule une figure amie, qu'il espérait y voir, baissait tristement les yeux; enfin ces derniers affectaient de chanter et de rire, et leur joie faisait mal.

Ce premier convoi, après avoir passé lentement devant Margaï, disparut dans la ville.

— Le spectacle auquel nous assistons est bien triste, hasarda timidement Moulinet; nous ferions mieux d'aller sur la promenade, chercher un peu d'ombrage et de fraîcheur.

— Non, fit-elle, je ne partirai que lorsqu'ils auront tous passé.

D'autres chaloupes venaient d'aborder; une seconde file de condamnés se formait et prenait la même direction que la première.

Tout à coup Moulinet vit Margaï se lever et regarder fixement devant elle.

Au dernier rang de la colonne un homme s'avançait; pâle, maigre, voûté, se traînant plutôt qu'il ne marchait. Sa barbe, qui avait démesurément poussé pendant la traversée, était à moitié grise; ses lèvres étaient décolorées et ses yeux éteints; on aurait dit un vieillard.

C'était Furbice.

Voilà ce qu'était devenu en quelques an-

nées cet homme autrefois si fier de ses avantages physiques.

La perte de sa liberté, si difficilement reconquise, la pensée qu'il ne pourrait jamais plus s'évader, le désespoir qui s'était emparé de lui, la vie du bagne, les casemates de Toulon, les fatigues de la traversée, la fièvre et peut-être le remords, avaient eu raison de sa santé, de sa jeunesse et de sa force.

Il se trouvait dans l'état où le poison avait autrefois mis Pascoul.

— Et c'est lui que j'ai aimé ! dit Margaï sans cesser de regarder Furbice.

Il s'avançait toujours, machinalement, suivant la file, la tête baissée. Un peu plus il aurait passé devant Margaï sans la voir.

— Ah ! la belle fille ! s'écria tout à coup le condamné qui marchait à côté de Furbice.

Ces mots le réveillèrent de son engourdissement.

Par un vieux reste d'habitude, il leva la tête et aperçut son ancienne maîtresse.

Mais ses yeux, à jamais éteints, restèrent sans expression et son sang appauvri ne colora même pas son visage.

Cependant il voulut s'arrêter, mais ceux qui marchaient dernière lui le poussèrent, et sans force pour leur résister, il continua à se traîner en avant.

Margaï le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût entièrement disparu, et alors, se tournant vers Moulinet, elle lui dit avec un triste sourire :

— Pour le coup, je suis guérie.

Aucune parole de pitié ne monta de son cœur à ses lèvres.

La femme qui n'aime plus est implacable et Margaï ne pouvait plus aimer Furbice. Elle l'avait choisi entre tous à cause de sa jeunesse, de sa vigueur, de ses airs de conquérant et de matamore; maintenant il était usé, affaibli; il marchait l'oreille basse; elle n'avait que faire de cet invalide de l'amour.

Elle pouvait lui avoir autrefois pardonné ses trahisons et sa lâcheté ; elle ne lui pardonnait pas aujourd'hui de n'être plus que l'ombre de lui-même.

Lorsque le cœur n'a été pour rien dans une liaison, il suffit quelquefois d'un regard pour qu'elle se brise.

A l'heure réglementaire, Margaï se fit reconduire au pénitencier. Le malaise dont elle souffrait depuis la veille semblait s'être dissipé. En quittant Moulinet, elle lui dit :

— Je savais que Furbice allait arriver ici. C'est pourquoi je retardais notre mariage. Maintenant vous n'avez plus rien à craindre de moi et je serai votre femme quand il vous plaira.

Le surlendemain, c'est-à-dire le mardi 18 septembre (il y a trois mois), Moulinet qui s'était occupé, la veille, des préparatifs de son mariage, se présenta vers les trois heures de l'après-midi au pénitencier des femmes et demanda l'autorisation de voir Margaï.

Il attendait au parloir depuis un instant, lorsque la porte s'ouvrit.

Au lieu de Margaï, qu'il croyait voir apparaître, la sœur Marie s'avança vers lui.

— Votre amie ne peut vous rejoindre, lui dit-elle avec émotion, elle est malade.

— Ah! mon Dieu ! qu'a-t-elle ?

— Elle est très malade, dit la sœur sans vouloir s'expliquer. On l'a transportée depuis hier à l'infirmerie.

— Alors qu'on m'y conduise. On me permettra bien de la voir.

— Non, c'est impossible. Notre directrice a donné des ordres sévères à cet égard, les personnes de la ville ne peuvent communiquer avec la malade.

—Elle est donc atteinte de quelque maladie contagieuse. La fièvre jaune, peut-être! s'écria-t-il tout à coup en se rappelant ses inquiétudes de la veille.

La sœur Marie garda le silence.

Alors sans parler, Moulinet traversa le parloir, entra dans la cour du pénitencier, se dirigea vers une porte au-dessus de laquelle on voyait écrit : *Bureau de la sœur directrice*, ouvrit la porte, se trouva en présence d'une religieuse d'une cinquantaine d'années et, s'agenouillant devant elle, tandis que deux grosses larmes coulaient de ses yeux.

— Ma sœur ! dit-il d'une voix brisée par l'émotion, une femme que j'adore, que j'al-

lais épouser, se meurt dans votre maison. Je vous supplie de me permettre de la voir, et je m'engage à ne pas sortir d'ici tant qu'elle sera malade. Je serai votre infirmier, votre serviteur, votre prisonnnier; je n'aurai aucun contact avec les gens de la ville. De grâce, laissez-vous toucher; je serai si malheureux loin d'elle.

— Venez avec moi, mon fils, dit la sœur en le relevant.

XXXVIII.

Avant d'entrer dans la pièce où reposait Margaï, la sœur directrice dit à Moulinet :

— Armez-vous de courage pour la regarder, et tâchez surtout qu'elle ne s'aperçoive pas de la douleur que vous éprouverez en la trouvant si changée.

Malgré cet avertissement, Moulinet ne put retenir un cri lorsqu'il s'approcha du lit de Margaï.

Cette terrible maladie que nous appelons fièvre jaune et à laquelle on donne aussi le nom de *vomito negro* ou de *typhus fever*, avait fait d'affreux ravages sur le visage de la malheureuse femme.

Ses traits si fins s'étaient démesurément gonflés; sur les joues apparaissaient de grandes tâches bleuâtres. On aurait dit que le sang allait sortir de ses yeux autrefois si limpides, et à travers ses lèvres décolorées et desséchées on entrevoyait ses dents déjà jaunies.

— Je n'espérais pas vous voir, dit-elle à Moulinet d'une voix affaiblie.

Il ne put répondre. L'émotion lui serrait la gorge.

— Je vous avais demandé hier, reprit-elle, lorsque je me suis vue tout à coup si malade, et on m'a répondu qu'on ne permettrait à personne de venir jusqu'à moi. On craint sans doute que je ne communique mon mal.

Il fit un effort et parvint à dire :

— On ne craint plus rien, puisque me voilà.

— Ah! c'est que vous avez remué ciel et terre. Je vous connais..... Eh bien ! mon pauvre seul ami, je vais vous quitter.

— Me quitter ! pourquoi ?

— Parce que je vais mourir.

— Vous, mourir ! allons donc ! s'écria-t-il.

Il leva les épaules et essaya de rire, mais il fondit en larmes.

— Vous voyez bien, dit-elle, vous me pleurez déjà.

Il fit un brusque mouvement, se pencha sur le lit de Margaï, mit ses deux mains sur ses épaules, et la regardant bien en face, il s'écria :

— Moi ! vous pleurer, si vous mouriez ! Vous plaisantez. Est-ce que j'en aurais le temps ? Mais, je mourrais de votre mort, moi, un instant après vous.

— Non, fit-elle, il faudra vous rappeler combien j'étais laide, à mes derniers moments..... Oui, je dois être affreuse; je me suis aperçue hier dans un miroir, et je me suis fait peur..... Aujourd'hui je dois être encore plus horrible. On ne meurt pas d'amour pour une femme si laide.

— Lorsque le cœur est pris, dit doucement Moulinet, on ne fait pas attention à tout cela.

Après avoir réfléchi un instant, elle murmura :

— Mon cœur n'a donc jamais aimé Furbice. Après tout, c'est possible.....

Elle ferma ses yeux dont les paupières se gonflaient et qui ne pouvaient plus supporter l'éclat du jour.

Il se fit un long silence.

Assis au pied du lit, l'œil fixe, Moulinet suivait les progrès du mal sur le visage de la mourante.

Les taches bleuâtres qu'il avait déjà remarquées, s'étendaient et se violaçaient peu à peu; de ses yeux et de sa bouche coulaient des gouttes de sang. Au travers de tous les pores de la peau le sang paraissait transpirer.

Il ne songeait pas alors à s'attendrir sur le sort de Margaï et sur le sien, il était pétrifié par le terrible spectacle auquel il assistait. Le corps de Margaï vivante se décomposait, comme se décompose un cadavre.

Tout à coup, la sœur directrice qui, après avoir introduit Moulinet dans l'infirmerie, s'était retirée, revint accompagnée d'un médecin.

Il s'approcha de la malade, examina la face, souleva les couvertures du lit et regarda le corps, puis il dit :

— Allons, la nature et nos remèdes ont triomphé du mal. Je suis content.

— Que faut-il faire ? demanda la sœur.

— Rien, ma sœur, le repos suffira.

Il sortit, et Moulinet, s'élançant derrière lui, s'écria :

— Est-ce que vous pensez ce que vous venez de dire ?

— Non, répondit le docteur, à vous qui êtes un homme, je dois la vérité; elle n'a pas deux heures à vivre.

— Mais on ne guérit donc pas de cette maladie ?

— Si, quelquefois, comme du choléra; mais il s'agit ici d'un cas foudroyant; la science n'y peut rien.

Moulinet revint s'asseoir auprès du lit de Margaï.

— Eh bien, lui dit-elle, vous savez à quoi vous en tenir ? Il a dû vous avouer la vérité à vous. Je suis perdue.... Oh ! n'essayez pas de me donner du courage, c'est inutile; vous en avez plus besoin que moi. Vous m'avez connue toute petite, et vous savez que j'ai toujours été brave; c'était peut-être ma seule qualité, je ne la perdrai pas en ce moment.

Sa respiration devenait pénible, sa voix était rauque, embarrassée. Il ne sortait plus de ses lèvres que des lambeaux de phrase, des paroles sans suite. Cependant on pouvait y démêler un sens. Elle semblait surtout préoccupée de l'idée de se voir défigurée :

— C'est justice, disait-elle, je suis frappée dans ma beauté, dont j'ai abusé.... Elle ne m'a servi qu'à commettre des fautes.... des crimes....Je suis laide.... je suis horrible..... C'est bien fait..... Pascoul est vengé et Moulinet l'est aussi.... Moulinet qui m'a tant aimée.... et que j'ai fait tant souffrir. Où es-tu, Moulinet ? Es-tu là près de moi?.... Oui, je te vois encore... Ah ! tu n'as pas de chance, pauvre ami !..... je meurs au moment où j'allais te rendre heureux..... Tiens, voici ma main; c'est tout ce que je puis te donner..... prends-la, si elle ne te fait pas horreur.

Elle se tut; puis, au bout d'un long instant, Moulinet l'entendit ricaner.

— Et c'est moi qu'on appelait la Vénus de Gordes ! disait-elle; ah ! si l'on me voyait maintenant !

A partir de ce moment, son agonie commença. Cependant on assure que sa raison ne l'abandonna même pas à sa dernière heure. On la vit coller ses lèvres sur le crucifix que lui présentait l'aumônier du pénitencier et, en expirant, elle murmurait encore ces mots :

— Pascoul, vous tous, pardon, pardon.

Lorsqu'elle fut morte, Moulinet, dont les yeux étaient secs et qui semblait des plus calmes, s'avança vers la sœur Marie :

— Ma sœur, lui demanda-t-il, quand aura lieu l'enterrement ?

— Demain matin, répondit-elle; avec un climat comme le nôtre, on ne peut attendre davantage.

— Où se trouve situé le cimetière de la ville ?

— Nous n'en avons pas. On transporte les morts jusqu'au fleuve, on les met sur une barque qui descend le courant et à quelques lieues d'ici la mer leur sert de sépulture.

— Je voudrais, dit Moulinet, un cercueil en plomb pour celle qui vient de mourir. Rendez-moi le service de le commander, ma sœur. Voici de l'argent, n'épargnez rien; mais que le cercueil soit en plomb, je vous prie, j'y attache une grande importance.

Il passa la nuit à genoux à contempler Margaï, près de qui brûlait un cierge.

Le lendemain, il l'ensevelit lui-même dans le cercueil; il aida à la descendre jusqu'à la chapelle et il entendit la messe sans donner aucune marque d'émotion. Puis il accompagna le corps jusqu'au fleuve, et il voulut monter dans la barque qui contenait tout ce qu'il avait aimé.

A deux lieues de la ville, l'homme qui conduisait la barque cessa de ramer, rangea ses environs et dit :

— Il est inutile d'aller plus loin, le fleuve est assez profond, voulez-vous m'aider à jeter le corps ?

— Oui, dit Moulinet.

— Tenez, voici la corde, passez-la dans

l'anneau qui est de votre côté, et de cette façon le cercueil coulera plus facilement.

Moulinet se baissa et resta un instant agenouillé, sans que le batelier, qui le croyait en prière, prît garde à ce qu'il faisait.

Alors ils poussèrent le cercueil hors de la barque, et le firent glisser sur la corde.

Il toucha l'eau, on le vit descendre et s'enfoncer, puis tout à coup entraîner Moulinet qui avait roulé la corde à ses pieds.

Le pauvre homme, ne voulant pas survivre à Margaï, avait imaginé de mourir comme il avait vécu, enchaîné à ses côtés. A la place du pavé ou du boulet qu'on attache à un cadavre pour qu'il descende au fond de l'eau et qu'il y reste, Moulinet s'était mis aux pieds un cercueil en plomb, le cercueil de Margaï qu'il n'allait plus quitter.

Furbice est toujours au pénitencier de Saint Laurent.

ADOLPHE BELOT ET ERNEST DAUDET.

FIN.

L'ESPAGNE EN 1398.

La salle des ventes qui sert de rendez-vous définitif aux plus vieux livres devient souvent un théâtre agité de mille passions. Telle était, l'an passé, par une triste soirée, une des salles les plus sombres de la rue des Bons-Enfants. Le catalogue, assez vulgaire, avait attiré peu d'acheteurs; messieurs les bouquinistes du quai Voltaire étaient en majorité. Tout se vendit à juste prix; pas une de ces misérables épaves ne fut adjugée au-dessus de sa valeur; seulement, le dernier livre qui monta paisiblement à la somme de trente-six francs excita dans l'heureux adjudicataire un si vif transport de joie et d'orgueil, que toute l'assistance en fut frappée. Il est vrai que l'acheteur était un beau jeune homme, aux regards intelligents, aux mains bien lavées, très bien vêtu, et plus semblable à quelque gentilhomme en bonne fortune qu'à un habitué de la salle des Bons-Enfants. Pendant que l'aboyeur, plus poli que d'habitude, époussetait ce vieux tome en vélin sali, et que le jeune homme s'acquittait entre les mains du commissaire-priseur, les curieux eurent assez de temps pour s'assurer que ces feuillets échappés à tous les vents de l'orage et de l'oubli représentaient un manuscrit en langue espagnole, d'une belle et ferme écriture, l'écriture cursive des diplomates d'autrefois. Quand sa découverte fut bien et dûment enveloppée, et qu'il la sentit dans le fond de sa poche, notre amateur se dirigea vers la porte, oubliant de saluer les bouquinistes des deux sexes... Mais il était écrit que cette soirée abonderait en surprises, et l'étonnement fut à son comble, quand on vit entrer un autre amateur en grand habit de cérémonie, où brillaient trois belles décorations en or, appuyées d'un crachat fleurdelisé. Jamais pareille créature, en si grand appareil, n'avait fait une si belle apparition dans cette salle aux murailles croulantes qui n'avait jamais rien vu de plus jeune et de plus beau dans ses meilleurs jours que Charles Nodier, Pixérécourt, Chateaugiron, M. Cigogne, Armand Bertin, M. de Sacy. Evidemment, le nouveau venu était en proie à une immense inquiétude, et voyant que la séance était levée : — Hélas, s'écria-t-il, j'arrive trop tard ! Heureusement, que parmi vous, messieurs, je vais retrouver l'acquéreur d'un manuscrit qui n'a d'intérêt que pour moi. En supposant qu'il ait été payé un louis d'or, j'en offre à l'instant vingt-cinq, non point que je sois bien féru de ces papiers si longtemps égarés, mais j'étais chargé de les acheter : j'avais promis d'être exact, et si l'acquéreur du testament politique d'Antonio Perez n'a pas pitié de moi, je serai bien malmené par mon ambassadeur.

A ces mots, ce fut dans la salle entière la confusion des confusions. Chacun s'empressait de déclarer que le livre appartenait à un jeune homme inconnu qui sortait à l'instant même, et que son cheval avait emporté

on ne sait de quel côté. Pas un des assistants ne connaissait le jeune homme, et c'était tout au plus si M. le commissaire-priseur, fort abattu par cet incident, se souvenait de l'avoir rencontré chez M. Potier, le libraire, à moins que ce ne fût chez Léon Techener.

L'Espagne avait grandement raison de s'inquiéter de ce triste et très habile traité sur l'art de gouverner les hommes. Le jeune secrétaire d'ambassade, à qui le gouvernement de la Reine avait confié cette importante mission, aura mérité une vive réprimande. Il s'agissait de faire disparaître, au moins pour longtemps, un autre *Traité du prince*, écrit par un Machiavel espagnol, et voici que ce livre inconnu, que l'on pourrait appeler le bréviaire des rois despotes, est publié, chez nous, l'honnête patrie et mère adoptive du *Télémaque*, par un Espagnol révolté, énergique esprit, âme vaillante, aimant l'Espagne en poète, en philosophe, en politique. Son nom est écrit en toutes lettres sur cette traduction faite avec un soin sans égal, le texte étant publié en regard du texte français.... Nous avons nommé le docteur Guardia.

L'auteur de ce traité du gouvernement espagnol au temps de Philippe II et de son faible successeur Philippe III, n'est rien moins que ce fameux Antonio Perez, que M. Mignet a mis naguère en si grande et si vive lumière. Il avait appris, à l'école même de Tacite, le vrai style et la véhémence de l'histoire. Or, Tacite était en profonde horreur à la cour de Philippe II. Il conserva quatre ans de suite, dans son cabinet, l'admirable traduction des *Histoires* et des *Annales*, par Alamos de Barrientos, et son premier soin, quand il eut bien étudié cette éternelle condamnation de la tyrannie et des tyrans, fut de mettre au cachot le traducteur de Tacite. Ah ! s'il avait tenu dans les cachots de l'inquisition l'homme éloquent entre tous qui devait frapper, sans cesse et sans fin, par la haine, par l'ironie et le mépris des âmes justes, Tibère et Néron, Narcisse et Séjan, Philippe II, le bourreau des Flandres eût fait monter sur ses échafauds l'historien et ses histoires. En lisant ce grand livre, il eut comme une révélation de la malédiction à venir. Voilà, se disait-il, mon châtiment ! Voilà ce qui m'attend, moi et mes pareils, quand nous ne serons plus les arbitres du monde. Il mourut, heureusement pour Don Alamos qui, dans la confusion d'un nouveau règne, retrouva tout ensemble sa traduction de Tacite et la liberté. Antonio Perez avait été le camarade et l'ami du traducteur de Tacite. Il l'entraîna dans son exil, et plus d'une fois il se servit des lumières et de l'éloquence de cet homme élevé à une si grande école. Un peu plus tard, lorsque Antonio Perez, accusé par le souverain lui-même, fut chargé de fers, pas un des amis de sa fortune et de son pouvoir ne lui vint en aide; il ne trouva pour partager sa disgrâce, que le disciple de Tacite, Alamos de Barrientos, le stoïcien. Mais, sitôt qu'il eut compris qu'Antonio Perez était un traître, espion du roi Henri IV à la cour d'Elisabeth, espion d'Elisabeth à la cour de France, il rompit cette amitié suspecte. Il voulait bien être un ami fidèle et dévoué, il eût rougi d'être un complice. On ne voit pas qu'Antonio Perez ait éprouvé une grande honte de cet abandon mérité. C'était un grand esprit, un grand politique, embrassant d'un coup d'œil les conséquences des choses humaines, mais ce grand politique était un lâche. Il excellait à donner un bon conseil, il n'était pas capable de donner un bon exemple. Antonio Perez est un des étonnements de l'histoire. Il y a dans ces histoires de la fin du seizième siècle des choses qui nous dérangent et qui nous troublent : la lettre amicale écrite à Philippe II par le comte d'Egmont, qui va monter sur l'échafaud du duc d'Albe, et ce passage du testament de M. le duc de Montmorency, décapité à Toulouse par l'ordre exprès du cardinal de Richelieu. Dans son testament, M. le duc de Montmorency laisse à Richelieu le plus beau tableau de sa galerie. Ainsi, dans la dernière nuit de sa vie, on vit le duc de Biron, dans son cachot de la Bastille, sourire en songe à je ne sais quel enchantement qui le berçait sous la hache de l'exécuteur. Comment donc étaient faites ces âmes étranges qui pardonnaient si facilement et si volontiers leur propre supplice à leurs bourreaux ?

Antonio Perez écrivant du fond de sa

prison des conseils pleins de prudence au successeur de Philippe II, ne m'étonne guère. Il accomplit, tout simplement, un acte qui lui peut ouvrir les portes de sa prison. Quoi d'étonnant que le conseiller de Philippe II se soit trouvé prêt à toutes les bassesses ? quel maître horrible il avait servi ! Philippe II est un fantôme. Il passe entre le meurtre et la débauche..... impitoyable. Il ne dit son secret à personne, il faut qu'Antonio le devine, et le serve à sa façon, le fer ! le poison ! l'embûche ! il suffit que l'ombre et le mystère aient leur part dans ces assassinats politiques. C'étaient des temps bien misérables, c'est-à-dire absolus. Antonio Perez le confident, lorsqu'il tombe en disgrâce, a perdu, non pas la confiance, mais l'amitié de son maître. On le chasse, et cependant on le laisse au gouvernement des affaires. Il a tenté, qui le croirait ? de plaire à la maîtresse du roi, que dis-je? il est accepté par cette princesse d'Eboli, la même dont les grâces et la beauté sérieuse ont fasciné le grand poète Schiller : *Par le dieu des miracles, cette femme est belle !* c'est le cri du poète..... Antonio Perez quand il se fut assuré que son doux maître avait deviné ce mystère amoureux, soudain il prit la fuite, emportant des secrets si terribles, qu'ils finissent toujours par dévorer ceux qui les portent. Il se crut délivré de son ennemi à la mort de Philippe II, remplacé par Philippe III, un enfant, mais cet enfant, sans fiel et sans rancune, en eut au moins contre le confident et le rival de son père. On ne voit pas qu'il soit tombé dans le piége que lui tendait le favori disgracié quand, sous prétexte d'instruire et d'éclairer le nouveau règne, il livrait au mépris de son propre fils le terrible Philippe II. Pas une misère n'est oubliée en cet état de l'Espagne en 1598. Le mal sous toutes les formes, l'injustice inactive et sans limites, le tribunal de la foi persécutant avec une violence égale à son avarice les nouveaux chrétiens descendants des juifs et des Maures; les bûchers pleins de malheureux et dévorant les plus beaux livres. Dans le Pays Bas, le duc d'Albe, un bourreau digne de son maître, répandait le sang humain comme on répandrait l'eau des fontaines. Les turcs maîtres de la Méditerranée et ravageant les côtes de la Sicile; les galères espagnoles chargées des revenus de la couronne, arrêtées dans les eaux de Gênes ou de Barcelone. C'est l'heure où le grand poète Cervantes, soldat à Lépante, déplorait en si beau langage, à la façon de Don Juan, son capitaine, la ruine et le déshonneur des flottes espagnoles. Les campagnes sont désertées par les paysans qui vont chercher la fortune en Italie et la liberté aux Pays Bas. Les couvents envahissent la terre à demi cultivée; on ne connaît plus que les biens de mainmorte. Hélas! pour peu qu'un homme ait quelque industrie ou quelque génie, on le traite en hérétique. En ce moment funeste l'Espagne est réduite au quart de ses habitants et ne produit plus assez de blé pour les nourrir. Tout fait silence autour de ce roi malheureux et pauvre, en dépensant un million deux cent mille deux cents ducats chaque année. Et chaque année le trésor public restait sans ressources. Ne dirait-on pas que l'illustre auteur du *Télémaque*, à l'aspect de tous ces ravages, causés par l'autorité absolue et le caprice d'un seul, écrivait cette page éloquente qui fit bondir le roi Louis XIV au milieu des splendeurs de Versailles ?

« Souvenez-vous que les pays où la domination du souverain est plus absolue, sont ceux où les souverains sont moins puissants. Ils prennent, ils ruinent tout, ils possèdent seuls tout l'Etat; mais aussi tout l'Etat languit, les campagnes sont en friche et presque désertes. Les villes diminuent chaque jour. Le commerce tarit. Le roi qui ne peut être roi tout seul et qui ne l'est que par ses peuples, s'anéantit lui-même peu à peu par l'anéantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses et sa puissance. Son Etat s'épuise d'argent et d'hommes. Cette dernière perte est la plus grande et la plus irréparable; son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets. On le flatte, on fait semblant de l'adorer, on tremble au moindre de ses regards. Mais attendez la moindre révolution. Cette puissance monstrueuse poussée jusqu'à un excès trop violent, ne saurait durer. Elle n'a aucune ressource dans les cœurs des peuples; elle a lassé et irrité tous les corps de l'Etat, elle

contraint tous les membres de ce corps de soupirer avec une égale ardeur après un pareil changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'idole se renverse et est foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le ressentiment, la défiance, en un mot toutes les passions se réunissent contre une autorité si odieuse. Le roi, qui, dans sa vaine prospérité ne trouvait pas un seul homme qui osât lui dire la vérité, ne trouvera dans son malheur aucun homme qui daigne ni l'excuser, ni le défendre contre ses ennemis. »

Cependant ce vaste empire sous lequel le soleil ne se couchait jamais, tombait dans un immense désordre. On n'entendait dans l'Escurial plein de songes et de mensonges, que le bruit des colonies croulantes. La Catalogne se révolte, et le Portugal ressaisit soudain son indépendance. Il était une province obéissant aux caprices des courtisans du roi d'Espagne, il redevient un vrai royaume; il est resté un royaume. Et, s'il vous plaît, nous remarquerons à ce propos l'intelligence historique de l'auteur de *Gil Blas*. Nous croyons lire un roman futile, et voici que nous entrons dans la grande histoire. Ecoutez le récit de Lesage en parlant de la révolution du Portugal.....Lui-même, Antonio Perez n'eût pas mieux dit.

« Peu de jours après le retour du Roi, il se répandit à Madrid une fâcheuse nouvelle : on apprit que les Portugais, regardant la révolte des Catalans comme une belle occasion que la fortune leur offrait de secouer le joug espagnol, s'en étaient saisis; qu'ils avaient prit les armes et choisi pour leur roi le duc de Bragance, qu'ils étaient dans la résolution de le maintenir sur le trône et qu'ils comptaient bien de n'en pas avoir le démenti, l'Espagne ayant alors sur les bras des ennemis en Allemagne, en Italie, en Flandre et en Catalogne. Ils ne pouvaient effectivement trouver une conjoncture plus favorable pour s'affranchir d'une domination qu'ils détestaient.

L'Espagne obéissait en ce moment au fameux ministre Olivarès. Il était assez semblable à ce duc de Choiseul que nous verrons bientôt précipiter, en se jouant, la monarchie française dans sa ruine. Avec un bon mot, ces imprévoyants de la décadence avaient souvent dominé la plus triste situation. — « Sire, disait le duc d'Olivarès à Philippe III, réjouissez-vous, V. M. vient de gagner une confiscation de 12 millions sur le duc de Bragance. » A ces mots, Olivarès espèrait au moins un sourire, il ne rencontra qu'un air sérieux qui lui fit pressentir sa disgrâce. Et maintenant, si vous vouiez savoir à quel point l'auteur de *Gil Blas* avait poussé le sentiment et le ressentiment de l'histoire, il vous suffira de vous souvenir en quels termes il a raconté les derniers moments de grandeur du comte duc d'Olivarès, remplacé par son fils.— Prenez, disait-il, le ministère, et que tout périsse en vos mains.

L'histoire de la disgrâce des grands n'a pas toujours rencontré ces accents tristes et solennels. Admirons aussi (Antonio Perez l'a bien dit dans son livre) avec quel sang-froid l'auteur de *Gil Blas* explique aux lecteurs par quelle suite de concussions, les plus grands seigneurs de l'Espagne attentaient à la majesté de l'empire, et comment le premier ministre lui-même en était réduit, pour vivre et pour faire *honneur* à ses engagements, aux expédients les plus déshonorants Il avait fait de la monarchie un immense encan, où les honneurs les plus rares, les faveurs les plus hautes, les grâces les plus contraires à la justice, appartenaient au plus offrant enchérisseur.

« J'éprouvai la vérité du proverbe qui dit que l'appétit vient en mangeant; mais outre que je me sentais plus avide à mesure que je devenais plus riche, j'avais obtenu de Son Excellence si facilement les quatre grâces dont je viens de parler, que je ne balançai point à lui en demander une cinquième. C'était le gouvernement de la ville de Vera, sur la côte de Grenade, pour un chevalier de Calatrava qui m'en offrait mille pistoles. Le ministre se prit à rire en me voyant si âpre à la curée. Vive Dieu ! ami Gil Blas, me dit-il, comme vous y allez ! Vous aimez furieusement à obliger votre prochain. Ecoutez, lorsqu'il ne sera question que de bagatelles, je n'y regarderai pas de si près; mais quand vous voudrez des gouvernements ou d'autres choses considérables, vous vous contenterez, s'il vous plaît, de la

moitié du profit; vous me tiendrez compte de l'autre. Vous ne sauriez vous imaginer, continua-t-il, la dépense que je suis obligé de faire, ni combien de ressources il me faut pour soutenir la dignité de mon poste; car, malgré le désintéressement dont je me pare aux yeux du monde, je vous avoue que je ne suis point assez imprudent pour vouloir déranger mes affaires domestiques. Réglez-vous sur cela. »

« Sire, disait Antonio Perez à ce roi mal disposé à l'entendre, c'est l'argent qui fait notre force et notre ruine. Il nous soutient en nous donnant des habitudes vicieuses. Nous en sommes là, que si par malheur l'argent venait à manquer à l'Espagne, elle tomberait au dernier rang des nations. « Savez-vous un plus triste aveu, je vous prie, et qui soit déshonorant pour un peuple ? Il disait aussi : qu'il fallait compter les hommes les plus infimes *comme autant d'éléments de désordre.* On voit qu'il a peur de l'émeute. Il redoute aussi les peuples vaincus: *Ce sont des ennemis cachés; ils ne savent pas obéir.* Il faut les ménager: « Car si l'on condamnait tous les délinquants, on n'aurait bientôt plus de sujets à gouverner. » C'est ainsi que cet ancien ministre entrevoit toute l'Espagne. Il y compte à peine un honnête homme, un sujet fidèle. Il sait que des *flots de sang* ne valent point pour la paix d'une cité des *flots de clémence*, et nous ne croyons pas que le terrible Philippe II, avec son duc d'Albe et son grand inquisiteur, ait été jugé d'une façon plus formidable. En général, ce thème est triste. On entrevoit à chaque page une lueur d'incendie; on entend des tortures cachées dans ces silences; on devine des régicides sous ces respects.

Il indique certains remèdes qui font peur; il a des espérances qui font sourire. Après la flotte immense, emportée au loin par l'orage, et l'*Armada* vaincue, Antonio Perez revient sur l'Angleterre, et qui le croirait ? il ne trouve rien de mieux que ce rêve insensé: *le blocus continental.* — Sire, dit-il encore à ce roi fainéant qui ne l'écoute guère, ignorez-vous ce qu'on a fait de la Bourgogne et des provinces environnantes, et de six mille villages épuisés dans ce pays de la fécondité ? Ces malheureuses provinces ne songent qu'à changer de maître; elles ne sauraient être plus à plaindre et dans une plus vaste ruine. Elles sont voisines de la France, et se tournent vers le roi de ce Royaume-Uni, tout d'une pièce. Ignorez-vous que nous sommes détestés par la république de Venise, par la cité de Gênes et tous les potentats de la Péninsule ? Venise ne se cache guère de son ambition de délivrer toute l'Italie. Il faut aussi compter sur le mauvais vouloir des princes de Parme et de Savoie, et sur les conjurations de Florence, qui fut si longtemps le berceau de toutes les conspirations. Et si profonde est la menace autour de l'Espagne, que le souverain pontife lui-même est un danger pour le pays de l'inquisition.

« Comme prêtre, il entend jouer un rôle intermédiaire et ne s'attacher à aucun parti. Mais il peu écouter la voix de la patrie, dont les sympathies pour la France ne se sont jamais démenties, et obéir au désir de satisfaire les vieilles prétentions de Rome, en rétablissant sa grandeur, ou se conduire d'après le principe des neutres, qui ne songent qu'à s'imposer comme arbitres. Il me semble, d'après tout cela, qu'au moment décisif, on ne pourrait compter sûrement sur son appui. »

Quel beau langage ! on n'a pas retrouvé son pareil depuis la découverte récente des archives de Simancas. A chaque ligne on reconnaît le disciple ému de Tacite, et l'on comprend parfaitement l'inquiétude et la haine de Philippe II pour ce suprême invocateur des crimes et des hontes de la Rome impériale : — « Sire, dit encore Antonio Perez, nous avons eu tort d'intervenir, et de ne pas laisser le roi Henri IV et son royaume à l'abandon des guerres civiles. On ne verra toute la force du nouveau roi que le jour où il sera tout à fait le maître et l'ami de son peuple qui commence à l'adopter, tant son esprit est pacifique, et tant il comprend qu'au milieu du tumulte des armes, les lois sont à peu près sans force, et la religion sans respect. »

Ce sont là d'admirables conseils. Pas un de nous ne saurait être indifférent à cette haine de la guerre et de la violence, à cet amour de la paix et de la justice. On vou-

drait citer aussi tout le passage admirable sur le rôle des divers ambassadeurs; sur la nécessité de donner au plus jeune un plus ancien, caché dans l'ombre, qui le calme et le conseille. En ce moment on croirait lire un de ces grands rapport tout remplis de l'expression plus haute de la politique, et du sang-froid de ces hôtes venus de si loin, par lesquels les ambassadeurs de Venise, avant de prendre un rang décisif dans l'administration de la république, expliquaient leur ambassade et préparaient les récompenses de leur retour.

Quant au détail du gouvernement espagnol, nous ne voudrions point terminer cette intéressante dissertation sans reconnaître, à la louange de la poésie, une intelligenec égale à l'intelligence du roman. L'art dramatique est un *à point* de l'histoire, et le plus éloquent detous. Si l'auteur de *Gil Blas* a pressenti toutes les plaintes formulées par Antonio Perez dans ce livre exhumé par le docteur Guardia avec tant de patience et de talent, nous devons reconnaître aussi que l'illustre auteur de *Ruy-Blas* a mis en scène avec un talent sans égal les scènes les plus réelleset les plus vivantes indiquées dans *l'Art de gouaerner*. Dans cette double conjoncture, on dirait volontiers que l'auteur de *Ruy-Blas* est un *voyant*, que l'auteur de *Gil-Blas*est un écho :

LE MARQUIS DE PRIEGO.

Ah ça, ne vous déplaise,
Je vous trouve imprudent et parlant fort à l'aise
Feu mon grand-père, auprès du comte-duc nourri,
Disait : Mordez le roi, baisez le favori.
Messieurs, occupons-nous des affaires publiques.

MONTAZGO.

Je vous ai demandé sur la caisse aux reliques.
De quoi payer l'emploi d'alcade à mon neveu.

UBILLA.

Vous, vous m'aviez promis de nommer avant peu
Mon cousin Melchior d'Elva bailli de l'Ebre.

MONTAZGO.

Nous venons de doter votre fille. On célèbre
Encore sa noce. On est sans relâche assailli.....

UBILLA.

Vous aurez votre alcade.

MONTAZGO.

Et vous, votre bailli.

COVADENGA.

Messieurs les conseillers de Castille, il importe,
Afin qu'aucun de nous de sa sphère ne sorte,
De bien régler nos droits et de faire nos parts.
Le revenu d'Espagne en cent mains est épars.
C'est un malheur public, il y faut mettre un terme.
Les uns n'ont pas assez, les autres trop. La ferme
Du tabac est à vous, Ubilla. L'indigo
Et le musc sont à vous, marquis de Priego.
Camporeal perçoit l'impôt de huit mille hommes;
L'almojarifazgo, le sel, mille autres sommes,
Le quint du cent de l'or, de l'ambre et du jayet.
Vous qui me regardez de cet œil inquiet,
Vous avez à vous seul, grâce à votre manége,
L'impôt sur l'arsenic et le droit sur la neige;
Vous avez les ports secs, les cartes, le laiton,
L'amende des bourgeois qu'on punit du bâton,
La dîme de la mer, le plomp, le bois de rose !.....
Moi, je n'ai rien, messieurs. Rendez-moi quelque chose !

LE COMTE DE CAMPOREAN.

Oh ! le vieux diable ! il prend les profits des plus clairs.
Excepté l'Inde, il a les îles des deux mers.
Quelle envergure ! Il tient Mayorque d'une griffe
Et de l'autre il s'accroche au pic de Ténériffe !

COVADENGA.

Moi, je n'ai rien !

LE MARQUIS DE PRIEGO.

Il a les nègres !

MONTAZGO.

Je devrais
Me plaindre bien plutôt. Il me faut les forêts !

COVADENGA.

Donnez-moi l'arsenic, je vous cède les nègres !

RUY-BLAS.

Bon appétit ! Messieurs ! O ministres intègres !
Conseillers vertueux ! Voilà votre façon
De servir, serviteurs qui pillez la maison !
Dam vous n'avez pas honte et vous choisissez l'heure,
L'heure sombre où l'Espagne agonisante pleure !

Donc vous n'avez ici pas d'autres intérêts
Que d'emplir votre poche et vous enfuir après !
Soyez flétris devant votre pays qui tombe,
Fossoyeurs qui venez le voler dans sa tombe,

L'histoire a raconté la fin de ce royaume en proie à tous les vices, à tous les crimes du pouvoir absolu. L'héritier de celui qui avait tenu dans ses mains toutes puissantes la vie et la liberté de François 1er finit par imposer pour roi, à cette Espagne insensée, un prince de sa race et le plus faible de tous. Ce mot plus redondant que politique : *Il n'y a plus de Pyrénées* ! fut le signal d'une ruine immense. *Il n'y a plus de Pyrénées*, tant pis pour l'Espagne. Antonio Perez l'avait bien prédit. Sitôt que l'Espagne perdit son rempart naturel, son courage et sa résolution s'abaissaient en même temps que ses montagnes. Il y avait des Pyrénées pendant la guerre injuste que Napoléon le Grand faisait au successeur de Charles-Quint.

—o—

LE JOURNAL D'ALFRED DE VIGNY.

Il y aura tantôt (déjà !) trois années que j'eus l'honneur de saluer, dans la modeste maison qu'il habitait au troisième étage, un des plus rares et des plus charmants esprits de notre siècle, le comte Alfred de Vigny. Il succombait, sans se plaindre et stoïquement, sous les étreintes d'un mal invisible, et seul, en silence, âme austère, il livrait ce combat terrible avec l'implacable nécessité. C'était en vain que la main funèbre de l'anéantissement s'était imposée à ce front voisin du sublime. Alfred de Vigny eût dit volontiers comme autrefois ce vrai sage : *O douleur ! tu n'es qu'un nom.* Seulement, il ne voulait pas être surpris dans ce dernier combat contre la destinée. Il avait pour lui-même un si grand respect, en même temps il possédait une si grande autorité sur son âme, qu'il était inaccessible aux curiosités vulgaires. Ajoutez qu'il était un grand sceptique, un fils de Voltaire, et voulant mourir librement, comme il avait vécu, il prenait toutes les précautions imaginables pour que le repos de sa conscience ne fût pas troublé. Il était donc très difficile de pénétrer, en ses derniers jours, dans la chambre où se mourait l'immortel auteur de *Stello.* Il était assis dans un grand fauteuil et couvert de son manteau militaire. Ses cheveux blonds étaient encore bouclés, comme en ses beaux jours de guerre et d'amour; ses belles mains, pâlies par la fièvre, étaient croisées l'une sur l'autre, celle-ci prêtant sa force à celle-là. Sa lèvre essayait encore le sourire, il regardait, de ses yeux éteints, tout son entourage, et semblait lui dire un dernier adieu. Jamais rien de plus touchant ne s'était offert à ma vue; une langueur sans apprêt, un accablement sans caducité; une voix d'un beau timbre, où se retrouvait, mêlé aux mélodies poétiques, l'accent même du commandement. A son geste aisé, se reconnaissait le gentilhomme; au feu de ses yeux éteints se reconnaissait le poète. Il était simple et vrai dans toute son attitude. Il se sentait trop véritablement grand, pour essayer d'une pose théâtrale. Il était impossible, en ce moment, de ne pas l'aimer et de ne pas l'admirer.

Il me reçut très simplement. Je ne l'avais pas revu depuis les jours où il tenait garnison à Saint-Germain, quand il s'amusait, lui, Lamartine et Victor Hugo, à parler en vers alexandrins, avec des rires qui les faisaient prendre pour des fous, par le conducteur de l'omnibus. Il commença tout de suite à me parler de ces temps qui n'étaient plus. Comme il aimait la gloire ! Avec quelle ardeur il recherchait la renommée ! Il était jaloux, en ce temps-là, des *Méditations poétiques;* il adorait *les Orientales;* et se passionnait pour *Hernani.* Il avait conservé de ces heures fécondes, le souvenir de Mme Dorval dans le rôle de Kitty-bell. — Vous rappelez-vous, disait-il, son beau rire, et comme elle était gaie aussitôt qu'elle avait quitté les terreurs de

la scène ? Il eut un souvenir pour tous nos amis communs qui s'étaient perdus dans la mêlée ardente des belles-lettres. — Quelle abominable et charmante profession, disait-il ? Quel comble infini de douceurs et de misères, et combien peu ses destinées sont semblables ! Si je dis : *Chatterton !* l'écho répond : *Chateaubriand.* La littérature est une grande bataille. On ne sait ni qui vit, ni qui meurt. Tel que l'on croyait confondu dans la foule obscure des mourants et des morts, ressuscite, et tel autre, au moment où la victoire arrive en prodiguant les couronnes, disparaît pour ne plus revenir. Quant à moi, le jour de récompense étant arrivé, j'accourais empressé au milieu de mes collègues.... Je fus reçu à coups d'épingle, et c'était un politique, M. Molé, qui tenait l'épingle. On eût dit, parlant ainsi, qu'Alfred de Vigny, au souvenir de ces cruautés, en était encore tout sanglant.

Sa réception à l'Académie était restée un des plus tristes souvenirs de sa vie; elle l'avait rendu timide à tel point, qu'il se méfiait de sa future oraison funèbre. Il lui semblait que quelque langue acérée, une langue à la Molé, le viendrait tourmenter jusqu'au fond de son cercueil.

Donc, il y prit garde, et par un acte de sa volonté dernière, il institua, pour défenseur de sa renommée, un jeune écrivain, un vrai poète, dont il était sûr. Ces poètes s'entendent si bien l'un l'autre ! ils ont si parfaitement la conscience de leur valeur ! Désormais, M. Alfred de Vigny pouvait s'affirmer à lui-même que personne après sa mort n'attenterait à la gloire qu'il avait conquise. D'ailleurs, un pareil homme ne meurt jamais tout entier. Ces grands travailleurs, dont même le rêve est un travail, et qui s'en vont, sans cesse et sans fin écrivant en prose, ou composant des vers au gré du vent qui souffle, ils ne savent pas eux-mêmes combien ils laisseront de livres inédits. Que d'histoires commencées, interrompues, reprises ! Que de projets qu'ils promettaient de réaliser demain.... oubliés au bout de huit jours ! Ces sortes d'œuvres ne sont pas des œuvres, pourtant ce sont des choses vivantes. Elles ne sont pas arrivées à toute leur perfection, mais elles ont un charme infini; on n'oserait les publier, moins encore on voudrait les détruire. Inévitablement, pour choisir dans ce mélange, et pour mettre au jour les choses mêmes que l'auteur n'eût pas dédaignées, il faut un esprit calme, une amitié dévouée, une fidélité à toute épreuve. Le jeune et digne héritier du comte Alfred de Vigny, M. Louis Ratisbonne, possédait tout à fait ce dévouement sérieux. Sitôt qu'il se mit à étudier ces fragments sans nombre et sans prix, il eut la conscience de la tâche à laquelle il était appelé, et tout de suite, il se mit à l'œuvre avec la persévérance et la prudence d'une pieuse admiration.

Maintenant que ces précieux fragments ont vu le jour, il sera très facile, avec un peu de zèle et de respect, de se faire une idée approchante de la vie et du travail du comte Alfred de Vigny. Quand bien même il n'eût rien publié, ce qu'à Dieu ne plaise! il serait tout entier dans ces pages sauvées avec tant de goût et de bonheur. Cet homme est un être à part, même dans le rang des poètes. Il a douté toute sa vie, et surtout il a douté de son propre *génie.* Il comparait notre passage ici-bas à l'agitation de prisonniers enfermés dans un grand clos, et labourant de petits jardins. D'abord, tout va bien; peu à peu ils s'aperçoivent que le maître de la prison les fait enlever l'un après l'autre, au hasard, et sans dire pour quel motif. Telle est la vie ! A peine on a semé les fleurs de son petit jardin, il faut disparaître et laisser la place aux nouveaux venus. Triste histoire! or, le roman ne vaut pas mieux. Walter Scott fut le premier romancier que salua le jeune auteur de *Cinq-Mars.* Il s'attendait à voir un front inspiré... il vit une tête assez vulgaire, un bonhomme, et rien de plus. C'était cependant un génie, *un très beau spécimen de l'image d'une idée de l'esprit général.*

Quand on disait au jeune Alfred de Vigny : Travaillez pour vous faire un nom, il répondait : *la renommée est une vanité; l'auteur du Laocoon est inconnu.* D'ailleurs, il n'avait pas besoin de cette excitation à bien faire. Il trouvait un charme infini dans la composition de son œuvre. Il ressentait, en composant, une extase morale dont le nom véritable est : *Inspiration.* Il recherchait aussi les bonheurs du cou-

rage. Au bruit du tocsin, quand le roi est en péril, déjà il préparait son vieil uniforme en se disant : la cause royale est mauvaise, elle est injuste. Oui, mais le roi commande, il faut obéir. Il se rappelait alors que sous l'empire, son père lui faisait baiser la croix de Saint-Louis. Ainsi, il trouva, en se battant contre l'émeute, le sujet de ce beau livre intitulé : *Grandeur et servitude militaire*. Un sien ami, lieutenant au 6e de la garde, ayant reçu l'ordre de commander le feu dans une rue où se trouvaient beaucoup de femmes et d'enfants, le jeune officier refuse et se fait sauter la cervelle : on ferait un grand livre avec les belles actions qui restent ignorées. Mais ces belles actions veulent être accomplies par des jeunes gens. On a beau crier contre elle et la proscrire au nom de l'ordre et de la sécurité publique, la jeunesse est reine. Elle est la force et l'exemple; elle marche, il faut la suivre. A dix-huit ans, Alfred de Vigny était un officier de la compagnie rouge du roi; il était royaliste et très libéral en même temps. Que de jeunes gens de son âge s'imposaient à la même heure à l'admiration de l'Europe ! Et comme on est heureux, quand on n'a plus vingt ans, de se rappeler les tours de force de la jeunesse ! A vingt ans, don Juan d'Autriche à Lépante, gagnait la plus grande bataille des temps modernes, Gaston de Foix à vingt-deux ans, le prince de Condé à vingt-et-un ans, gagnaient, celui-ci la bataille de Ravenne, et celui-là était vainqueur à Rocroy. Cortès à trente ans avait fait la conquête du Mexique, Maurice de Saxe expirant à trente-trois ans d'un coup d'épée, avait accompli toutes les grandeurs de la vie. Innocent III, Jean de Médicis, cardinal à quinze ans, Luther, Ignace de Loyola sont des jeunes gens. A seize ans, Pascal avait deviné les mathématiques; à trente ans, Raphaël était Raphaël; Richelieu était ministre à trente ans. Tels étaient les souvenirs de la jeunesse aux environs de 1830; elle se sentait capable des plus grandes choses; elle ne doutait de rien ni de personne. Semblable à ce dieu de l'*Iliade*, en trois pas elle eût touché le bout du monde. Alfred de Vigny était l'un de ces jeunes gens osant toute chose, mais son audace était plus voisine du rêve que de la réalité. Ce double outil, la plume et l'épée, appelaient dans ce jeune esprit la plus singulière hésitation. Soldat et poète, il cherchait son chemin. Bientôt las de chercher, il entassait abîme sur abîme, et quand il était bien fatigué de cette quête impuissante, il écrivait sur ses tablettes :

« Ceci me remet en mémoire un homme d'esprit, mon cousin, le comte James de Montrivault. Je lui reprochais un jour qu'il fatiguait les soldats du régiment dont il était colonel et où j'étais capitaine. — *Mon ami*, me dit-il, *il faut toujours exiger des hommes plus qu'ils ne peuvent faire, afin d'en avoir tout ce qu'ils peuvent faire.* — C'était un bon principe militaire venant d'un bon officier. »

Toutefois, c'est un grand danger, même à vingt ans, d'exiger de son cerveau plus qu'il ne peut donner. L'erreur est considérable, et les conséquences en peuvent être funestes. Un jour, il fut tenté d'écrire un hymne à la louange de Mme la duchesse de Berry :

Son enfant dans ses bras et son lys à la main.... Il en fût empêché par la première vision *du docteur Noir*. C'était trop demander à son cerveau le même jour. D'autres fois il s'amusait à lire, et laissait de côté toute espèce de composition : « *L'Histoire universelle* de Bossuet, disait-il, c'est Dieu faisant une partie d'échecs avec les rois et les peuples. » Sur la même page il écrivait ce beau jugement à propos de *Clarisse*. « *Clarisse* est un ouvrage de stratégie, où l'on voit vingt-quatre tomes employés à raconter le siége et la prise d'un cœur malheureux. » Il disait de Napoléon Bonaparte : « Bonaparte, c'est l'homme : Napoléon, c'est le rôle. Le premier a une redingote et un chapeau; le second, une couronne de lauriers et une toge. »

Il se méfiait (il avait bien raison) des livres que la foule adopte sur-le-champ : « Avant tout, disait-il, il faut donner le temps aux honnêtes gens de démontrer que le livre ne leur déplaît pas. La foule est un mauvais juge.

» Les masses vont en avant comme les troupeaux d'aveugles en Egypte, frappant indifféremment de leurs bâtons imbéciles ceux qui les repoussent, ceux qui les dé-

tournent et ceux qui les devancent sur le grand chemin. »

Plus tard, il revient sur ses opinions politiques, et l'on voit que la conscience les a quelque peu changées. Pour ce royaliste de vieille souche : « Le gouvernement le plus tolérable serait une république pareille à celle des Etats-Unis américains. Le meilleur gouvernement est celui qui se montre le moins, que l'on sent le moins et que l'on paie le moins cher. » Ceci est bien dit et bien pensé. Le même jour il monte à Montmartre et s'étonne, à peine au sommet, de ne plus entendre une seule des plaintes que la terre envoie au ciel. On rencontre ainsi dans ces pages empreintes d'un vrai génie, une suite de choses imprévues et charmantes :

« Bonaparte et tous les aventuriers ont posé le pied sur les événements qui les menaçaient, comme le toréador sur le front du taureau. En relevant la tête, le taureau le jette sur son dos. — Il s'y assied. »

Quoi d'étonnant ? Comme il est toujours en conversation avec lui-même, il a des entretiens dont les hommes entre eux ne se doutent guère; il obéit, comme Socrate, au démon intérieur; il appelle à soi, contre l'ennui, l'amour et la volonté : *Aimer, vouloir, admirer, c'est toute sa vie.* A le voir tout rempli de sa méditation, ne pensez pas qu'il fasse un livre. Le livre se fait : « Il murit et croît dans ma tête comme un fruit. »

« — M. de Talleyrand est mort. Les partis l'ont insulté, et on a été jusqu'à écrire : « Il n'y a en France qu'un malhonnête homme de moins.

» Les indignations sont toutes justifiées par sa vie politique. Il a une immense flétrissure sur son nom : c'est d'être devenu le *type du parjure élégant et récompensé.* »

Il avait le goût difficile, excellent. *Le petit pouilleux* de Murillo, une des merveilles de notre Louvre, lui avait fait honte par sa ressemblance avec le singe. En dépit de sa parenté avec l'auteur du *Légataire universel*, le légataire universel *lui faisait mal au cœur comme une médecine.* Il résistait au gros rire, et ne savait guère s'amuser *des saletés de la santé humaine.* C'était cependant une des grandes fêtes de Louis XIV et des dames de sa cour, de voir défiler les seringues du *Malade imaginaire* et de *M. de Pourceaugnac.* La cour de Versailles était jeune et bien portante, et rien ne la charmait davantage que les grimaces de la colique. Arrivés à la vieillesse, on entendit beaucoup moins retentir, dans Versailles repentant, le bruit des apothicaires battant la mesure dans leur bassin d'argent. Il était tout à fait de l'avis de *Stello :* « qu'il faut haïr la misère, non point parce qu'elle est la privation, mais parce qu'elle est la saleté. » Je la hais, disait Juvenal, parce qu'elle nous rend tous ridicules. « Parlez-nous d'une maison vide où l'homme est assis sur une chaise de pierre, et boit de l'eau pure dans une cruche bien lavée. Mais fi des rideaux sales, des berceaux souillés et du beurre sur les draps. »

Il portait en lui-même un grand sentiment de la gloire : « Un homme qui se respecte n'a qu'une chose à faire, publier, ne voir personne, oublier son livre. » Il n'estimait guère les succès de salon : « Quand, le soir, on revient du monde des salons, on s'étonne d'avoir changé son caractère, et de s'être renié dix fois soi-même. — On a fait le futile avec une tête lourde de pensées. »

.....

« Deux ennemis en présence, un ameublement nouveau, une dispute politique, un Parsis arrivé nouvellement des Indes, un pianiste prodige âgé de douze ans, un ambassadeur, un chat, tout est bon à une maîtresse de maison pour faire *bouillir sa soirée* comme une théière. »

.....

« On passe la matinée, quand on reçoit, à fouetter des idées comme des toupies pour les faire tourner et mettre en train celles qui se recouchent et ne roulent plus. Ce métier ferait plaindre les maîtresses de maison et donne de la considération pour celles qui passent ainsi tous les jours de leur vie. »

Et toujours il concluait pour l'excellence de la solitude; les plus lâches animaux vont en troupe; le poète et le lion marchent seuls dans le désert. En général, toute sa sollicitude appartient à la poésie. Il compare le poète au canon : « On ne le fait servir qu'aux

jours de fêtes; mais si par malheur on ajoute un boulet à la poudre enflammée, aussitôt vont tomber les murailles. » Par la même raison que le poète, ami des faciles gaietés et des bonheurs de la jeunesse, ajoute à ses vers une pensée politique, une menace, une malédiction, soudain vont tomber les murailles de Jéricho. Donc, en sa qualité de poète, il ne pouvait pardonner leur morgue insolente à MM. les députés : « Ils ont en général des capacités de notaire et de clercs d'avoué, et ils s'en targuent comme de choses rares qui leur donnent droit de dédaigner les poètes et les philosophes. » Que de fois, dans les salons pleins de politique, il s'est isolé, contemplant à plaisir ces têtes vides et bruyantes, à la façon de ces cosses desséchées qui contiennent des pois chiches ! Comme il riait tout bas de la fatuité de ces arbitres du monde ! Avec quelle intime énergie il les refoulait à leur place ! Il avait l'esprit le plus sybarite du monde. Il eût enduré avec patience la conversation d'un paysan idiot, la chanson d'un crocheteur ivre et les plaintes d'un matelot à l'hôpital; il eût supporté même le papottage d'une vieille femme au confessionnal ; une bête, il l'acceptait; mais il avait le sot en exécration. A ses yeux, la sottise était le mal sans remède; il flairait le sot d'une lieue; il n'a pas dit quatre paroles en toute sa vie, au sot. Il ne l'évitait même pas, sitôt qu'il l'avait pressenti, son esprit le transportait à mille lieues loin du sot. Horace a montré quelque peu de cette haine dans son voyage à travers la voie sacrée : « Un jour que j'allais je ne sais où, rêvant, selon mon habitude, à je ne sais quoi, je fus abordé par un certain je ne sais qui. » C'est chose heureuse que ces grands esprits se rencontrent à deux mille ans de distance, dans leur haine pour la sottise et dans leur aversion pour le sot.

Ses visites à MM. les membres de l'Académie française avaient laissé dans l'esprit du comte Alfred de Vigny un souvenir aimable et cruel. Il avait trouvé, d'une part, tant de sympathie et, d'autre part, un dédain si peu justifié, qu'il avait fait de toutes ces émotions si diverses un mélange à nul autre pareil. Nous sommes fâchés que le légataire de l'auteur de *Stello*, par une prudence qui n'est pas de son âge, ait écourté le récit très sincère de ses visites à messieurs de l'Académie. Et cependant il en reste assez pour servir d'une juste leçon aux lettrés ambitieux ou mal conseillés, qui se hasardent dans ces sentiers pleins de trappes et d'embûches, sur lesquels Alfred de Vigny avait écrit de sa main délibérée, en belles lettres majuscules: *Il y a des piéges à loups dans cette propriété.* Sa première visite fut pour M. Royer Collard. Il était malade; il sortit à regret de sa chambre enveloppé dans *la robe de Géronte*, avec la serviette au cou du *Légataire universel.* Ce vieux petit vieillard, en vieille perruque, était, ce jour-là, de très maussade humeur. Il avait déjà dit à l'autre compétiteur (or, cet autre, n'était rien moins que M. Victor Hugo lui-même) : *A mon âge, monsieur, on ne lit plus, on relit.* Alfred de Vigny s'en alla comme il était venu. Le lendemain, il se faisait présenter chez M. Baour Lormian. Il habitait un misérable réduit dans un misérable faubourg. Ses jours de gloire et de fortune étaient passés. Il était presque aveugle, il était seul, sa femme et sa fille étaient mortes. Eh bien, dans cet isolement, ce digne lettré vivait par le souvenir. Il avait gardé l'auréole à son front et la conscience de son immortalité. Sa réception fut bonne et bienveillante, et tout à fait digne, en effet, d'un poète honoré de la visite d'un poète.

Le troisième jour [il était onze heures du matin], dans un cabinet peu meublé, entouré de quelques livres mal tenus, au piaulement d'une perruche, au coin d'un feu de veuve, l'auteur de *Chatterton* rencontre, assis sur un fauteuil de travail, courbé sur lui-même, et les deux pieds à quatre pouces du parquet, un autre vieillard qui travaillait dès le matin. Son corps était grêle et sa tête était énorme; il avait parfois des éclairs pleins les yeux, tout le reste était chétif. C'était M. de Chateaubriand écrivant ses *Mémoires d'ou're tombe.* Son premier soin fut de prendre de sa main droite, son bras gauche qui était paralysé.

La réception de M. de Chateaubriand se ressentait des rares qualités de son esprit et de la grande existence qu'il avait menée.

Il avait l'art des beaux saluts et du beau sourire. Il parla du néophyte un peu moins que de lui-même, et M. de Vigny sortit de ce logis, si modeste pour un pareil hôte, émerveillé de ce qu'il avait vu et entendu.

Tout au rebours, dans une opulente maison de la place Saint George, entre la cour et le jardin, plein de fleurs, dans un cabinet plein de livres et d'antiquités, M. Thiers, en habit noir et tout prêt pour la bataille oratoire [il était cependant de très bonne heure], accueillit le nouveau venu comme une ancienne connaissance. Au moins celui-là avait lu quelques pages du futur académicien: il avait assisté au nouveau drame intitulé : *Chatterton*; il avait applaudit Mme Dorval dans le rôle de Kitty Bel. M. Thiers était un vivant parmi ces morts, il savait dignement répondre aux justes ambitions. Alfred de Vigny avait conservé jusqu'à la fin un bon souvenir de M. Thiers.— Il vit aussi M. Ballanche et trouva qu'il était un bonhomme. Il admira les yeux noirs et les manières distinguées de M. Guizot. — Casimir Delavigne se mourait. La maladie et la souffrance étaient empreintes sur ce beau visage.—Un grand seigneur, M. de Barante, était tout froncé contre *Chatterton* qu'il appelait: une pièce *anti-sociale*. — Hélas ! voici M. Molé! M. Molé fut plein de hauteur, et déclara qu'il préférait *l'Histoire de Louis XIII* par M. Basin, à tous les livres de M. de Vigny.— M. Pasquier, qu'on appelait M. le chancelier, dans son palais du Petit Luxembourg, avait une noble attitude. Il parlait bien, sans rien dire; il promettait peu, mais avec la bonne volonté de ne rien tenir. De part et d'autre, il y eut grande courtoisie, et ce fut tout. — Dans ses beaux salons de l'Arsenal, dont il était l'âme et la vie, il y avait un homme excellent, un vrai lettré, tout rempli de la grâce et de la passion des belles lettres, écrivain merveilleux, savant grammairien , poète à ses heures, historien romancier ; journaliste: il s'appelait Charles Nodier. — Voyez-vous, mon cher ami, disait Charles Nodier, je suis un homme mort, mais si je vais jusqu'au jour de l'élection, je donnerai ma voix, sans nul doute, à l'ami de Victor Hugo. Il parlait d'une voix faible, il avait la fièvre; il mourut peu de jours après. On ne l'a pas remplacé.—Soumet mourut à la même heure. Celui-là aussi était un vrai poète. Il avait beaucoup travaillé, beaucoup souffert. La maladie et l'inspiration s'étaient partagé cette frêle existence. Un rien l'affligeait jusqu'aux larmes; pour moins que rien le voilà dans le ciel.... Ici s'arrêtent les confidences du nouvel académicien. En effet, il y mit tant de persévérance et tant de courage, il revint si souvent à la charge apaisant les uns, persuadant les autres, expliquant son œuvre à celui-ci, sa conduite à celui-là, qu'il finit par remplacer M. Etienne, un de ces écrivains qui laissent après eux une trace légère et qui touchent, sans malheur, à toute chose. Etienne excellait également à rimer les chansons d'un opéra comique, à improviser un article du *Constitutionnel*, à composer un discours d'une enfantine opposition pour la Chambre des Pairs. C'était un aimable esprit et même, s'il eût voulu nuire, on l'eût trouvé inoffensif.

Pour nous résumer, nous affirmons que pas un ami de l'honnêteté politique et pas un juge éclairé de la vertu littéraire ne liront sans tristesse et sans admiration ces pages dédaigneuses et touchantes de l'un des plus grands esprits qui aient honoré ce siècle en proie aux disputes les plus formidables. Le comte Alfred de Vigny expira peu de temps après la visite où je le trouvai si simple et si grand. Il mourut sans une plainte, appelant à lui, mais tout bas, les ombres dont il s'était entouré. Sa seule inquiétude en ce moment suprême était de savoir si l'épée du capitaine accompagnerait sur son cercueil, les insignes de l'académicien. Un maréchal de France, qui avait été son colonel, accomplit le dernier vœu du lieutenant Alfred de Vigny.

——o——

LA FERRANDE.

NOUVELLE.

Catherine Ferrand venait de terminer sa toilette; elle avait embrassé sa mère et partait du Ménil (ainsi qu'on nomme dans la localité le hameau de Ménil-le-Renard, où se voit encore aujourd'hui un reste de tour féodale); je disais : elle avait embrassé sa mère et partait du Ménil pour se rendre à l'église de Bonnières, chef-lieu de canton du département de Seine-et-Oise, et situé à trois lieues en deçà de Vernon.

En passant devant la maison voisine de celle que quittait la jeune fille, elle jeta un regard furtif de son côté et parut éprouver un sentiment de plaisir en voyant, appuyé sur la moitié de porte qui fermait un atelier de sabotier, un jeune homme de vingt-quatre ans environ, pâle de visage, à l'œil noir et plein de douceur, qui, la regardant avec toute l'admiration de l'amour, lui dit d'une voix émue :

— Bonjour. la Ferrande, tu vas donc à la messe toute seule aujourd'hui ?

— Oui, mon François, répondit-elle avec caresse, comme elle l'eût fait pour parler à un enfant, la mère est obligée d'attendre père Jean, qui est à Laroche; sans ça elle s'rait avec moi, comme toujours. Au r'voir, François, à tantôt, nous causerons quand je s'rai de r'tour, car je suis en r'tard.

— A r'voir, Catherine, dit le jeune homme avec un gros soupir et la regardant s'éloigner, puis, lorsqu'il l'eut perdue de vue, ce fut, en s'aidant d'un bâton, qu'en boitant, il alla au fond de l'atelier essuyer une larme, qui fut suivie de bien d'autres !

Cependant Catherine avait continué sa route et put arriver juste au moment où la cloche annonçait le commencement de la messe. Elle assista recueillie à toute cette pieuse cérémonie, pria pour tous ceux qu'elle aimait, et, lorsque *M. le curé* leva l'ostie, pendant que la cloche annonçait au loin cet instant de l'office divin, une oreille attentive aurait pu l'entendre ajouter à sa prière :

— Mon Dieu ! faites qu'il ne soit plus aussi triste !

La messe terminée, elle sortit de l'église, suivit la grande rue, qui est en même temps la route de Normandie, prit à gauche et monta *gaillard* Elle se signa en passant devant la croix de fer posée à l'angle des deux chemins où aboutit cette rue, et prit à droite. D'instant en instant, sa marche devenait plus rapide, chaque fois qu'un écart de haie, d'arbres ou de terrain lui permettait de voir la vieille tour.

— Comment donc, se disait-elle, se fait-il qu'il ne soit pas à sa place de *coutumace ?* Il sait c'pendant que j'suis allée à la messe ! Tous les dimanches il est là-bas, au pied de la tour. Ah ! pauvre François ! dit-elle,

quand j'y ai dit au r'voir, il avait des larmes dans les yeux ! Il est si bon, pourtant !.... S'il allait être malade ! dit-elle en pâlissant.

Elle s'arrêta près d'une haie, à l'endroit où le chemin tournait pour monter tout droit jusqu'au Ménil, mit sa main sur ses yeux pour les garantir des rayons du soleil, et, regardant plus attentivement encore, lorsque de l'autre côté de cette haie, elle vit tout à coup François, qui venait de se relever de l'herbe sur laquelle il s'était assis en l'attendant, et qui lui dit de sa voix si douce :

— Te r'voilà donc, Catherine ?

— Oui, mon François, dit-elle avec un soupir de soulagement, et même j' suis ben contente de t' voir.

— Ah ! t'es contente de m' voir ? dit le jeune homme avec surprise, tout en marchant à côté d'elle, et cherchant à dissimuler la joie immense que ces simples paroles venaient de faire naître en lui : puis il ajouta : Et pourquoi donc qu' tes contente de m' voir ?

— C'est qu'aujourd'hui t'as été plus raisonnable que les autres jours, répondit Catherine en hésitant. Tu t'es décidé à sortir.

— Ah !.... c' n'est qu' pour ça !.... reprit François avec tristesse. J'avais espéré.... mais il s'arrêta. — Oui, continua-t-il après un instant de silence, je m' suis décidé à sortir, parce que je m' suis dit : Aujourd'hui Catherine est seule à la messe, eh ben, puisque j' peux pas marcher jusque là, j' vas pousser au moins jusqu'au tournant du ch'min, et quand j'entendrai sonner l'élévation, eh ben, je f' rai ma prière en r'gardant l'église, elle montera au ciel en même temps qu' celle de Catherine qu'est seule là-bas, ça f' ra que l' bon Dieu aura toujours son compte.

— Et t'as ben fait, mon François, dit Catherine, avec joie, en lui serrant la main, car justement dans c' moment la je pensais à toi.

— Oui, j' sais qu' tu m'aimes comme t'aimes tous ceux qui souffrent ! a Ferrande, dit François, et c'est justement ton bon cœur qui fait que tel temps qu'il fasse — qu'il neige, qu'il pleuve, qu'il vente, ou que l' soleil brûle comme à c' t' heure, on est ben sûr que t'iras prier l' bon Dieu chez lui, *probablement*, pour être certaine qu'il t'entendra — et moi !.... j' peux pas !!... ajouta-t-il avec un soupir en regardant sa jambe difforme et montrant son bâton.

— François, dit Catherine d'une voix angélique, est-ce que tu crois que le bon Dieu n' sait point que l'hiver dernier c'est toi qui avais mis en cachette cette bonne et chaude *couverte* que la vieille Gervaise a trouvée à sa porte ? Est-ce que tu supposes aussi qu'il ne t'a pas vu tous les samedis de c't' hiver-là mettre d' la viande au même endroit pour le boulllon d' la s'maine de c'te pauv' vieile, et qu' c'est ça qui l'a sauvée ?

— Comment qu' tu sais ça, Catherine ? demanda François interdit, j'en ai jamais parlé !

— C'est ben pour ça que j' t'en parle, moi et que j' te dis : François, t' es un bon cœur, et, si tu n' marches pas vite, t' as su prendre le ch'min l' plus court pour plaire à Dieu.

— J'ai pas fait ça pour que tu m' complimente à Catherine, dit François, ému de bonheur — merci toujours, car si t'es contente, c'est qu' c'est bien, et tout en continuant de marcher aux côtés de la jeune fille, il reprit après un silence :

— C'est égal, va, la Ferrande, j'ai bien souvent r'gretté d'être boiteux ! ..... je me disais : — Si j'étais comme les autres, j'aurais pu être soldat ! j' s'rais peut-être rev'nu décoré comme Bernardin Lapointe, dont la femme est si fière d' lui ! .... mais j' peux pas !.... — et il soupira.

— Ça l'a ben avancé d'avoir de bonnes jambes ! dit Catherine, en haussant légèrement les épaules .... est-ce que tu trouves qu'il est ben heureux d' n'avoir plus qu'un bras ? .... et Jean Triquet ! .... il avait aussi d' bonnes jambes, celui-là .... mais, comme il n'était qu'un paresseux, il a mieux aimé s' faire tuer à la guerre, que de dorloter son vieux père infirme, comme tu dorlotes le tien.

— Quand j' dis qu' t' es un ange ! je n'me trompe point, va, ma Catherine ! Tu trouves toujours quelqu' chose pour me

faire prendre mon mal autrement qu'il n'est ; on a ben raison d' dire que t' es la bonne Vierge ! Tous ils sont amoureux de toi ! La preuve, c'est qu'à la Trinité dernière, à la fête de Bonnières, on s' bousculait pour dev'nir ton danseux, c'était à qui t'aurait .... et moi j' peux pas !

— Tiens, t' es un enfant, François, lui dit brusquement la jeune fille en voyant qu'il pleurait, à quoi qu' ça les avances de faire toutes leurs gambades ! Ils se fatiguent tout de suite; si ben que le lendemain, ils perdent leur journée pour se r'poser, tandis qu' toi t'es à ton établi, tu travailles; puis, quand vient l' soir et qu't'as fait ton compte d' sabots, c'est content d' toi même que tu te r' poses.

— Ah ! j'aurais ben gagé qu' tu trouverais encore queuqu' chose pour m' consoler d'un aussi grand chagrin, dit François en souriant amèrement. Il pourra s' flatter d'avoir une existence heureuse, Catherine, l'homme que t'épouseras, il me semble que j' vous vois l' dimanche, tous deux à la promenade, bras d' sus bras d' sous, ben près l'un d' l'autre; lui, voulant t'embrasser, et toi t' sauvant pour le taquiner; alors il courra, et, quand il t'aura rattrapée il te forc' ra, en jouant, à lui donner c' que tu lui r' fusais, et moi j' pourrai pas ! ....

— Quand j'aime quelqu'un, dit lentement Catherine, pourquoi me sauverai-je ? Tu manques de mémoire, François, ajouta-t-elle en baissant les yeux, car je t'ai jamais refusé quand tu as voulu m'embrasser.

Amoureux timide comme tous les boiteux, un trait de lumière éclaira soudain l'esprit de François aux dernières paroles de Catherine. Un immense espoir envahit tout son être, et devenant plus pâle encore comme ils allaient atteindre les premières maisons du hameau, ce fut d'une voix presque inintelligible qu'il eut le courage de lui dire en tremblant :

— Ma p'tite Catherine !.... faut-il que je comprenne c' que m' dit mon cœur ? Faut-il que j' pense que je n' te déplais pas trop ? Faut-il que j'ose penser qu' tu voudrais ben....

Il ne put achever, il avait peur.

Catherine gardait le silence, et, comme elle approchait de sa maison, il ajouta les larmes dans la voix :

Tu n' réponds rien, Ferrande !.... tu crains qu'en me r'fusant j'aie trop de peine !.... N'aie pas peur, va !.... quand il le faut !.... j'ai du courage et puis, d'ailleurs, ajouta-t-il, avec un désespoir mal déguisé, t' as raison, je n' suis qu'un égoïste !.... est-ce que j' pourrais jamais faire un mari pour toi, si belle, si bonne, si.... un sanglot étouffa sa voix.

Catherine respirait avec agitation, la joie l'inondait, ses yeux noyés par les larmes du bonheur étaient levés vers le ciel, tandis qu'un sourire d'ineffable reconnaissance agitait ses lèvres; mais, comme elle gardait toujours le silence, au moment où sa main se levait pour faire jouer le loquet de sa porte, François lui saisit le bras et lui dit en tremblant de douleur :

— Ma Catherine, ne m'en veux pas ! je suis fou ! je ne te parlerai plus jamais d' ça.... Mais, vois-tu, là, Catherine !.... il y avait si longtemps que ça m'étouffait, que.... Oh ! sois tranquille, va, j'aurais la force de n' pas garder cet amour !

Et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues, pendant qu'il ajoutait tout bas :

— Oh ! non, je n' pourrai pas ! je sens bien qu' jen mourrai.

A cet instant la mère Ferrand ouvrit la porte, et Catherine, se jetant dans ses bras en pleurant, lui dit à haute voix :

— Mère, dites donc à François que dans l' mariage on peut faire son bonheur sans y marcher trop vite, et.... que c'est pour ça que j' veux d' lui, pour faire le mien.

Puis ce fut en proie à la plus vive émotion que la jeune fille alla se réfugier dans le coin le plus sombre de la maison.

Aux paroles de la belle et douce Catherine, François crut qu'il devenait réellement fou; il regarda autour de lui d'un air égaré, et ce ne fut que lorsque la mère Ferrand lui dit : « Eh ben, est-ce que tu n' veux pas d'elle ? » qu'il comprit qu'il avait bien entendu, et que ce n'était point un rêve.

Il s'élança dans sa chambre, se laissa tomber aux pieds de celle qu'il adorait, et sanglota longtemps, la tête appuyée sur ses genoux sans pouvoir parler, en la serrant avec force dans ses bras, comme s'il craignait de voir son bonheur s'envoler avec elle.

Catherine est une heureuse épouse, et son mari prouve chaque jour qu'il ne faut pas juger l'arbre sur l'écorce.

VICTORINE ROUGEDT.

—o—

LE SERPENT.

APOLOGUE ARABE.

Il faut battre ses ennemis
avec leurs propres armes.

Dans la vallée de Wadi-isch-Chair, un Arabe cheminait tranquillement un soir en égrenant un chapelet et en chantonnant une ballade. La lune éclairait faiblement, car elle en était à son premier quartier ; le silence de la nuit n'était troublé que par les cris du chacal et le froissement des feuilles, que la brise semblait inviter aux douces caresses d'amour.

Vazil, tel était le nom de l'Arabe, s'arrêta soudain ; il venait d'apercevoir au loin, à gauche, un cercle lumineux dans lequel une ombre indécise semblait se mouvoir.

— Par Allah, se dit-il, qu'est-ce que cela peut bien être ?

Et il dirrigea ses pas de ce côté.

Voici ce qu'il vit :

Un feu brûlant en cercle et au millieu du cercle, un serpent affolé par la peur, tourmenté par la chaleur, qui essayait de se pencher de son côté en se dressant sur sa queue et faisant entendre des cris de détresse.

Vazil considéra ce spectacle avec étonnement, en disant à part lui : « Cet animal est mauvais, dangereux, et le feu a bien raison de vouloir le détruire. »

Mais comme s'il eût pu lire dans sa pensée, le serpent lui dit de sa voix la plus doucereuse :

Qui que tu sois, ô étranger ! laisse aller ton cœur à la pitié ; vois dans quelle horrible position je me trouve : il m'est impossible de sortir d'ici sans tomber au milieu du brasier ; d'instant en instant les flammes se rapprochent, et je sens déjà leur atteinte ; une mort affreuse m'attend. Sauve-moi, et ma reconnaissance pour toi sera éternelle !

Et comme Vazil hésitait, le serpent continua :

— Quoi ! la fleur douce et parfumée de la pitié n'aurait-elle pas germé dans ton cœur et pourrais-tu me laisser ainsi mourir sans me porter secours ?

Et comme les flammes se rapprochaient de plus en plus, menaçant de le dévorer.

— Sauve-moi ! sauve-moi ! s'écria-t-il d'une voix déchirante, et compte sur ma reconnaissance, ma vie t'appartiendra, puisque c'est à toi que je la devrai.

Vazil fut touché des angoisses du serpent et de ses souffrances, il lui tendit son bâton par-dessus les flammes. Celui-ci s'y enroula vivement et, prompt comme l'éclair, il bondit au cou de l'Arabe et l'entoura de ses anneaux, qui semblaient se resserrer dans une douce étreinte ; l'Arabe crut d'abord à un élan d'une reconnaissance qu'il trouva cependant un peu trop expansive.

— Prends garde, lui dit-il, tu vas me faire du mal !

Le serpent fit entendre un sifflement railleur, et il s'apprêtait à mordre son sauveur de sa dent empoisonnée, lorsque celui-ci furieux s'écria :

— Eh quoi ! bête perfide et trompeuse, je viens de te sauver la vie ; tu m'as juré une gratitude éternelle, et déjà tu veux m'empoisonner de ton venin mortel, moi ton libérateur ! N'as-tu pas honte de te conduire ainsi ? Un serpent seul est capable d'une aussi noire ingratitude.

— Allons donc ? riposta le serpent, les hommes ne sont-ils pas ingrats, eux aussi, et toujours prêts à nuire à ceux qui leur ont tendu une main secourable, et n'arrive-t-il pas presque toujours qu'ils récompensent un service par une noire trahison ?....

— Tu mens, dit Vazil ; tu calomnies les hommes.

— Ah ! tu crois ; eh bien, écoute : nous allons interroger les trois premières choses ou les trois premières personnes que nous rencontrerons, sur la reconnaissance des hommes ; si deux d'entre elles seulement te donnent raison, tu auras la vie sauve, mais si toutes les trois te donnent tort et conviennent avec moi que les hommes rendent le plus souvent le mal pour le bien, alors, foi de serpent, je t'étouffe.

Vazil accepta le marché, bien convaincu que les trois choses ou les trois personnes rencontrées donneraient tort à l'affreux reptile. Il se mit en route, ayant toujours son venimeux compagnon roulé autour du cou.

La première chose que l'on rencontra fut un grand et beau sycomore dont les branches retombaient jusqu'à terre et donnaient un ombrage bienfaisant.

Le serpent dit à Vazil :

— Demandons-lui son avis sur tes semblables, veux-tu ?

— Demande, toi. Je ne puis plus parler tant tu me serres la gorge.

— Bel arbre, dit le serpent, crois-tu à la reconnaissance de ces rois de la création qu'on appelle les hommes ?

— Ah, certes non, dit le sycomore avec un gros soupir. Il n'est pas de jour où ils ne me donnent des preuves de leur cruelle ingratitude ; ils arrivent vers moi, las et brûlés par le soleil, je leur offre la douce fraîcheur de mon ombre, ils en profitent, et puis lorsqu'ils s'éloignent frais et dispos, au lieu de me remercier, ils enfoncent leurs couteaux dans mes flancs, ou bien ils coupent mes branches brutalement, les jettent froissées et mutilées loin de moi !

— Tu vois, tu vois, dit le serpent d'un air radieux, et il resserra un peu plus ses anneaux autour du cou de son sauveur.

— Holà ! l'ami, s'écria Vazil d'une voix étouffée, c'est l'avis d'un seul, attends celui des deux autres.

Et il se remit en marche.

Ils arrivèrent bientôt près d'une fontaine à l'eau claire et cristalline.

Le serpent lui posa la même question.

— La reconnaissance des hommes, s'écria la fontaine avec aigreur, mais c'est une chimère ! L'ivraie de l'ingratitude fleurit seule dans leur cœur ; jugez plutôt : tous les jours je vois s'approcher de moi des voyageurs, ils ont la gorge désséchée par la chaleur et la poussière, et sont altérés d'eau, comme en avril la gazelle est altérée d'amour ; je leur offre ma source fraîche et limpide, ils s'en abreuvent avec volupté, ils retrouvent aussitôt la joie avec le bien-être. Eh bien, pour tout remerciement, ils troublent mon eau en s'éloignant de moi, en y jetant les débris de leur repas.

Voilà la reconnaissance des hommes !

— Tu vois ! tu vois ! s'écria le serpent rayonnant de fierté et resserrant de plus en plus les anneaux de son corps.

— Grâce ! grâce ! s'écria-t-il, attendons l'avis du troisième.

— Qu'importe ce troisième, dit le serpent, puisque deux suffisent à te condamner ; mais je veux être beau joueur, attendons l'avis du troisième.

L'Arabe se remit tristement en marche ; le découragement et la crainte s'étaient emparés de son cœur.

Au détour d'un sentier, ils rencontrèrent un vieil Arabe.

— Tiens, dit le serpent, nous allons consulter ton semblable, et tu verras que ce sera lui qui signera ton arrêt de mort.

— Dis donc, l'ami, s'écria-t-il en s'adressant au passant, arrête-toi un instant, nous avons une question à te faire.

— Parle, dit le passant.

— Crois-tu à la reconnaissance des hommes ?

Le voyageur ainsi interpellé s'arrêta étonné, et voyant la mine piteuse de Vazil, il comprit sa triste position ; connaissant la nature perverse du serpent, il soupçonna quelque vilain trait de sa façon, et il se dit: Usons de prudence.

Puis :

— Avant de répondre à ta demande, lui dit-il, permets-moi de te demander pourquoi tu me l'adresses.

Le serpent se mit à lui raconter ce qui était arrivé.

— Oh ! oh ! dit le voyageur, tu me fais là un conte, maître serpent, car il m'est impossible de comprendre comment cet homme aurait pu te sauver la vie si tu t'étais trouvé en effet au milieu d'un cercle de feu ?

— C'est pourtant bien facile, dit le serpent ; tiens, je vais te montrer cela sur-le-champ. .

Et joignant le geste à la parole, il se déroula prestement et bondit par terre droit sur sa queue. Mais, plus lestement encore, le vieil Arabe lui asséna un coup de bâton qui lui brisa la colonne vertébrale, puis écrasa sa vilaine tête plate sous son pied.

Et comme Vazil, heureux d'être délivré de son redoutable compagnon, remerciait son sauveur avec effusion, celui-ci lui dit :

— Mon fils, crois à l'expérience de ma barbe blanche et souviens-toi de ceci :

« Il faut toujours dans ce monde battre ses ennemis avec leurs propres armes. »

OLYMPE AUDOUARD.

FIN.

SEMAINE LITTÉRAIRE.

$6 par an.

La *Semaine Littéraire*, publiee par le *Courrier des Etats-Unis*, paraît tous les samedis par livraisons de 32 pages, et forme à la fin de l'année plusieurs magnifiques volumes grand in-8°, imprimés sur deux colonnes et sur beau papier.

PRIX D'ABONNEMENT :

	Par an.
Semaine Littéraire	**$ 6 00**
Semaine Littér. et Courrier des Etats-Unis, Edi. Quotidienne	**18 00**
do do Hebdomadaire	**11 00**

Derniers Ouvrages Publiés dans la Semaine Littéraire.

Les Misérables. 5 vols	Victor Hugo	$ 4 00
Dieu et Diable	A. Dumas	50
Ange Pitou	do	75
Dieu Dispose	do	1 25
Renée de Varville	Mme Ancelot	35
Argile et Marbre	Paul Foucher	45
L'Anaïa	do	55
La Petite Pêcheuse de Saint-Briac	Hip. Lucas	25
Mont Revêche	Georges Sand	55
Mystères de la Maison	Anaïs Segalas	50
Fernand Duplessis. 2 vols	E. Sue	1 —
L'Oiseau du Désert	Elie Berthet	75
Bouche de Fer	Paul Féval	75
Victor Hugo, raconté par un témoin de sa vie		75
Les Habits Noirs	Paul Féval	1 —
Le Fils du Fauconnier	Amédée Achard	1 —
La Comtesse Diane	Mario Uchard	50
Blanche et Marguerite	Arsène Houssaye	50
La Bague d'Argent	Paul Perret	75
Le Duc de Carlepont	Amédée Achard	1 25
M. Sylvestre	George Sand	60
Le Roman de la Duchesse	Arsène Houssaye	60
Paule Méré	Victor Cherbuliez	70
Le Secret du Bonheur	Ernest Feydeau	1 —
Fior d'Aliza	A de Lamartine	$ 25
Le Combat de l'Honneur	Adrien Robert	50
Les Intrus de l'Amour	Léopold Stapleaux	25
La Confession d'une Jeune Fille	George Sand	1 25
Maître Guérin (comédie)	Émile Augier	45
Mademoiselle Cléopâtre	Arsène Houssaye	75
Mademoiselle la Quintinie	George Sand	1 25
Le Mat de Fortune	Ernest Capendu	1 25
L'École de la Vie / Madame Thérèse	G. de la Landelle / Erckmann-Chatrian	1 25
Le Supplice d'une Femme	Émile de Girardin	25
Les Compagnons de la Mort	Ch. Ribeyrolles	50
Le Chevalier du Poulailler	Ernest Capendu	1 50
Les Animaux Malades de la Peste	Am Achard	1 —
Hérétière d'un Ministre	Madame D'Ash	1 50
Une Dernière Passion	Mario Uchard	60
Les Caprices d'un Régulier	Paul de Molènes	45
Les Amis de Madame / Hélène Hermann	Edmond About / Aurélien Scholl	75
Les Amis de Madame	Edmond About	50
Le Capitaine Sauvage	Jules Noriac	75
Le Confesseur	L'Abbé ***	1 —
L'Infame	Edmond About	75
Annette Laïs	Paul Féval	1 —
Vénus de Gordes	Adolphe Belot-Ernest Daudet	75